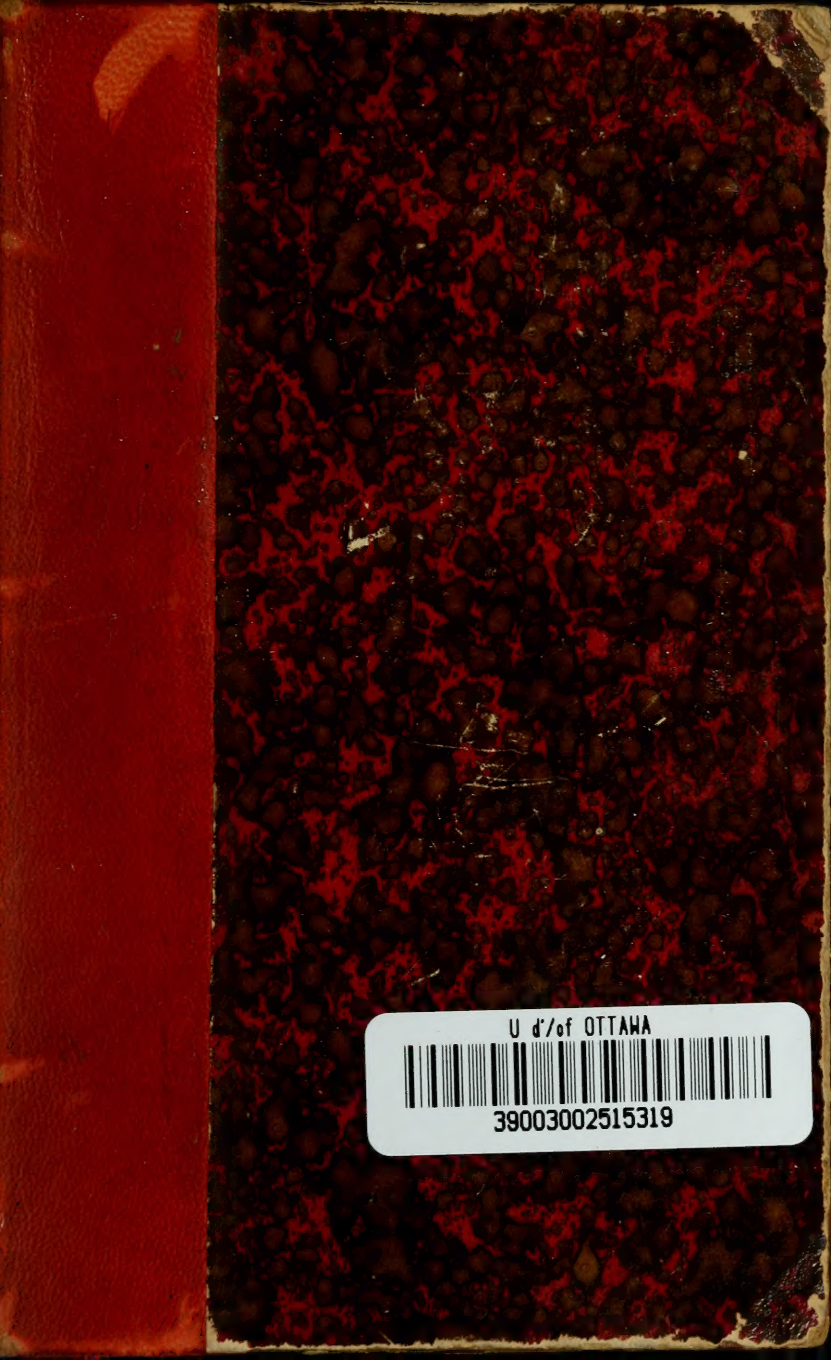
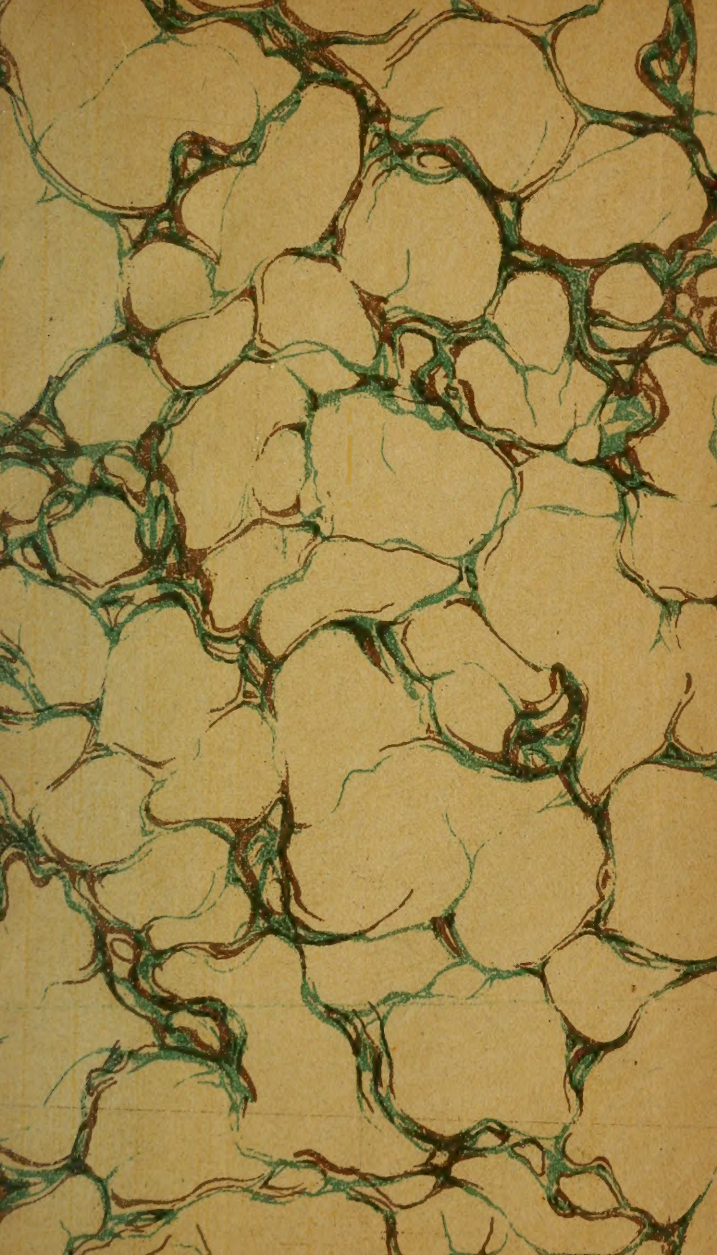

U d'/of OTTAWA
39003002515319






UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Pages choisies

des

Auteurs contemporains

Paul Bourget



A LA MÊME LIBRAIRIE

Lectures Littéraires.

Pages choisies des Auteurs contemporains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

Jules Claretie, par BONNEMAIN, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Anatole France, par G. LANSON, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Paul Bourget, par G. TOUDOUZE, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
E. et J. de Goncourt, par G. TOUDOUZE, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
André Theuriet, par BONNEMAIN, broché, 3 fr. 50; relié.. 4 »
Pierre Loti, par BONNEMAIN, broché, 3 fr. 50; relié....... 4 »
Hector Malot, par G. MEUNIER, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Tolstoï, par R. CANDIANI, broché, 3 fr. 50; relié............ 4 »
Émile Zola, par G. MEUNIER, broché, 3 fr. 50; relié........ 4 »

Pages choisies des Grands Écrivains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

H. de Balzac, par G. LANSON, broché, 3 fr. 50; relié...... 4 »
Chateaubriand, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Cicéron, par PAUL MONCEAUX, broché, 3 fr. 50; relié...... 4 »
Victor Cousin, par T. DE WYZEWA, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Alphonse Daudet, par G. TOUDOUZE, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Diderot, par G. PELLISSIER, broché, 3 fr. 50; relié........ 4 »
Alexandre Dumas, par H. PARIGOT, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Gustave Flaubert, par G. LANSON, broché, 3 fr. 50; relié.. 4 »
R. P. Gratry, par l'abbé PICHOT, broché, 3 fr. 50; relié ... 4 »
Th. Gautier, par P. SIRVEN, broché, 3 fr. 50; relié........ 4 »
Guizot, par Mme GUIZOT DE WITT, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Guyau, par ALFRED FOUILLÉE, broché, 3 fr. 50; relié........ 4 »
Henri Heine, par L. ROUSTAN, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Homère, par MAURICE CROISET, broché, 3 fr. 50; relié...... 4 »
Lesage, par P. MORILLOT, broché, 3 fr. 50; relié.......... 4 »
Mérimée, par HENRI LION, broché, 3 fr. 50; relié......... 4 »
Michelet, par CH. SEIGNOBOS, broché, 4 fr. ; relié......... 4 50
Mignet, par GEORGES WEILL, broché, 3 fr. ; relié.......... 3 50
Alfred de Musset, par P. SIRVEN, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Rabelais, par E. HUGUET, broché, 3 fr. 50; relié........... 4 »
Ernest Renan, broché, 3 fr. 50; relié.................... 4 »
J.-J. Rousseau, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr. ; relié.... 3 50
George Sand, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr. 50; relié.. 4 »
Sainte-Beuve, par H. BERNÈS, broché, 3 fr. 50; relié...... 4 »
Shakespeare, par E. LEGOUIS, broché, 3 fr. 50; relié...... 4 »
Thiers, par G. ROBERTET, broché, 3 fr.; relié.............. 3 50
Virgile, par A. WALTZ, broché, 3 fr. 50; relié........... 4 »

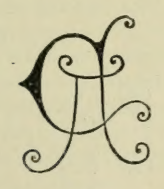
Pages choisies

des

Auteurs contemporains

Paul Bourget

Avec introduction par Gustave Toudouze



PARIS

Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières

1900

INTRODUCTION

PAUL BOURGET

I

Paul Bourget est une des manifestations les plus curieuses et les plus étincelantes de notre génie littéraire français, en même temps qu'il marque une étape dans le mouvement de notre Littérature et le point de départ d'une orientation des esprits vers un besoin et un idéal nouveaux.

A l'heure où nos lettres vivaient surtout par l'extérieur, se complaisaient aux peintures brillantes ou violentes des dehors de la Vie, décrivaient de préférence ce qui frappe nos sens, l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le toucher, et y trouvaient matière à des tableaux surprenants, Paul Bourget se mit à étudier l'intérieur de nos êtres, chercha ce qui pouvait, non pas seulement corroborer ces témoignages des sens, mais encore les expliquer.

Se repliant sur lui-même, par un don spécial de sa nature, il analysa le mécanisme secret des âmes et des cœurs, démonta et expliqua le mystère latent des sentiments, comme les autres écrivains en dépeignaient les rouages visibles, les côtés plastiques, les sensations apparentes et les gestes patents. Il fut le visionnaire tendre et profond de l'Idée, comme ils étaient les visionnaires rudes et fulgurants de la Forme.

Quand il parut et que, après des tentatives préliminaires moins ostensibles, moins à la portée de tous, parce qu'elles étaient plus abstraites et ne s'adressaient qu'à des

intelligences plus élevées, son nom fut tout à fait mis en lumière par son premier roman ; c'était l'apogée de ce qu'on a appelé d'un de ces mots simplistes, — et par cela même trop souvent inexacts et injustes, — le *Naturalisme*.

Simpliste, cette appellation, et par suite commode pour déterminer à l'aide d'une étiquette large, flamboyante et brutale, une tendance de la Littérature contemporaine ; — inexacte et injuste, parce qu'on l'a appliquée aussitôt à des œuvres et à des écrivains qui, à les étudier de près, n'ont que certains points de contact, souvent superficiels, avec ce qu'on désigne sous le nom de *Naturalisme*, et parce que, sans tenir compte de leur personnalité cependant très tranchée, on les a enrôlés malgré eux, englobés à leur corps défendant dans cette prison d'une Ecole.

Peu avant, cela s'appelait déjà *Réalisme* par opposition à *Idéalisme*.

Ici, *Naturalisme* voulait dire peinture exacte de ce qui existe, la Nature même prise sur le fait, à l'aide des procédés d'investigation et d'expérimentation de la Science, et s'opposait aux outrances lyriques du *Romantisme*, comme autrefois les *Romantiques* eux-mêmes s'étaient dressés en face des *Classiques*.

Bien vite on en était arrivé, à force de vouloir faire vrai, à faire brutal, violent, au delà même de la Nature ; c'était l'excès. Le besoin de réaction commençait à se faire sentir ; l'inévitable et juste loi d'équilibre s'imposait : un écrivain jeune, ardent, nouveau, presque ignoré, apprécié seulement d'un petit groupe intime d'amis littéraires et de quelques grands penseurs, pour ses poésies de début et pour de très remarquables œuvres de critique, lança dans la circulation un premier roman, bientôt suivi d'un autre.

Ce fut un étonnement. A cet arbre de la Science du Bien et du Mal qu'est la Littérature, venait de pousser, de mûrir un fruit absolument différent de ceux qu'on y cueillait à cette époque ; la saveur en sembla nouvelle, inconnue, exquise. On le goûta avec surprise d'abord, puis avec satisfaction, enfin avec ravissement.

Une aurore se levait à l'horizon littéraire, précédant la prochaine splendeur de rayons qui allaient féconder toute une moisson neuve.

Donc, en plein triomphe de l'école des peintres de

mœurs, des *Naturalistes*, un écrivain, obéissant à l'impulsion sincère de sa nature, se dégageant de la sujétion des lectures et des admirations contemporaines, osant être lui-même, fait entendre une note différente, absolument autre, opposée même en apparence à celle qui a la faveur publique ; cette note, en ce moment, bien que le jeune écrivain lui-même n'indiquât qu'un désir ardent de revenir à un idéalisme autrefois connu et goûté, sembla cependant, soit par le contraste, soit par l'ignorance ou l'oubli du passé, tout à fait nouvelle.

C'était une résurrection, abritée, de l'aveu même de celui qui la provoquait, sous le souvenir de Stendhal ; tous y admirèrent une naissance, une création et devinèrent dans le jeune et brillant romancier un chef d'École.

Il y avait création, en effet, et si le promoteur du mouvement, en paraissant se recommander de Stendhal, montrait une sage modestie, ceux qui l'applaudissaient et l'encourageaient ne se trompaient pas entièrement en croyant à une naissance.

Que l'influence de Stendhal fût grande sur le nouvel écrivain, il n'y avait pas à le nier ; mais dans la Littérature comme dans la Nature, comme dans tout, il n'y a pas de saut — *Natura non facit saltus.* — Rien ne naît de rien, la création est successive, continue, perpétuelle, la création n'est que le prolongement de ce qui est.

Paul Bourget, très évidemment né littérairement de Stendhal, est cependant autre et même plus, étant le progrès, par suite même du progrès de tout ce qui l'entoure. Son œuvre est une création, parce que, entre Stendhal et Bourget, il y a eu Hippolyte Taine, de qui se réclame également Émile Zola, parti dans une tout autre direction, parce qu'il y a eu l'École expérimentale, parce qu'il y a eu la marche en avant de la Science et de tous ses succédanés.

Avec Bourget, l'idéalisme de son prédécesseur revêt une nouvelle forme, devient une chose nouvelle ; c'est donc un avènement personnel, une planète de plus au ciel littéraire, et les étoiles, les petits astres qui viendront bientôt graviter dans son orbe, les autres planètes même qui subiront partiellement son attraction magnétique, ne feront qu'affirmer ce fait.

On a donc eu raison de célébrer la naissance de cette

nouvelle forme littéraire, qui allait prendre une extension si considérable qu'elle troubla de grands écrivains, dont la gloire était pourtant déjà assurée, et que son influence prolongea jusqu'à eux ses ondulations sensibles.

On ne peut nier que, sous cette obsession inconsciente ou reconnue, Émile Zola ait écrit cette œuvre exquise, mais très sensiblement différente de ses autres conceptions, *le Rêve*, et que Guy de Maupassant, modifiant plus ouvertement encore sa manière, ait renoncé entièrement à la forme sous laquelle il avait conçu *Une Vie*, *Bel-Ami*, *Mont-Oriol*, etc., pour écrire *Pierre et Jean*, *Fort comme la Mort*, *Notre Cœur*.

Le roman de mœurs avait fourni tout ce qu'il pouvait donner ; on était littéralement saturé de sensations, d'émotions surtout dues à des peintures de la Vie matérielle, et il y eut, à côté de la curiosité qu'éveille toujours forcément quelque chose de nouveau, un soulagement pour beaucoup d'esprits à se trouver enfin arrachés à cette sorte d'envoûtement charnel, d'assujettissement physique qui avaient fini par engendrer une véritable torpeur fataliste.

Celui qui surgissait ainsi tout à coup semblait posséder le secret des choses ; il allait expliquer le pourquoi de toutes ces manifestations extérieures, montrer ce qu'il y avait derrière ce mur de l'être humain, déjà si intéressant par lui-même, mais certainement moins intéressant que ce qui se passait derrière le rempart de sa chair, dans l'énigme de son cœur et de son cerveau.

On comprit aussi que pour en parler avec cette maîtrise, il fallait que l'écrivain eût subi lui-même certaines des crises dont il montrait si étonnamment l'enfantement, le développement et la terminaison.

En effet, d'autres grands écrivains ont pu voir leur talent éprouvé et épuré par la douleur physique, par les souffrances matérielles, et apprendre à connaître la Vie par ces souffrances et par cette douleur. Ils ont su, par suite, arriver à une peinture réellement impressionnante et communicative des misères extérieures des êtres qu'ils étudiaient, parce qu'ils pénétraient mieux en eux et pouvaient, grâce à une dure expérience personnelle, comprendre comment ces êtres souffraient, de quoi ils souffraient, quelles étaient les phases de leurs maux, les

détails de leurs tortures corporelles. De là cette vérité si saisissante de certaines études de mœurs, de certains tableaux peints par ces maîtres du roman.

Paul Bourget, lui, est arrivé, pour les mêmes raisons, à un résultat identique, à une répercussion aussi grande sur ses lecteurs, en ce qui concerne la douleur morale et certaines souffrances de l'âme.

Ce sont ses doutes au début de sa carrière, ses débats intérieurs, ses angoisses intimes qui ont éprouvé, épuré son talent et guidé son analyse, — tout ce supplice psychologique, échappant à l'œil du vulgaire et composant parfois une torture plus redoutable, plus lourde de conséquences qu'une torture physique, bien visible et facilement appréciable. Il n'a plus eu qu'à se reporter de l'examen de lui-même, de son être intime à ceux qu'il voulait observer ; il a pu ainsi diagnostiquer à coup sûr chez les autres, étant guidé par l'analyse précise, serrée, nourrissante, qu'il avait faite antérieurement de ses débats, de ses doutes, de ses conflits intérieurs.

De là cette sûreté de vue pour tous ces cas spéciaux qu'il décrit ; de là cette maîtrise divinatoire dans l'explication des invisibles ressorts qui font mouvoir un être dans la vie sentimentale et émotive.

Le mécanisme interne donnant telle ou telle direction à l'existence d'un homme, d'une femme, les mobiles de certains actes, de certaines faiblesses, de certaines déterminations lui deviennent clairs et lumineux, parce que ses études personnelles sur son âme d'abord, sur l'âme révélée par eux-mêmes de quelques grands écrivains modernes ensuite, lui ont enseigné quelques-unes des lois mystérieuses de l'âme et du cœur humains, comme les douleurs physiques ont appris aux écrivains de l'extériorité quelques-unes des lois des sensations extérieures.

Si ceux-ci possèdent l'imagination des sensations, qui résulte de l'observation poussée à l'extrême de ces sensations, lui possède le don surprenant de l'imagination des sentiments, qui est de l'observation psychologique portée à son plus haut degré de puissance, et qui nous initie à toute la supériorité du cerveau dirigeant sur le corps obéissant, de l'aspiration spirituelle sur l'appétit matériel, de l'intelligence de l'Élite sur l'instinct de la Foule.

II

Le poète l'a dit :

« ..... *Trahit sua quemque voluptas.* »

Ce qu'il importe donc avant tout de connaître quand on veut étudier l'œuvre d'un homme, ce sont les raisons de ce

« ..... Chacun suit le penchant qui l'entraîne. »

C'est lui, ce penchant, qui a décidé de sa vie, de son succès, de sa fortune, de sa gloire. Il est, en effet, impossible de juger sainement la production d'un littérateur, d'un artiste, d'une activité cérébrale et physique quelconque, d'en dégager les éléments fécondateurs, d'en analyser d'une manière complète, sérieuse et valable, la substance, si l'on ignore les origines, les détails d'existence, les tenants et les aboutissants de celui qu'on veut étudier, en même temps que les milieux plus ou moins influençables dans lesquels il a vécu.

Il n'y a donc pas de meilleur moyen de mettre en lumière les motifs, la genèse du penchant qui l'a entraîné que de donner sa biographie, de l'examiner dans ses ascendants, dans son enfance, dans ses débuts, pour déterminer exactement ce penchant, dont on doit forcément retrouver quelques causes dans la filiation et dans les manifestations successives qui ont préludé aux œuvres données plus tard.

Pour l'écrivain que nous voulons analyser aujourd'hui, ce sera un travail facile, et nous allons trouver immédiatement dans ceux dont il descend et dans l'atmosphère ambiante de ses premières années l'explication directe, logique, de ce qu'il est et de ce que sont les livres sortis de son cerveau.

Lui-même, tout le premier, par la tournure spéciale de son esprit, devait nécessairement voir son attention attirée de ce côté, et mainte page révélatrice de ses livres en fera foi.

Comme la plupart des penseurs modernes et des écrivains de notre temps, qu'ils soient préoccupés des phénomènes extérieurs et visibles pour tous, ou de ces

phénomènes internes, plus obscurs, plus cachés, moins accessibles au vulgaire, Paul Bourget, avec son âme d'analyste subtil, ne pouvait pas ne point s'inquiéter de la terrible et troublante question de l'atavisme, qui pèse d'un poids si considérable dans les destinées de l'Humanité.

En s'étudiant lui-même, il se heurtait aussitôt à cette loi de l'hérédité, complexe, délicate, à laquelle on ne doit s'attaquer qu'avec une prudence infinie, qui mène aussi souvent à l'erreur qu'à la vérité, et dont les manifestations sont aussi étranges que déconcertantes.

Mais comment l'eût-il nié ce pouvoir énigmatique et caché de l'atavisme, lorsque, dans la forme qui moulait ses pensées, dans le creuset où se frappaient ses impressions, dans les tendances qui sourdaient secrètement de son cerveau, de son cœur, comme de deux sources profondes, généreuses, il retrouvait les indéniables vestiges d'influences héréditaires.

Comment ne pas reconnaître que c'était à son père, le mathématicien, l'homme de Science, qu'il devait cet inflexible esprit d'analyse, de précision qui, lui faisant goûter la saveur de la brève et éloquente tournure de la langue latine, présiderait à l'enfantement de toutes ses œuvres et, par une suite de déductions rigoureuses, comme dans la marche d'un problème scientifique, d'études en études, d'applications précises sur lui-même aux applications divinatrices sur les autres, le conduirait des *Essais de Psychologie contemporaine* aux *Romans*?

Comment ne pas comprendre que c'était à ses grands ascendants maternels de l'Allemagne, à ses aïeux d'Alsace, à sa mère d'origine lorraine, qu'il fallait attribuer la fleur sentimentale, dont la douce, pâle et tendre étoile bleue, sorte de *Vergiss mein nicht*, plane au-dessus de lui comme un inoubliable legs des ancêtres, et jette une note si séduisante, si personnelle, si passionnante dans ses œuvres, à côté de l'implacable rectitude géométrique qui en assure les grandes lignes et la solidité générale ?

Comment ne se serait-il pas senti le descendant direct des philosophes allemands, auxquels il se rattache si visiblement par la substance ferme de la pensée, par la préoccupation dominante des phénomènes psychologiques ?

Aussi, dans presque tous ses romans, sera-t-il aisé de

retrouver les traces de l'importance qu'il attache si justement à cette question de la filiation naturelle, non moins qu'à celle de la filiation spirituelle, due aux lectures, aux admirations et aux enthousiasmes littéraires; mais s'il a pu se débarrasser de cette dernière, plus factice, plus ou moins assimilable, la première a persévéré et a contribué à lui donner ce sceau définitif du Talent, la personnalité.

C'est à Amiens, dans le Nord, que Paul Bourget est né, le 2 septembre 1852, par suite du hasard qui faisait que son père, Justin Bourget, docteur ès sciences, se trouvait à cette époque nommé professeur de mathématiques au Lycée du chef-lieu de la Somme ; celui-ci, né trente ans auparavant à Savas, dans l'Ardèche, était lui-même fils d'un ingénieur civil et petit-fils d'un cultivateur de la campagne.

Appartenant à la famille d'un fonctionnaire, c'est-à-dire d'un de ces Français qui, par leur profession, sont soumis à des déplacements continuels, Paul Bourget, bien que tenant à la terre de France par ce qu'elle a de plus solidement français, par un de ses départements du Centre, où se concentra autrefois la résistance et battit comme le cœur de la Patrie luttant contre l'envahisseur romain, — passa sa première enfance et sa jeunesse à voyager d'un point à un autre.

De telle sorte qu'il n'est peut-être pas exagéré de croire que ces incessantes transplantations, empêchant son être d'avoir le temps nécessaire pour s'acclimater complètement, son esprit ne reçut pas la profonde marque d'origine locale qui frappe de son empreinte durable et reconnaissable ceux qui, n'ayant jamais quitté le sol natal, ont gardé l'arome et la saveur bien caractéristiques de leur terroir.

De là les premières incertitudes rencontrées par l'écrivain à la recherche de sa voie ; de là les difficultés, pour la plante trop souvent déplacée qu'il est, à fixer ses racines dans un sol propice et favorable; de là ce fait qu'il s'attachera aux idées plutôt qu'aux formes, aux sentiments plutôt qu'à ces extériorités qui, souvent, accaparent l'écrivain d'un coin de terre spécial et lui font tout voir à travers cette couleur locale, devenue son enveloppe naturelle. Le vrai terreau natal de Paul Bourget, ce sera le monde des idées.

De là peut-être aussi, si l'on veut procéder par déduction et rattacher des résultats plus importants à des causes plus minimes, ce goût des voyages, ce besoin des déplacements, cette curiosité du cosmopolitisme, qui seront, plus tard, l'une des formes, très remarquable et très particulière, de l'écrivain.

De fait, né à Amiens, en 1852, Paul Bourget apprend à lire à Strasbourg, comme si, à l'influence de l'origine de sa mère, d'essence lorraine et alsacienne, devait venir s'ajouter pour la première formation de son intelligence l'atmosphère même du pays de ses aïeux germaniques.

Mais ce n'était là que la première étape de son éducation. Son père est nommé professeur à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, et voici l'enfant transplanté en Auvergne, rapproché du pays de ses aïeux paternels, après avoir seulement effleuré le pays de ses aïeux maternels ; les études sérieuses vont commencer, celles qui auront leur influence peut-être décisive sur son avenir. Les années passées à Clermont lui ont laissé un souvenir très persistant, comme on pourra s'en convaincre par le tableau pittoresque qu'il trace de la ville et des campagnes environnantes dans un de ses principaux romans, *le Disciple* (1).

C'est encore dans ce même ouvrage que nous trouverons ces phrases qui ont la saveur d'une autobiographie : « *...J'ai reçu de mes conversations avec mon père, durant nos promenades, le premier germe de ma vue scientifique du monde.* » Puis, plus loin : « *Bien avant que l'on ne pratiquât dans les collèges les leçons de choses, mon père appliquait à mon éducation première sa grande maxime : ne rien rencontrer que l'on ne s'en rende compte scientifiquement... J'attribue à cet enseignement le précoce esprit d'analyse qui se développa en moi dès cette première adolescence...* » Et enfin la révélation qu'il doit à son père pour l'esprit : « *Le goût et la facilité de l'abstraction, l'amour de la Vie intellectuelle, la foi dans la Science et le précoce maniement de la méthode* (2). »

(1) *Le Disciple.* (*Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui. Mes hérédités*, ch. IV, I, p. 72, 76, 79.) Édition illustrée.

(2) *Le Disciple.* (*Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui. Mes hérédités*, ch. IV, I, p. 79, 81, 82.) Édition illustrée.

Dès six ans, en effet, vivant dans cette atmosphère de Science (1), attiré par la vue de tableaux d'insectes naturalisés, il projette vaguement de faire un ouvrage consacré aux insectes de l'Auvergne ; en même temps les œuvres de Shakespeare tombent entre ses mains (2) et forment ses premières lectures, à l'insu de ses parents. Doit-on découvrir dans ce dernier petit fait les prémices du goût très accentué qui, plus tard, le poussera vers l'Angleterre, et le grand William a-t-il, dès cette époque, pu influencer en ce sens le cerveau tout neuf de l'enfant?

Mais ces classes, commencées au lycée de Clermont-Ferrand, vont se terminer à Paris, au collège Sainte-Barbe, dont son père vient d'être nommé directeur des études ; là, l'écolier suivra brillamment les cours du lycée Louis-le-Grand. Dans *Un crime d'amour*, nous relèverons une indication très saisissante de ce passage à Sainte-Barbe, où il se trouvait au moment des terribles événements de 1870-1871, et un vivant souvenir des jours terrifiants de la Commune (3).

C'est en 1870 que Paul Bourget obtient le deuxième prix d'honneur de discours latin au Concours général. En 1872, il est reçu en première ligne à la licence ès lettres. Pendant une année encore il suit les cours de l'École des Hautes Études, se perfectionnant dans la philologie grecque. Il renonce bientôt à la linguistique, car déjà la Littérature l'attire, et, tout en donnant des leçons pour subvenir aux nécessités matérielles, en accomplissant cette besogne de professeur libre dont la chaîne lui pèse si lourdement et à laquelle il fera tant d'allusions dans ses romans pour en peindre les misères, il se lie avec un groupe de jeunes littérateurs qui deviendront célèbres aussi, entre autres Maurice Bouchor, Jean Richepin.

Il collabore à un petit journal littéraire du quartier latin, *la Renaissance*; puis le voici à *la République des lettres* (1877), à *la Vie littéraire* (1878), à *la Paix* (1879), au *Globe* (1879). Déjà son nom commence à être connu ; un

(1) *Le Disciple*. (*Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui. Mes hérédités*, ch. v, I, p. 81.) Édition illustrée.

(2) *Le Disciple. Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui. Mes hérédités*, ch. IV, I, p. 89.) Édition illustrée.

(3) *Un Crime d'amour*, ch. II, p. 54, 58. Édition illustrée.

article sur Napoléon lui vaut un article élogieux de J.-J. Weiss dans *le Gaulois.* Il entre au *Parlement* (1880) dont il dirige avec André Michel la partie littéraire, et y reste jusqu'à sa fusion avec *les Débats*, où il s'affirmera définitivement.

Cependant le journalisme ne pouvait satisfaire sa passion de littérature ; il essaya de traduire autrement ce qu'il ressentait, les émotions et les sensibilités dont débordait son âme : la forme poétique lui parut celle qui convenait le mieux à faire comprendre ce qu'il éprouvait. Successivement, dans *Au bord de la mer* (1872-1873), *la Vie inquiète* (1874-1875), *Edel* (1878), plus encore, *les Aveux* (1882), il ouvre peu à peu son cœur et peint ses aspirations, ses angoisses, ses débats avec lui-même.

Puis il donne son premier volume des *Essais de psychologie contemporaine* en 1883, et, comprenant enfin quelle est sa voie véritable, décisive, aborde pour la première fois la forme romanesque dans une longue nouvelle écrite à Oxford, *l'Irréparable* (1884), et complétée par deux autres, *Deuxième Amour* et *Profils perdus.* Mme Edmond Adam, si accueillante aux talents nouveaux, en ouvrant la *Nouvelle Revue* à ces différentes œuvres, avait mis en pleine lumière le jeune écrivain.

Cette fois c'est le succès. L'accueil qui est fait à *Cruelle Énigme* (1885) en même temps qu'aux *Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine*, prouve qu'un nouveau maître de la Littérature vient de prendre place à côté de ceux qui tiennent déjà le premier rang. En 1885, l'Académie française décerne à Paul Bourget le prix Vitet et le 14 juillet de la même année il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il a trente-trois ans.

Désormais, il n'a plus qu'à suivre le chemin qu'il vient de se tracer ; c'est une route triomphale : il est tour à tour loué et critiqué passionnément, sans que sa production faiblisse un moment. Aux éloges, aux critiques, il ne répond que par des volumes nouveaux, affirmant chaque fois un peu plus solidement sa maîtrise, conquérant de haute lutte ce premier rang auquel il va se maintenir, et représentant désormais une des formes les plus élevées de notre Littérature.

En 1894, l'Académie française lui donne le fauteuil de Maxime du Camp; elle le reçoit en séance solennelle le

13 juin 1895 et il est nommé officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1895.

III

L'explication de cette note si particulière, si tranchée, si nouvelle donnée par Paul Bourget dans notre Littérature contemporaine, se trouve dans ce fait que son esprit est philosophique et non pas rhétoricien comme celui de ses prédécesseurs.

Devançant le mouvement très caractéristique qui va se produire, après la guerre de 1870, dans notre éducation nationale, et que Alphonse Daudet a été le premier à constater et à signaler, Paul Bourget trouvera le point culminant de ses études, le gaufrier où se frappera la définitive empreinte de son cerveau, dans la classe de philosophie, dans l'étude dominante des philosophes.

Avant lui, avant cette guerre avec l'Allemagne, qui a creusé un fossé si profond entre les deux premiers tiers du XIXe siècle et le dernier tiers, les études classiques se terminaient d'une manière très nette par la classe de rhétorique, à tel point que beaucoup d'écoliers passaient leur baccalauréat sans suivre les cours de philosophie, se contentant d'en apprendre brièvement ce qu'il était nécessaire pour l'examen. C'était la rhétorique qui donnait la direction maitresse au cerveau de l'élève ; c'est la rhétorique qui a influencé la plupart des écrivains contemporains comme Gustave Flaubert, Alphonse Daudet, Émile Zola, etc., etc., et qui est pour beaucoup dans la naissance de l'École naturaliste.

Depuis la guerre, depuis l'influence très sensible de l'Allemagne dans notre enseignement comme dans notre armement, depuis la fameuse phrase décidant que c'était « le maître d'école » qui avait donné la victoire aux Allemands, la classe qui, chez nous, termine définitivement les études, celle qui fait de nos enfants des hommes, celle qui achève de mûrir leur cerveau, c'est la classe de philosophie.

De là une tendance toute nouvelle que l'on remarque chez les jeunes écrivains de la génération neuve, bien différente de la génération précédente qui était plus rhétoricienne que philosophique.

Cette génération montante, si préoccupée des phénomènes psychologiques, si nourrie des philosophes allemands et anglais, Paul Bourget, encore écolier au moment de la guerre, mais qui se trouvait à la fin de ses classes et comme à cheval sur cette séparation tranchée entre les études d'autrefois et celles d'aujourd'hui, en a été le *Vates*, le Messie, avant d'en devenir le porte-drapeau et la manifestation la plus éclatante.

Comme nous avons pu le voir par sa biographie, — et c'est là l'immense intérêt de cette recherche des hérédités et des causalités d'un écrivain, — s'il a pu deviner et précéder le mouvement, le retour si l'on veut, vers l'esprit d'analyse, dont il a fait son bien, sa chose, sa personnalité, c'est en grande partie à ses origines qu'il le doit.

L'étude de ses œuvres, depuis ses débuts jusqu'à l'époque présente, a cela de très intéressant, — et que ses critiques n'ont pas vu ou n'ont point voulu voir, — que c'est en même temps l'étude d'une conscience en marche vers la Vérité, mais d'une conscience bien spéciale, une conscience douée d'une sensibilité excessive.

Cette constatation, que pourra faire tout observateur zélé et sans parti pris, est même l'argument le plus irrésistible que l'on puisse opposer aux critiques très âpres qui ont été faites contre Paul Bourget, soit en incriminant ses intentions, soit en méconnaissant son but et la marche mathématique de son talent, soit en attribuant à des préoccupations étrangères à la seule conscience littéraire, au seul amour de la Vérité, l'étude précise et exacte de certains phénomènes morbides de la volonté, de certaines manifestations authentiques et nécessaires de l'âme humaine, de certains problèmes du cœur et de l'être féminins.

Chez Paul Bourget, comme chez tous les écrivains qui ont de naissance le *don*, même avant qu'il ait pu s'en rendre compte et s'analyser comme il le fera plus tard, tout l'être pensant et agissant tend à la Littérature.

Avant de se bien comprendre lui-même et de perfectionner l'ambition si naturelle du *devenir* qui le portera au premier rang, avec les maîtres, il y a obscurément et inconsciemment en lui l'impulsion profonde, continue, native, qui fera concentrer toutes ses forces cérébrales et même physiques à l'effet de *persévérer dans son être*.

Dans l'enfance, c'est encore très vague, à peine indiqué par des embryons de projets, comme cette idée assez curieuse d'écrire un ouvrage sur les insectes de l'Auvergne, complété par l'histoire des promenades faites pour les rechercher, idée qui souligne déjà chez lui la double tendance de la précision et de l'imagination.

Mais, dès la terminaison des études, après l'absorption énorme, inconsidérée et déréglée des poètes, des romanciers, des auteurs dramatiques, des littérateurs qui brillent sur cet Olympe des Lettres contemporain, l'écrivain se manifeste à la fois par des articles et par des vers. Publiés dans les journaux, dans les revues, les articles prouvent sa valeur d'analyste, sa science critique ; les poésies sont l'exutoire de ce qui fermente en lui sous l'influence reconnue des lectures et sous l'influence insoupçonnée des premiers pas dans la vie. Le fond est le cri très sincère de son être, masqué sous une forme ciselée, toute baignée de littérature.

Après les rêveries *Au bord de la Mer*, qui satisfont ses aspirations à l'Inconnaissable et à l'Infini, le titre du second recueil, en 1874, *la Vie inquiète*, est comme une première confession du trouble que ressent Paul Bourget, à son entrée dans la carrière littéraire ; *Edel*, en 1878, *les Aveux*, en 1882, viendront confirmer ces angoisses latentes, dont il ne démêlait pas encore suffisamment les éléments et qui étaient comme les premiers coups d'ailes de l'oiseau cherchant à s'élever dans les airs, mais incertain de sa force et n'ayant pas suffisamment confiance en lui.

Les lectures faites sans ordre, sans direction, avaient eu pour résultat ce désenchantement précoce et ce déséquilibre intérieur qu'elles ont toujours sur une nature sensitive, impressionnable et pensante ; la véritable originalité de l'être est comme enfouie sous cet amas de personnalités diverses, puissantes et impressionnantes par leur talent, par leur génie, par leur vision troublante des individus et des choses.

En même temps, forcé pour vivre d'enseigner, de mener cette existence de professeur libre, contraire à tous ses goûts, à toutes ses aspirations, Paul Bourget avait cherché un dérivatif à ce dur et rebutant métier, en fréquentant assidument une société de jeunes littérateurs,

où il rencontrait un autre danger, celui de la conquête hâtive de la renommée par des recherches d'originalité souvent en contradiction avec la véritable personnalité. Si la forme, si le souci du style y gagnaient quelque chose, l'impression réelle y perdait beaucoup, et la vie véritable risquait de ne plus y être vue qu'à travers la Littérature.

Ce fut alors que, après ces poésies, qui étaient en même temps le résultat de l'influence des lectures et du besoin d'exprimer ce qu'il ressentait, sans pouvoir encore séparer l'un de l'autre, Paul Bourget, par un très remarquable effort d'analyse sur lui-même, parvint à découvrir son mal, à en extraire les raisons et à s'en guérir en étudiant ses contemporains.

Il suffit de lire quelques pages de ses œuvres pour se rendre compte immédiatement qu'il est plus sensible aux émotions qu'aux formes, que la plastique le frappe moins, l'inspire plus faiblement que les sentiments, et qu'il évoque plus puissamment l'être intime que l'être extérieur.

Cette manière toute spéciale de sentir, de voir, d'être ému, va précisément, en le détachant de la manière de voir, de sentir et d'être ému qui triomphait à cette époque, lui donner un relief saisissant et dégager pleinement sa personnalité ; en même temps, elle va lui permettre de faire l'expérience décisive d'où sortira, comme d'un creuset posé sur le feu ardent, le pur et brillant métal de son talent original.

En analysant les maîtres qui l'avaient si profondément troublé, en étudiant leurs œuvres dans ses *Essais* et ses *Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine*, il déploya sous ses yeux d'une façon si lumineuse leurs successifs et divers états d'âme que ce fut comme un miroir subitement placé devant lui, une glace fidèle et sans mensonges où se reflétait sa souffrance, une souffrance bien personnelle, bien propre à lui-même, mais qui lui avait été passagèrement défigurée, adultérée par les œuvres qu'il avait lues.

Leur influence sur lui, il se l'expliqua clairement, en découvrant qu'ils n'avaient été que les interprètes de ses sentiments à lui, et que c'était parce qu'ils flattaient sa pensée, son cœur, son âme, qu'il avait été à eux. Ce qui l'avait séduit secrètement, à son insu, ce n'était pas tant leur talent, leur génie, leur interprétation de la vie, que

cette vie même, dont ils avaient été les traducteurs, mais des traducteurs impressionnés par leurs tempéraments différents.

Cette fois, la révélation était complète, la vie elle-même l'appelait plus que ceux qui l'avaient peinte et rendue si brillamment que ce fût, cette vie, et, ne se laissant pas séduire par les encouragements qu'il recevait, il alla à son tour directement à la vie.

Sa maladie connue, analysée, il lui devenait facile de se guérir de l'intoxication littéraire et de regarder lui-même la vie avec son tempérament propre, avec sa vision directe, avec ce qu'il devait à l'atavisme sans doute, mais qui était toujours son sang, ses nerfs, son cerveau, son être dégagé définitivement de la pression des autres êtres étrangers.

Aussitôt le roman l'attira, car il sentit qu'il rendrait mieux ses impressions sous cette forme. Après avoir étudié les écrivains à travers leurs œuvres, à travers leurs âmes, il comprit qu'il devait appliquer au roman cette même méthode et ne pas suivre les romanciers contemporains dans leur méthode d'observation sociale ; — ce qui lui était propre, ce qui répondait à sa nature, c'était l'observation psychologique ou analytique, l'observation des sentiments et non celle des sensations.

C'est à Oxford, en Angleterre, au mois de mai 1883, qu'il écrit cette longue nouvelle, un petit roman d'intense analyse, *l'Irréparable*, au moment où triomphent, Alphonse Daudet, avec sa poignante étude de mœurs *l'Évangéliste* après *le Nabab*, *les Rois en exil*, Émile Zola, avec son étonnant tableau descriptif *Au Bonheur des Dames*, après *l'Assommoir*, *Pot-Bouille*, Guy de Maupassant avec son œuvre troublante *Une Vie*, Edmond de Goncourt avec sa saisissante peinture *la Faustin*.

Ce n'était pas tant pour se différencier de ses prédécesseurs qu'il étudiait surtout les phénomènes intérieurs, revenant ainsi à l'observation individuelle et psychologique, que parce qu'il obéissait à un besoin de sa nature, à son tempérament, parce que lui-même sentait ainsi et s'intéressait surtout à la manière dont les autres devaient et pouvaient sentir. Les *Essais de Psychologie contemporaine* avaient été les travaux d'anatomie par lesquels Paul Bourget s'était préparé à aborder le roman, qui en deve-

nait la mise en pratique, l'étude sur le vif, après l'étude sur le mort, l'étude sur les êtres animés de la société contemporaine après l'étude sur les modèles.

Se sentant maître de sa plume, il marcha dans cette voie avec une rectitude magistrale, donnant successivement : en 1885, *Cruelle Énigme*, son premier grand roman, qui pose le redoutable problème féminin ; en 1886, *Un Crime d'amour*, étude d'une maladie de l'âme ; en 1887, *André Cornélis*, qui eut, ainsi que *Mensonges*, un si grand retentissement, et affirma la souplesse et la maîtrise du romancier ; en 1889, *le Disciple*, une des plus parfaites analyses de l'âme et du cœur humains ; en 1890, dix portraits de femmes rassemblés sous le titre *Pastels* ; en 1891, *Un cœur de femme*, dix portraits d'hommes intitulés *Nouveaux Pastels*, une *Physiologie de l'Amour moderne* et ces *Sensations d'Italie* qui montrent une face nouvelle et curieuse de l'écrivain ; puis, en 1892, *la Terre Promise*, drame si touchant ; la fameuse *Cosmopolis* ; *Un scrupule* ; enfin, d'année en année, des voyages, des études, des nouvelles, des romans, *Une Idylle tragique*, *Études et Portraits*, *Outre-Mer* (*Notes sur l'Amérique*), *Recommencements*, *Voyageuses*, *Complications sentimentales*, *la Duchesse Bleue*, *Drames de famille*, etc...

En toutes ces œuvres, Paul Bourget se complaît dans l'étude des sentiments intimes des êtres, dans l'analyse profonde et passionnée du cœur de l'homme et de la femme, dans la recherche psychologique des mobiles secrets qui les exaltent ou les torturent tour à tour dans le heurt de leurs passions. Il justifie de tous points ses origines, unissant un poète d'âme sentimentale et tendre, un philosophe de jugement noble et puissant, à un lettré de pure tradition latine, à un analyste d'une précision mathématique et sûre, pour en composer l'admirable et complet écrivain français que nous présentent ses livres.

IV

Quatre critiques principales ont été formulées contre les œuvres de Paul Bourget :

— Le pessimisme ; — la peinture trop libre ; — le dilettantisme ; — la mondanité.

Il suffirait, pour répondre d'un bloc à ces critiques,

d'affirmer le large droit de l'écrivain qui a un but moral et qui marche vers ce but avec la tranquillité justifiée de sa sincérité de moyens, de sa nature originale et de sa conscience; mais on peut entrer dans le détail et arriver à la réfutation raisonnée de ces objections, plus apparentes que réelles, et basées sur une appréciation trop hâtive ou trop généralisée des tendances de l'écrivain.

Pessimiste, — parce qu'il n'a pas hésité à étudier et à cerner d'un trait hardi le pessimisme contemporain, à analyser certaines maladies de la volonté avec la netteté implacable d'un philosophe fouillant les plaies de l'âme, comme le chirurgien fouille les plaies du corps.

Mais n'est-il pas indispensable et salutaire de les mettre à nu, ces blessures, de les explorer à fond pour les soigner, les cautériser, les guérir et en empêcher le retour? Ceux que ces consciences d'études découragent ou effraient ne sauraient être écoutés parce que la faiblesse d'âme et de cœur de quelques-uns ne peut prévaloir contre le salut de tous, et que, au-dessus des individualités, il y a l'intérêt social.

Le chirurgien a le droit, mieux, le devoir, de montrer le mal, de l'expliquer, de chercher le remède et même d'avoir certaines hésitations entre les remèdes à employer, après que le mal a été exactement reconnu et défini par lui : on ne saurait cependant le traiter de malade parce qu'il aura magistralement commenté et délimité la maladie. De même, on ne saurait accuser Paul Bourget d'être pessimiste pour avoir admirablement compris et analysé le pessimisme.

On doit la vérité aux âmes courageuses et saines, c'est la condition essentielle du mieux social. Ce n'est donc pas pessimisme qu'il faut dire, mais vérité salutaire. Les héros des livres de Bourget sont plus ou moins répréhensibles, plus ou moins coupables, et il n'hésite pas à les montrer tels, mais ils sont surtout humains, fragiles et imparfaits: qu'y a-t-il donc de décourageant à les voir sous leur véritable aspect ?

L'écrivain qui a un but moral, qui obéit à sa conscience et qui possède la foi, ne peut être un pessimiste.

Peintre trop hardi, — parce qu'il s'est surtout consacré à l'étude des conflits de l'amour. Mais si Paul Bourget s'est, de préférence, attaqué à l'amour, c'est qu'il est la grande

loi vitale de la société, et que rien de ce qui peut l'amoindrir, le dégrader ou le détruire ne saurait nous être indifférent.

La loi d'amour, c'est la base de la vie, c'est la pierre d'assise de la Famille, de la Société, de l'Humanité. Étudier ses oscillations, mettre en lumière ses tares, ses ennemis, ses sacrilèges, c'est armer l'homme contre des périls plus ou moins connus, c'est éclairer les voies obscures de son cœur, en un mot c'est faire œuvre de moraliste. Aucune des œuvres de l'écrivain ne pourrait communiquer la contagion des maladies morales qu'il décrit ; toutes contribuent à mettre à l'abri des périls cette source éternelle de la Vie, l'Amour.

Dilettante, — mais lui-même, quand il étudiait ce dilettante réel et merveilleux que fut Renan, a écrit : « *Il est plus aisé d'entendre le sens du mot* dilettantisme, *que de le définir avec précision. C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune* (1). » Il ajoute encore : « *Le propre du dilettantisme est de corriger toute affirmation par d'habiles nuances qui préparent le passage à quelque affirmation différente* (2). »

Est-ce là le cas de Paul Bourget ? Je ne le pense pas et il me paraît que la progression de ses œuvres écarte aussitôt toute accusation pareille, quand on considère avec quelle puissance l'attire la souffrance humaine, et combien il comprend la pitié. On pourrait, au contraire, dire de lui ce qu'il a écrit à la fin d'un de ses livres : « *Et il éprouva qu'une chose venait de naître en lui, avec laquelle il pourrait toujours trouver une raison de vivre et d'agir : le respect, la pitié, la religion de la souffrance humaine* (3) ».

Non, ce n'est point un dilettante ni un sceptique, celui chez lequel on constate une évolution si manifeste depuis ses premiers livres jusqu'à ses dernières œuvres, évolution

(1 et 2) *Critique. Essais de Psychologie contemporaine.* (Ernest Renan, ch. II, *Du Dilettantisme.*) Tome I, p. 42 et 44, des *Œuvres complètes de Paul Bourget*. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

(3) *Un Crime d'amour*, par Paul Bourget (ch. XI, *Lueur d'Aube*), p. 353. Édition illustrée

qui l'a conduit d'une rêverie un peu réaliste d'abord, puis nettement idéaliste, jusqu'à une morale presque mystique ; c'est non seulement une conscience, mais aussi une sensibilité en marche.

Mondain, — parce qu'il choisit de préférence ses héros dans le monde. Mais c'est que, ayant l'intention de donner des exemples que tous puissent voir, il a pensé avec raison qu'on les apercevrait mieux sur des hauteurs que dans des bas-fonds, ou même simplement dans des plaines ; il les a pris dans l'Élite et non dans la Foule.

Si donc il a cherché ses personnages dans les milieux mondains, c'est que, généralement, les cerveaux, les sens y étant plus affinés, ils étaient aussi, par cela même, plus intéressants à faire voir, plus curieux également à étudier pour son observation délicate et lettrée. Chez les oisifs de la vie, la préoccupation des sentiments étant capitale, nullement gênée par les nécessités matérielles de l'existence, ce sont naturellement les meilleurs sujets d'étude, les plus complets.

Il y avait là, en outre, une difficulté à surmonter, et il se sentait attiré par l'étude ardue de ces vertébrés supérieurs, dont le mécanisme est moins visible, plus subtil, presque insaisissable. Les hautes sphères sociales sont comme des sommets d'humanité, plus rudes à atteindre, et nécessitent un travail plus ardent, une recherche plus âpre, par l'enveloppement des vices, des qualités, par le moins d'extériorité des sentiments, par l'atmosphère spéciale, plus hypocrite, des milieux où ils évoluent.

C'était donc une hardiesse de s'y attaquer, et on saurait d'autant moins le lui reprocher qu'il a triomphé. En effet, avec quelle science incomparable il pénètre ces cerveaux si complexes, si contradictoires, pour en tirer les aveux secrets, les raisons des fautes, des crimes, des illogismes ; on se passionne avec lui dans la poursuite ardente et délicate qu'il a entreprise et qu'il mène victorieusement jusqu'au bout.

Par contre, le succès lui est venu de ce monde qu'il étudiait, aussi bien que des lettrés. C'est que, à première vue, pour ces observateurs superficiels que sont les gens du monde, il paraissait vouloir se faire bien venir d'eux, en leur présentant des études qui flattaient leur goût des choses distinguées, les arrachaient au terre à terre sou-

vent brutal des études de mœurs et s'occupaient d'eux. Ils ne se rendaient pas compte du redoutable observateur auquel ils se livraient et quelle précieuse moisson ils allaient fournir à cet analyste hors ligne. S'ils s'en aperçurent plus tard, ils ne voulurent jamais l'avouer, car il était trop tard; puis, il y eut pour eux une certaine saveur à retrouver dans ses livres la peinture de leur existence, même avec les fautes qui en compromettaient la tranquillité et le bonheur.

Son goût des choses tendres, effacées, discrètes, a fait beaucoup aussi pour édifier contre lui ce reproche de préoccupations mondaines; mais précisément, s'il préfère la discrétion, l'effacement, la tendresse mystérieuse, c'est qu'il a le sens des idées plus que des formes; les formes trop brutales froissent sa sensibilité; les formes légères, impalpables, sont, pour lui, plus près du rêve, de la pensée, de l'idée, du sentiment, plus loin de la sensation.

Ce qui importe avant tout, c'est d'être sincère avec sa nature; or la nature de Paul Bourget le poussait vers ces élégances physiques comme elle le poussait vers les élégances intellectuelles. Il y est donc allé naturellement, sincèrement, avec sa belle conviction d'art, sa poussée d'esprit, sa maîtrise. De là son grand succès, de là cet exclusivisme apparent, non pas voulu, mais naturel; de là aussi l'harmonie parfaite de son talent, où tout concourt au même but, la conscience d'être sincère et adéquat à son être.

V

Ce qu'il faut dégager dans Paul Bourget, c'est le moraliste.

Par sa naissance, fils d'un professeur, — par lui-même, professeur libre avant de pouvoir se donner tout entier, comme il le désirait, aux seules études et aux seuls travaux littéraires, — il était, mieux que qui que ce fût, à même de connaitre la direction qu'il convient d'indiquer aux autres.

Aussi, sans que ce désir, cette préoccupation fussent jamais formellement indiqués chez lui par des ouvrages spéciaux, beaucoup de ses livres trahissent par quelque passage, par quelques lignes, cette hantise si belle de l'avenir de la jeunesse.

Il a pu, par souvenir d'abord, lorsqu'il accompagnait son

père dans les différentes étapes de sa carrière universitaire, d'Amiens à Clermont-Ferrand, de Clermont à Paris, être initié tout jeune aux mystères délicats de l'enseignement; puis, comme professeur libre, il a eu à orner, à diriger, à étudier de jeunes consciences.

Le sentiment du devoir social de l'écrivain ne cessant ensuite de l'occuper, il montre dans ses œuvres, par la peinture des dangers qu'ils courent, par les détails de certaines existences, par les périls qu'il ne cesse de signaler aux jeunes gens, combien il a le tempérament d'un éducateur.

Sa méthode d'investigation l'a mis à même de mieux pénétrer les mobiles d'une âme humaine. Il sait mieux lire dans un cœur; il sait mieux ce qu'il faut à un être au début de la vie et ce qui le conduira droit à travers l'existence, ce qui le guidera vers le but désiré. En étudiant les malaises de ses jeunes contemporains, il a pu noter les écueils, les bas-fonds et les leur signaler; il a dressé comme une carte de la route à suivre et des périls à éviter. Aussi, l'une de ses conceptions les plus saisissantes est-elle dédiée « *A un jeune homme* »; c'est que, mû par un merveilleux sentiment de juste et vrai patriotisme, ayant à étudier un danger mortel, il se préoccupait avant tout de « *la vie morale de la France même* (1) ».

Sachant par tradition, par expérience personnelle, par l'analyse des âmes, ce qui convient aux jeunes gens, ce qui les tourmente, ce dont ils ont besoin et ce qui les menace, il peut, par certains de ses écrits, se montrer leur guide sagace, au moment où, en plein apogée intellectuel, il tient une place si haute dans notre Littérature contemporaine et est comme un des flambeaux qui indiquent sa route à l'Humanité dans les opaques ténèbres de l'âme et du cœur.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(1) *Le Disciple*, par Paul Bourget. *Préface*, p. 1.

PAGES CHOISIES

DE

PAUL BOURGET

ROMANS

L'Irréparable.

C'est une longue nouvelle plutôt qu'un roman proprement dit, cette *Étude* de jeune fille qui fut le début de Paul Bourget dans la littérature d'analyse sentimentale. Elle montra aussitôt quelles qualités d'observation, d'intuition et de pénétration pouvait déployer, — en étudiant les individualités évoluant autour de lui, — celui qui s'était révélé jusqu'alors surtout comme critique, en étudiant dans leurs œuvres les écrivains remarquables de son temps. Ce court roman suffit à mettre à part le jeune littérateur qui possédait une vision si aiguë et si originale de la vie elle-même, après avoir prouvé sa science critique et analytique à l'égard de ses contemporains, de ses maîtres, et à désigner en lui un futur rival de ces mêmes maîtres.

Les premières pages du livre indiquent en même temps et le sujet du roman et la tournure d'esprit si particulière de l'écrivain ; nous les avons choisies à ce double titre, car elles sont, en plein mouvement Naturaliste, l'indice éclatant d'un talent neuf, personnel et différent.

LA MULTIPLICITÉ DU *moi*.

... « *13 février 1883.* — Bonne journée, de celles à marquer avec un caillou blanc, comme dit le poète ancien. Travail *at home* jusqu'à trois heures. Puis visite à M. R***. Conversation philosophique sur la complexité de la personne humaine. Le soir, chez Mme V***. Appris le détail de l'histoire de Mlle Hurtrel. Transcription presque exacte de la même idée dans la vie réelle. Plaisir aigu d'intelligence à ces deux visions successives, l'une abstraite, l'autre concrète, d'un fait unique... » Feuilletant le *memorandum* de mes heures mortes, dans la solitude d'un hôtel gothique d'Oxford, j'y retrouve ces lignes mystérieuses et je me souviens du moindre détail de cet après-midi. J'entends encore la voix de M. R***. Je revois son beau regard errant de métaphysicien, le cabinet encombré de livres, et, par la fenêtre, les squelettes des arbres du Jardin des Plantes, dans le voisinage duquel habite le célèbre professeur. Autour de lui gisaient sur le tapis mal raccommodé les épreuves de son grand ouvrage : *De la dissociation des idées*, où il a étudié les maladies de la volonté consécutives à celles de l'Intelligence. Trois gravures, accrochées à la partie de la muraille que les rayons noirs de la bibliothèque n'ont pas envahie, représentent Aristote, Léonard de Vinci et Spinoza... « Non, disait le savant, ses deux mains croisées sur sa poitrine, ses deux pieds allongés contre le feu et sa tête énorme secouée par un tic qui lui est habituel, — non, la personne humaine, la personne morale, celle dont nous disons *moi*, n'est pas plus simple que le corps lui-même. Par-dessous l'existence intellectuelle et sentimentale dont nous avons conscience, et dont nous endossons la responsabilité, probablement illusoire, tout un domaine s'étend, obscur et changeant, qui est celui de notre vie inconsciente. Il se cache en nous une créature que nous ne connaissons pas, et dont nous ne sa-

vons jamais si elle n'est pas précisément le contraire de la créature que nous croyons être. De là dérivent ces volte-face singulières de conduite qui ont fourni prétexte à tant de déclamations des moralistes... Nous dépensons notre activité à poursuivre un but dont nous imaginons que dépend notre bonheur, et, ce but atteint, nous nous apercevons que nous avons méconnu les véritables, les secrètes exigences de notre sensibilité. Que d'exemples de ces erreurs intimes fournirait l'histoire des conversions religieuses, si elle était étudiée par un psychologue !... Hé ! Pourquoi remonter à ces témoignages de l'ordre mystique, lorsque l'expérience quotidienne nous permet d'observer sur place la qualité de notre être ?... Nous tenons ici la formule de presque tous les drames secrets du mariage. La jeune fille se croit douée d'un certain caractère ; elle organise à l'avance sa félicité d'après ce caractère. Elle se marie ou elle se laisse marier. Puis, cinq fois sur six, dans l'année qui suit, parfois dans la semaine, parfois dans les vingt-quatre heures, elle découvre qu'elle s'est trompée sur sa propre personne. Elle s'imaginait qu'elle aimerait son mari, elle le hait ; qu'elle le haïrait, elle l'adore ; — et ainsi du reste. Elle s'est réveillée comme d'un songe et transformée. Ou plutôt non, aucune magie n'a opéré sur elle. Tout simplement elle a découvert un *moi* mystérieux jusqu'alors, qui pensait et qui sentait en elle, — à son insu... Ah ! mon cher enfant, quelle artiste en mystification que cette nature, si plaisamment qualifiée de bonne par l'ironique Montaigne !... »

Quelques heures plus tard, — il n'y a que Paris pour fournir à de pareils contrastes, — je regardais Mme V*** s'accouder sur les innombrables petits coussins brodés qui s'amoncellent dans le coin de son divan familier. Tout en blanc et si fine, elle jouait, en me parlant, avec un éventail garni de plumes d'autruches blanches et frisées, et ses pieds, chaussés de bas de soie et de mules de couleur noire, faisaient une charmante opposition à la blancheur vaporeuse du reste de sa toilette.

Avec sa voix musicale elle me racontait la tragique aventure d'une de ses amies de jeunesse, bien cruellement punie de la faute de n'avoir pas vu clair dans son cœur, — commentaire mondain et mélancolique de la doctrine de mon Maître en psychologie sur la multiplicité du *moi*. C'est le détail de cette aventure que je m'amuse à transcrire, d'après mes notes d'alors, en complétant ces notes par quelques inductions personnelles, — mais à peine, — et sans dramatiser une histoire dont les grands événements furent des pensées : « Nous sommes faits, a dit Shakespeare, de la même étoffe que nos rêves... »

Puis voici le portrait de l'héroïne qui, placée dans un milieu mondain et cosmopolite, a échappé au danger d'y voir s'effacer complètement son âme et sa physionomie, mais va courir à ce péril extrême d'où naîtra pour elle l'*Irréparable*.

NOÉMIE HURTREL.

Noémie Hurtrel avait échappé à cet effacement, mais pour devenir une créature d'exception, — ce qu'il est si dangereux d'être, surtout lorsque la grande fortune, en vous exemptant des menues attaches, vous permet de pousser jusqu'au bout l'originalité de votre personne. Toute différence trop marquée avec ceux qui vivent auprès de nous n'a-t-elle pas pour résultat certain de nous en faire des ennemis naturels?... Le premier effet de cette existence de voyages et de luxe effréné avait été d'atrophier dans cette âme la puissance de l'attachement aux choses réelles. Elle s'était trouvée si comblée que rien ne lui était devenu précieux. Et puis, elle n'avait pas grandi, comme il faut peut-être grandir pour que le cœur se développe tout entier, parmi les mêmes objets et les mêmes êtres, que nous aimons alors, pour peu que nous soyons capables d'aimer, parce que nos moindres souvenirs se rattachent à eux, et qu'une partie de nous y demeure unie nécessairement.

Les appartements somptueux, les décors des villes, les lignes des paysages, les figures des personnes avaient défilé devant ses yeux calmes d'enfant trop riche, à la manière d'une figuration d'opéra. Aucune impression directe et concrète n'avait donc été assez forte pour s'opposer en elle au développement de la faculté d'imaginer, et cette faculté avait surtout grandi par l'influence des livres. Comme elle connaissait très bien plusieurs langues et plusieurs pays, les occasions de connaître plusieurs littératures s'étaient offertes à elle, et elle les avait saisies avec l'avidité de lecture propre à la jeunesse, lorsqu'il n'y a pas un complet rapport entre les aliments d'émotion fournis par l'expérience quotidienne et les appétits de la sensibilité grandissante. Noémie s'était donc habituée peu à peu à substituer les excitations de la vie rêvée aux excitations de la vie vécue. C'est ainsi qu'elle avait tour à tour été l'héroïne de tous les romans qui tombaient dans ses mains spirituelles et à demi masculines. Et quels romans! Accoudée sur l'oreiller de son lit de jeune fille et ses beaux cheveux blonds tressés en une grosse natte, elle avait feuilleté tour à tour les œuvres de Balzac et de Spielhagen, *Monsieur de Camors* et *Cometh up as flower* confusément, sans jamais se placer au point de vue impersonnel qui seul établit la perspective des œuvres de cette sorte et permet de s'affranchir de leur ivresse en les comprenant. Elle avait agi de même avec les poètes, et, comme elle avait eu tout un printemps pour gouvernante la fille d'un professeur de Bonn, avec quelques philosophes. Elle avait souligné, de la pointe du crayon d'or qu'elle portait à l'extrémité d'une chaîne qui faisait bracelet autour de son poignet, un certain nombre de phrases de Shopenhauer et de Darwin, d'Herbert Spencer et de Hartmann. Il lui était arrivé d'aller chez sa couturière avec une *Éthique* dans sa voiture, et d'ouvrir au retour du bal l'*Autobiographie* de Stuart Mill, sans trop se douter qu'elle faisait là une action prodigieusement excentrique, tant l'habitude

d'une vie arbitraire et improvisée l'emprisonnait dans l'étrangeté de ses caprices. Grâce à cette improvisation et à cette incohérence, il s'était accompli en elle un phénomène plus commun qu'on ne pense chez les personnes que les hasards de l'éducation conduisent trop tôt à un éveil cérébral qui n'est pas proportionné à l'éveil sentimental. Elle cessa peu à peu de distinguer entre la créature qu'elle était réellement et la créature qu'elle s'imaginait ou qu'elle voulait être. Ajoutez à cela qu'elle avait fréquenté beaucoup d'hommes de plaisir. Ils affluaient chez la comtesse et dans toutes ses installations, attirés, un peu par la grâce de son accueil, un peu par ses facilités de maîtresse de maison. C'est à l'école de ces hommes, qui s'amusaient de son parler d'enfant spirituelle, que Noémie avait achevé de se former ses idées sur elle-même. Quand elle parut chez la princesse Wierschownia, ces idées étaient définitives. Elle se considérait comme blasée et croyait tout connaître du monde. . . . .

. . . .

Si elle s'était intéressée jusqu'à la passion aux sentiments de ses lectures, c'est qu'elle était tendre et romanesque au plus haut point. Elle se croyait misanthrope, parce qu'elle avait pris l'habitude, par affectation de supériorité, de toujours mêler une ironie moqueuse à ses jugements sur les caractères et sur les actions, et il n'y avait pas de plus généreuse nature, ni de plus étrangère à l'utile et déshonorante habitude de la défiance. Elle s'était persuadée qu'elle aimait le luxe et les succès de vanité, bien qu'avec le sang paternel elle eût hérité ce profond pouvoir de bonheur ou de malheur solitaire qui est le propre de la race anglaise. Mais c'était la vie, cette vie qui nous révèle à tous ce que nous aurions pu être, alors qu'il n'est plus temps de le redevenir, qui devait lui apprendre combien elle se trompait sur son propre cœur, et non pas cette société de femmes à demi hostiles et d'hommes à demi méprisants, qu'elle côtoyait

sans la voir, dans la grâce de sa beauté blonde, — toute pareille à une somnambule que la sécurité de son ignorance fait marcher, légère et droite, sur le bord d'un abîme...

Une physionomie de Cannes, où s'est réfugiée Noémie Hurtrel, désabusée et souffrante, complétera les extraits que nous donnons de cette œuvre.

A CANNES.

Les journées qui suivirent l'installation dans cet asile d'hiver furent pour Noémie d'une douceur toute physique, et par suite irrésistible, qui la reposa, comme malgré elle, des semaines qu'elle venait de subir. Toutes les villes possèdent une sorte d'atmosphère morale qui flotte autour d'elles et qu'on respire sans bien en pouvoir analyser les éléments, de même qu'elles possèdent leur atmosphère matérielle où se combinent tant d'influences soit bienfaisantes, soit dangereuses. Cannes est une ville de malades et de malades anglais, c'est-à-dire qui veulent autour de leur agonie ou de leur convalescence cette solitude du *home* qui fait le premier besoin de tout Anglais. C'est pour correspondre à ce désir que les villas s'espacent le long de la côte, depuis la vieille cité qui masse sur la colline ses maisons serrées d'une physionomie presque italienne, jusqu'à la pointe de la Croisette, où les grands pins ondoient au bord de la mer bleue, en face des îles... La plupart de ces villas sont entourées de jardins qui masquent au promeneur la vue de leur intimité. A de certaines heures, comme au moment où la fraîcheur du coucher du soleil rend l'air meurtrier pour les poitrines délicates, les passants se font rares dans les rues encore toutes claires. Et nul bruit n'arrive aux demeures closes, sinon, lorsqu'elles sont voisines de la mer, ce roulement des flots dont même la monotonie inarticulée semble destinée à endormir mieux celui qui va s'assoupir pour toujours.

A d'autres heures, c'est dans cette ville, silencieuse parfois comme le tombeau, des réveils heureux comme une espérance. Par les beaux matins, le ciel revêt les molles transparences d'un horizon italien ou grec. La ligne des montagnes neigeuses qui ferment le golfe se dessine toute blanche sur cet azur. Dans les creux des collines plus basses qui dévalent vers la mer en pente gracieuse, il semble que de la lumière violette traîne, emprisonnée. Sur une mer couleur de saphir, des voiles éblouissantes passent. Une douceur de vivre flotte dans l'air, qui nuance de rose des joues d'ordinaire trop pâles, et c'est une illusion de printemps qu'un nuage va dissiper. Mais justement, ces passages de caressante lumière et de frissonnante mélancolie, ce silence et cette solitude, cette gaieté du soleil et cette froideur de l'ombre, avec leurs alternances soudaines, font la poésie originale de ce coin de monde, — une oasis d'éternelle verdure si profondément apaisante pour un cœur qui saigne; et Mlle Hurtrel ressentait, sans le savoir, cet apaisement, au fond du petit salon qu'elle s'était approprié, asile que garnissait une moisson de fleurs aux parfums enveloppants : narcisses blancs et jaunes, roses blondes et roses, mimosas dorés, pâles violettes de Parme et sombres violettes russes. Elle commençait à connaître ce qui est le seul bienfait des douleurs à lancinations périodiques : elle apprenait à savourer, comme une jouissance, les insensibilités de l'intervalle des crises, ces anéantissements de l'âme épuisée qui n'a plus assez de force vitale pour suffire à des attaques nouvelles de son mal.

Comme ces dames étaient arrivées très tard dans la saison, elles n'avaient pu louer qu'une villa d'assez médiocre apparence, qui se trouve tout à fait la dernière sur la pointe de la Croisette, — au delà de cette romanesque et mystérieuse villa des Dunes, laquelle avait, cette année-là, pour hôtesse, une malade impériale. Mais cette villa solitaire de la comtesse Hurtrel et de sa fille portait au fronton de son entrée un nom déli-

cieux, qui avait, dès le premier jour, enchanté Noémie. Dans ce pays béni de la Provence, qui est véritablement un jardin d'hiver aux portes de l'Italie, la prodigalité des belles fleurs séduit d'abord les malades, et il en résulte, ou bien qu'ils choisissent eux-mêmes pour désigner leur dernier gîte l'emblème de ces dernières fleurs qu'ils respireront, ou encore que les spéculateurs de terrains, devenus idylliques par calcul, se conforment à ce goût en parant, eux aussi, du souvenir de ces charmantes fleurs les maisons qu'ils veulent louer. Aussi toutes les demeures de Cannes s'appellent-elles, qui la villa des Lis, qui des Mimosas, qui des Bruyères, qui des Anthémys, qui des Roses, et qui des Muguets. Celle où la comtesse habitait avait nom villa des Cytises, à cause de l'abondance, dans le jardin, de ces frêles arbustes que le peuple a si joliment baptisés : des pluies d'or. Et malgré la distance, comme Noémie, grâce à ses forces revenues, paraissait moins sombre, et que Mme Hurtrel avait retrouvé beaucoup de ses amis, le salon de cette villa au nom sauvage fut bientôt peuplé de visiteurs. Le *five o'clock tea* de la comtesse devint une occasion de rendez-vous pour beaucoup d'oisifs de cette plage, qui faisaient, eux aussi, partie de la vaste table d'hôte européenne : véritables grands seigneurs en quête de distractions, demi-aventuriers de la haute vie en quête de hasards, diplomates en disponibilité, vieillards millionnaires qui finissaient de mourir au soleil. Tous ces visiteurs se rencontraient aux Cytises deux ou trois fois par semaine à la fin des après-midi, et la comtesse causait avec chacun d'eux de petites nouvelles de l'aristocratie d'élégance de tous les pays, et Noémie offrait les tasses de thé, souriante et sans trop d'efforts. Les retours de la crise se faisaient moins fréquents, un rien de couleur reparaissait sur la pâleur blonde de son visage, et, comme l'hiver fut, cette année-là, d'une douceur exceptionnelle, peut-être la convalescence de cette âme se serait-elle achevée par la convalescence complète de ce corps délicat, si un des habitués

de la villa n'avait présenté à ces dames un jeune noble anglais d'une singularité d'aspect et d'esprit tout à fait exceptionnelle, lequel, au bout de quelques visites, exerça sur la pensée de la jeune fille une influence extraordinaire.

André Cornélis.

On pourrait sous-intituler ce drame passionnant l'Hamlet moderne; c'est l'étude, l'analyse et la découverte d'un crime, en employant la méthode scientifique et contemporaine d'investigation psychologique: l'auteur, dans sa dédicace à Hippolyte Taine, l'appelle « *un roman d'analyse exécuté avec les données actuelles de la science de l'esprit* ».

L'histoire est tragique. Un fils, tout enfant, apprend la mort subite de son père trouvé assassiné. Tout un travail se fait dans son esprit, le poussant au naturel et instinctif désir de vengeance, à la recherche de l'assassin pour le punir, car la justice n'a pas su le retrouver. Puis sa mère, jeune veuve, se remarie et André Cornélis éprouve une singulière répulsion pour son beau-père, M. Termonde. Des lettres de son père, retrouvées dans un coffret après la mort d'une tante, éveillent une lueur dans son âme : si son beau-père était l'assassin? Il s'assure d'abord que sa mère est innocente de toute complicité. De déductions en déductions, il en arrive à penser que son beau-père a pu avoir un complice, mais s'affermit dans la persuasion qu'il est coupable. De là l'idée de le soumettre à des épreuves successives, de provoquer en lui le remords, d'arriver à le troubler; il découvre enfin que M. Termonde a un frère, qui est un véritable bandit, et que c'est ce dernier qui a commis le crime, mais pour le compte de Termonde. Il accule enfin son beau-père à l'aveu suprême et le tue, dans un accès de fureur vengeresse.

André Cornélis rédige lui-même cette confession, et raconte l'épouvantable malheur, avec des phrases de pardon qui dégagent tout d'abord sa mère du poids du crime commis.

LA MORT DE MON PÈRE.

Me souvenir? — J'ai l'impression d'avoir, durant des années, gravi un calvaire de douleur! Mais quel fut

mon premier pas sur ce chemin tout mouillé de taches de sang? Par où prendre cette histoire du lent martyre dont je subis aujourd'hui les affres dernières? Je ne sais plus. — Les sentiments ressemblent à ces plages mangées de lagunes qui ne laissent pas deviner où commence, où finit la mer, vague pays, sables noyés d'eau, ligne incertaine et changeante d'une côte sans cesse reformée et déformée. Cela n'a pas de bornes et pas de contours. On dessine pourtant ces contrées sur la carte, et nos sentiments aussi, nous les dessinons après coup, par la réflexion et avec de l'analyse. Mais la réalité, qu'elle est flottante et mouvante! Comme elle échappe à l'étreinte! Énigme des énigmes que la minute exacte où une plaie s'ouvre dans le cœur, — une de ces plaies qui ne se sont pas refermées dans le mien. — Afin de tout simplifier et de ne pas sombrer dans cette douloureuse torpeur de la rêverie qui m'envahit comme un opium, attaquons cette histoire par les événements. Marquons du moins le fait précis qui fut la cause première et déterminante de tout le reste : cette mort de mon père, si tragique et si mystérieuse. Essayons de retrouver la sorte d'émotion qui me terrassa, dès lors, sans y rien mêler de ce que j'ai compris et senti depuis...

J'avais neuf ans. C'était en 1864, au mois de juin, par une brûlante et claire fin d'après-midi. Comme d'ordinaire, je travaillais dans ma chambre, au retour du lycée Bonaparte, toutes persiennes closes. Nous habitions rue Tronchet, auprès de la Madeleine, dans la septième maison à gauche, en venant de l'église. On accédait à cette petite pièce, coquettement meublée et toute bleue, où j'ai passé les dernières journées complètement heureuses de ma vie, par trois marches cirées sur lesquelles j'ai buté bien souvent. Tout se précise : j'étais vêtu d'un grand sarrau noir, et, assis à ma table, je recopiais les temps d'un verbe latin sur une copie réglée à l'avance et divisée en plusieurs compartiments... J'entendis soudain un grand cri, puis des voix affolées,

puis des pas rapides le long du couloir contre lequel donnait la porte de ma chambre. D'instinct, je me précipitai vers cette porte, et, dans le corridor, je me heurtai à un valet de chambre qui courait, tout pâle, une pile de linge à la main, — j'en compris l'usage ensuite. — Je n'eus pas à questionner cet homme. Il m'eut à peine vu qu'il s'écria comme malgré lui :

— « Ah ! Monsieur André, quel affreux malheur !... »

Puis, épouvanté de ses paroles et reprenant son esprit :

— « Rentrez dans votre chambre, rentrez vite... »

Avant que j'eusse pu répondre, il me saisissait dans ses bras, me jetait plutôt qu'il ne me déposait sur les marches de mon escalier, refermait la porte à double tour, et je l'entendais s'éloigner en toute hâte.

— « Non, » m'écriai-je en me précipitant sur la porte ; « dites-moi tout, je veux tout savoir... »

Pas de réponse. Je pesai sur la serrure, je frappai le battant de mes poings, je m'arc-boutai contre le bois avec mon épaule. Vaines colères ! Et, m'asseyant sur la seconde marche, j'écoutai, fou d'inquiétude, aller et venir dans le couloir les gens qui savaient, eux, « l'affreux malheur », — mais que savaient-ils ? Tout enfant que je fusse, je me rendais compte de la terrible signification que le cri du domestique portait avec lui, dans les circonstances actuelles. Il y avait deux jours que mon père était sorti, suivant son habitude, après le déjeuner, pour se rendre à son cabinet d'affaires, installé depuis quatre ans rue de la Victoire. Il avait été soucieux durant le repas, mais, depuis des mois, son humeur, si gaie jadis, s'était assombrie. Au moment de cette sortie, nous étions à table, ma mère, moi-même et un des familiers de notre maison, un M. Jacques Termonde, que mon père avait connu à l'École de Droit. Mon père s'était levé avant la fin du repas, après avoir regardé la pendule et demandé l'heure exacte.

— « Voyons, Cornélis, vous êtes si pressé ? » avait dit Termonde.

— « Oui, » avait répondu mon père, « j'ai rendez-vous avec un client qui se trouve souffrant,... un étranger... Je dois passer à son hôtel pour y prendre des pièces importantes... Un singulier homme et que je ne suis pas fâché de voir de plus près... J'ai fait pour lui quelques démarches, et je suis presque tenté de les regretter. »

Et depuis lors, aucune nouvelle. Le soir de ce jour, quand le dîner, reculé de quart d'heure en quart d'heure, eut eu lieu sans que mon père rentrât, lui, si méticuleux, si ponctuel, ma mère commença de montrer une inquiétude qui ne fit que grandir, et qu'elle put d'autant moins me cacher que les dernières phrases de l'absent vibraient encore dans mes oreilles. C'était chose si rare qu'il parlât ainsi de ses occupations! La nuit passa, puis une matinée, puis une après-midi. La soirée revint. Ma mère et moi, nous nous retrouvâmes en tête-à-tête, assis à la table carrée où le couvert, tout dressé devant la chaise vide, donnait comme un corps à notre épouvante. M. Jacques Termonde, qu'elle avait prévenu par une lettre, était arrivé après le repas. On m'avait renvoyé tout de suite, mais non sans que j'eusse eu le temps de remarquer l'extraordinaire éclat des yeux de cet homme, — des yeux bleus qui d'habitude luisaient froidement dans ce visage fin, encadré de cheveux blonds et d'une barbe presque pâle. Les enfants ramassent ainsi de menus détails, aussitôt effacés, mais qui réapparaissent plus tard, au contact de la vie, comme certaines encres invisibles se montrent sur le papier à l'approche du feu. Tandis que j'insistais pour rester, machinalement j'observai avec quelle agitation ses belles mains, q 'il tenait derrière son dos, tournaient et retournaient une canne de jonc, objet de mes plus secrètes envies. Si je n'avais pas tant admiré cette canne, et le combat de centaures, travail de la Renaissance, qui se tordait sur le pommeau d'argent, ce signe d'extrême trouble m'eût échappé. Mais comment M. Termonde n'eût-il pas été saisi de la disparition de son

meilleur ami? Sa voix cependant était calme, cette voix si douce qui veloutait chacune de ces phrases, et il disait :

— « Demain, je ferai toutes les recherches, si Cornélis n'est pas revenu,... mais il reviendra... Tout s'expliquera après coup... Qu'il soit parti pour l'affaire dont il vous parlait, confiant une lettre à un commissionnaire, et que cette lettre n'ait pas été remise... »

— « Ah! » disait ma mère, « vous croyez que c'est possible?... »

Que j'ai souvent évoqué ce dialogue dans mes mauvaises heures, et revu la pièce où il se prononçait, — un étroit salon qu'affectionnait ma mère, tout garni d'étoffes à longues raies rouges et blanches, jaunes et noires, que mon père avait rapportées d'un voyage au Maroc, et je la revoyais, elle aussi, ma mère, avec ses cheveux noirs, ses yeux bruns, sa bouche tremblante. Elle était blanche comme la robe d'été qu'elle portait ce soir-là. M. Termonde était, lui, en redingote ajustée, élégant et svelte. Que cela me fait sourire lorsqu'on parle des pressentiments! Je m'en allai tout rassuré de ce qu'il avait dit. Je l'admirais d'une manière si enfantine, et, jusque-là, il ne représentait pour moi que des gâteries. J'avais donc assisté aux deux classes du lycée, le cœur sinon tranquille, au moins plus apaisé... Mais, tandis que j'étais assis sur les marches de mon petit escalier, toutes mes inquiétudes avaient recommencé. De temps à autre, je frappais de nouveau sur la porte, j'appelais. On ne me répondait pas, jusqu'au moment où la bonne qui m'avait élevé entra dans ma chambre.

— « Mon père? » m'écriais-je, « où est mon père? »

— « Pauvre! pauvre!... » fit la vieille femme en me prenant dans ses bras.

On l'avait chargée de m'annoncer l'atroce nouvelle. Les forces lui manquaient. Je m'échappai d'elle et courus dans le couloir. J'enfilai deux pièces vides et j'arrivai dans la chambre à coucher de mon père, avant qu'on pût m'arrêter. Ah! sur le lit, ce corps dont le drap

moulait la rigidité, sur l'oreiller cette face exsangue, immobile, avec ses yeux fixes et grands ouverts, comme de quelqu'un à qui l'on n'a pas fermé les paupières, cette mentonnière blanche et cette serviette autour du front, et, au pied, agenouillée, écrasée de douleur, une femme encore vêtue de couleurs gaies,... c'était mon père et c'était ma mère ! Je me jetai sur elle comme un insensé. « Mon fils, mon André ! » dit-elle en m'étreignant avec passion. Il y avait dans ce cri une si ardente douleur, une si frénétique tendresse dans cet embrassement, son cœur était si gros de larmes dans cette minute, que j'ai encore chaud jusqu'au fond de l'âme, lorsque j'y pense. Puis, tout de suite, elle m'emporta hors de la chambre, pour que je ne visse plus le spectacle horrible. Ses forces étaient décuplées par l'exaltation. « Dieu me punit ! Dieu me punit !... » répétait-elle sans prendre garde aux paroles qu'elle prononçait. — Elle avait toujours eu des moments de piété mystique. — Et elle couvrait mon visage, mon cou, mes cheveux, de baisers et de larmes. — Pour la sincérité de ces larmes à cette seconde, que toutes nos souffrances, celles du mort et les miennes, te soient, pauvre mère, pardonnées ! Vois-tu, même aux plus noires heures, et quand le fantôme était là, qui m'appelait, du moins ta douleur d'alors a plaidé pour toi plus haut que sa plainte. J'ai pu croire en toi toujours, malgré tout, à cause des baisers de cette seconde. Oui, ces larmes et ces baisers ne cachèrent pas une arrière-pensée. Ton cœur tout entier se révolta contre la terrible aventure qui me privait de mon père. J'en jure par nos sanglots unis de cette seconde, tu n'étais pour rien dans l'affreux complot. Ah ! pardonne-moi d'avoir, encore aujourd'hui, besoin de m'affirmer cela, de redoubler cette évidence. Si tu savais comme on a soif et faim de certitude, quelquefois, — jusqu'à l'agonie.

Les pages suivantes ont trait à la manière dont tombent entre ses mains les fameuses lettres qui vont lui ouvrir les yeux et lui donner les premiers soupçons sur le criminel.

LES LETTRES.

Je vis plusieurs paquets enveloppés minutieusement de papier. J'en pris un et je pus lire : « Lettres de Justin... » et le chiffre de l'année; même inscription sur le deuxième, sur le troisième, sur le quatrième. C'était toute la correspondance de mon père que ma tante conservait ainsi, avec la religion qu'elle mettait à ne laisser se perdre, ni se détériorer un seul des objets ayant appartenu à celui qui avait été la plus profonde tendresse de sa vie. Pourquoi ne m'avait-elle jamais parlé de ce trésor-ci, plus précieux pour moi que tous les autres? Je me posai cette question en refermant le coffret. Puis, je me dis qu'elle avait sans doute voulu ne se séparer de ces lettres qu'à la dernière minute. Je remontai dans ces pensées. Dès la porte, je rencontrai ses yeux. Ils exprimaient une impatience et une anxiété dévorantes. A peine eut-elle la petite cassette sur son lit qu'elle l'ouvrit, saisit un paquet de lettres, puis un autre, finit par en garder un seul, remit ceux qu'elle avait retirés, donna un tour de clef et me fit signe de porter le coffret sur la commode. Tandis que j'exécutais cet ordre et que j'écartais les petits bibelots dont cette commode était encombrée, je vis la malade, dans la glace posée devant moi. Elle s'était, par un effort suprême, retournée aux trois quarts, et, de sa main libre, elle essayait de lancer le paquet de lettres, qu'elle avait mis à part des autres, dans la cheminée placée à la droite de son lit, du côté du chevet, à un mètre seulement. Mais elle put à peine se soulever, son élan fut trop faible et le petit paquet de lettres roula par terre. J'accourus vers elle, afin de lui remettre la tête sur les oreillers et le corps au milieu du lit, et alors, avec son bras impuissant, elle recommença de faire son grand geste triste, crispant sur le drap ses doigts amaigris, et de nouvelles larmes coulèrent de ses pauvres yeux. — Ah! comme j'ai honte de ce que

je vais écrire ici!... Je l'écrirai pourtant, car je me suis juré d'être vrai jusqu'à cette faute, jusqu'à une pire encore! — Je n'avais pas eu de peine à comprendre ce qui s'était passé dans l'esprit de la malade. Évidemment, le petit paquet, tombé sur le tapis, entre le garde-feu et la table de nuit, contenait des lettres qu'elle désirait détruire pour toujours, afin que je ne les lusse pas. Elle aurait pu brûler depuis longtemps ces feuilles dont elle redoutait pour moi la fatale influence. Je comprenais qu'elle eût reculé d'année en année, de jour en jour peut-être, moi qui savais de quel culte idolâtre elle entourait les moindres objets ayant appartenu à mon père. Ne l'avais-je pas vue conserver le buvard dont il se servait quand il venait à Compiègne, avec les enveloppes et le papier qui s'y trouvaient lors de sa dernière visite? Oui, elle avait dû attendre, attendre encore, avant de se séparer à jamais de ces chères et dangereuses lettres. Puis la maladie l'avait surprise, et, tout de suite, elle avait ressenti l'angoisse que ce paquet demeurât en ma possession. Je me rendis compte qu'une défiance déraisonnable, celle de ses derniers moments, l'avait empêchée de demander le coffret à Jean ou à Julie. C'était là, je le compris à cette minute même, le secret de l'impatience avec laquelle la pauvre femme avait désiré mon arrivée, le secret aussi du trouble où je l'avais vue. Et maintenant ses forces l'avaient trahie. Elle avait tenté vainement de jeter les lettres dans le feu, ce feu dont elle entendait le crépitement sans pouvoir se soulever ni même regarder la flamme tant désirée. Toutes ces inductions qui se présentèrent d'un coup à ma pensée ont pris forme plus tard. Sur le moment, elles se fondirent en un immense mouvement de pitié devant l'excès de la souffrance de la malheureuse femme.

— « Ne vous tourmentez pas, chère tante, » lui dis-je, en ramenant la couverture jusqu'à ses épaules; « je vais brûler ces lettres. »

Elle leva des yeux remplis d'une supplication anxieuse.

Je lui fermai les paupières avec mes lèvres, et je me baissai pour prendre le petit paquet. Sur le papier qui lui servait d'enveloppe, je lus distinctement cette date : « 1864. — Lettres de Justin. » 1864! c'était la dernière année de la vie de mon père! Je le sens, ce que je fis à ce moment-là fut infâme; les suprêmes volontés des mourants sont chose sacrée. Je ne devais pas, non, je ne devais pas tromper celle qui était là, sur le point de me quitter pour toujours, et dont j'entendais le souffle devenir plus rapide à cette seconde. — Ce fut un passage tourbillonnant d'idées plus fortes que moi... Si ma tante Louise tenait passionnément, follement, à ce que ces lettres fussent brûlées, c'est qu'elles pouvaient me mettre sur la voie de la vengeance... Des lettres de la dernière année de mon père, et dont elle ne m'avait jamais parlé, à moi!... Je ne raisonnai pas. Je n'hésitai pas. J'aperçus dans un éclair cette possibilité d'apprendre... Quoi? Je ne savais pas, mais d'apprendre... Au lieu de jeter le paquet de ces lettres dans le feu, je le lançai à côté sous un fauteuil et revins me pencher sur la malade, et, d'une voix que je tentai de faire assurée et calme, je lui dis que son désir était accompli, et que les lettres brûlaient. Elle me prit la main et la baisa. Comme cette caresse me fit mal! Je m'assis à côté de son lit en cachant ma tête dans les draps pour que ses yeux ne rencontrassent pas les miens. Hélas! je n'eus pas longtemps à craindre son regard. A midi, son agitation recommença. Le prêtre vint, à deux heures, lui donner les sacrements. Elle eut une nouvelle attaque vers le soir qui lui enleva toute connaissance et elle mourut dans la nuit...

Chère morte, ce mensonge que je t'ai fait ainsi, à ta dernière heure, me le pardonneras-tu? En voulant que je ne lusse jamais ces lettres fatales, qui ont commencé d'éclairer le passé d'une si terrible lumière, tu espérais m'épargner des soupçons qui t'avaient torturée toi-même. Sur ton lit de mort, tu ne pensais qu'à mon bonheur. Me pardonneras-tu d'avoir rendu vaine cette

prévoyance de ton agonie? Il faut que je te parle, quoique je ne sache pas si tu peux me voir aujourd'hui ou m'entendre, ou seulement sentir l'émotion qui va du plus intime de moi vers ta mémoire, douce morte. Vois : j'ai tant de honte de t'avoir menti, quand tu ne songeais, toi, qu'à m'être bonne, si bonne, si bonne qu'aucune créature humaine n'a jamais été meilleure pour une autre. Il faut que je te dise cela, tendre femme, qu'ils ont ensevelie parmi des draperies blanches, comme il convenait à ton être si pur. De toi, du moins, je n'ai jamais douté. En pensant à toi, je n'ai pas une amertume, sinon de ne t'avoir pas assez chérie quand tu vivais, sinon d'avoir trahi le dernier vœu qu'ait formé ton âme. Je crois te voir avec tes yeux qui disaient que dans ton cœur il n'y avait pas une tache; mais que de blessures!... Tu viens à moi, et tu me pardonnes, et de ta main tu caresses ma joue, triste, si triste caresse que tu m'as donnée, avant de t'en aller dans ces ténèbres où les mains ne peuvent plus s'étreindre, ni les larmes se mêler. Si la mort n'était pas venue sur toi trop vite, si j'avais obéi à ton suprême désir, tu aurais emporté sous la terre le secret de tes doutes les plus douloureux. Pauvre fantôme, tu ne me blâmes plus maintenant, n'est-ce pas, d'avoir voulu savoir? Tu ne me blâmes plus d'avoir souffert? Il existe, pesant sur nous, une destinée qui veut que la clarté se fasse sur la nuit du crime, que la justice reprenne son droit et que le vengeur arrive.

Par quels chemins? Cette puissance le sait, et elle emploie à son œuvre de réparation des armes bien étranges. Il était dit, sœur pieuse de mon père, que ton culte fidèle pour cette chère mémoire aboutirait à réveiller en moi la volonté qui s'endormait. Ame dévouée. Ame inquiète, ne me reproche pas les tourments que je me suis donnés, le dévouement tragique dans lequel j'ai abîmé ma jeunesse. Et repose, repose!... Que la paix descende sur le tombeau où vous dormez votre sommeil ensemble, mon père et toi, dans ce cimetière de

Compiègne qui me recevra un jour, moi aussi. Dire que ce jour pourrait être demain !...

Au retour d'une visite à M. Massol, le juge d'instruction, autrefois chargé d'instruire l'affaire, il rend compte à M. Termonde de sa conversation avec le juge, et étudie le visage de son beau-père, afin de surprendre ses émotions secrètes.

L'ÉPREUVE.

— « M. Massol et moi, » repris-je, « nous nous sommes aussi demandé quelle vie pouvait bien mener ce complice de Troppmann ou encore ce Rochdale, que nous n'avons pas renoncé à retrouver, ni lui ni moi... Car M. Massol a eu bien soin, avant de quitter son cabinet, de faire un acte interruptif de la prescription, et nous avons des années devant nous pour chercher... Ces criminels dorment-ils en paix? Sont-ils punis, même dans leur sécurité momentanée, par l'appréhension du danger, par le remords?... Ce serait une ironie singulière s'ils étaient à présent de bons et tranquilles bourgeois, fumant leur cigare comme vous et moi, amoureux, aimés?... Est-ce que vous croyez au remords, vous? »

— « Oui, j'y crois, » répondit-il.

Était-ce le contraste entre la légèreté affectée de mon discours et le sérieux avec lequel il avait parlé qui me fit paraître sa voix grave et profonde? Mais non, je me trompais, car il avait supporté sans un frisson la nouvelle que la prescription du crime avait été interrompue, — nouvelle effrayante pour lui s'il était mêlé au meurtre, et il ajouta d'un ton paisible, — ne retenant de ma question que son côté philosophique.

— « Et M. Massol, lui, croit-il au remords?... »

— « M. Massol, » fis-je, « est un cynique. Il a vu trop de vilaines histoires. Il dit que c'est là une question d'estomac et d'éducation religieuse. Il prétend

qu'un homme qui digérerait à merveille, et à qui, tout enfant, on n'aurait jamais parlé de l'enfer, pourrait voler et tuer du matin au soir, sans jamais connaître d'autres remords que la crainte des gendarmes... Cette question de l'autre vie, on ne sait pas quel rôle elle joue dans la solitude, prétend ce sceptique, et je crois qu'il a raison, car bien souvent je me mets, sans raison, la nuit, à penser à la mort, moi qui ne crois plus à grand'chose, et j'ai peur... Oui, j'ai peur... Et vous, » continuai-je, « croyez-vous à un autre monde?... »

— « Oui, » dit-il... Et cette fois je crus bien discerner une altération dans sa voix.

— « Et à la justice de Dieu? » insistai-je.

— « A sa justice et sa miséricorde, » répondit-il avec un accent singulier.

— « Étrange justice, » m'écriai-je, « qui, pouvant tout, attendrait pour punir! C'est ce que ma pauvre tante me disait toujours, quand je lui parlais de venger mon père : « Laisse à Dieu le soin de punir... » Eh bien, » ajoutai-je, « si je tenais l'assassin, si je l'avais là devant moi, si j'étais sûr... Non, je n'attendrais pas l'heure de cette justice de Dieu... »

Je m'étais levé en prononçant ces paroles, en proie à une involontaire exaltation dont je sentis aussitôt l'enfantillage. M. Termonde s'était, lui, penché de nouveau sur le feu; il avait repris les pincettes. Il ne répliqua rien à ma sortie. Avait-il vraiment, comme je l'avais cru pendant une seconde, ressenti un peu de trouble à m'entendre parler de cet inévitable et redoutable lendemain du tombeau, dont j'ai si peur, moi, aujourd'hui que j'ai du sang sur mes mains? Je n'en pus rien savoir. Son profil était, comme tout à l'heure, impassible et triste. L'agitation de ses mains, qui me rappelait tant le geste avec lequel il tournait et retournait sa canne de jonc, tandis que ma mère lui annonçait la disparition de mon père, autrefois, oui, l'agitation de ses mains était extrême, mais tout à l'heure elles tisonnaient avec une fièvre pareille. Le silence s'était

abattu entre nous subitement; mais que de silences semblables nous avions traversés, à chaque tête-à-tête!... Et puis, contre l'explosion de ma douleur et de ma haine d'orphelin, qu'avait-il à dire ou à faire? Innocent ou coupable, il devait également se taire, et il se taisait. Un découragement immense me saisit. Dans cette minute, j'aurais souhaité avoir à mon service les instruments de torture du moyen âge, les chevalets, les fers rouges, le plomb fondu, de quoi arracher leur secret aux bouches les mieux fermées. Stérile et impuissante fureur! Mon beau-père avait regardé la pendule; il s'était levé à son tour, et il me disait : « Veux-tu que je te mette quelque part sur ma route? J'ai demandé la voiture pour trois heures, j'ai rendez-vous au cercle à la demie afin de nous entendre sur une élection qui aura lieu demain... » J'avais devant moi, au lieu du criminel terrassé que j'avais rêvé, un homme du monde en train de penser à ses devoirs de club. Je déclinai son offre presque en balbutiant. Il me reconduisit jusque dans le hall avec un sourire... Pourquoi donc, un quart d'heure plus tard, lorsque nous nous croisâmes sur le quai, par hasard, moi m'en retournant à pied, lui dans son coupé... — oui, pourquoi son visage me sembla-t-il si bouleversé, si tragique, si sombre? Il ne me vit pas. Il était dans le coin. Sa face se détachait, toute terreuse, sur le fond de cuir vert... Ses yeux regardaient... où et quoi?... C'était une vision de détresse qui passait devant moi, tellement différente de la physionomie souriante de tout à l'heure, qu'elle me fit soudain me redresser avec une émotion extraordinaire et me dire, comme épouvanté de mon succès : « Aurais-je touché juste? »

Il sait la vérité; il vient de l'arracher, dans une scène où il a joué sa vie, au meurtrier, au frère de M. Termonde, et il accable son beau-père sous cette révélation inattendue.

L'EXPLICATION SUPRÊME.

Il était quatre heures de l'après-midi, le lendemain, lorsque je me présentai à l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg. Je savais que, selon toute probabilité, ma mère serait sortie pour quelques visites. Je pensais aussi que mon beau-père ne se serait pas senti mieux à la suite de la course matinale qu'il avait faite la veille, jusqu'au Grand-Hôtel. J'espérais donc le trouver au logis, peut-être couché. Ma mère, en effet, n'était pas là, et il était, lui, resté à la maison. Il se tenait dans ce cabinet de travail au plafond revêtu de sombres voussures de bois, aux murs garnis de cuir de Cordoue, couleur de feuille morte et d'or, où nous avions eu notre première explication. Celle que je venais provoquer était d'une autre importance, et cependant j'étais moins ému cette fois-ci que l'autre. La certitude enfin possédée me procurait un calme singulier, au point que je me souviens d'avoir pu causer une minute avec le valet de pied qui m'introduisait et qui avait un enfant malade. Je me rappelle aussi que je remarquai pour la première fois, à travers une des fenêtres de l'escalier, un long et fumeux tuyau d'usine dressé, depuis cet hiver sans doute, par delà le petit jardin. La liberté de mon esprit était donc intacte — il faut bien que je le reconnaisse pour être sincère jusqu'au bout — à la minute où je pénétrai dans la vaste pièce. J'aperçus aussitôt mon beau-père qui, plongé dans un grand fauteuil au coin de la cheminée dont la trappe était baissée, coupait les pages d'un livre nouveau, avec un poignard à lame large, courte et forte. Il avait rapporté ce couteau d'Espagne, comme beaucoup d'autres armes qui traînaient un peu partout dans les diverses pièces où il habitait. Je comprenais maintenant à quel ordre d'idées se rattachait cette singulière manie. Il était habillé comme pour sortir, mais le caractère altéré de sa physionomie témoignait de

l'intensité de la crise qu'il avait subie et qui pesait encore sur tout son être. Probablement mon visage, à moi, exprimait une résolution extraordinaire, car je reconnus à ses yeux, dès que nos regards se furent rencontrés, qu'il venait de lire jusqu'au fond de ma pensée. Il me dit néanmoins un : « C'est toi, André, comme tu es aimable d'être venu... » qui me prouva, une fois de plus, le degré de son empire sur lui-même, et il me tendit une main que je ne pris pas. Cet étrange refus opposé à son geste d'accueil, le silence que je gardai pendant les premières minutes, la contraction de mes traits sans doute et mes yeux menaçants, achevèrent de l'éclairer sur la disposition d'esprit dans laquelle je venais à lui. Tranquillement, il posa, sur la grande table qui tenait le milieu de la chambre, et son livre et le couteau espagnol dont il venait de se servir. Il se leva, s'adossa au marbre de la cheminée, et, croisant les bras, me regarda de cet air altier qu'il savait prendre, et dont il m'avait humilié tant de fois, durant ma jeunesse. Je fus le premier à rompre le silence ; je lui dis, répondant à sa phrase gracieuse sur un ton de rudesse et le regardant, moi aussi, bien en face :

— « Le temps des mensonges est passé... Vous avez deviné que je sais tout ?... »

Il fronça le sourcil comme cela lui arrivait quand il était en proie à une colère qu'il lui fallait dompter ; ses yeux soutinrent les miens avec une invincible fierté.

— « Je ne te comprends pas..., » me répondit-il simplement.

— « Vous ne me comprenez pas ?... » répliquai-je. « Soit. Je vais éclaircir vos idées... » Ma voix tremblait en prononçant ces mots, car mon sang-froid commençait de s'en aller. La veille et dans ma conversation avec le frère, j'avais pu voir à plein l'infâme bassesse d'un drôle et d'un lâche. Tout au contraire, mon ennemi d'à présent, plus scélérat que l'autre cependant, trouvait le moyen de garder une espèce de supériorité morale, même à cette heure terrible où il sentait bien

que son forfait allait se dresser devant lui. Oui, cet homme était un criminel, mais de grande race et sans vilenie. L'orgueil allumait ses flammes hardies sur ce front chargé de sinistres pensées, où la peur n'apparaissait point, non plus que le repentir. Dans ses yeux, tout semblables à ceux de son frère, résidait une résolution farouche. Je sentis qu'il se défendrait jusqu'au bout. Il ne se rendrait qu'à l'évidence, et cette force d'âme déployée dans un pareil moment avait pour résultat de m'exaspérer. Le sang me montait à la tête et mon cœur battait plus vite, tandis que je continuais :

— « Permettez-moi de reprendre les choses d'un peu haut... En 1864, il y avait à Paris un homme qui aimait la femme de son ami le plus intime... Quoique cet ami fût bien confiant, bien noble, bien facile à duper, il s'aperçut de cet amour, et il commença d'en souffrir. Il devint jaloux, quoiqu'il ne doutât point de la pureté du cœur de sa femme... jaloux comme on est quand on aime trop... L'homme qui lui portait ainsi ombrage s'aperçut de cette jalousie. Il comprit que la maison allait lui être fermée. Il savait, lui, de son côté, que la femme dont il était amoureux ne s'abaisserait jamais jusqu'à prendre un amant... Et voici le plan qu'il osa concevoir : il avait un frère, quelque part, au loin, un infâme qui passait pour mort, couvert d'ailleurs des pires hontes, voleur, faussaire et déserteur. Il s'avisa que ce frère était un instrument tout trouvé pour se débarrasser de l'ami qui gênait sa passion... Il fit venir le misérable, secrètement. Il lui donna rendez-vous dans un des coins les plus déserts de Paris, — sur le trottoir d'une rue qui touche au Jardin des Plantes, et la nuit... Vous voyez que je suis bien renseigné... Comment il s'y prit pour déterminer l'ancien voleur à jouer le rôle de bravo, il n'est pas difficile de l'imaginer... Quelques mois après, le mari était assassiné dans un guet-apens par ce frère qui échappait à la justice. L'ami félon épousait celle qu'il aimait, presque aussitôt... C'est aujourd'hui un homme du monde, riche, honoré, à qui

sa pure et sainte femme a voué un culte de tendresse et de respect... Commencez-vous à comprendre maintenant?... »

— « Pas davantage,... » répondit-il avec ce même visage impassible. — Il avait raison de ne pas faiblir. Ce que je venais de lui dire pouvait n'être qu'une tentative pour lui arracher son secret en feignant de tout savoir. Déjà, cependant, le détail sur l'endroit où il avait donné le premier rendez-vous à son frère l'avait fait tressaillir. C'était à cette place qu'il fallait frapper, et vite.

— « Le lâche assassin, » continuai-je, « oui, le lâche, puisqu'il n'avait pas osé accomplir son crime lui-même, avait bien calculé toutes les circonstances du meurtre... Il avait compté sans quelques petits accidents, par exemple que son frère garderait les trois lettres reçues, les deux premières à New-York, la dernière à Liverpool, et qui contenaient les instructions relatives aux étapes de ce voyage clandestin. Il n'avait pas compté non plus que le fils de sa victime grandirait, qu'il deviendrait un homme, qu'il concevrait des soupçons sur les causes véritables de la mort de son père et qu'il arriverait à se procurer la preuve accablante du ténébreux complot... — Allons, à bas les masques! » ajoutai-je brutalement; « Monsieur Jacques Termonde, c'est vous qui avez fait tuer mon malheureux père par votre frère Édouard... J'ai entre mes mains les lettres que vous lui avez écrites en janvier 1864 pour le faire venir en Europe sous le faux nom d'abord de Rochester, puis de Rochdale... Ce n'est pas la peine de jouer l'indigné ou l'étonné avec moi... La comédie est finie... »

Il était devenu affreusement pâle. Ses bras cependant restaient croisés et son audacieux regard ne faiblissait pas. Il fit une dernière tentative pour parer le coup droit que je venais de lui porter, et il eut l'énergie de me dire:

— « Combien ce misérable Édouard t'a-t-il demandé d'argent pour te vendre ce faux, fabriqué par lui afin de se venger de mes refus d'argent? »

— « Taisez-vous donc, » lui dis-je plus brutalement encore, « c'est à moi que vous osez parler ainsi, à moi!... Mais est-ce que j'avais besoin de ces lettres pour tout apprendre? Est-ce que depuis des semaines nous ne savons pas tous deux, moi que vous avez commis le crime, et vous que j'ai deviné que vous l'avez commis?... Ce qui me manquait, c'était la preuve écrite, indiscutable, indéniable, celle que l'on peut livrer à un magistrat... Des refus d'argent?... Mais vous alliez lui en donner, de l'argent, à votre frère! Seulement, vous vous êtes défié. Vous avez voulu attendre le jour de son départ... Vous ne soupçonniez pas que je fusse sur cette piste... Voulez-vous que je vous dise quand vous l'avez vu pour la dernière fois?... Hier, vous êtes sorti à dix heures du matin... Vous avez changé de fiacre une première fois place de la Concorde, une seconde fois au Palais-Royal... Vous êtes allé au Grand-Hôtel... Vous avez demandé si M. Stanbury était dans sa chambre. Et quelques heures après, j'y étais, moi, dans cette même chambre. Combien Édouard Termonde m'a demandé pour me vendre les lettres?... Mais je les lui ai arrachées, le pistolet au poing, après une lutte où j'ai failli être tué... Vous voyez bien que vous ne pouvez plus me tromper, et que ce n'est plus la peine de nier... »

Je crus qu'il allait tomber mort devant moi. Son visage se décomposait à mesure que j'allais, accumulant les faits précis, traquant son mensonge comme on traque une bête chassée et lui prouvant que son frère s'était défendu, à sa manière, comme il se défendait lui-même. Il prit sa tête dans ses mains, tandis que j'achevais de parler, afin de comprimer les affolantes pensées qui l'envahissaient. Puis, me regardant de nouveau, mais cette fois avec des yeux où résidait un infini désespoir, il me dit, sans me tutoyer cette fois, précisément la phrase que m'avait dite son frère, mais avec quel autre visage, quel autre accent, quelle autre douleur!

— « Cette heure aussi devait venir... Que voulez-vous de moi, maintenant?... »

— « Que vous vous fassiez justice, » répondis-je... « Vous avez vingt-quatre heures devant vous... Si demain, à pareil moment, vous ne vous êtes pas tué, je livre les lettres à ma mère... »

Toutes sortes de sentiments se peignirent sur cette face livide, pendant que je lui jetais ce tragique ultimatum avec une voix raffermie et qui n'admettait plus de discussion. J'étais debout, appuyé contre la grande table. Il s'avança vers moi, avec une espèce de délire dans ses prunelles qui cherchaient les miennes.

— « Non, » s'écria-t-il, « non, André, pas encore!... Pitié, André, pitié!... Vois, je suis condamné, je n'en ai pas pour six mois à vivre... Ta vengeance, tu n'as pas eu besoin de t'en charger... Va, si j'ai commis une action terrible, crois-tu que je n'en ai pas été puni?... Mais, regarde-moi, je meurs de cet effroyable secret... C'est fini. Mes jours sont comptés. Ce peu qui me reste, ah! laisse-le-moi!... Comprends-le bien, je n'ai pas peur de mourir. Mais me tuer, m'en aller en léguant cette douleur à celle que tu aimes comme moi... C'est vrai que j'ai osé, pour la conquérir, un crime atroce; mais, depuis, est-ce qu'il s'est écoulé une heure, une minute, réponds, où je n'aie eu pour but son bonheur?... Et tu veux que je la quitte ainsi, que je lui inflige ce supplice de penser que, pouvant vieillir auprès d'elle, j'ai préféré partir, l'abandonner avant le temps?... Non, André, cette dernière année, ah! laisse-la moi!... Laisse-la-nous!... Puisque je te dis que je suis perdu, que je le sais, que les médecins ne me l'ont pas caché!... Dans quelques mois, fixe une date... Si la maladie ne m'a pas emporté, alors tu reviendras... Mais je serai mort... Elle me pleurera, sans l'horreur de cette idée que j'aie devancé mon heure, elle si pieuse! Tu seras là pour la consoler, pour l'aimer seul... Pitié pour elle, si ce n'est pour moi!... Vois, je n'ai plus de fierté avec toi, je te supplie en son nom, au nom de son cœur dont

tu connais la tendresse... Tu l'aimes, je le sais. Je l'ai bien deviné, que tu lui cachais tes soupçons pour lui épargner une douleur... Je te le dis encore une fois : ma vie est un enfer, et je te la donnerais avec délice pour expier ce que j'ai fait. Mais elle, André, mais elle, ta mère, et qui n'a jamais, jamais nourri une pensée qui ne fût noblesse et pureté, non, ne lui impose pas cette torture... »

— « Des mots, des mots, » répondis-je, remué malgré moi jusqu'au fond de l'âme par l'explosion de cette souffrance où j'étais bien forcé de reconnaître un accent sincère ; « c'est parce que ma mère est noble et pure que je ne veux pas qu'elle soit un jour de plus la femme d'un assassin... Vous vous tuerez, ou elle saura tout... »

— « Ose-le donc ! » répliqua-t-il, rendu soudain à l'orgueil naturel de son caractère par la férocité de ma réponse, « ose-le donc !... Oui, elle est ma femme. Oui, elle m'aime. Va lui parler et l'assassiner toi-même avec cette parole... Tu le vois bien... Tu pâlis à cette seule pensée... Je t'ai bien laissé vivre, moi, à cause d'elle, et crois-tu que je ne te haïsse pas autant que tu me hais ?... Je t'ai respecté pourtant, parce que tu lui étais cher, et il faudra bien que tu fasses de même avec moi ; entends-tu, il le faudra bien... »

C'était lui qui commandait maintenant, lui qui menaçait. Comme il avait lu dans mon âme pour se tenir devant moi dans une attitude semblable !... Et la passion se déchaînait en moi, furieuse. J'apercevais la vérité de ma situation. Cet homme avait aimé ma mère assez follement pour l'acheter au prix du meurtre de son plus intime ami, et il l'aimait assez profondément, après tant d'années, pour ne pas vouloir perdre un seul des jours qu'il pouvait encore passer auprès d'elle. Et c'était vrai aussi, que je ne trouverais jamais en moi l'énergie de révéler ce mystère affreux à la pauvre femme. Je me sentis soudain exalté par la colère, au point de perdre tout empire sur ma frénésie intérieure :

« Ah! » m'écriai-je, « puisque tu ne veux pas te faire justice toi-même, meurs donc tout de suite!... » J'étendis le bras, je saisis le poignard qu'il venait de poser sur la table. Il me regarda sans trembler, sans reculer, m'offrant sa poitrine pour mieux braver ma rage d'enfant... J'étais à sa gauche, ramassé sur moi-même et prêt à bondir. Je le vis sourire de mépris, et alors, de toute ma force, je le frappai avec le couteau dans la direction du cœur. La lame entra jusqu'à la garde. J'eus à peine fait cela, que je reculai, fou de terreur devant ce que je venais d'oser. Il jeta un cri. Une angoisse terrible se peignit sur son visage, il porta la main droite vers sa blessure comme pour en arracher le poignard. Il me regarda, paralysé par une insoutenable souffrance. Je vis qu'il voulait parler. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche. L'expression d'un suprême effort passa dans ses yeux. Il se tourna vers la table. Il prit une plume qu'il eut encore l'énergie de plonger dans l'encrier. Il traça deux lignes sur une feuille de papier à sa portée. Il me regarda encore, ses lèvres remuèrent de nouveau, puis il tomba comme une masse.

Je me souviens... Je vois le corps étendu sur le tapis, entre la table et la haute cheminée, à deux pas de moi... Je marchai vers lui, je me penchai sur son visage... Ses yeux semblaient me poursuivre de leur regard, même après la mort... Oui, il était mort. Le médecin qui constata le décès expliqua plus tard que le couteau avait traversé l'épaisseur du muscle cardiaque, sans pénétrer tout à fait dans la cavité gauche du cœur, et que, le sang ne s'étant pas épanché tout d'un coup, la mort n'avait pas dû être instantanée. Moi, je ne peux pas dire combien de minutes avait duré l'affreuse crise, je ne sais pas non plus combien je restai de temps ainsi, foudroyé par cette pensée : « On va venir, et je suis perdu... » Non, ce n'était pas pour moi que je tremblais. Que pouvait-on faire à un fils qui venait de venger son père assassiné?... Mais ma mère? Ces réso-

lutions de la ménager à tout prix, ce souci quotidien de son bonheur, mes larmes cachées, mes tendres silences, voilà où venait aboutir cette sollicitude de tant de semaines. Il faudrait bien maintenant ou m'expliquer, ou lui laisser croire que j'étais, moi, un vulgaire meurtrier... J'étais perdu... Mais si j'appelais, si je criais subitement que mon beau-père venait de se tuer devant moi?... Est-ce qu'on me croirait? Et d'ailleurs ne venait-il pas d'écrire lui-même de quoi me convaincre d'assassinat, sur cette feuille de papier qui restait là, sur la table?... Allais-je la supprimer, comme un bandit, avant de quitter le théâtre d'un crime, détruit tout vestige de sa présence?... Je la saisis, cette feuille de papier, grande et large, couverte de caractères tracés avec une écriture un peu plus grosse que d'ordinaire. Comme elle tremblait dans ma main, tandis que j'y lisais ces mots: « Pardon, Marie. Je souffrais trop. J'ai voulu en finir... » Et il avait eu la force de signer!... Ainsi, sa dernière pensée avait été pour elle. Dans ces courtes minutes, qui s'étaient écoulées entre mon coup de couteau et sa mort, il avait aperçu cette terrible chose : que j'allais être arrêté, que je parlerais pour expliquer mon acte, que ma mère saurait son crime, à lui, et il m'avait sauvé en me forçant aussi de me taire... Mais allais-je profiter de ce moyen de salut? Accepterais-je cette épouvantable générosité par laquelle cet homme, que j'avais tant détesté, s'acquittait avec moi à tout jamais?... Je dois rendre à mon honneur cette justice, que mon premier mouvement fut de déchirer ce papier, d'anéantir avec lui jusqu'au souvenir de cette dette imposée à ma haine par un atroce et sublime dévouement de celui qui avait été l'assassin de mon père. A ce moment, j'aperçus devant moi, sur la table, le portrait de ma mère, une photographie de sa jeunesse, où elle était représentée en un adorable costume de soirée, les bras nus dans des manches de dentelle, des perles dans les cheveux, mieux que gaie, heureuse, avec une expression si pure de son visage penché... Mon beau-père

avait tout sacrifié pour la sauver du désespoir d'apprendre la vérité, et elle recevrait par moi le coup fatal, et elle saurait en même temps que l'homme qu'elle aimait avait tué son premier mari, puis qu'il avait été tué par son fils!... Je veux croire, pour continuer de m'estimer encore, que l'image seule de sa douleur me détermina... Je posai de nouveau la feuille de papier sur la table. Je m'éloignai du cadavre qui gisait sur le tapis, sans lui jeter un regard. L'idée de ma fuite du Grand-Hôtel, la veille, me rendit du courage. Il fallait essayer une seconde fois de partir sans trembler. J'avisai mon chapeau, je sortis de la chambre, j'en refermai la porte comme un indifférent. Je traversai le hall. Je descendis l'escalier. Je passai devant le valet de pied qui se leva machinalement, puis devant le concierge qui me salua. Ces deux domestiques ne m'avaient même pas dévisagé. Je rentrai comme j'avais fait la veille, mais dans quelle anxiété plus tragique encore!... Étais-je sauvé? Étais-je perdu? Tout dépendait de l'instant où l'on entrerait chez mon beau-père. Que ma mère fût revenue quelques minutes seulement après mon départ, qu'un autre visiteur fût arrivé aussitôt, que le valet de pied fût monté avec quelque lettre, je me voyais soupçonné, en dépit de la déclaration écrite par M. Termonde, — et je sentais que mon énergie était à bout. Non, si j'étais accusé, je ne trouverais pas assez de vigueur morale pour me défendre, tant ma lassitude était grande, si grande que je ne souffrais même plus. Il ne me restait qu'une force, celle de suivre sur la pendule l'allée et la venue du balancier avec la marche des aiguilles... Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, puis une heure. Il y avait une heure et demie que j'étais sorti de la chambre fatale quand un coup de sonnette retentit à la porte. Je l'entendis à travers les murs. Un domestique m'apportait un laconique billet de ma mère, griffonné au crayon d'une main affolée et qui m'annonçait que mon beau-père venait de se tuer dans une crise de douleur. La pauvre femme me conjurait

d'accourir aussitôt. Du moins, elle ne saurait jamais la vérité.

Le Disciple.

Une terrible et patriotique angoisse a courbé le romancier sur ce problème de la responsabilité souvent encourue par le penseur, par le philosophe, par l'écrivain ; il a longuement réfléchi aux dangers qui peuvent naître de leurs œuvres pour une âme jeune, ardente et naïve : le rôle puissant et incontestable du livre dans l'éducation, du littérateur vis-à-vis de la jeunesse, l'a très vivement inquiété et frappé.

Le Disciple est né de cette noble et douloureuse préoccupation. Adrien Sixte, un philosophe moderne, de philosophie hardie mais destructrice de tout ce qui existe, se trouve avoir pour *disciple*, disciple involontaire et non désiré, Robert Greslou, qui, mettant à exécution les doctrines de celui qu'il a choisi pour maître, en arrive promptement, fatalement, au crime le plus abominable exécuté avec une résolution, une méthode implacables. Malgré toute sa confiance en sa science, l'âme du savant se trouble en présence de ce résultat imprévu de sa doctrine ; lui, qui a jugé les choses, les êtres et Dieu lui-même, en arrive à douter de son droit à ébranler les consciences, à détruire les croyances, en constatant le résultat sinistre auquel cette négation raisonnée peut arriver.

L'un des plus intéressants chapitres de ce saisissant volume est celui d'un passage de la confession de Robert Greslou, qui, par endroits, mêle au caractère du héros des observations ayant une saveur piquante d'autobiographie. Le jeune homme, emprisonné sous l'inculpation du meurtre, adresse cette confession au savant Adrien Sixte.

CONFESSION D'UN JEUNE HOMME.

Mes hérédités.

« Aussi loin que je remonte en arrière dans mon passé, je constate que ma faculté dominante, celle qui s'est trouvée présente à travers toutes les crises de ma vie, petites ou grandes, comme elle se retrouve présente

aujourd'hui, a été la faculté, j'entends le pouvoir et le besoin du dédoublement. Il y a toujours eu en moi deux personnes distinctes : une qui allait, venait, agissait, sentait, et une autre qui regardait la première aller, venir, agir, sentir, avec une impassible curiosité. A l'heure actuelle et tout en sachant que je suis là en prison, accusé d'un crime capital, perdu d'honneur et aussi accablé de tristesse, que c'est bien moi, Robert Greslou, né à Clermont le 5 septembre 1865..., et non pas un autre, — je pense à cette situation comme à un spectacle auquel je demeure étranger. Même est-il juste de dire *je*? Non, évidemment. Car mon véritable moi n'est, à proprement parler, ni celui qui souffre ni celui qui regarde. Il est composé des deux, et j'ai eu de cette dualité une perception très nette, bien que je ne fusse pas capable alors de comprendre cette disposition psychologiq e exagérée jusqu'à l'anomalie, dès mon enfance, — cette enfance que je veux évoquer d'abord en essayant de tout abolir de l'heure présente et avec l'impartialité d'un historien désintéressé.

« Mes premiers souvenirs me représentent cette ville de Clermont-Ferrand, et dans cette ville une maison qui donnait sur une promenade aujourd'hui bien changée par la récente construction de l'école d'artillerie : le cours Sablon. La maison était bâtie, comme toutes celles de la ville, en pierre de Volvic, une pierre grisâtre dans sa nouveauté, puis noirâtre, qui donne aux rues tortueuses une physionomie de cité du moyen âge. Mon père, que j'ai perdu tout jeune, était d'origine lorraine. Il occupait à Clermont la place d'ingénieur des ponts et chaussées. C'était un homme chétif, de santé faible, avec un visage à la barbe rare, empreint d'une sérénité mélancolique et qui m'attendrit quand j'y songe, après des années. Je le revois dans son cabinet de travail, par les fenêtres duquel s'apercevait la plaine immense de la Limagne avec la gracieuse éminence du puy de Crouël tout auprès, et au loin la ligne sombre des montagnes du Forez. La gare était voisine de notre

maison, et le sifflement des trains arrivait sans cesse jusqu'à ce cabinet paisible. J'étais sur le tapis, au coin du feu, à jouer sans bruit, et cet appel strident produisait dès lors sur mes nerfs une étrange impression de mystère, d'éloignement, d'une fuite de l'heure et de la vie. Mon père traçait à la craie sur un tableau noir des signes énigmatiques, figures de géométrie ou formules d'algèbre, avec cette netteté dans la ligne des courbes ou les lettres des polynomes qui révélait l'habituelle méthode de son être intime. D'autres fois, il écrivait, debout, à une table d'architecte qu'il préférait à son bureau, — table composée simplement d'une large planche en bois blanc placée sur deux tréteaux. Les grands livres de mathématiques rangés avec minutie dans la bibliothèque, les figures froides des savants dont les portraits gravés en taille-douce et sous verre étaient les seuls objets d'art dont se décorassent les murs, la pend le qui représentait un globe du monde, deux cartes astronomiques pendues au-dessus du bureau, et, sur ce bureau, la règle à calculs avec ses chiffres et son coulant de cuivre, les équerres, les compas, la règle plate en forme de T, j'évoque à mon gré les moindres détails où tout n'était que pensée, et ces images m'aident à comprendre comment dès ma lointaine enfance le rêve d'une existence purement idéale et contemplative s'élabora en moi, favorisé sans doute par l'hérédité. Mes réflexions postérieures m'ont fait reconnaître dans plusieurs traits de mon caractère le résultat, transmis sous forme instinctive, de l'existence en études abstraites menée par mon père. J'ai constamment éprouvé, par exemple, une horreur singulière pour l'action, si faible fût-elle, au point que de faire une simple visite me causait autrefois un battement de cœur, que les plus légers exercices physiques m'étaient intolérables, que d'entrer en lutte ouverte avec une autre personne, même pour discuter mes idées les plus chères, m'apparaît, encore aujourd'hui, chose presque impossible. Cette horreur d'agir s'explique par l'excès

du travail cérébral qui, trop poussé, isole l'homme au milieu des réalités. Il les supporte mal, parce qu'il n'est pas habituellement en contact avec elles. Je le sens bien, cette difficulté d'adaptation au fait me vient de ce pauvre père; de lui aussi cette faculté de généraliser, qui est la puissance, mais en même temps la manie de ma pensée; et c'est son œuvre encore qu'une prédominance morbide du système nerveux qui a rendu ma volonté si folle à de certaines heures. Mon père, qui devait mourir très jeune, n'avait jamais été robuste. Il avait dû, à l'âge de la croissance, subir cette épreuve de la préparation à l'École polytechnique, meurtrière aux meilleures santés. Avec ses épaules étroites, avec ses membres appauvris par les longues séances de méditations sédentaires, ce savant aux mains transparentes semblait avoir dans les veines, au lieu des rouges globules d'un sang généreux, un peu de la poussière de cette craie qu'il a tant maniée. Il ne m'a pas légué des muscles capables de contre-balancer l'excitabilité de mes nerfs, en sorte que je lui dois, avec cette faculté d'abstraction qui me rend la moindre activité difficile, une espèce d'effrénée intempérance du désir. Chaque fois que j'ai souhaité ardemment, il m'a été impossible de réprimer cette convoitise. C'est une hypothèse qui m'est souvent venue lorsque je m'analysais moi-même, que les natures abstraites sont plus incapables que les autres de résister à la passion, lorsque cette passion s'éveille, peut-être parce que le rapport quotidien entre l'action et la pensée est brisé en elles. Les fanatiques en seraient la preuve la plus éclatante. J'ai vu ainsi mon père, d'habitude extrêmement patient et doux, s'emporter en des colères d'une violence folle qui le faisaient presque s'évanouir. Sur ce point aussi, je suis bien son fils, et à travers lui le descendant d'un grand-père peu équilibré, sorte d'homme de génie primitif, demi-paysan parvenu à force d'inventions mécaniques à une demi-fortune d'ingénieur civil, puis ruiné par des procès. De ce côté-là de ma race, il y a toujours eu un

élément dangereux, quelque chose de déchaîné par instants, à côté d'une intellectualité constante. J'ai considéré jadis comme un état supérieur cette double nature : l'ardeur possible de la passion jointe à cette énergie continue de pensée abstraite. J'ai eu pour rêve d'être à la fois fiévreux et lucide, le sujet et l'objet, comme disent les Allemands, de mon analyse, le sujet qui s'étudie lui-même et trouve dans cette étude un moyen d'exaltation à la fois et de développement scientifique. Hélas ! Où cette chimère m'a-t-elle mené ? Mais ce n'est pas l'heure de parler des effets, nous n'en sommes encore qu'aux causes.

« Parmi les circonstances qui agirent sur moi durant mon enfance, je crois que voici une des plus importantes : chaque dimanche matin, et aussitôt que je pus lire, ma mère commença de m'emmener avec elle à la messe. Cette messe se célébrait à huit heures dans l'église des Capucins, assez nouvellement bâtie sur un boulevard planté de platanes, qui monte du cours Sablon à la place du Taureau, en longeant le jardin des Plantes. A la porte de cette église se tenait assise, devant une boutique volante, une marchande de gâteaux, appelée la mère Girard, que je connaissais bien, pour lui acheter au printemps de petits bâtons auxquels quatre ou cinq cerises pendaient, attachées par du fil blanc. C'était les premiers de ces fruits que je mangeasse dans la saison. Cette friandise aigre et fraîche fut une des sensualités de ces jours d'enfance, et ç'aurait pu devenir, pour quelqu'un qui m'eût observé, l'occasion de signaler en moi cette frénésie du désir dont je vous parlais. J'avais presque la fièvre quand je m'acheminais vers cette boutique. Ce n'était pas la seule raison qui me fît préférer cette église des Capucins, avec son architecture très simple, aux cryptes souterraines de Notre-Dame-du-Port et aux voûtes de la cathédrale soutenues par de si élégantes colonnes à faisceaux. Chez les Capucins, le chœur était fermé. Durant les offices, d'invisibles bouches chantaient,

derrière les grilles, des cantiques qui remuaient étrangement mon imagination d'enfant. Ils me semblaient venir de si loin, comme d'un abîme ou d'un tombeau. Je regardais ma mère prier à côté de moi avec l'ardeur contenue qui se manifeste dans ses moindres actions, et je songeais que mon père n'était pas là, qu'il n'entrait jamais à l'église. Ma tête d'enfant se tourmentait de cette absence au point que j'avais un jour demandé :

— « Pourquoi papa ne vient-il pas à la messe avec nous? »

« Avec mes yeux inquisiteurs d'enfant, je n'avais pas eu de peine à démêler l'embarras où ma question jetait ma mère. Elle s'en tira pourtant avec une réponse analogue à des centaines d'autres que m'ont faites depuis ses lèvres de femme essentiellement éprise de principes fixes et d'obéissance :

— « Il va à une autre messe, à son heure ; et puis, je t'ai déjà dit que les enfants ne doivent jamais demander pourquoi leurs parents font telle ou telle chose... »

« Toute la différence d'âme qui nous a séparés, ma mère et moi, tenait déjà dans cette phrase qu'elle prononçait par un froid matin d'hiver, en revenant sous les arbres du cours Sablon. Je vois encore sa pèlerine, ses mains dans son manchon de vison doublé de soie brune d'où sortait à moitié son livre, et la sincérité de son visage même dans son pieux mensonge, et tandis qu'elle disait : « Il ne faut jamais demander pourquoi... » Je vois ses yeux qui, tant de fois depuis lors, m'ont regardé d'un regard qui ne me comprenait pas, et, dès cette époque, elle ne soupçonnait en rien ma nature d'enfant méditatif pour lequel penser c'était déjà se demander toujours et à propos de toutes choses : Pourquoi?... Oui, pourquoi ma mère m'avait-elle trompé? Car je savais que mon père n'allait à aucune espèce d'office. Et pourquoi n'y allait-il pas?... Tandis que les graves et tristes accents des moines cachés entonnaient les répons de la messe, je me perdais dans cette ques-

tion. Je savais, sans bien apprécier les motifs de cette supériorité, que mon père comptait parmi les premiers de la ville. Que de fois, à la promenade, étions-nous, lui et moi, arrêtés par quelque ami, qui, tapotant ma joue, me disait : « Hé bien, nous deviendrons un grand savant, comme le père ?... » Quand ma mère prenait son avis, c'était pour l'écouter avec la soumission d'un instinctif respect. Elle trouvait donc naturel qu'il n'accomplît pas certaines actions qui, pour nous, étaient obligatoires. Nous n'avions pas les mêmes devoirs, lui et nous. Cette idée ne se formulait pas dès lors dans mon cerveau d'enfant avec cette netteté, mais elle y déposait le germe de ce qui allait être plus tard une des convictions de ma jeunesse, à savoir que les mêmes règles ne gouvernent pas les hommes très intelligents et les autres. Ce fut là, dans cette petite église, et docilement penché sur mon paroissien, que le grand principe de ma vie a pris naissance : — ne pas considérer comme une loi, pour nous autres qui pensons, ce qui est et doit être une loi pour ceux qui ne pensent pas ; — de même que j'ai reçu de mes conversations avec mon père, à ce même âge, durant nos promenades, le premier germe de ma vue scientifique du monde.

« La campagne autour de Clermont est merveilleuse, et quoique je sois, au rebours du poète, un homme pour qui le monde extérieur existe très peu, j'ai gardé à jamais au fond de ma mémoire l'image des horizons qui ont entouré ces promenades. Tandis que la ville d'un côté regarde vers la plaine de la Limagne, elle s'adosse de l'autre aux derniers contreforts de la chaîne des Dômes. L'échancrure des cratères éteints, la boursouflure des éruptions calmées, les coulées de lave refroidie donnent aux lignes de ces montagnes volcaniques une ressemblance avec les paysages que le télescope découvre dans ce cadavre de planète qui est la lune. C'est donc, là-bas, un sauvage et grandiose souvenir des plus terribles convulsions du globe, et, ici, la plus jolie rusticité de chemins pierreux entre des vignes, de ruis-

seaux murmurant sous des saules et parmi des châtaigniers. Les grands bonheurs de mon enfance ont consisté dans d'interminables vagabondages avec mon père dans tous les sentiers qui vont ainsi du puy de Crouël à Gergovie, de Royat à Durtol, de Beaumont à Gravenoire. Rien qu'à écrire ces noms, ma mémoire rajeunit mon cœur. Me revoici le petit garçon qu'un portrait conservé me montre avec ses longs cheveux, avec ses jambes serrées dans des guêtres de drap, qui chemine en tenant la main de son père. D'où lui venait ce goût des champs, à lui, le savant mathématicien, l'homme de cabinet et de réflexion abstraite? J'y ai souvent songé depuis, et je crois avoir découvert à son occasion une loi peu connue du développement des esprits : nos goûts de jeunesse persistent même quand nous nous sommes développés dans un sens contraire à eux, et nous continuons de les pratiquer, en les justifiant par des raisons intellectuelles qui les excluraient. — Je m'explique. Mon père aimait la campagne naturellement parce qu'il avait été élevé dans un village, que tout petit il avait passé des journées entières au bord des ruisseaux, parmi les insectes et les fleurs. Au lieu de s'abandonner à ces goûts d'une manière simple, il y mélangeait ses préoccupations actuelles de savant. Il ne se serait point pardonné d'aller dans la montagne sans y étudier la formation du terrain ; de regarder une fleur sans en déterminer les caractères et sans en découvrir le nom ; de ramasser un insecte sans se rappeler sa famille et ses mœurs. Grâce à la rigueur de sa méthode en tout travail, il était arrivé ainsi à une connaissance très complète de la contrée ; et, quand nous marchions ensemble, cette connaissance faisait la matière unique de notre entretien. Le paysage des montagnes lui devenait un prétexte pour m'expliquer les révolutions de la terre. Il passait de là, sans efforts, avec une clarté de parole qui me rendait de telles idées perceptibles, à l'hypothèse de Laplace sur la nébuleuse, et j'apercevais distinctement en imagination les protubérances plané-

taires s'échappant du noyau enflammé, de ce torride soleil en rotation. Le ciel de la nuit, par les beaux mois d'été, devenait une espèce de carte qu'il déchiffrait pour mes yeux de dix ans, et où je distinguais l'Étoile polaire, les sept étoiles du Chariot, Véga de la Lyre, Sirius, tous ces univers inaccessibles et formidables dont la science connaît le volume, la position et jusqu'aux métaux. Il en était de même des fleurs qu'il me dressait à ranger dans un herbier, des cailloux que je cassais sous sa direction avec un petit marteau en fer, des insectes que je nourrissais ou que je piquais, suivant les cas. Bien avant que l'on ne pratiquât dans les collèges les leçons de choses, mon père appliquait à mon éducation première sa grande maxime : « Ne rien rencontrer que l'on ne s'en rende compte scientifiquement », conciliant ainsi la paysannerie de ses premières impressions avec la précision acquise dans ses études mathématiques. J'attribue à cet enseignement le précoce esprit d'analyse qui se développa en moi dès cette première adolescence, et qui se serait sans doute tourné vers les études positives, si mon père avait vécu. Mais il ne devait pas achever cette éducation entreprise d'après un plan raisonné dont j'ai retrouvé la trace dans ses papiers. Justement au cours d'une de ses promenades, et durant une des plus chaudes journées dans l'été de ma dixième année, nous fûmes surpris, lui et moi, par un orage qui nous mouilla l'un et l'autre jusqu'aux os. Pendant le temps que nous mîmes à revenir avec nos vêtements ainsi trempés, mon père eut-il froid? Le soir il se plaignit d'un frisson. Deux jours après, une fluxion de poitrine se déclarait, et la semaine suivante il était mort.

« Comme je veux, dans cette indication sommaire des diverses causes qui m'ont formé mon âme de jeune homme, éviter à tout prix ce que je hais le plus au monde, l'étalage de la sentimentalité subjective, je ne vous raconterai pas, mon cher maître, d'autres détails sur cette mort. Il y en eut de navrants, mais je ne sentis leur tristesse qu'à distance et que plus tard. Je me rappelle,

quoique je fusse un garçon déjà grand et remarquablement développé, avoir éprouvé plus d'étonnement que d'affliction. C'est aujourd'hui que je regrette vraiment mon père, que je comprends ce que j'ai perdu en le perdant. Je crois vous avoir nettement marqué ce que je lui dois : le goût et la facilité de l'abstraction, l'amour de la vie intellectuelle, la foi dans la science et le précoce maniement de la méthode, voilà pour l'esprit ; pour le caractère, la première divination de l'orgueil de penser, et aussi un élément un peu morbide, cette difficulté d'agir qui a pour conséquence la difficulté de résister aux passions lorsqu'elles vous entraînent. — Je voudrais marquer aussi nettement ce que je crois devoir à ma mère. Et tout d'abord j'aperçois ce fait que cette seconde influence agit sur moi par réaction, tandis que la première avait agi directement. A vrai dire, cette réaction ne commença qu'au jour où, devenue veuve, elle voulut s'occuper de me diriger elle-même. Jusque-là, elle m'avait abandonné à l'éducation paternelle. Cela peut sembler étrange que, demeurés seuls en ce monde, elle et moi, elle si énergique, si dévouée, et moi si jeune, nous n'ayons pas vécu, au moins durant ces années-là, en complète communion du cœur. Il existe, en effet, une psychologie rudimentaire pour laquelle ces mots : mère et fils, sont synonymes d'absolue tendresse, d'entente intime des âmes. Peut-être en est-il ainsi dans les familles de tradition ancienne, quoique en nature humaine je ne croie guère à ce qui suppose une simplicité entière des rapports entre personnes d'âge et de sexe différents. En tout cas, les familles modernes présentent sous les étiquettes conventionnelles les plus cruels phénomènes de divorce secret, de mésintelligence foncière, quelquefois de haine, qui se comprennent trop quand on pense à leurs origines. Il se fait depuis cent ans des mélanges de province à province et de race à race qui ont chargé notre sang, à presque tous, d'hérédités contradictoires. Des gens se trouvent être, nominalement, de même famille, qui n'ont pas un trait com-

mun dans la structure mentale et morale : par suite, l'intimité quotidienne entre ces êtres devient une cause de conflits quotidiens, ou de dissimulation constante. Ma mère et moi, nous en sommes un exemple que je qualifierais d'excellent, si le plaisir de rencontrer la preuve très nette d'une loi psychologique ne s'accompagnait du cuisant regret d'en avoir été la victime.

« Mon père, je vous l'ai dit, était un ancien élève de l'École polytechnique, et fils d'un ingénieur civil. Je vous ai dit aussi qu'ils étaient tous deux de race lorraine. Il y a un proverbe qui dit : « Lorrain, traître à son roi et à Dieu même. » Cette épigramme exprime, sous une forme inique, cette observation très juste qu'il flotte quelque chose de très complexe dans l'âme de cette population de frontière. Les Lorrains ont toujours vécu sur le bord de deux races et de deux existences, la germanique et la française. Qu'est-ce que le goût de la traîtrise, d'ailleurs, sinon la dépravation d'un autre goût, admirable au point de vue intellectuel, celui de la complication sentimentale ? Pour ma part, j'attribue à cet atavisme le pouvoir de dédoublement dont je vous parlais en commençant cette analyse. Je dois ajouter que j'ai souvent éprouvé, quand j'étais enfant, d'étranges plaisirs de simulation désintéressée qui procédaient évidemment du même principe. Il m'est arrivé de raconter à mes camarades toutes sortes de détails inexacts sur moi-même, sur mon endroit de naissance, sur l'endroit de naissance de mon père, sur telle promenade que je venais de faire, et non pas pour me vanter, mais *pour être un autre*, simplement. J'ai goûté plus tard des voluptés singulières à étaler les opinions les plus opposées à celles que je considérais comme la vérité, pour le même bizarre motif. Jouer un rôle à côté de ma vraie nature m'apparaissait comme un enrichissement de ma personne, tant j'avais d'instinct le sentiment que se déterminer dans un caractère, une croyance, une passion, c'est se limiter. Ma mère, elle, est une femme du Midi, absolument rebelle à toute complexité, pour qui

les idées de choses sont seules intelligibles. Dans son imagination, les formes de la vie se reproduisent, concrètes, précises et simples. Quand elle pense à la religion, elle voit son église, son confessionnal, la nappe de la communion, les quelques prêtres qu'elle a connus, le livre de catéchisme où elle a étudié petite fille. Quand elle pense à une carrière, elle en voit l'activité positive et les bénéfices. Le professorat, par exemple, où elle a désiré que j'entrasse, c'était pour elle M. Limasset, le professeur de mathématiques, l'ami de mon père, et elle me voyait pareil à lui, traversant la ville deux fois le jour, en jaquette d'alpaga et en panama l'été, les pieds protégés, l'hiver, par des socques et le corps pris dans un paletot fourré, avec un traitement fixe, les revenants-bons des répétitions et la douce assurance d'une retraite. J'ai pu étudier à propos d'elle combien cette nature d'imagination rend ceux qu'elle domine incapables de se figurer l'intérieur des autres âmes. On dit souvent de ces gens-là qu'ils sont despotiques et personnels, ou qu'ils ont un mauvais caractère. En réalité, ils sont, devant ceux qu'ils fréquentent, comme un enfant devant une montre. L'enfant voit marcher les aiguilles, il ne sait rien du rouage caché qui les fait mouvoir. De là, quand ces aiguilles ne vont pas à sa fantaisie, à les violenter et à fausser les ressorts de la montre, il y a juste l'épaisseur d'une impatience.

« Ma pauvre mère fut ainsi avec moi, et cela dès la semaine qui suivit notre commun désastre. Je me sentis presque aussitôt tomber vis-à-vis d'elle dans un état de malaise indéfinissable, mais sans qu'un fait précis eût donné corps à ce malaise. La première circonstance qui m'éclaira sur le divorce commencé dès lors entre nous deux, — dans la mesure où ma tête d'enfant pouvait être ainsi éclairée, — date d'une après-midi d'automne, quatre mois environ après la mort de mon père. L'impression reçue fut si forte que je me la rappelle comme si elle datait d'hier. Nous avions dû changer d'appartement, et nous avions loué le troisième étage d'une mai-

son, toute en hauteur, dans la rue du Billard, ruelle étroite qui contourne les ombrages de la place des Petits-Arbres, devant le palais de la Préfecture. Ma mère avait été déterminée à ce choix par l'existence d'un balcon où j'étais justement en train de jouer durant cette belle après-midi. Mon jeu, — vous y reconnaîtrez le tour scientifique imprimé par mon père à mon imagination, — consistait à conduire un caillou, qui me représentait un grand explorateur, d'un bout à l'autre de ce balcon et parmi d'autres pierres prises dans les pots de fleurs. Ces autres pierres me figuraient, les unes des villes, les autres des animaux curieux dont j'avais lu la description. Une des fenêtres du salon donnait sur ce balcon. Elle était entr'ouverte et, mon jeu m'ayant amené jusque-là, j'entendis que ma mère parlait de moi avec une visiteuse. Je ne pus me retenir d'écouter avec ce battement de cœur que m'a longtemps donné l'idée de ma personnalité jugée par les autres. Plus tard, j'ai compris qu'entre notre être véritable et l'impression produite sur nos proches et même sur nos amis, il n'y a pas plus de rapports qu'entre la couleur exacte de notre visage et la couleur de son reflet dans une glace bleue, verte ou jaune.

— « Peut-être, » disait la visiteuse, « vous trompez-vous sur le compte de ce pauvre Robert. A dix ans, on est si peu formé... »

— « Dieu vous entende », reprenait ma mère, « mais je tremble qu'il n'ait aucune espèce de cœur. Vous n'imaginez pas comme il a été dur lors de la mort de son père... Le lendemain, il avait l'air de n'y plus penser... Et depuis, jamais un mot... Vous savez, un de ces mots qui font voir que l'on se souvient de quelqu'un... Quand je lui en parle, il me répond à peine... On dirait qu'il n'a jamais connu ce cher homme qui était si bon pour lui... »

« J'ai lu quelque part que Mérimée, tout enfant, avait été grondé, puis chassé d'une chambre par sa mère qui, lui à peine sorti, éclata de rire. Mérimée entendit

ce rire, il constata comme on lui avait joué la comédie de l'irritation, et il sentit se creuser sur son cœur un pli de défiance qui ne s'effaça jamais. Cette anecdote me frappa beaucoup lorsque je la rencontrai. L'impression du célèbre écrivain m'offrait une analogie saisissante avec l'effet que produisit sur moi le fragment de causerie entendu sur le balcon. C'était bien vrai que je ne parlais jamais de mon père, mais c'était si faux que je l'eusse oublié ! J'y pensais au contraire sans cesse. Je ne longeais pas un trottoir, je ne traversais pas une rue, je ne regardais pas un de nos meubles, sans que le souvenir du mort ne s'éveillât en moi, avec une obsession qui me faisait mal. Mais à cette obsession se mêlait un étonnement épouvanté qu'il eût disparu pour toujours, et le tout se confondait dans une espèce d'appréhension anxieuse qui me fermait la bouche quand on m'entretenait de lui. Je me rends si bien compte maintenant que ce travail de ma pensée ne pouvait pas être connu de ma mère. Sur le moment, et quand je l'entendis condamner ainsi mon cœur, j'éprouvai une humiliation profonde. Il me sembla qu'en parlant de la sorte, elle n'agissait pas avec moi comme elle aurait dû. Je la sentis injuste, et, par une timidité de petit garçon encore farouche et mal apprivoisé, au lieu de la ramener sur mon compte, je me crispai là, sur place, contre cette injustice. A partir de cette minute, une impossibilité de me montrer jamais à elle était née en moi. Je sentis cela aussi, et que lorsque ses yeux se poseraient sur les miens pour y chercher mes émotions, j'éprouverais un irrésistible besoin de lui cacher mon être intérieur.

« Ce fut là une première scène, — ce rien peut-il même s'appeler de ce gros nom ? — bientôt suivie d'une seconde que je note encore malgré son insignifiance apparente. Les enfants ne seraient pas des enfants si les événements importants de leur sensibilité n'étaient pas puérils. J'étais, à cette époque déjà, passionné de lecture, et le hasard m'avait mis entre les mains des

volumes très différents de ceux qui se donnent en prix dans les distributions. Voici comment : quoique mon père, en sa qualité de mathématicien, eût peu de lettres, il aimait quelques auteurs, qu'il comprenait à sa manière ; et, en retrouvant plus tard quelques-unes de ses notes sur ces auteurs, j'ai pu apprécier à quel degré la sensation des littératures est chose personnelle, irréductible, incommensurable, pour emprunter un mot à sa science favorite, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de commune mesure entre les raisons pour lesquelles deux esprits goûtent ou repoussent un même écrivain. Entre autres ouvrages, mon père possédait dans sa bibliothèque une traduction de Shakespeare en deux volumes sur lesquels on m'asseyait pour hausser ma chaise devant la table quand le temps fut venu de quitter mon siège de bébé. On me laissait ensuite, et sans y prendre garde, manier ces volumes, illustrés de gravures qui incitèrent bientôt ma curiosité à lire des morceaux du texte. C'était une lady Macbeth se frottant les doigts sous le regard terrifié du médecin et d'une servante, un Othello entrant le poignard à la main dans la chambre de Desdémone et penchant sa face noire sur la blanche forme endormie, un roi Lear déchirant ses vêtements sous les zigzags des éclairs, un Richard III couché dans sa tente et environné de spectres. Et, du texte qu'accompagnaient ces gravures, je lus tant et tant de fragments que je finis par me familiariser avant ma dixième année avec ces drames qui exaltaient mon imagination dans ce que j'en pouvais saisir, sans doute parce qu'ils ont été composés pour des spectateurs populaires et qu'ils comportent un élément de poésie primitive et un grossissement enfantin. J'aimais ces rois qui défilaient, joyeux ou désespérés, à la tête de leur armée, qui perdaient ou gagnaient des batailles en quelques instants, ces tueries accompagnées de fanfares parmi les drapeaux déployés et les apparitions, ces rapides passages d'un pays à un autre et cette géographie chimérique. Enfin, ce qu'il y a de très

abrégé, de presque rudimentaire dans ces pièces et particulièrement dans les chroniques me séduisait au point que, resté tout seul, il m'arrivait de les jouer avec des chaises qui devenaient ainsi York ou Lancastre, Warwich ou Glocester. O naïveté!... Mon père, lui, dont les répugnances de géomètre à l'égard des réalités douloureuses de la vie étaient extrêmes, avait goûté dans Shakespeare les côtés touchants et purs, les profils de femme d'une délicatesse achevée; Imogène et Desdémone, Cornélie et Rosalinde lui avaient plu, quoique de tels rapprochements puissent sembler étranges, pour les mêmes raisons que les romans de Dickens, ceux de Topffer et jusqu'aux enfantillages de Florian et de Berquin! Voilà des contrastes qui prouvent l'incohérence des jugements artistiques uniquement fondés sur l'impression sentimentale. Tous ces livres, je les lisais aussi, et par surcroît ceux de Walter Scott, de même que les récits champêtres de George Sand, dans une autre édition illustrée. Il est certain qu'il eût mieux valu pour moi de ne pas nourrir mon imagination d'éléments aussi disparates, et quelques-uns dangereux. Mais mon âge ne me permettait guère de comprendre que le quart des phrases, et d'ailleurs, tandis que mon père peinait à son tableau noir, en train de combiner ses formules, la foudre serait tombée sur la maison sans qu'il y prît garde, emporté qu'il était sur les ailes du puissant démon de l'abstraction. Ma mère, à qui ce démon-là est aussi étranger que l'Apocalypse, ne resta pas longtemps, sitôt les premières heures de notre découragement passées, sans fureter dans la pièce où je travaillais à mes devoirs; et, pardessous un thème commencé, elle découvrit un grand volume ouvert; c'était l'*Ivanhoe* de Scott.

— « Qu'est-ce que c'est que ce livre ? » demanda-t-elle, « qui t'a permis de le prendre ?... »

— « Mais je l'ai déjà lu une fois, » répondis-je.

— « Et ceux-là ?... » continua-t-elle en inspectant la petite bibliothèque qui, à côté de mes bouquins

d'écolier, enfermait, outre le Shakespeare, les *Nouvelles Genevoises* et *Nicolas Nickleby*, *Rob-Roy* et *la Mare au Diable*. « Ce n'est pas de ton âge, » insista-t-elle, « et tu vas me faire le plaisir d'emporter tous ces livres, avec moi, dans le salon, pour les enfermer dans la bibliothèque de ton père. »

« Je me vois encore transbordant, trois par trois, les volumes, dont quelques-uns étaient très lourds pour mes petits bras, dans la froide pièce garnie de housses qui donnait sur le balcon, — cette pièce où j'avais entendu ma mère, pas beaucoup de jours auparavant, juger si sévèrement mon cœur. De ses doigts qui sortaient tout blancs de leurs mitaines noires, elle prenait les volumes, les rangeait à côté des gros traités de mathématiques. Elle ferma la porte vitrée du meuble et en détacha la clef qui prit place, parmi d'autres, dans le trousseau qu'elle portait toujours avec elle. Puis elle ajouta sévèrement :

— « Quand tu voudras lire un livre, tu me le demanderas. »

« Moi, lui demander un de ces livres, mais lequel ? Je savais si bien qu'elle me refuserait tous ceux que j'aurais eu envie de relire et dont je venais regarder les titres à travers le vitrage ! Je me rendais déjà trop compte que nous ne pensions de la même manière sur aucun point. Je lui en voulus d'avoir arrêté mes plus vifs plaisirs de lecture, moins peut-être à cause de cette défense que pour la raison qu'elle m'en donna. Car elle crut devoir me répéter à cette occasion, et sur le danger des romans, des phrases empruntées à quelque manuel de piété qui, dès lors, me parurent exprimer exactement le contraire de ce que j'avais éprouvé par moi-même. Elle prit aussi prétexte des dangers que j'avais courus dans ces lectures inconsidérées pour s'occuper plus attentivement de mes études et diriger mon éducation. C'était son devoir, mais le contraste fut trop grand entre les idées auxquelles mon père m'avait initié précocement et la misère de sa pen-

sée à elle, meublée d'impressions positives, mesquines et bourgeoises. J'allais avec elle maintenant à la promenade, et elle causait avec moi. Sa conversation portait uniquement sur des remarques de tenue, sur mes manières bonnes ou mauvaises, sur mes petits camarades et sur leurs parents. Mon intelligence, trop dressée au plaisir de penser, se sentait alors étouffée, comme opprimée. Le paysage immobile des volcans éteints me rappelait les convulsions grandioses du drame terrestre que mon père me retraçait autrefois. Les fleurs que je cueillais, ma mère les prenait pour quelques minutes, puis elle les laissait tomber sans presque les regarder. Elle ignorait leur nom, de même qu'elle ignorait celui des insectes qu'elle me forçait à rejeter sitôt ramassés, comme malpropres et venimeux. Les chemins entre les vignes, que nous suivions ensemble, ne s'en allaient plus vers cette découverte du vaste monde à laquelle la parole fécondante du mort m'avait convié. Ils prolongeaient les rues de la ville et la misère des devoirs quotidiens. Je cherche des mots pour traduire la vague et bizarre sensation d'ennui, d'esprit mutilé, d'atmosphère raréfiée que m'infligeaient ces promenades, et je n'en trouve pas de précis. Le langage a été créé par des hommes faits pour exprimer des idées et des sentiments d'hommes faits. Les termes manquent qui correspondent aux perceptions inachevées des enfants, à leur pénombre d'âme. Comment raconter des souffrances qui ne se comprennent pas elles-mêmes et dont la révélation n'a lieu qu'une fois passées, celles, par exemple, qui furent les miennes, d'une tête où fermentent des conceptions hautes et larges, d'un cerveau sur le bord du grand horizon intellectuel et qui subit la tyrannie inconsciente d'un autre cerveau, rétréci, chétif, étranger à toute idée générale, à toute vue ample ou profonde? Aujourd'hui que j'ai traversé cette période d'une adolescence refoulée et contrariée, j'en interprète les moindres épisodes par les lois de constitution des esprits, et je me rends

compte que le sort, en confiant l'éducation de l'enfant que j'étais à la femme qu'était ma mère, avait associé deux formes de pensée aussi irréductibles l'une à l'autre que deux espèces différentes. C'est par milliers que les détails me reviennent où je retrouve la preuve de cette antithèse constitutive entre nos deux natures. Je vous en ai dit assez pour que je me contente de noter avec précision le résultat de ce heurt silencieux de nos âmes, et, pour emprunter des formules au style philosophique, je crois apercevoir que deux germes furent disposés en moi par cette éducation à contresens de mon être, le germe d'un sentiment et le germe d'une faculté : — le sentiment fut celui de la solitude du Moi, la faculté fut celle de l'analyse intérieure.

« Je vous ai dit que dans l'ordre de la sensibilité comme dans celui de la pensée, j'avais subi presque aussitôt l'impression de ne pouvoir pas me montrer à ma mère tout entier. J'apprenais ainsi, à peine né à la vie intellectuelle, qu'il y a en nous un obscur élément incommunicable. Ce fut d'abord chez moi une timidité. Cela devint par la suite un orgueil. Mais tous les orgueils n'ont-ils pas une origine analogue ? Ne pas oser se montrer, c'est s'isoler ; et s'isoler, c'est bien vite se préférer. J'ai retrouvé depuis, dans quelques philosophes nouveaux, M. Renan, par exemple, mais transformé en un dédain triomphant et transcendantal, ce sentiment de la solitude de l'âme. Je l'ai retrouvé transformé en maladie et en sécheresse dans l'*Adolphe* de Benjamin Constant. agressif et ironique dans Beyle. Chez un pauvre petit collégien d'un lycée de province qui trottait, son cartable sous le bras, les mains cuisantes d'engelures et les pieds gourds dans ses galoches, par les rues glacées de sa ville de montagnes, l'hiver, ce n'était qu'un obscur et douloureux instinct. Mais cet instinct, après s'être appliqué à ma mère, grandissait, grandissait, s'appliquant à mes camarades et à mes maîtres. Je me sentais différent d'eux, d'une différence que je résumerai d'un mot : je croyais

les comprendre tout entiers et je ne croyais pas qu'ils me comprissent. La réflexion m'enseigne à croire que je ne les comprenais pas plus qu'ils ne me comprenaient ; mais je vois aussi qu'il y avait en effet entre nous cette différence qu'ils acceptaient et leur personne et la mienne, simplement, bonnement, bravement, au lieu que je commençais déjà de me compliquer en pensant trop à moi-même. Si j'ai de très bonne heure senti, qu'au rebours de la parole du Christ, je n'avais pas de prochain, c'est que je me suis habitué, de très bonne heure, à exaspérer la conscience de ma propre âme, par suite à faire de moi un exemplaire, sans analogue, d'excessive sensibilité individuelle. Mon père m'avait doué d'une curiosité prématurée d'intelligence. N'étant plus là pour me tourner vers le monde des connaissances positives, cette curiosité sans emploi retomba sur moi-même. L'esprit est une créature vivante, comme les autres, et chez qui toute puissance s'accompagne, comme chez les autres, d'un besoin. Il faudrait retourner le vieux proverbe et dire : Pouvoir, c'est vouloir. Une faculté aboutit toujours à la volonté de l'exercer. L'hérédité mentale et ma première éducation avaient fait de moi un intellectuel avant le temps. Je continuai de l'être, mais, mon intelligence s'appliquant à mes propres émotions, faute d'un maître semblable à celui que j'avais perdu, je devins auprès de ma mère, qui ne le soupçonna jamais, un *égotiste* absolu, d'une extraordinaire énergie de dédain à l'égard de tous. Ces traits de mon caractère ne devaient d'ailleurs apparaître que plus tard, sous l'action des crises d'idées que j'ai traversées et dont je vous dois maintenant l'histoire.

Un cœur de femme.

En ce livre d'une si pénétrante intensité d'observation, écrivain a tenté d'étudier une troublante et singulière question de *dualisme* dans *Un cœur de femme*. Mais sa con-

clusion, après cet essai, vaut d'être citée, car elle semble contenir, en quelques lignes, l'aveu de l'insurmontable difficulté qu'il y a, même pour l'esprit le plus délié et le plus perspicace, à pénétrer, flambeau au poing, dans les ténèbres d'un pareil labyrinthe :

... Et les deux amis retombèrent dans le silence de la rêverie, tandis que les étoiles continuaient de briller larges et claires, la mer de frémir, calme, bleue et lourde, et la Dalila *d'avancer sur cette mer et sous ce ciel, — moins mystérieux et moins changeant, moins dangereux et moins magnifique aussi que ne peut l'être, à travers les tempêtes et les apaisements, les passions et les sacrifices, les contrastes et les souffrances, cette chose si impossible à jamais comprendre tout à fait : —* Un cœur de femme.

Nous extrairons du volume le chapitre par lequel il débute, car il met en scène les deux amies mêlées à ce drame intime et parisien, drame dont la cause première sera un de ces petits événements auxquels une femme du monde est constamment exposée dans la capitale.

UN ACCIDENT DE VOITURE.

Par une bleue et claire après-midi du mois de mars 1881 et vers les trois heures de relevée, une des vingt « plus jolies femmes » du Paris d'alors, — comme disent les journaux, — Mme la comtesse de Candale, fut la victime d'un accident aussi désagréable qu'il peut être dangereux et qu'il est vulgaire. Comme son cocher tournait l'angle de l'avenue d'Antin pour gagner la descente des Champs-Élysées, le cheval du coupé prit peur, fit un écart et s'abattit en heurtant la voiture contre le trottoir si maladroitement que le brancard de gauche cassa net. La comtesse en fut quitte pour une forte secousse et quelques secondes d'un subit saisissement nerveux. Mais toutes les combinaisons de sa journée se trouvaient bousculées du coup; or la liste en était longue, à juger par l'ardoise blanche encadrée de cuir et placée sur le devant de la voiture avec la petite pendule et le portefeuille aux cartes de visite. Aussi le joli visage de la jeune femme,

ce mince visage aux traits délicats, au profil ténu, aux frais yeux bleus et qu'éclairait une si chaude nuance de cheveux blonds, exprimait-il une contrariété voisine de la colère, tandis qu'elle descendait de son coupé au milieu d'une foule déjà compacte. La curiosité générale dont elle se vit l'objet acheva de la mettre en méchante humeur, et ce fut avec une voix très dure, elle si juste d'ordinaire, si indulgente même pour ses gens, qu'elle dit au valet de pied :

— « François, aussitôt que le cheval sera debout, vous laisserez ce maladroit d'Aimé se débrouiller tout seul. Vous irez au cercle de la rue Royale. Il me faut une voiture avant une demi-heure chez Mme de Tillières. »

Et elle s'achemina, de son pied chaussé de bottines presque trop fines pour la moindre marche, vers la rue Matignon, où habitait l'amie dont elle venait de jeter le nom au pauvre François. Ce dernier, un grand garçon tout penaud dans sa longue redingote claire de livrée, pâle encore de l'effroi que lui avait causé la chute du cheval, n'avait pas fini de répondre : — « Oui, madame la comtesse, » que déjà son camarade, dégringolé du siège et rouge, lui, d'humiliation, le gourmandait sur sa gaucherie à l'aider. Mais Mme de Candale avait fendu la masse des curieux. Elle ne songeait plus qu'au bouleversement de son après-midi.

— « Le maladroit ! » se répétait-elle, « il faut que cela m'arrive le jour où je suis le plus pressée... Pourvu encore que Juliette soit chez elle ?... Si elle n'est pas là, tant pis, j'attendrai chez sa mère... Je voudrais pourtant bien la trouver... Il y a une semaine tantôt que nous ne nous sommes vues. A Paris, on n'a le temps de rien... »

Tout en se tenant ce discours intérieur, elle allait, portant haut sa petite tête coiffée d'une délicieuse capote de couleur mauve, sa souple taille dessinée dans un long manteau gris presque ajusté avec une bordure de plumes de même nuance. Elle allait, regar-

dée par les passants, de ce regard où une femme peut lire, dans sa jeunesse le triomphe, dans sa vieillesse la défaite de sa beauté. Quand la promeneuse a cet air « grande dame » qu'avait Gabrielle de Candale et qui, même aujourd'hui, ne s'imite pas, c'est toute une comédie de la part de celui qui croise cette femme. Il la croise, et vous diriez qu'il ne l'a pas vue. Mais attendez qu'elle soit à deux pas et observez le geste rapide par lequel il se retourne, une fois, deux fois, trois fois, pour la suivre des yeux. Que les physiologistes expliquent ce mystère ! Elle n'a pas eu besoin, elle, de se retourner, pour être sûre de l'effet produit, et, que les moralistes expliquent cet autre mystère, elle est toujours flattée de cet effet, le passant fût-il bossu, bancroche ou manchot, et quand bien même elle porterait, comme Mme de Candale, un des grands noms historiques de France ! Certes, celle-là n'avait pas dans son monde la réputation d'être une coquette. Elle venait d'échapper à un vrai danger. Elle devrait se passer de son coupé neuf pendant quelque temps peut-être, — un coupé anglais, très profond, avec des fenêtres étroites, commandé à Londres sur ses indications spéciales, et dont elle jouissait depuis deux mois à peine. C'était sans doute un cheval perdu, l'un des meilleurs de l'écurie. Autant de motifs pour arriver maussade à la maison de la rue Matignon. Et pourtant, lorsqu'elle pesa, de sa main gantée, sur le lourd battant de la vieille porte cochère, la charmante Sainte, comme l'appelait justement l'amie à qui elle venait demander asile, ne montrait plus entre ses sourcils dorés la même barre d'irritation. Elle avait goûté, durant ces cinq minutes de marche, le plaisir de se sentir très jolie, au coup d'œil lancé par quelques admirateurs anonymes, et les Saintes le savourent avec d'autant plus de friandise, ce plaisir si féminin, qu'elles se permettent moins d'être femmes. Celle-ci avait même son expression à demi mutine des jours de gaieté, tandis qu'elle traversait la cour et qu'elle gagnait là-bas au fond, à gauche,

un petit escalier à perron abrité dans une cage de verre. Mais ce pouvait être la joie de savoir, par la réponse du concierge, que Mme de Tillières n'était pas sortie. Trouver tout de suite une confidente à qui l'on raconte les péripéties d'un accident, d'ailleurs inoffensif, c'est de quoi se réjouir presque de l'accident, et, tout en poussant le bouton du timbre, la comtesse souriait à cette pensée :

— « Je suis sûre que mon amie aura encore plus peur que moi... »

Quoique neuf années à peine aient passé sur les événements dont cette visite inattendue fut le prologue, combien de personnes à Paris, et même dans la société de Mme de Candale, se rappellent la charmante et mystérieuse femme que cette dernière appelait ainsi « mon amie » tout court, lorsqu'elle s'en parlait à elle-même, dans le silence de son cœur, et à voix haute, lorsqu'elle en parlait aux autres? Aussi ne sera-t-il pas inutile, pour l'intelligence de cette aventure, d'esquisser au moins en quelques lignes le portrait de cette disparue qui, dès ce temps-là, était un peu une inconnue, même pour les amis de son amie. Mais quoi ! Mme de Tillières était une de ces mondaines à côté du monde, réservées et modestes jusqu'à l'effacement, qui déploient à passer inaperçues autant de diplomatie que leurs rivales à éblouir et à régner. D'ailleurs, n'y avait-il pas comme un symbole de ce caractère et une preuve de ce goût pour une demi-retraite dans le simple choix de cette habitation, sur l'étroit perron de laquelle se dessinait à cette minute l'aristocratique silhouette de Gabrielle? Une atmosphère de solitude flottait autour de cette maison, séparée du corps principal de bâtiments par une cour et enveloppée de jardins du côté qui regarde la rue du Cirque. Mais cette rue Matignon tout entière, avec le long mur qui la borde d'une part, avec les vieilles demeures qui n'ont pas changé depuis le dernier

siècle, évitée comme elle est des voitures de maîtres, qui préfèrent aller des Champs-Élysées au faubourg Saint-Honoré par l'avenue d'Antin, n'offre-t-elle pas, à de certaines heures, un paradoxe de tranquillité provinciale dans ce quartier si moderne et si vivant? Même le petit escalier isolé dans sa guérite de verre avait sa physionomie originale. Ses cinq marches tendues d'un tapis aux couleurs passées se terminaient par une porte, vitrée, elle aussi, dans sa partie supérieure, afin de donner de la lumière à une antichambre, et garnie à l'intérieur par des rideaux rouges. Ce n'était ni le pavillon vulgaire, puisque la maison comptait quatre étages, ni l'hôtel proprement dit, puisque Mme de Tillières et sa mère, Mme de Nançay, habitaient seulement le rez-de-chaussée et le premier; et c'était pourtant un logis bien à elles, car elles avaient fait installer un escalier interne qui réunissait leurs appartements et leur épargnait l'escalier commun dont l'entrée à droite faisait pendant à la petite cage de verre. Sans exagérer la signification de ces riens, de même que l'étalage du luxe suppose toujours quelque vanité, la préférence donnée à une demeure un peu mélancolique, dans une rue un peu séparée, révèle plutôt un certain quant à soi, et comme une peur des succès de société. Et puis, si Mme de Tillières ne s'était pas étudiée de toutes façons à défendre son intimité, aurait-elle résolu l'invraisemblable problème de rester veuve à vingt ans et de passer les dix années qui suivirent ce veuvage, à Paris, libre, riche et délicieuse, sans presque faire répéter son nom?

S'il est donc naturel que les indifférents aient déjà oublié cette femme très peu semblable aux élégantes de cette fin de siècle, en revanche, ses quelques amis — oh! pas nombreux — s'intéressaient dès lors à elle avec un fanatisme que le temps n'a pas diminué. Aux curieux qui s'étonnaient qu'une aussi jolie personne consumât ses jeunes années dans cette sorte de pénombre, ces amis répondaient invariablement cette

phrase: « Elle a tant souffert ! » et chacun la prononçait sur un ton qui indiquait des confidences trop délicates, trop sincères pour être redites. La tragédie qui avait rendu Juliette veuve justifiait cette explication de son caractère. Le marquis Roger de Tillières, son mari, un des plus brillants capitaines de l'état-major, avait été tué en juillet 1870, à côté du général Douay, et par une des premières balles tirées dans cette déplorable campagne. Cette nouvelle, annoncée sans ménagements à la marquise, alors enceinte de sept mois, avait provoqué une crise affreuse, et elle s'était réveillée mère, avant le terme, d'un enfant qui n'avait pas vécu trois semaines. C'était, n'est-ce pas, de quoi demeurer à jamais brisée. Mais si terribles ou si étranges qu'ils soient, les événements de notre vie ne créent rien en nous. Tout au plus exaltent-ils ou dépriment-ils nos facultés innées. Même heureuse et comblée, Mme de Tillières eût toujours été cette créature d'effacement, de demi-teinte, d'étroit foyer, presque de réclusion. Quand ce goût de se tenir à l'écart n'est pas joué, il suppose une délicatesse un peu souffrante du cœur chez des femmes aussi bien nées que Juliette, aussi belles, aussi riches, — elle et sa mère possédaient plus de cent vingt mille francs de rente, — et par conséquent aussi vite emportées dans le tourbillon. Ces femmes-là ont dû sentir, dès leurs premiers pas, ce que la grande vie mondaine comporte de banalités, de mensonges et aussi de brutalités voilées. Un instinct a été froissé en elles, tout de suite, qui les a fait se replier. Elles réfléchissent, elles s'affinent, et elles deviennent par réaction de véritables artistes en intimité. Ce leur est un besoin que toutes choses dans leur existence, depuis leur ameublement et leur toilette jusqu'à leurs amitiés et leurs amours, soient distinguées, rares, spéciales, individuelles. Elles s'efforcent de se soustraire à la mode ou de ne s'y soumettre qu'en l'interprétant. Elles vivent beaucoup chez elles et s'arrangent pour que ce soit comme une faveur d'y être reçu. Comment s'y

prennent-elles? C'est leur secret. Elles arrivent ainsi, en se faisant désirer, à ce que leur présence dans un salon soit une autre faveur. Ce gentil manège ne va pas pour elles sans quelque danger, celui d'abord d'attacher une importance excessive à leur personne, et celui, en pensant trop à leurs sentiments, de développer dans leur âme des maladies d'artifice et de complication. Mais le commerce de ces femmes offre d'infinis attraits. Ne suppose-t-il pas un choix qui, par lui seul, est une constante flatterie pour l'amour-propre de leurs amis? Puis il abonde en menues attentions, en gâteries quotidiennes. Connaissant par son détail le caractère de tous ceux qui les approchent, leur tact vous épargne le froissement même le plus léger. Elles sont, quand on a vécu dans leur sphère d'affection, indispensables et irremplaçables. Elles laissent derrière elles, quand elles ont disparu, un souvenir aussi profond qu'il est peu étendu, et telle fut la destinée de Juliette. Encore aujourd'hui, si vous rencontrez les plus fidèles d'entre les habitués du petit salon de la rue Matignon, le peintre Félix Miraut, le général de Jardes, M. d'Avançon, l'ancien diplomate, M. Ludovic Accragne, l'ancien préfet, racontez-leur, pour voir, quelque anecdote qui prête aux commentaires; s'ils sont en confiance, la causerie ne s'achèvera pas sans qu'ils vous aient dit :

— « Si vous aviez connu Mme de Tillières... »

Ou bien :

— « Voilà des gens que l'on était sûr de ne pas rencontrer chez Mme de Tillières... »

Ou bien :

— « Je n'ai vu que Mme de Tillières qui... » Mais n'insistez pas. Sinon vous les verrez prendre une physionomie d'initiés et revenir à la matière habituelle de leur entretien : Miraut à son dernier tableau de fleurs; Jardes à son nouveau projet d'armement; d'Avançon à sa mission secrète en Italie, après Sadowa; Ludovic Accragne à l'œuvre de l'hospitalité de nuit dont il est un agent très actif. Il semble qu'ils aient pris, à l'école

de leur amie d'autrefois, ce goût de discrétion que les femmes de cette nature exigent chez leurs dévots. D'ailleurs, le peintre avec son langage trop concret, trop imagé, le général avec sa parole technique, le diplomate avec la politesse de ses formules, et l'ex-fonctionnaire avec la raideur administrative des siennes, seraient-ils capables de vous traduire cette chose exquise qui est le charme, et que Mme de Tillières possédait à un degré unique? Le charme! Une femme seule, quand elle en a beaucoup aimé une autre, — cela se trouve, — peut faire revivre dans quelque confidence à mi-voix ce rien de mystérieux, cette magie de grâce qu'enveloppe ce mot par lui-même indéfinissable. Pour évoquer Mme de Tillières, dans ce qui fut l'innocente et durable sorcellerie de sa séduction, c'est à Mme de Candale qu'il faut s'adresser, quand elle consent à en parler, ce qui n'arrive guère, car cette pauvre Sainte redoute souvent ce souvenir comme un remords. Il nous est si difficile, quand la fibre du scrupule tressaille en nous, de ne pas nous considérer un peu comme la cause des malheurs dont nous avons été l'occasion, et que de fois la fine comtesse s'est revue en pensée sonnant à la porte de « son amie » par cette après-midi claire de mars, et chaque fois c'est pour songer : — « Si pourtant nous ne nous étions pas parlé ce jour-là! Si je n'étais pas venue rue Matignon! » Faut-il appeler hasard, faut-il appeler destinée ce jeu continuel et inattendu des événements les uns sur les autres, qui veut que tout le malheur ou tout le bonheur d'un être dépende parfois du glissement d'un cheval sur le pavé, de la maladresse d'un cocher, du bris d'un brancard de voiture et d'une visite qui en est résultée?

Hasard, destinée ou providence, il est certain que Mme de Candale ne remuait ni ces idées-là, ni aucun pressentiment douloureux sous la capote mauve qui coiffait si coquettement sa tête blonde, lorsque le valet

de pied l'introduisit à travers le grand salon d'abord, puis dans l'autre, le plus petit, où Juliette se tenait comme à l'ordinaire. Cette dernière écrivait, assise à un étroit bureau placé à l'abri d'un paravent bas et dans l'angle de la porte-fenêtre, si bien qu'il lui suffisait de lever les yeux pour voir le jardin. Les arbres, par ce clair jour bleu du premier printemps, poussaient déjà leurs bourgeons lilas à la pointe de leurs branches encore noires. Le vert gazon perçait la terre brune de ses brins rares et courts, et comme un simple mur revêtu de lierre séparait le jardinet de deux jardins plus vastes, développés eux-mêmes jusqu'à la rue du Cirque, c'était presque sur un fond de parc défeuillé que se détachait son joli visage lorsque, ayant aperçu Mme de Candale, elle se leva pour la prendre dans ses bras avec un petit cri de joyeuse surprise.

— « Regarde, » dit-elle, « je suis habillée. J'attends ma voiture. J'allais passer chez toi pour avoir de tes nouvelles... »

— « Et tu ne m'aurais pas trouvée, » répondit la comtesse, « et puis il n'y aurait eu personne pour te raconter que, telle que tu me vois, tu as peut-être failli ne plus me revoir jamais. »

— « Quelle folie! »

— « Mais c'est que je viens d'échapper tout simplement à un gros danger. »

— « Tu me fais peur... »

Et Gabrielle de commencer le récit, — légèrement romancé, — comme tous les récits de femme, — de son accident de voiture, tandis que Juliette l'écoutait en ponctuant ce discours de légères exclamations. C'était bien le plus doux nid pour un intime entretien d'amies, et d'amies vraies comme ces deux-là, que cette pièce attiédie toute la matinée par le soleil de mars et réchauffée maintenant par la flamme paisible d'un feu nourri de longues et larges bûches. Vous y auriez cherché en vain le fouillis d'étoffes et de bibelots un peu disparates habituel aux Parisiens d'aujourd'hui. Par

une spirituelle fantaisie d'aristocratie, la marquise avai tout simplement transporté rue Matignon l'ameublement d'un des boudoirs de Nançay, en sorte que les moindres détails, dans ce petit salon, révélaient le goût du temps de Louis XVI, — époque où le château a été restauré par l'aïeul de Mme de Tillières, Charles de Nançay, le protecteur de Rivarol. Les teintes blanches et un peu neutres de ces bois gracieusement ouvrés, les nuances bleues des étoffes vieillies s'harmonisaient avec les quelques portraits anciens appendus aux murs dans leurs cadres dédorés. Juliette avait-elle eu l'intuition que ce décor d'il y a cent ans convenait mieux qu'un autre au caractère particulier de sa beauté ? Il est certain qu'avec un nuage de poudre sur ses cheveux blonds, — d'un blond aussi cendré que le blond des cheveux de Gabrielle était doré, — avec une mouche au coin de sa bouche fine, avec du rouge à sa joue rosée, avec des mules hautes à ses pieds si minces et une robe à la Marie-Antoinette autour de sa souple taille, elle eût paru la contemporaine de la célèbre marquise Laure de Nançay, dont le portrait faisait, sur la cheminée, pendant à celui du marquis Charles. Et même sans mouches ni poudre, sans rouge et sans mules, elle ressemblait, d'une ressemblance presque inquiétante, à cette arrière-grand'mère, si indignement récompensée de la plus romanesque passion, dans un temps qui ne l'était guère, — par un passage affreux des Mémoires de Tilly ! Chez Juliette comme chez cette jolie ancêtre, l'air gracieux, enfantin, presque d'un saxe trop fragile, était corrigé par l'expression profonde du regard et le pli triste du sourire. Un détail de physionomie achevait de transformer chez Mme de Tillières en charme rêveur la joliesse un peu mignarde du XVIIIe siècle. Dans les instants où elle était émue sans vouloir le paraître, la dilatation soudaine de la pupille, jusqu'à faire paraître noirs ses beaux yeux d'un bleu sombre et tendre, donnait la sensation d'une nervosité maladive, contenue par la volonté la plus ferme.

Ce visage, où il y avait à la fois tant de noblesse de race et tant de passion renfermée, présentait un contraste singulier avec le visage de M[me] de Candale, aussi délicatement patricien, aussi affiné par une hérédité séculaire, mais tout en énergie et en action. La comtesse, qui vit comme hypnotisée par son culte pour le terrible maréchal de Candale, l'ami de Montluc et son rival en massacres, eût été, au siècle des luttes religieuses, une de ces rudes guerrières dont l'Estoile raconte les audaces cruelles, et, plus près de nous, une chouanne, une de ces amazones de la Vendée et du Cotentin qui tirent le coup de feu le long des routes, braves comme les plus braves de leurs compagnons. La marquise de Tillières, toute tendresse et toute douceur, faisait songer à ces héroïnes de la vie amoureuse dont l'histoire a incarné le type dans la touchante figure d'une La Vallière ou d'une Aïssé. L'une était un Van Dyck descendu de sa toile par la vertu de l'atavisme, et l'autre un pastel de jadis comme animé par un mystérieux enchantement. Mais si aux analogies extérieures correspondait une analogie morale, s'il y avait en effet, chez l'une, des frémissements secrets d'héroïsme, et chez l'autre des abîmes voilés de passion, cela, leur causerie sur ce coin de canapé n'aurait pu l'apprendre au plus subtil des écouteurs. Aussitôt le récit de l'accident terminé, ce Van Dyck habillé par Worth et ce pastel paré par Doucet avaient commencé de se raconter leur semaine, et c'était simplement le papotage de deux amies qui, tour à tour, parlent chiffons, visites ou soirées, qui potinent enfin, — pour employer le vilain mot actuel qui sert à désigner ce joli gazouillis d'oiseaux moqueurs, — jusqu'à cette phrase inévitable prononcée par la comtesse :

— « Voyons, quand viens-tu dîner chez moi, pour causer vraiment ? Veux-tu demain ? »

— « Demain ? Non, » fit M[me] de Tillières, « j'ai ma cousine de Nançay chez moi. Veux-tu après-demain jeudi ? »

— « Jeudi? jeudi ? C'est moi qui ne suis pas libre, je dîne chez ma sœur d'Arcole. Veux-tu vendredi ? »

— « C'est une gageure, » reprit Juliette en riant, « je dîne chez les d'Avançon. Imagine-toi qu'il faut que ce soit moi qui mette la paix dans le ménage de mon adorateur. Seulement Mme d'Avançon se couche très tôt, et puisque c'est ton jour de loge à l'Opéra, si tu n'as personne... »

— « Personne... Cela, c'est parfait. Ne fais pas atteler, j'irai te prendre à neuf heures chez les d'Avançon... Mais c'est loin, vendredi, c'est très loin. J'ai une idée; si tu venais ce soir, tout simplement ? »

— « Mais, » répondit Mme de Tillières, « regarde sur mon bureau, cette lettre que je finissais quand tu es entrée... J'écrivais à Miraut qui me demande un jour depuis très longtemps, et comme j'étais seule avec ma mère... »

— « Tu n'enverras pas la lettre, voilà tout, » fit la comtesse, « et tu me rendras service... C'est un peu une corvée, ce dîner... Toute la chasse de Pont-sur-Yonne... Tu les connais, les chasseurs. Prosny, d'Artelles, Mosé... » — Et, avec un mouvement d'hésitation : — « Enfin, un dernier que tu n'auras peut-être pas envie de connaître, lui... Tu es tellement ce que les Anglais appellent *particular*... »

— « Et les Français prude ou chipie, » interrompit Juliette en recommençant à rire. « Et tout cela parce que je ne veux pas venir chez toi les jours de cohue... Et quel est-il, ce mystérieux personnage que je dois te défendre de me présenter?... »

— « Oh! pas bien mystérieux, » reprit Gabrielle; « c'est Raymond Casal. »

— « Celui de Mme de Corcieux? » interrogea Juliette; et sur un geste affirmatif de la comtesse : — « Le fait est, » ajouta-t-elle avec malice, « que le sévère Poyanne me désapprouvera... Je n'échapperai pas à la phrase : « Pourquoi Mme de Candale reçoit-elle des hommes comme celui-là ? »

Sans doute l'ami dont Mme de Tillières raillait gaiement la surveillance un peu ombrageuse n'était pas en grande faveur auprès de la comtesse, car cette dernière eut dans les yeux un petit éclair de joie mauvaise à cette moquerie, et, comme encouragée, elle reprit :

— « D'abord, tu lui diras que c'est l'ami de mon mari bien plus que le mien. Et puis, veux-tu que je te parle franchement ? Casal, n'est-ce pas, cela signifie, pour toi, pour Poyanne, pour n'importe qui, un mauvais sujet qui ne fréquente les femmes que pour les perdre, un fat qui a compromis Mme de Hacqueville, Mme Ethorel, Mme de Corcieux et mille et trois autres, un joueur qui a tenu au cercle des parties extravagantes, un brutal qui ne se lève de la table de jeu que pour monter à cheval, faire des armes, chasser et finir la nuit, *drunk as a lord* ? Le voilà, ton Casal et celui de ton Poyanne... »

— « Mon Casal ? » interrompit Juliette, « je ne le connais pas, et mon Poyanne, — cela, non, je ne veux pas être responsable des antipathies de mes amis, sois juste. »

— « Mais si, mais si, ton Poyanne, » insista la comtesse. « Voyons, s'il était veuf a lieu d'être simplement séparé, et si sa coquine de femme lui faisait la surprise de mourir à Florence, où elle mène une vie ?... »

— « Eh bien ! achève, » dit Mme de Tillières.

— « J'ai toujours eu l'idée que tu serais capable de l'épouser, et lui, je parierais qu'il y pense, car il monte déjà la garde autour de toi comme autour d'une fiancée. »

— « D'abord, je ne crois pas du tout qu'il nourrisse d'aussi ténébreux projets, » fit Juliette en riant de plus belle, « et puis je ne sais pas ce que je répondrais si le cas se présentait, et enfin une fiancée de vingt-neuf ans et huit mois peut se permettre d'affronter les séductions d'un viveur très fat, très joueur, un peu jockey,

un peu maître d'armes, et très ivrogne, car voilà le portrait peu flatté de ton convive... »

— « Tu m'as justement coupé la parole quand j'allais te dire que cette légende-là ne ressemble pas plus au véritable Casal que le Napoléon III des *Châtiments* à notre pauvre empereur... Fat ? Est-ce sa faute s'il est tombé sur trois ou quatre folles qui l'ont affiché ? Tu as beau rire. Oui, qui l'ont affiché!.... Ce dont je suis sûre, moi, qui me pique d'être une très honnête femme, c'est que jamais, entends-tu, jamais il ne m'a dit un mot qu'il ne devait pas me dire. Et intelligent, intéressant, tout plein des souvenirs de ses grands voyages! L'Orient, les Indes, la Chine, le Japon, il a couru le monde entier. Viveur ? Joueur? Il était un peu plus riche que ces messieurs, il a eu plus de chevaux, perdu plus d'argent. Voilà bien de quoi s'indigner. C'est possible qu'il ait la manie de l'escrime. Mais il n'en parle pas, et je n'ai jamais entendu raconter qu'il ait abusé de sa force à l'épée. C'est possible aussi qu'il boive, mais il a eu le bon goût de venir toujours chez moi parfaitement maître de lui... Sais-tu ce que c'est que ce garçon ? Un enfant gâté à qui la vie a été trop facile, mais qui a gardé un tas de charmantes qualités. Et beau avec cela! Mais tu l'as vu ?... »

— « Je crois qu'on me l'a montré une fois à l'Opéra, » dit Juliette, « un grand, avec des cheveux noirs et une barbe blonde. »

— « Il y a longtemps alors, » reprit Gabrielle. « Il ne porte plus que la moustache. Comme c'est drôle, la vie de Paris ! Vous avez dû vous rencontrer cent fois. »

— « Je sors si peu, » dit Juliette, « et d'ailleurs, avec mes distractions, je ne reconnais jamais personne. »

— « Enfin, sortiras-tu ce soir pour venir voir le beau Casal, oui ou non ? »

— « Oui. Mais comme tu en parles ! Comme tu te montes ! Si je ne te connaissais pas ?... »

— « Que veux-tu? J'ai du sang de bataille dans les veines, et l'horreur des injustices du monde... Et puis ne va pas me dénoncer à Poyanne ? »

— « Ah ! encore Poyanne, » fit Juliette en haussant ses fines épaules.

— « Mais oui, » reprit la comtesse en secouant la tête. « Quand il n'est pas là, tout va bien. Et puis, il te parle, et j'ai toujours remarqué comme un mot de lui t'influence. Mais on entre... Cette fois, c'est la voiture... »

Entendez-vous d'ici le papotage de l'adieu qui répète celui de l'arrivée, aussitôt que le domestique annonce en effet que la voiture de la comtesse est avancée, les « déjà », les « mais tu ne fais que d'arriver », les « à ce soir, ma douce », et puis des baisers, et puis des rires autour du nom de Casal prononcé de nouveau, et puis le silence à peine souligné par le va-et-vient de la pendule et le craquement du feu, quand Mme de Candale est partie ? Juliette, restée seule, s'assit à sa table et, après avoir déchiré le petit billet destiné à Miraut, elle prit dans le casier à enveloppes une dépêche bleue pour un nouveau billet qui devait être plus difficile à écrire, car elle tourna et retourna longtemps le porte-plume entre ses doigts minces, tout en regardant le jardin, maintenant plus mélancolique sous le ciel foncé joliment. .

. . . .

Quand Juliette, une demi-heure plus tard, fit arrêter sa voiture devant le bureau de poste de la rue Montaigne, pour glisser elle-même sa dépêche dans la boîte, elle ne soupçonnait pas plus ce que signifiait, au fond, tout au fond, sa gracieuse prose, que Mme de Candale ne soupçonnait la funeste importance que son invitation improvisée allait prendre dans l'existence de sa plus chère amie.

La Terre promise.

Ce roman attaque l'une des questions les plus émouvantes et les plus passionnantes qui puissent se dresser en face de l'Humanité, la question du *Droit de l'enfant* dans notre société, et cherche dans quelle mesure, dans quelles proportions ce droit doit primer tous les autres

droits. C'est dans les conditions les plus défavorables à l'exercice de ce droit que l'écrivain a choisi le sujet de son étude, comme pour en doubler la difficulté ; cela lui a permis d'en faire ressortir avec un talent d'autant plus rare, une maîtrise d'autant plus haute, les lois sentimentales et sociales.

Cette *Terre promise* est le mariage avec Henriette Scilly, une jeune fille d'une admirable pureté, d'une honnêteté profonde et d'une foi exaltée, mariage rêvé par Francis Nayrac, un jeune homme qui est accueilli non seulement avec plaisir, mais avec un véritable et chaste amour, et dont les fiançailles sont chose faite dès le commencement du livre. C'est alors que surgira le sombre drame du passé qui, étalant son ombre entre sa fiancée et lui, le rejettera pour toujours loin de cette *Terre promise* qu'il n'aura fait qu'entrevoir, et que le *droit de l'enfant*, en lui dictant son devoir, accaparera tout son être.

Les scènes tendres, tragiques et passionnées se succèdent dans cette œuvre ; mais nous y cueillerons, pour en faire un frais et délicat bouquet, tout ce qui a trait à l'enfant, la petite Adèle Raffraye, inconscient pivot du drame qui s'agite autour d'elle et à cause d'elle.

D'abord la première rencontre des dames Scilly, la comtesse Louise Scilly et sa fille Henriette, avec la petite fille, dont la mère, Pauline Raffraye, mortellement atteinte, est venue chercher une improbable guérison à Palerme, sous le beau ciel de Sicile; la mère et la fille racontent à Francis Nayrac dans quelles conditions elles ont vu Adèle.

LA PETITE ADÈLE.

— « Vous nous trouvez un peu remuées, » dit Mme Scilly après les premiers mots, « Henriette surtout... Nous venons d'assister à une toute petite scène, mais si mélancolique... »

— « Vous êtes donc sorties ? » répondit Francis en se forçant à un ton de gentil, de gai reproche, et s'adressant à Henriette : — « Est-ce bien raisonnable avec les dispositions que vous aviez à la migraine ?... Aussitôt que je ne suis pas là... »

— « Ne me grondez pas, » interrompit mutinement la jeune fille, « maman avait beaucoup écrit. Vous ne rentriez pas. J'étais mieux. Nous sommes descendues prendre l'air dans le jardin de l'hôtel... Entre parenthèses, vous savez que nous sommes très injustes pour ce jardin... »

— « Le *tennis* me le gâte, » dit le jeune homme, « et la chapelle anglaise et les demoiselles qui sont toujours là, en train de laver une aquarelle d'après le groupe d'eucalyptus, le bouquet de bambous, l'allée de palmiers et le *tempietto* (1) renouvelé des Grecs, comme le jeu de l'oie. »

— « Justement, » reprit Henriette, « il n'y avait pas un visiteur ce matin, excepté sur un des bancs, vous savez, dans le coin au fond, près de la serre, une petite fille avec sa bonne... Je me souviens que vous n'aimez pas ce joli nom d'ange, dont toutes les mamans abusent... Mais il n'y a pas d'autre mot pour cette enfant, si fine, si délicate... Neuf ou dix ans peut-être et de longues boucles blondes, de ce blond à reflets sombres que vos ennemis les Anglais appellent *auburn*. Je l'ai reconnue, à ces cheveux, pour cette petite fille que j'avais vue l'autre jour, dans ce même jardin... Je l'avais prise, vous vous rappelez, pour la fille de cette dame malade à qui elle donnait la main cette fois-là, et cette dame elle-même pour notre nouvelle voisine d'en haut. Il paraît que je ne m'étais pas trompée... Mais cette fois j'ai pu voir son visage. Vous n'imaginez pas l'adorable créature, et frêle, menue, gracieuse, et des yeux d'un brun doux, tout grands ouverts dans un teint de la couleur de vos roses... » Et elle montra des roses blondes, à peine rosées, avec une nuance d'un jaune délicat et comme souffrant au pli des pétales, dont Francis tenait une touffe à la main. Il les avait prises au marchand de fleurs établi en plein vent, à l'angle de la place, un peu par habitude et beaucoup

(1) Petit temple.

sans doute afin de se ménager une phrase d'entrée.

— « Mais, » insistait Henriette, « vous comprendrez d'un mot l'intérêt particulier qu'elle m'a inspiré tout de suite. Elle ressemble d'une manière frappante à cet idéal portrait de votre sœur à dix ans que nous aimons tant... N'est-il pas vrai, mère ?... »

— « Il y a un air, » dit Mme Scilly, « réellement un air... Mais je ne suis pas hantée comme toi du démon des ressemblances, et puis ces petits êtres trop nerveux, trop sensibles, possèdent tous cette même grâce... »

— « Non, non, » reprit Henriette, « c'est mieux qu'un air... Je suis sûre que Francis aura mon impression de cette ressemblance, lorsqu'il verra l'enfant... Cela aurait suffi, n'est-ce pas, pour que je la regardasse autrement que les autres petites filles. Mais devinez à quel jeu elle jouait ?... Elle avait entre les bras une poupée presque aussi grande qu'elle, et elle l'enveloppait de couvertures et de châles pour la conduire à la promenade. Elle lui parlait en l'empaquetant, et c'était un tendre babil de conseils sans fin. Elle plaignait cette poupée d'être malade, bien malade. Elle lui rappelait que les médecins l'avaient envoyée en Sicile pour se guérir, que c'était bien loin et qu'il fallait profiter du moins de ce voyage, se garder du vent et surtout du coucher du soleil. Elle la grondait d'être restée la veille trop tard dehors, qu'elle avait toussé toute la nuit et qu'Annette avait dû se lever. — Annette, c'est le nom de sa bonne... — Enfin, toutes les recommandations, presque avec des termes techniques, qu'elle entend certainement les docteurs faire à sa mère... Cela nous a touchées plus que je ne peux vous dire, maman et moi, cette petite que de pareilles images poursuivent jusque dans ses jeux, et elle mettait à ces soins envers sa grande fille, comme elle l'appelait, une véritable passion... J'ai eu tant de pitié pour cette pauvre enfant que j'ai voulu lui parler. Nous nous sommes approchées, sans qu'elle prît garde à nous, et j'ai essayé de caresser les beaux anneaux de ses boucles fauves. Elle s'est

retournée toute rouge. Un éclair de petite biche farouche a brillé dans ses yeux. Elle a serré sa poupée avec emportement, et elle s'est précipitée dans les jupes de la vieille femme de chambre qui demeurait toute confuse devant l'aversion que l'enfant nous montrait. « Elle est si sauvage, » répétait-elle, et comme j'insistais : « Comment vous appelez-vous, mademoiselle? » — « Réponds donc, » disait la bonne, « M[lle] Adèle Raffraye, » et désespérée de ce que la petite enfant cachait davantage sa figure, avec cet *on* indéfini, cher aux gens du peuple et qu'emploie aussi notre vieille Marguerite : « C'est qu'*on* est si peu habitué à voir du monde. *On* a passé tant d'années à la campagne. *On* est pourtant bien gentille quand *on* veut... » Moi, qui ai la prétention d'apprivoiser tout de suite tous les enfants et tous les chiens, » continua Henriette en riant, « vous devinez si j'ai été humiliée de cet échec. Et il a fallu partir sans avoir revu les jolis yeux fâchés d'Adèle... » Puis, avec un nouveau passage d'émotion dans sa voix : « Ne trouvez-vous pas cela bien mélancolique tout de même, cette petite fille qui joue à la poupée malade, malade de la maladie qui la rendra orpheline elle-même demain, dans huit jours, dans quelques mois?... »

Henriette l'avait racontée, cette enfantine histoire, avec une visible sincérité d'attendrissement. Elle en avait senti, créé peut-être la poésie par ce tour d'esprit romanesque qui était en elle, toujours disposé à dégager un charme et une grâce des petits tableaux que présente la vie quotidienne. C'est une faculté d'artiste, cette magie d'interprétation, que certaines femmes possèdent par le cœur, comme les écrivains ou les peintres la possèdent par le cerveau. Celles qui sont simples, et c'était le cas d'Henriette, cachent d'habitude leurs impressions de cet ordre avec une pudeur infinie. La chère et craintive créature avait tant aimé Francis de ce qu'il ne riait jamais de ces confidences, comme faisait quelquefois la comtesse, et elle était trop habituée à le voir indulgent pour elle, ému souvent avec elle,

pour être étonnée que ce récit le touchât, lui aussi, vivement. Il en demeurait saisi en effet, sans trouver d'autres mots à répéter que : « Pauvre petite!... Pauvre petite !... »

— « N'est-ce pas, » répéta-t-elle, « que c'est une chose qui navre?... »

— « Oui, qui navre, » répondit-il, et ce mot était pour lui trop cruellement vrai.

Francis Nayrac n'a plus qu'un désir, voir lui-même cette enfant ; il l'aperçoit à l'endroit même où Mme Scilly et sa fille l'avaient rencontrée, dans le jardin de l'*Hôtel Continental* où ils habitent tous.

FRANCIS ET ADÈLE.

Francis s'arrêta immobile, halluciné, avec un saisissement de tout son être, tel qu'il n'en avait jamais éprouvé, tel qu'il ne devait jamais en éprouver de semblable. Parmi les spectateurs disséminés autour de cette flegmatique partie de paume, il venait de reconnaître l'enfant qu'il cherchait.

De la reconnaître, et il ne l'avait jamais vue ! Mais Henriette avait eu trop raison, plus raison qu'elle ne le savait elle-même. Il avait devant lui, ressuscitée et vivante, sa sœur Julie, tel que le portrait effacé la lui représentait, telle surtout qu'il la gardait dans les visions de son souvenir. Adèle Raffraye — car il n'hésita pas une seconde sur l'identité de la petite fille — se tenait debout, appuyée contre le tronc d'un grand eucalyptus tout décortiqué, aux feuilles longues et comme vernissées. Auprès d'elle, sa poupée — la poupée malade — était assise sur une chaise et montrait de grosses joues dont les vives couleurs contrastaient comiquement avec les divers fichus qui enveloppaient sa poitrine de porcelaine. Sur une autre chaise, une bonne âgée, Annette sans doute, travaillait à tri-

coter un bas, et l'acier des aiguilles miroitait entre les mailles de laine bleue sans que les paupières baissées de la patiente ouvrière se relevassent. La petite fille, entièrement absorbée par le spectacle du jeu nouveau pour elle, se tenait comme en extase. Le mouvement de sa tête curieuse accompagnait le mouvement des balles, d'une manière presque aussi exacte que les noms de nombre prononcés par les joueurs. Placé comme il était lui-même, à l'angle opposé du parallélogramme dessiné par le champ de tennis, Francis ne perdait pas un seul de ses clignements de paupières. Ses souples cheveux blonds à reflets bruns — les cheveux de Julie enfant — déroulaient une nappe ondulée que le vent faisait frissonner sur ses épaules trop minces. Mais la fragilité de tout un pauvre corps trop nerveux ne se devinait-elle pas sous la robe de laine d'une nuance gros bleu, qui laissait voir des jambes trop fines dans leurs bas de soie noire? Un col de dentelle isolait le cou trop mince aussi, et le bord d'un large chapeau de feutre de la couleur de la robe mettait une ombre sur le visage aux traits menus, qu'éclairaient deux yeux bruns très grands, de ces yeux où se lit trop d'âme, un éveil trop précoce de la vie intérieure. Francis regardait tous ces détails avec la fixité dévorante et épouvantée d'un homme qui semble ne pas croire, qui ne croit pas à la réalité de ce qu'il voit. Ce ciel bleu, ce jardin vert, ces gens assemblés n'étaient qu'un décor où la petite fille lui *apparaissait*, si étrangement pareille à l'autre, à sa douce morte, que dans le premier frisson de sa surprise, tout préparé qu'il y fût par la phrase d'Henriette, il n'aurait pas su marquer une différence entre elles. La bouche entr'ouverte d'Adèle avait dans son joli dessin le même gracieux défaut que celle de Julie, une lèvre d'en haut un peu courte et qui découvrait à demi l'émail mouillé des dents. La coupe de la joue un peu longue au contraire et celle du menton rappelaient aussi Julie avec une identité fantastique. C'était tout

de même, à l'étudier de plus près, une autre créature, une Julie plus fragile, plus délicate encore. Dieu ! Comme elle était fragile, la fille vraiment de l'angoisse et du deuil, l'enfant portée pendant de longs mois par une mère qui se ronge le cœur de chagrin, de haine, de remords, et qui veut vivre cependant pour l'être qu'elle a senti remuer en elle ! Elle flottait, cette flamme fiévreuse d'une vie obstinée et volontaire, autour de ce jeune visage trop pâle mais déjà si expressif, de ces prunelles trop brillantes, où passait une intense curiosité à ce moment, et elles ne se doutaient pas qu'en cessant de suivre le vol des balles, elles auraient rencontré d'autres prunelles noyées de pitié, d'étonnement, de défiance, de tendresse, de tout ce qu'un cœur d'homme peut mettre dans le regard par lequel il a l'évidence, la révélation de son sang.

Combien de temps dura cette contemplation d'une souveraine puissance d'envahissement ? Quelques minutes à peine, comme Francis put s'en convaincre lorsqu'elle eut été interrompue. Mais, au lieu de ces quelques minutes, il fût demeuré là une heure entière qu'il ne s'en serait pas aperçu davantage, tant la sensation de cette terrassante ressemblance avait tout aboli en lui.

A l'occasion du *Christmas*, le patron de l'hôtel a fait dresser un arbre de Noël dans le salon et, tous les pensionnaires y étant conviés, la comtesse Scilly, sa fille et Francis Nayrac viennent occuper leurs sièges qui ont été placés près de celui d'Adèle Raffraye, déjà installée avec sa bonne.

AUTOUR D'UN ARBRE DE NOEL.

Le bruit que venaient de faire les nouveaux arrivés en s'installant n'avait pu détacher la petite Adèle du tableau merveilleux que formait pour sa jeune imagination l'arbre de Noël, avec les centaines de globes coloriés qui brillaient sur ses branches sombres et le

groupe des Napolitains assis par terre. Les bonnets rayés des hommes, leurs ceintures rouges, jaunes et bleues, la fantaisie de leur accoutrement théâtral, la singularité de leurs instruments de musique, la coiffure des femmes, leurs énormes épingles de métal et leurs jupes de velours éclatant, tous ces détails d'un si conventionnel exotisme la ravissaient au même degré que sa bonne; et toutes les deux formaient à leur insu un tableau bien plus charmant encore, l'une, pauvre face ridée d'humble servante, l'autre, jeune et tendre visage si neuf à la vie. Une naïve extase les transportait qui eut pour la petite fille son soudain réveil et très pénible. A une minute, en effet, elle regarda autour d'elle, et de voir occupés les fauteuils qu'elle croyait vides, sans qu'elle eût entendu personne venir, lui causa un sursaut presque convulsif de timidité. Elle rougit et brusquement, involontairement, elle se retira vers sa bonne avec le geste de petit animal farouche qui lui était familier. Dans ces instants-là, elle penchait sa jolie tête, ses grands yeux bruns exprimaient une crainte anxieuse sous leurs sourcils froncés. Il y avait dans ce recul hostile de son front un peu de la grâce sa vage d'une antilope qui va se défendre, et, devant cette défiance instinctive, Mlle Scilly, qui venait de faire à la vieille Annette un geste complaisant de demi-reconnaissance, se tourna vers Francis Nayrac pour lui dire :

— « Mais c'est ma petite amie de l'autre matin, vous savez, celle qui jouait si gentiment à la poupée malade... Regardez-la, sans trop en avoir l'air, pour ne pas la déconcerter tout à fait, et dites si elle ne ressemble pas au portrait de votre sœur enfant, d'une ressemblance surprenante?... Plus encore aujourd'hui qu'elle n'a pas de chapeau... »

— « Surprenante... » répéta Francis d'une voix altérée. Irrésistiblement il avait tourné la tête du côté de la petite fille. Hélas! Tant qu'il y aura des êtres qui aiment, quelle sagesse pourra prévaloir en eux contre

ce besoin du regard, dont le plus tendre des poètes a fait le crime inexpiable de son Orphée? « Il se retourna, » dit ce plaintif Virgile, « le cœur vaincu... » et c'est le cœur vaincu, lui aussi, que Francis jeta les yeux sur l'enfant. L'émotion qui l'avait saisi dès l'entrée en constatant à quelle place dangereuse il allait passer la soirée eût dû paraître très étrange à ses deux compagnes. Mais Henriette et sa mère avaient été elles-mêmes comme étourdies dans ce premier moment par le brouhaha des conversations, l'éclat des lumières, le pittoresque aussi de cette salle de spectacle improvisée. Maintenant que Mlle Scilly pouvait remarquer le trouble extraordinaire de son fiancé, il était trop naturel qu'elle l'expliquât par le souvenir de la chère morte. Et c'était bien vrai que ce souvenir le bouleversait de nouveau, tandis qu'il se laissait aller à cette douloureuse volupté de contemplation qu'il s'était si scrupuleusement interdite. Posée devant lui en profil perdu, la petite fille lui montrait la silhouette de son fin visage comme encadrée dans les annelures d'or de ses cheveux. Elle était vêtue de blanc. Une étroite fraise de simple mousseline serrait son cou fragile et faisait encore ressortir la nuance si particulièrement délicate de ce teint qu'Henriette avait comparé le premier jour à la pâleur dorée de l'intérieur d'une rose blonde. Ce teint souffrant s'harmonisait d'une manière attendrissante avec l'expression rêveuse, presque amère, de la bouche au repos. Il semblait, lorsque le rire n'animait pas ces lèvres si fraîches, qu'une inconsciente mélancolie sommeillait dans ce petit être. Et pourtant, avec cette profondeur quelquefois inquiétante de son regard, Adèle avait bien son âge, cette facilité à vibrer gaiement au moindre plaisir, cette joie de vivre, irréfléchie, spontanée, presque animale. Car les musiciens napolitains n'eurent pas plutôt commencé de jouer et de chanter, s'accompagnant, celui-ci du violon, cet autre de la mandoline, un troisième des castagnettes ; un quatrième dansant, un cinquième

grimaçant; — les joues de la petite commencèrent, elles aussi, de se roser, ses prunelles de briller, sa bouche de sourire, tout son être de frémir, de se transformer. A mesure qu'elle s'abandonnait de la sorte au passage de ses impressions, et que les faces diverses de sa jeune nature se révélaient en se succédant, Francis constatait davantage encore quelle analogie d'âme aussi bien que de visage unissait sa sœur enfant à cette petite. Cette ressemblance aboutissait à une espèce d'identité, grâce au mirage du souvenir, et voici qu'il subissait de nouveau ce sentiment qui l'avait envahi dans le jardin, d'une apparition à demi fantastique. Le fantôme de la morte, avec laquelle il avait joué doucement dans des soirs de Noël très lointains, lui revenait, pour se mêler, pour se juxtaposer à la forme vivante de la frêle et jolie créature qu'il continuait de contempler, qu'il étreignait du regard comme il eût voulu l'étreindre de ses bras. Mais entre elle et lui, entre cette étreinte et ce corps, il y avait matériellement, à cette seconde, une autre personne, — symbole, exact jusqu'à la torture, de sa destinée actuelle. Ce qu'il aimait le plus au monde était là auprès de lui, incarné dans deux têtes passionnément chéries. Que ne pouvait-il les pencher l'une vers l'autre, donner ces deux existences l'une à l'autre, unir ces deux cœurs, faire de l'une la fille de l'autre, et les aimer plus en les aimant ensemble de ce qu'elles s'aimeraient entre elles! Rêve insensé, à la fois si naïf et si coupable dans sa folie, qui avait déjà traversé son esprit en démence!... Il en fut hanté dans ce salon de fête avec une intensité accrue par son effort de ces dernières semaines, au point d'oublier où il se trouvait, quelle surveillance inquiète il avait à redouter, enfin qu'il était un fiancé assis entre sa fiancée et la mère de cette fiancée, et ce lui fut comme un réveil d'entendre la voix d'Henriette lui dire tout bas, tandis que ce pur visage de vierge où il avait si longtemps lu l'espérance d'une vie nouvelle se tournait vers lui :

— « Je vois bien que vous souffrez. Cette petite fille

vous rappelle trop votre pauvre sœur. Voulez-vous que nous nous en allions? »

— « Non, » répondit-il en se forçant à un sourire, « c'est déjà fini. Vous savez, c'est toujours une plaie un peu malade que ce souvenir... »

La fête terminée, Adèle remonte dans la chambre de sa mère pour lui faire partager ses impressions et sa joie.

ADÈLE ET SA MÈRE.

Maintenant il était dix heures. L'enfant allait remonter et la mère souriait d'avance au plaisir qu'aurait goûté sa fille, en se répétant:

— « Nous aurons eu toutes les deux notre Noël, un peu de distraction pour elle, et pour moi sa gaieté... »

Elle en était là de ses rêveries, égarées entre les réminiscences de son triste passé et l'espoir d'un séjour plus calme dans la villa Cyané, — c'était le nom que le propriétaire avait donné à cette petite maison, par souvenir de Syracuse, sa patrie, et de la source dédiée à la nymphe aux yeux couleur du bleu des bluets, qui fut changée en fontaine pour avoir trop pleuré Proserpine. Cette délicate légende de l'antiquité romanesque avait tant plu à Pauline Raffraye!... — Elle entendit la porte de l'étroit vestibule qui précédait sa chambre à coucher s'ouvrir de ce mouvement doux, si contraire à l'habituelle brusquerie des enfants, et elle y reconnut la manière d'Adèle. Une précoce sollicitude pour sa mère faisait de cette petite fille, dans cet âge de vivacité où le geste suit la pensée avec une violence toute spontanée, une mignonne fée silencieuse, une elfe au pas à peine appuyé, qui allait, qui venait, sans jamais révéler sa présence par un bruit trop fort et dont pussent souffrir les nerfs de la malade. Cette surveillance continue, presque involontaire, de ses moindres gestes, était une caresse déjà pour la mère.

Il semblait que l'enfant prît comme un soin d'annoncer son approche par une grâce d'attention et de ménagement. Un coup presque timide frappé à la seconde porte, et Adèle entra dans la chambre à coucher, avec une tendresse que disaient et ses prunelles brunes et son fin visage, et son sourire et tout son être d'où il émanait comme une idolâtrie. A cette expression, dont elle s'illuminait chaque fois qu'elle revenait après une absence longue ou courte, il était visible qu'elle ne vivait pas seulement pour sa mère. Elle vivait de sa mère. Quoiqu'elle arrivât d'un spectacle qui l'avait intéressée sincèrement et qu'elle tînt dans ses bras la poupée sicilienne dont elle était amoureuse, son premier instinct ne fut pas de parler d'elle-même ni des sensations qu'elle venait d'éprouver. Elle alla droit au lit en courant à peine; elle prit la blanche main que Mme Raffraye lui tendait, — cette main comme vide de sang et si amaigrie que les bagues trop larges glissaient autour des doigts fluets, — elle y appuya un long, un passionné baiser, tandis que son regard aimant fixait, caressait le pâle visage où sa rentrée avait ramené comme un reflet de jeunesse, et elle interrogeait :

— « Nous ne sommes pas restées trop longtemps?... Tu ne t'es pas ennuyée après moi?... Demande à Annette si je ne suis pas partie aussitôt qu'elle m'a dit l'heure?... »

— « Aussitôt, » insista la vieille bonne qui était entrée avec l'enfant. Son immobilité familière prouvait qu'elle était habituée à passer des heures en tiers entre la mère et la fille, non pas comme une servante, mais comme une humble amie, comme le chien qui se couche à vos pieds sans que vous y fassiez presque attention. Ce droit à la présence est le seul prix du dévouement qui éclaire son obscur regard, — ce dévouement instinctif, animal, silencieux, est le seul aussi que supportent auprès d'elles les destinées brisées. Et la petite continuait :

— « Dis, si tu te sens tout à fait bien? As-tu déjà dormi un peu?... »

— « Je suis très bien, » répondit la mère. « Que je t'embrasse d'abord, et puis assieds-toi là pour me raconter ta soirée!... T'es-tu amusée?... »

— « Oh! beaucoup! beaucoup!... » reprit l'enfant, et ses yeux quittèrent la malade pour fixer dans l'espace l'image du tableau qu'elle venait de contempler en réalité, et qui se transformait déjà en une grandiose vision de féerie, grâce à la magie de son enfantine mémoire. « Figure-toi, » racontait-elle, « qu'il y avait une foule, mais une foule, mille personnes peut-être, et au milieu du salon un arbre aussi haut que le vieux sapin du parc à Molamboz, et des bougies sur cet arbre, je ne sais pas, moi, plus de mille aussi, et des musiciens, de vrais acteurs, mis comme des pantins, qui dansaient en chantant, et un bonhomme Noël qui ressemblait au père Jean-Claude de chez nous et qui m'a apporté cette fille... Je vais la mettre à dormir avec l'autre cette nuit. Comme cela je serai sûre qu'elles seront bonnes amies demain... Et puis... » Elle s'arrêta quelques secondes. Ce mot d'amie, par une naturelle association d'idées, lui rappelait tout à coup le souvenir de sa voisine. « J'oubliais de te dire, » ajouta-t-elle, « que j'étais à côté d'une demoiselle si gentille!... Tu te souviendras, je t'en ai parlé l'autre jour, celle que j'avais vue dans le jardin?... »

— « Oui, » interrompit Annette avec un léger embarras. Elle savait trop que Mme Raffraye n'aimait guère les connaissances de hasard. « Madame l'a bien rencontrée aussi. C'est cette demoiselle de Paris qui passe l'hiver ici avec sa mère et son prétendu... On s'est trouvé placé à côté d'elle, parce qu'il faut dire à Madame qu'on vous donnait vos fauteuils et qu'on ne pouvait pas changer comme on voulait... »

— « J'espère que tu n'as pas été indiscrète? » questionna Pauline en s'adressant à la petite fille. Elle venait de sentir comme une main lui serrer physiquement le cœur. L'image de la fiancée de Francis Nayrac, assise

auprès d'Adèle, lui fut une impression si douloureuse et si imprévue, que sa voix trembla dans cette simple demande, et la petite fille répondit avec une soudaine rougeur à ses joues trop minces :

— « Je crois que non, maman. Mais... » Et elle s'arrêta, comme embarrassée.

— « Cette demoiselle t'a parlé? » interrogea de nouveau la mère.

— « Oui, » dit Adèle, « je sais que ce n'est pas bien de causer avec des personnes que l'on ne connaît pas... Seulement, celle-là, c'est comme si on l'avait toujours connue... »

— « Et que t'a-t-elle demandé? » continua Mme Raffraye.

— « Comment tu allais, d'abord, » dit l'enfant de plus en plus troublée. Par quelle mystérieuse correspondance éprouvait-elle, sans qu'elle s'en rendît compte, le contre-coup immédiat des moindres émotions que subissait sa mère ? Cette dernière la comparait souvent à ces larges anémones violettes qu'elle affectionnait entre toutes et dont elle avait un bouquet auprès de sa lampe en ce moment encore, frêles et vivantes fleurs ouvertes ou refermées selon que le soleil les enveloppe ou les abandonne. Elle était, elle, la lumière dont s'épanouissait son enfant. Sauf ce petit tremblement quasi imperceptible de la voix, rien n'avait trahi son déplaisir. Sa main avait continué de boucler les cheveux de la petite, sa bouche de lui sourire, ses yeux de la regarder avec leur tendresse accoutumée, et Adèle avait deviné que cette conversation avec sa voisine durant la fête d'en bas causait à la malade une contrariété profonde. Elle continuait cependant :

— « Et puis je lui ai parlé de Molamboz et de notre arbre de Noël, l'année passée, et puis de Françoise et d'Annette... Et puis nous avons parlé de sa mère, à elle, qui était là. Elle m'a raconté qu'en deux mois Palerme l'avait guérie... » Elle se tut. Sa délicatesse lui faisait craindre d'en dire plus long, car le souvenir de son père

lui paraissait, dans ses timides divinations d'enfant trop tendre, devoir être de nouveau pénible à sa chère malade. Elle était trop franche cependant pour mentir, et elle ajouta, donnant, avec une câline finesse de petite femme, un tour plus touchant à une idée trop triste : « Nous avons aussi causé du paradis et de ceux qui nous y attendent... Tu comprends?... » Et, prenant de ses deux mains la main qui flattait toujours ses boucles : « Tu n'es pas fâchée, maman?... » conclut-elle.

— « Non, mon petit être... » dit Pauline, et, malgré son trouble, elle se sentit prise de pitié pour l'anxiété de ces tendres yeux qui lui révélaient, une fois de plus, une âme visionnaire à force d'amour. Mais cette conversation avec Mlle Scilly n'était rien encore à côté d'une autre qu'elle redoutait trop, et elle insista : « Tu n'as parlé qu'à cette demoiselle?... »

— « Rien qu'à elle, » répondit l'enfant. « Pourquoi me demandes-tu cela? »

— « Pour être sûre que tu as été très sage, » fit la mère, « et maintenant va coucher ta nouvelle fille et te coucher toi-même... » Elle souriait de nouveau en renvoyant Adèle sur cette phrase de badinage.

Cosmopolis.

Dans cette œuvre, l'écrivain a dirigé son observation aiguë et pénétrante sur ces mœurs cosmopolites, qui sont devenues une des curiosités de notre époque et fournissent une mine inépuisable, originale et variée d'émotions particulières. A travers des individualités venues des points les plus différents et les plus extrêmes du globe, il a analysé les qualités et les défauts poussés jusqu'à l'aigu, qui sont la synthèse de chacune des races auxquelles appartiennent ces individus. En sa dédicace, Paul Bourget manifeste la très juste ambition de donner cette sensation de la race montrée à travers l'être devenu en quelque sorte translucide, et il faut reconnaître qu'il a admirablement réussi. Rarement groupement d'êtres humains aura fait revivre plus vigoureusement le fond même de la nation d'origine,

du sceau de naissance, que celui qu'il jette en une action passionnante, en une mêlée dramatique au milieu de la Ville Éternelle, cette Rome, si heureusement choisie pour symbole de la *Cosmopolis* rêvée, idéale et réelle à la fois, imaginée et véridique en même temps.

Ce ne sont pas des portraits serviles de personnages, ce sont des types vivants de races opposées, heurtés l'un à l'autre et vertigineusement entraînés dans les cercles concentriques d'une tempête passionnelle, où les uns succombent, d'où les autres se dégagent, en obéissant plus encore à un atavisme de race qu'à une hérédité de famille.

Une conversation entre le romancier Julien Dorsenne et le marquis de Montfanon, sur la place d'Espagne, à l'angle de la rue Borgognona, jette les grands traits du sujet du livre et portraiture quelques-uns des cosmopolites mêlés à l'aventure ; ils causent depuis quelques instants.

UN DILETTANTE ET UN CROYANT.

Car enfin vous êtes né en Bourgogne, vous, monsieur de Montfanon, d'une vieille famille de Bourgogne, apparenté à toute la noblesse de Bourgogne, ayant un château en Bourgogne et des vignes en Bourgogne, — ce dont je vous félicite... — Et vous voici établi à Rome depuis tantôt vingt-quatre ans, autant dire dans ce *Cosmopolis* que vous maudissez... »

— « D'abord, » répliqua le vieux soldat du pape, en montrant son bras mutilé, « je pourrais vous dire que je ne compte plus. Je ne vis pas, moi, j'achève de mourir... Et puis, » son visage s'exalta de nouveau et le fond vraiment rare de cette intelligence étroite, aveugle souvent mais très haute, apparut tout d'un coup, « et puis, ma Rome à moi, monsieur, n'a rien de commun avec celle de M. Hafner ni avec la vôtre, puisque vous venez, paraît-il, y poursuivre des études comparées de tératologie morale. Rome pour moi ce n'est pas *Cosmopolis* comme vous dites, c'est *Metropolis*, c'est la ville mère. Vous oubliez que je suis catholique comme je respire,

et je suis chez moi ici, dans ma patrie d'âme. J'y suis encore parce que je suis monarchiste, parce que je crois à la vieille France comme vous croyez au monde moderne, et je la sers, ma vieille France, à ma façon qui n'est pas bien efficace, mais c'en est une tout de même. Cette place d'administrateur de Saint-Louis, que j'ai acceptée de Corcelle, c'est ma faction à moi, et je la monte comme autrefois en guerre, le mieux que je peux... Ah! cette vieille France, comme on sent sa grandeur ici et quelle part elle avait su se tailler dans la chrétienté!... C'est cette corde-là que je voudrais entendre vibrer dans un écrivain éloquent comme vous et non pas ce paradoxe toujours et toujours ce sophisme. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres qui datez d'hier et qui vous en vantez, » insista-t-il presque douloureusement, qu'il tienne des siècles de votre histoire dans les moindres coins de cette ville? Est-ce que le cœur vous bat de voir sur la façade de cette église de Saint-Louis la salamandre de François I[er] et les lis? Est-ce que vous savez seulement pourquoi cette rue Borgognona s'appelle ainsi et qu'il y a là à deux pas Saint-Claude des Bourguignons, notre église? Avez-vous visité, vous qui êtes des Vosges, celle de votre province, Saint-Nicolas des Lorrains? Et Saint-Yves des Bretons, le connaissez-vous?... Mais, » cette fois son accent redevint gai, « vous vous êtes payé ma tête, comme vous dites dans votre abominable argot de boulevardier, en me faisant charger à fond ce scélérat de Hafner. Je vous l'ai tendue sans la marchander, puisque je viens de vous parler, comme je sens, avec tout mon cœur, quand il ne s'agit pour vous que d'un badinage... Vous allez en être puni, car je ne vous lâche plus... Je vous y emmène, dans cette France d'autrefois. Vous déjeunerez avec moi, à midi, et d'ici là nous aurons fait le tour de ces églises que je viens de nommer. Pendant cette heure, nous vivrons à cent cinquante ans en arrière, dans ce monde où il n'y avait ni cosmopolites, ni dilettantes, ni gentilshommes de coulisse non plus. — C'était le vieux

monde, mais il était robuste, et la preuve c'est qu'il a vieilli, c'est-à-dire duré, au lieu que votre société issue de la Révolution, regardez où elle en est après cent ans, en France, en Italie, en Angleterre, bientôt, grâce à ce détestable Gladstone dont l'orgueil fait un nouveau Nabuchodonosor... Elle est comme la Russie, cette société, d'après le seul beau mot de l'obscène Diderot, pourrie avant d'être mûre !... Allons, venez-vous ? »

— « Ce ne serait pas de refus, » répondit l'écrivain, « car vous vous trompez en croyant que je ne l'aime pas, votre vieille France, ce qui ne m'empêche pas de goûter beaucoup la nouvelle. On aime bien le bordeaux et le champagne à la fois. Mais je ne suis pas libre. Je dois visiter ce matin l'exposition du palais Castagna... »

— « Vous ne ferez pas cela, » s'écria le fougueux Montfanon dont le rude visage exprima derechef une de ces contrariétés qu'il soulageait par des tirades passionnées quand il était avec quelqu'un qu'il aimait comme il aimait Dorsenne. « Vous ne seriez pas allé voir assassiner le roi en 93, que diable ? Et c'est presque aussi tragique, cette mise à l'encan de la vieille demeure du pape Urbain VII, le successeur de Sixte-Quint !... C'est le commencement de l'agonie de cette autre très grande chose qui fut la noblesse romaine... Je sais. Je sais. Ils ont tout mérité puisqu'ils ne se sont pas fait tuer jusqu'au dernier sur les marches du Vatican quand les Italiens ont pris la ville. Nous l'eussions fait, nous qui n'avions pas de papes parmi nos grands-oncles, si nous n'eussions été occupés à nous battre ailleurs... Ce n'en est pas moins une pitié que de voir le marteau des commissaires-priseurs levé sur un palais où il tient des siècles d'histoire. Jour de ma vie ! Si j'étais né prince d'Ardea, si j'avais hérité le sang, la maison, les titres des Castagna et qu'il me fallût penser que je ne laisserai rien après moi de ce qu'avaient amassé mes pères, je vous le jure, Dorsenne, j'en mourrais de douleur. Et si vous songez que ce malheureux garçon est un enfant gâté de vingt-huit ans entouré de flatteurs, sans parents,

sans amis, sans conseillers, qu'il est allé jouer son patrimoine à la Bourse contre des bandits de la loyauté du sieur Hafner, que tous les trésors amassés par cette suite de papes, de cardinaux, d'hommes de guerre, de diplomates, auront servi à enrichir des boursicotiers véreux et d'ignobles brasseurs d'affaires, hé bien, vous trouverez cette aventure trop lamentable, pour vous y mêler, même comme spectateur... Allons, je vous emmène à Saint-Claude... »

— « Et moi je vous répète que je suis attendu, » répondit Dorsenne en dégageant son bras que son despotique ami avait déjà saisi de la main, « c'est même très plaisant que je vous aie rencontré sur la route, avant le rendez-vous que j'ai. Moi qui raffole des contrastes, je n'aurai pas non plus perdu ma matinée. Avez-vous la patience d'écouter l'énumération des personnes que je m'en vais rejoindre de ce pas? Ce ne sera pas très long, mais ne m'interrompez pas. Vous vous indignerez ensuite, si vous survivez au coup que je vous porte... Ah ! vous ne voulez pas que j'appelle votre Rome une *Cosmopolis*, et que direz-vous de la compagnie avec laquelle je visiterai, dans vingt minutes, le vieux palais d'Urbain VII?... Nous aurons votre belle ennemie Fanny Hafner d'abord et son baron de père pour représenter un peu d'Allemagne, un peu d'Autriche, un peu d'Italie et un peu de Hollande. Mais oui. Car il paraît que la mère du baron était de Rotterdam. N'interrompez pas. Nous aurons la comtesse Steno pour représenter Venise, et sa charmante fille Alba pour représenter un petit coin de Russie, car la chronique prétend que la comtesse l'a eue de Verekiew, André, vous savez, celui qui s'est tué à Paris, il y a cinq ou six ans, en se jetant dans la Seine, peu aristocratiquement, du haut du pont de la Concorde? Nous aurons un peintre, le célèbre Lincoln Maitland, pour représenter l'Amérique. Nous aurons la femme de ce peintre, Lydia Maitland, et le frère de cette femme, Florent Chapron, pour représenter un peu de France, un peu d'Amérique

et un peu d'Afrique. Car leur grand-père était ce fameux colonel Chapron dont il est parlé dans le *Mémorial*, et qui s'en est allé après 1815 faire le planteur dans l'Alabama... N'interrompez pas, c'est presque fini. Nous aurons pour représenter l'Angleterre, catholique encore et mariée à la Pologne, Mme Gorka, la femme de Boleslas, et enfin Paris sous la forme de votre serviteur. C'est moi maintenant qui vais essayer de vous entraîner, car si vous vouliez vous joindre à notre troupe, vous, le féodal, ce serait complet... Venez-vous?... »

— « C'est pour le coup que vous vous la payeriez, ma pauvre tête grise, n'est-ce pas? répliqua Montfanon. « Et il a du talent, le malheureux, » s'écria-t-il en parlant de Dorsenne comme si ce dernier n'eût pas été là, « et il a écrit dix pages sur Rhodes qui valent du Chateaubriand, et il a reçu de Dieu les plus beaux dons : la poésie, l'esprit, le sens de l'histoire, et voilà dans quelle société il se délecte !... Mais, là, voyons, une fois pour toutes, expliquez-moi le plaisir qu'un homme de votre valeur peut trouver à fréquenter cette bohème internationale plus ou moins dorée, chez laquelle il n'y a pas un être qui soit à sa place, dans sa tradition et dans son milieu. Je ne vous parle plus de ce forban de Hafner et de sa cabotine de fille, puisque vous avez pour elle, tout romancier d'analyse que vous êtes, les yeux de monseigneur Guérillot. Mais cette comtesse Steno, à quarante ans qu'elle doit avoir, avec cette grande fille à côté d'elle, est-ce qu'elle ne devrait pas se tenir tranquille et vivre dans son palais de Venise, honnêtement, bravement, au lieu de tenir ici cette espèce de salon-passage où défilent tous les rastaquouères d'Europe? Et ce Maitland, pourquoi n'a-t-il pas obéi au seul bon sentiment qu'ait son pays, à cette aversion pour le sang noir qui fait que vous ne trouveriez pas deux de ses compatriotes pour faire ce qu'il a fait, pour épouser cette octavonne, avec dix fois plus de millions et une demi-douzaine de maréchaux de Bonaparte à la clef?.....

... Et cette pauvre Alba Steno, cette enfant de vingt

ans que l'on promène à travers ces intrigues!... Et ce Florent Chapron, pourquoi ne met-il pas le holà? Je le connais, lui. Il est venu me voir à l'occasion d'un monument qu'il a fait élever à Saint-Louis en souvenir d'un sien cousin. Il respecte les morts, et cela m'avait plu. C'est encore une dupe dans cette sinistre comédie à laquelle vous assistez, vous qui savez tout, sans que le cœur vous lève... »

— « Mais, pardon, pardon, » interrompit Dorsenne, « il ne s'agit pas de cela, homme inhabitable... Vous allez, vous allez, vous allez, et vous oubliez votre question... Quel plaisir je trouve à cette mosaïque humaine que je vous ai détaillée, je vais vous le dire, et nous ne parlerons pas morale, si vous voulez bien, quand il s'agit uniquement d'intellect. Je ne me pique pas de juger la vie, moi, monsieur le ligueur, j'aime à la regarder et à la comprendre, et parmi tous les spectacles qu'elle peut donner, je n'en connais pas beaucoup de plus suggestifs, de plus particuliers et de plus modernes que celui-ci : vous vous trouvez dans un salon, à une table de dîner, à une partie comme celle où je vais ce matin. Vous êtes avec une dizaine de personnes qui toutes parlent la même langue, sont habillées par les mêmes fournisseurs, ont lu le même journal le matin, croient avoir les mêmes idées et les mêmes sentiments... Seulement ces personnes sont comme celles que je viens de vous énumérer, des créatures arrivées de points très divers du monde et de l'histoire. Vous les étudiez avec tout ce que vous savez de leur origine et de leurs hérédités, et, petit à petit, sous le vernis du cosmopolite vous démêlez la race, l'irrésistible, l'indestructible race !... Sous la maîtresse de maison très élégante, très cultivée et très accueillante qu'est une Mme Steno, vous découvrez l'héritière des doges, la patricienne du quinzième siècle, avec une physiologie de reine des mers, une énergie dans le désir et une candeur dans l'immoralité incomparables, tandis que chez un Florent Chapron ou chez une Lydia vous découvrez l'esclave

primitif, le noir hypnotisé par le blanc, l'être inaffranchissable qu'ont fabriqué des siècles de servitude, — tandis que chez une Mme Gorka vous reconnaissez sous l'amabilité souriante le fanatisme de vérité qui a fait les Puritains Anglais, — tandis que derrière les raffinements d'artistes d'un Lincoln Maitland vous retrouvez le squatter invinciblement robuste et brutal, — comme dans Boleslas Gorka toute l'irritabilité nerveuse du Slave qui a ruiné la Pologne... Ces linéaments de la race sont à peine visibles dans le civilisé qui parle couramment trois ou quatre langues, qui a vécu à Paris, à Nice, à Florence, ici, de cette même vie élégante, si banale en apparence, et si monotone. Mais que la passion donne son coup de pouce, que l'homme soit touché bien à fond, et c'est alors des conflits de caractères, et presque d'espèces, d'autant plus étonnants lorsque les gens mis ainsi en face les uns des autres sont venus de plus loin. Ce sont alors des drames qui font tenir dans un angle de salon de véritables batailles de races... Et voilà pourquoi, » conclut-il en riant, « j'ai passé six mois à Rome sans presque voir de Romains, tout occupé à observer ce petit clan qui vous révolte si fort. C'est le vingtième peut-être que j'étudie ainsi, et j'en étudierai sans doute vingt autres, car étant tous produits par le hasard des rencontres, aucun d'eux ne ressemble à un autre... Êtes-vous plus indulgent pour moi, maintenant que vous vous êtes, vous aussi, payé ma tête, en me faisant disserter sur ce coin de place, comme un héros de roman russe ?... Allons, adieu... »

Montfanon avait eu pour écouter ce petit discours une mine impayable. Dans la solitude pieuse où il achevait de mourir, comme il disait, nul plaisir n'était plus vif pour lui que les discussions d'idées. Mais il y apportait la flamme d'un homme qui sent avec une ardeur extrême, et quand il se heurtait au dilettantisme à moitié ironique de Dorsenne, il en restait déconcerté parfois jusqu'à la souffrance, d'autant plus que l'écrivain

et lui avaient quelques théories communes, notamment un souci extrême de l'hérédité et de la race. Mais ils en éprouvaient une émotion si différente que cette communauté de doctrine irritait le vieux gentilhomme autant qu'elle l'attirait. Une espèce de grimace mécontentée crispa son visage trop expressif. Il fit claquer sa langue avec une mauvaise humeur non dissimulée, et il dit :

— « Une question encore ?... Et le résultat de tout cela, le but ?... Enfin, à quoi toute cette observation vous mène-t-elle ?... »

— « A quoi voulez-vous qu'elle me mène ? A comprendre, comme je vous ai dit, » répondit Dorsenne.

— « Et ensuite ? »

— « Il n'y a pas d'ensuite à la pensée, » répondit le jeune homme, « c'est une débauche comme une autre, et c'est la mienne... »

— « Mais parmi ces gens que vous regardez vivre ainsi, » continua Montfanon après un silence, « il y en a pourtant que vous aimez et que vous haïssez, que vous méprisez et que vous estimez ? Vous n'avez pas l'idée qu'avec votre grande intelligence vous avez quelques devoirs envers eux, que vous pouvez les aider à valoir davantage ?... »

— « Ça, » dit Dorsenne, « c'est un autre sujet de discussion, que nous reprendrons un autre jour, car j'ai peur maintenant d'être en retard... Adieu. »

— « Adieu, » dit le marquis avec un visible regret de se séparer de son interlocuteur. Puis brusquement : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant, car au fond vous incarnez, vous aussi, un des vices d'esprit qui me fait le plus d'horreur, ce dilettantisme, mis à la mode par les disciples de M. Renan et qui est le fond du fond de la décadence. Mais vous en guérirez, j'en ai bon espoir. Vous êtes si jeune !... » Puis, redevenu jovial et moqueur : « Amusez-vous bien dans votre descente de la Courtille. »

Après les plus terribles incidents, Alba Steno, sachant que Julien Dorsenne, qu'elle aurait voulu pour mari, ne l'aime pas et va retourner à Paris, ne voit plus pour elle de repos que dans la mort.

LE LAC DE PORTO.

La porte s'était refermée. Alba Steno était de nouveau seule. Une demi-heure après, quand le valet de pied vint lui demander les ordres au sujet de la voiture que la comtesse avait renvoyée, suivant sa promesse, il la trouva immobile, debout à la fenêtre, où elle s'était accoudée pour voir partir Dorsenne. Là elle avait été reprise par la tentation du suicide. Elle avait de nouveau senti avec une force irrésistible la magnifique attirance de la mort. La vie lui était apparue, une fois de plus, comme quelque chose de trop vil, de trop inutile, de trop insupportable pour l'accepter davantage. Elle ne pourrait plus désormais embrasser sa mère sans un frisson d'horreur. De ses deux amies, l'une était pour toujours séparée d'elle, l'autre aussi misérable qu'elle. Elle venait d'éprouver cette impression si dure que l'homme sur lequel elle avait reposé sa dernière et folle espérance n'avait pas de cœur, du moins qu'il n'en avait pas pour elle. Ce qu'elle avait lu dans le diabolique esprit de Lydia achevait de lui rendre la perspective du séjour à Piove si odieux, que d'y penser seulement la paralysait d'horreur. La tendance héréditaire, manifestée par l'impulsion de tout à l'heure, s'était déjà installée dans cette âme, saignante d'une blessure inguérissable, sous la forme d'une volonté raisonnée. C'est le second moment et le plus dangereux dans la marche de cette maladie morale que représente le suicide. Elle procède par accès si aigus quand les circonstances s'accordent avec la prédisposition native. Alba s'était dit, non plus comme tout à l'heure : « Qu'il serait doux de mourir ! » mais : « Je veux mourir !... » Puis, penchée sur la fenêtre, deux souvenirs s'étaient

offerts à sa pensée : — celui d'une jeune fille de Naples, une de ses compagnes de tennis que Dorsenne appelait la petite Hérodiade, à cause de sa ressemblance avec les figures de Luini, et qui, dans un accès de fièvre chaude, s'était précipitée ainsi d'une fenêtre, ce même hiver. C'était à cinq heures du matin. Le pauvre corps avait été reconnu par des maraîchers. On avait sonné, afin de le couvrir tout de suite, à la porte d'un hôtel du voisinage, si bien que cette créature d'une beauté délicieuse et d'une adorable finesse d'élégance avait eu pour premier linceul une des nappes tachées de la table d'hôte. Alba, qui avait aimé cette enfant de dix-huit ans, se rappela quelles larmes la mère de cette infortunée — une noble et sainte femme, celle-là — avait versées, et comme le détail de cette agonie dans la rue avait ajouté un caractère brutal à cet épisode déjà si terrible. En regard, l'image s'évoqua pour Alba d'une autre amie, une baronne allemande établie en Italie et qui s'était, elle aussi, tuée deux ans auparavant... en s'élançant d'une barque dans l'eau d'un petit lac de la campagne Romaine, — le lac de Porto. Elle avait été retrouvée flottante comme une Ophélie, n'ayant subi aucune déformation, endormie sur le lit mouvant de la vague, et des mains pieuses l'avaient emportée sans qu'aucune profanation se fût mêlée pour cette désespérée au charme consolateur de la mort. De semblables images suffisent, quand la folie du suicide envahit tout un être, pour déterminer la nature du moyen qu'il emploiera, surtout lorsque la forme même de ce suicide est comme dessinée à l'avance dans le mystère de son hérédité. Ainsi s'expliquent ces étranges imitations contagieuses qui ont rendu célèbres d'une funèbre célébrité certains endroits, notamment cette guérite du camp de Boulogne que l'empereur dut faire brûler. Plusieurs soldats s'y étaient tués l'un après l'autre. Un ensorcellement pareil s'empara de la jeune fille. La voiture était à sa disposition. Par la porte Portese et le long du Tibre, il fallait, avec les fringants chevaux de

la comtesse, une heure et demie pour gagner le petit lac. Elle avait en outre ce prétexte, pour éviter la curiosité des domestiques, qu'une des grandes dames romaines de sa connaissance, la princesse Torlonia, possède une villa isolée sur le bord de cet étang. — Elle monta en hâte mettre un chapeau sur ses cheveux. Et sans écrire un mot d'adieu pour personne, sans même jeter un regard aux objets parmi lesquels elle avait grandi et souffert, — tant elle était déjà la proie du vertige de la tombe, — elle descendit l'escalier en courant, et jetant au cocher le nom de cette villa :

— « Fais vite, » insista-t-elle, « je suis déjà en retard... »

Le lac de Porto n'est, comme l'indique son nom, que le Port de l'ancien Tibre, — celui par lequel l'empereur Trajan avait voulu remplacer Ostie déjà presque comblée au temps d'Auguste par les alluvions. La route qui sort du Transtevere longe le fleuve qui roule, à travers une plaine semée de ruines et bossuée de collines nues, son eau saumâtre, jaune des sables et des boues de l'Apennin. Une fois l'église de Saint-Paul disparue, le désert commence, plus désolé encore que le paysage dans lequel avait eu lieu le double duel de Gorka avec Florent Chapron et Dorsenne, car ici la ligne bleuâtre des monts Albains ne se dresse plus pour enclore de grâce l'immense campagne solitaire. A ce moment de l'année, les troupeaux sont déjà remontés sur les hauteurs à cause de la fièvre qui va régner en maîtresse sur ce sol tout mélangé d'infiltrations marines et comme pourri d'eaux stagnantes, que le plus énergique travail n'a pu encore assainir qu'à moitié. Des bouquets d'eucalyptus de-ci, de-là des groupes de pins parasols au-dessus de quelques murs écroulés, voilà toute la végétation que rencontrait le regard d'Alba Steno. Mais cet horizon s'accordait trop à la dévastation morale qu'elle portait en elle pour que ce navrement des choses autour de sa dernière prome-

nade ne lui fût pas un bienfait. D'ailleurs elle éprouvait, depuis la minute où la voiture avait commencé de rouler, cette sorte de calme étrange, presque de sérénité, dont s'accompagne si souvent le suicide, surtout lorsqu'il est le terme d'une longue maladie d'esprit, d'une de ces mélancolies anxieuses qui, pendant des mois et des mois, nous ont entouré d'un cercle torturant d'idées fixes. Il semble que l'âme n'ait, comme le corps, qu'une certaine force de souffrir, et que, cette limite une fois dépassée, elle arrive à une anesthésie momentanée où elle ne peut même plus sentir la vérité des chagrins qui pourtant la décident à mourir. Les divers personnages qui avaient traversé le drame de sa vie pour l'acculer de scène en scène à la résolution tragique vers laquelle l'emportait le trot des deux chevaux apparaissaient à la mourante comme reculés à une distance singulière. Que le brutal Lincoln et la perfide Lydia Maitland étaient loin, et loin la loyale Maud Gorka et la pieuse Fanny Hafner! Jusqu'à sa mère et jusqu'à Dorsenne ne lui étaient plus réels, quoique si peu d'heures, presque si peu de minutes, la séparassent de l'instant où elle avait été frappée par eux du coup qui avait consommé son malheur. Ce n'était pas le somnambulisme lucide dont ont parlé quelques criminels, non, mais une détente intime qui allait jusqu'à la douceur, et qui lui mettait à de certaines secondes, sur ses lèvres enfin moins frémissantes, un sourire d'apaisement! Cette sensation qu'elle approchait de l'irrévocable paix, du sommeil définitif et où elle ne souffrirait plus, augmenta quand elle fut descendue de voiture et qu'ayant contourné le jardin de la villa Torlonia, elle se trouva devant le petit lac, si grandiose dans sa petitesse par la sauvagerie de son paysage, et, immobile, étonnée même à ce suprême instant par la magie de cette vision subite, elle s'arrêta parmi les roseaux tout fleuris de leurs aigrettes roses, entre les lames tordues de deux aloès, pour regarder cet étang qui allait devenir sa tombe, et elle murmura :

— « Comme c'est beau !... »

La surface du lac se développait, en effet, si parfaitement paisible qu'à peine, par intervalles, une ride lente et silencieuse plissait l'eau noire, comme épaisse, comme lourde, que des joncs envahissaient et sur laquelle de longues feuilles de plantes aquatiques étalaient leur verdure sombre. Et c'était partout autour de la jeune fille une floraison énorme, comme une forêt de ces gigantesques roseaux roses, tandis que de l'autre côté les pins d'Italie se profilaient, étageant, aplatissant leurs bouquets noirs sur le ciel d'un bleu d'outremer où le soleil commençait de s'abaisser, car il était déjà plus de cinq heures, et une brume vague floconnait sur le lac, — une brume, non, — une buée, une vapeur de vapeur, de quoi fondre et comme ouater ce que l'eau morte aurait eu de trop métallique. Pas un souffle de vent ne faisait trembler les minces roseaux à travers les tiges desquels montaient les innombrables coassements des rainettes cachées dans les herbes. Quelquefois une de ces bêtes plongeait dans le lac. Le bruit d'une pierre qui tombe à l'eau, un clapotement, le frisson d'une ride plus profonde, — et le miroir du vaste étang reprenait son aspect d'un charme à la fois délicieux et sinistre. A d'autres moments, des corbeaux s'envolaient dans le ciel avec de grands cris. Ils allaient se poser sur une prairie à gauche, vers laquelle se dirigeait une allée bordée de roses, par laquelle Alba était arrivée, et elle avait cueilli machinalement quelques-unes de ces fleurs dont elle avait paré son corsage, par un dernier instinct de jeunesse et de coquetterie même dans la mort !... Cette fin d'après-midi si pure, ce lac presque fantastiquement immobile, cet horizon tragique avec un je ne sais quel caractère irrémédiable répandu sur toutes choses, — tout dans le mélancolique décor de cette minute suprême s'harmonisait avec les pensées de la jeune fille, et d'une façon si complète, qu'elle en demeura comme ravie. Il y avait dans l'atmosphère humide qui peu à peu la

pénétrait un charme de mortel endormement auquel elle s'abandonna toute songeuse, presque avec une volupté physique, la volonté abolie, buvant par tout son être les effluves fiévreux de cet endroit, un des plus funestes à cette époque et à cette heure de toute cette dangereuse côte, jusqu'à ce qu'un frisson de froid la secoua tout d'un coup sous la mince étoffe de son corsage d'été. Ses épaules se ramassèrent, ses dents se serrèrent, et cette impression de malaise subit fut comme un signal d'agir. Elle reprit une autre allée de rosiers en fleurs pour gagner un point de la berge, nettoyé de végétation, où se dessinait la forme d'une barque. Elle eut tôt fait de la détacher, et, manœuvrant les lourds avirons de ses mains délicates, elle s'avança jusqu'au milieu du lac.

Quand elle fut dans l'endroit qu'elle croyait le plus profond et le plus apte à son dessein, elle cessa de ramer. Là, par un soin enfantin qui la fit sourire elle-même, tant il trahissait d'ordre instinctif et puéril à un si solennel instant, elle rangea son chapeau, son ombrelle et ses gants sur une des planches transversales du bateau. Elle avait, pour remuer les lourds avirons, fait un grand effort, en sorte qu'elle se trouvait tout en nage. Un second frisson la saisit, comme elle disposait ces menus objets, si aigu, si glacé, si profond cette fois, qu'elle s'arrêta de son geste. Elle demeura immobile à rêver indéfiniment, les yeux fixés sur l'eau dont les ondulations frémissaient, de plus en plus amorties et lentes, autour de la barque. Au dernier moment elle se sentait revenir au cœur, non pas l'amo r de la vie, mais la tendresse pour sa mère. Tout le détail des menus événements qui allaient suivre son suicide se poignait maintenant devant sa pensée. Elle se voyait s'élançant dans cette eau profonde qui se refermerait sur sa tête. Tout serait fini pour sa souffrance à elle, mais pour Mme Steno ?... Elle voyait le cocher s'inquiétant de son absence, sonnant à la porte de la villa Tor-

lonia, les domestiques en quête. Le bateau détaché raconterait assez où il fallait la chercher et son action. La comtesse saurait qu'elle s'était tuée ? Elle voudrait savoir aussi la cause de cette fin désespérée. La terrible physionomie de Lydia Maitland apparut à la jeune fille. Elle comprit que cette femme haïssait trop son ennemie pour ne pas l'éclairer sur les affreuses circonstances qui avaient précédé ce suicide. Le cri si simple et d'une signification si effrayante, tant il avait été glapi d'un accent féroce : « Vous l'avez fait exprès !... » revint à la mémoire d'Alba. Elle vit sa mère apprenant que sa fille avait tout deviné, tout vu. Elle l'avait tant admirée, cette mère, elle en avait été si gâtée, si caressée ! Elle la chérissait tant encore ! De même qu'elle n'avait pu supporter l'idée de continuer à vivre dans l'intimité des Maitland, après ce qu'elle avait regardé de ses yeux à travers le judas du panneau vitré, elle ne put supporter non plus de seulement penser au poids de remords que son suicide ainsi commenté mettrait sur la conscience de cette mère adorée... Le souvenir de Dorsenne lui revint au même instant, et l'idée de ce que le jeune homme sentirait lui aussi à la nouvelle de ce suicide, qui avait succédé si vite à leur entretien. Il s'en croirait seul responsable et ce ne serait pas juste !... — Alors, comme un troisième frisson de froid l'avait parcourue des pieds à la tête, Alba se prit à penser qu'elle avait là une autre chance, et aussi certaine, de mourir sans que personne au monde pût soupçonner que sa mort fût volontaire. Elle se rappela qu'elle se trouvait dans un des coins le plus redoutés de la campagne Romaine. Qu'elle avait déjà connu de personnes enlevées en quelques jours par la fièvre pernicieuse contractée ainsi à des endroits semblables, à cette heure et dans cette saison, notamment un de ses amis préférés, un des Bonaparte établis à Rome, emporté si vite pour être venu chasser ici tout en sueur ! Si elle essayait, elle, de prendre exprès ce même mal ?... Et voici qu'elle rama de nouveau pour

s'échauffer davantage. Puis quand elle sentit son front moite de ce second effort, elle défit sa jaquette et sa chemisette, elle mit à nu son cou, sa jeune poitrine, sa gorge virginale, et elle s'étendit sur le bateau, laissant l'air humide l'envelopper, la baigner, la glacer, implorant l'entrée dans son sang du germe funeste et libérateur, possédée d'un enivrement à la fois et d'un alanguissement. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, à demi évanouie, comme pâmée dans cette atmosphère de plus en plus chargée de miasmes à mesure que le soleil tombait? La fuite des minutes n'était marquée pour elle que par la sensation de plus en plus répétée du frisson qui se changeait en un froid intense, et elle sentait avec un obscur et douloureux délire que son vœu était exaucé et que la terrible fièvre s'insinuait en elle. Un cri qu'elle entendit la fit se relever toute glacée et reprendre les rames. C'était le cocher qui, ne la voyant pas revenir, était descendu de la voiture, et il hélait la barque à tout hasard. Lorsqu'elle descendit sur la berge et qu'il la vit si pâle, cet homme, qui était au service de la comtesse depuis des années, ne put s'empêcher de lui dire avec la familiarité d'un serviteur italien :

— « Vous avez pris froid, mademoiselle, et cet endroit-ci est tellement malsain... »

« En effet, » répondit-elle, « j'ai eu un petit frisson... Ce ne sera rien. Rentrons vite. Surtout ne raconte pas que je suis montée en barque. Tu me ferais trop gronder... »

Alba Steno est morte de la fièvre qu'elle a volontairement gagnée; c'est le sujet de la suprême conversation de Julien Dorsenne et du marquis de Montfanon, dans les jardins du Vatican; tous deux se demandent s'ils n'ont pas une part de responsabilité dans cette mort.

ÉPILOGUE.

. . . .

« Et c'est tout de suite après cette conversation que la

pauvre est partie pour sa promenade à Porto où elle a pris cette fièvre pernicieuse?... » demanda Montfanon.

— « Tout de suite, » répondit Dorsenne, « et ce qu'il y a d'horrible pour moi, c'est que je ne peux pas douter qu'elle ne soit allée là exprès... J'avais été si troublé de notre entretien que je ne me sentis pas la force de quitter Rome le soir même comme je le lui avais annoncé... Après beaucoup d'hésitations, — vous les comprendrez maintenant que je vous ai tout raconté, — je retournai à la villa Steno vers les six heures. Pour lui parler, mais de quoi? Est-ce que je savais?... C'était bien fou. Car son innocent aveu ne comportait que deux réponses, ou celle que je lui avais faite ou une demande en mariage... Ah! Je ne raisonnais pas tant. J'avais peur... De quoi encore? Je ne savais pas davantage... J'arrive donc à la villa, où je trouve la comtesse, gaie et rayonnante comme à son habitude, et en tête-à-tête avec son Américain. « Voilà bien ma fille, » me dit-elle à ma première question. « Elle a refusé de venir à « l'ambassade d'Angleterre où elle se serait amusée, et « elle est allée se promener toute seule et rêvasser « dans la campagne... Si vous voulez l'attendre?... » Et j'ai attendu jusqu'à plus de sept heures et demie, occupé à causer comme un visiteur ordinaire, quand j'avais l'envie, presque le besoin, de crier à cette inconsciente qui ne s'apercevait même pas comme le temps passait : « Mais, malheureuse, ton enfant « souffre à cause de toi. Elle fuit sa maison pour vous « fuir, et tu ne t'en doutes même pas!... » Enfin elle commença de s'inquiéter tout de même, et moi, ne voyant personne revenir, je pris congé, le cœur si serré que c'est à croire aux pressentiments... La voiture d'Alba s'arrêtait devant la porte juste au moment où je sortais... Elle était pâle, d'une pâleur sinistre, presque verte, qui me fit lui dire en l'abordant : « D'où venez-vous? » comme si j'en avais le droit. Sa bouche, déjà décolorée, frémit pour me répondre. Quand je sus où elle avait passé cette heure du coucher du soleil, et

près de quel lac, le plus malsain peut-être des environs : « Mais quelle imprudence !... » lui dis-je... Je verrai toute ma vie le regard qu'elle eut à cette minute pour me répondre : « Dites quelle sagesse, et souhaitez-moi d'avoir pris la fièvre et d'en mourir... » Vous savez le reste, et comment son vœu s'est trop exactement réalisé. Elle l'avait prise en effet, cette fièvre, et si aiguë qu'elle a été emportée en moins de six jours... Et je ne peux pas avoir de doute là-dessus, après ce dernier mot. C'est un suicide. Elle a poussé vers moi, avant de mourir, un dernier appel... Je ne l'ai pas compris, et elle est allée chercher la seule forme de mort qui ne permît pas au monde et surtout à sa mère de deviner la vérité... Je pouvais l'empêcher, et je ne l'ai pas fait... »

— « Et cette mère, » demanda Montfanon, « a-t-elle enfin compris ? »

— « Absolument rien, » répondit Dorsenne. « C'est inconcevable, mais c'est ainsi. Ah ! Elle est vraiment la digne amie de ce brigand de Hafner à qui la rupture du mariage de sa fille n'a pas fait perdre le nord, malgré sa déconvenue. Car j'oubliais de vous dire qu'il vient de vendre le palais Castagna à une société anonyme, pour en faire un hôtel meublé !... Je ris, » continua-t-il avec une âcreté singulière, « pour ne pas pleurer, car j'arrive au plus navrant... Savez-vous où j'aurai vu ce pauvre visage d'Alba Steno pour la dernière fois ? C'était il y a trois jours, le lendemain de sa mort, et à cette heure-ci. J'étais allé prendre des nouvelles de la comtesse. Elle recevait !... « Voulez-vous lui dire adieu ? » me demanda-t-elle. « Ce bon Lincoln est en train de lui « mouler la figure pour me la garder. » Et je suis entré dans la chambre où la morte reposait. Elle avait les yeux fermés, les joues creusées et tirées, son joli nez un peu pincé, et autour de son front et dans le pli de sa bouche un mélange d'amertume et de repos que je ne peux pas vous décrire. Et je ne peux pas vous exprimer non plus ce que c'était pour moi de penser : « Si

« tu l'avais voulu, cependant, il y a seulement six fois « vingt-quatre heures, elle vivrait, elle sourirait, elle « t'aimerait ! » L'Américain était auprès du lit qui gâchait son plâtre, tandis que Florent Chapron, toujours fidèle et inconscient, préparait de l'huile pour enduire le visage de la morte, et que cette sinistre Lydia Maitland regardait cette scène avec des yeux qui m'ont fait frissonner en me souvenant de ce que j'ai deviné lors de ma dernière conversation avec Alba... Si elle ne se charge pas de remplacer la Némésis antique et de tout apprendre à la comtesse, je ne m'y connais pas en physionomie ! Pour le moment, elle se taisait encore, et devinez le seul mot que la mère ait trouvé, quand celui à cause de qui sa fille a tant souffert s'est approché de leur commune victime : « Surtout, ne lui cassez pas ses « beaux cils !... » C'est affreux d'ironie, n'est-ce pas ?... Affreux !... »

Le jeune homme se laissa tomber sur un banc en jetant ce cri de détresse et de remords que Montfanon répéta machinalement, comme atterré de la tragique confidence qu'il venait de recevoir : « Oui. C'est affreux !... » Cette causerie si différente de celle qu'ils tenaient quelques semaines auparavant par une claire matinée du début de mai, à l'angle de la rue Borgognona et de la place d'Espagne, avait lieu dans une allée écartée des jardins du Vatican. Montfanon, qui avait reçu le matin la visite de Dorsenne, de nouveau sur le point de retourner à Paris, et définitivement cette fois, avait trouvé l'écrivain si triste qu'il l'avait retenu à déjeuner, puis il l'avait accompagné dans ses courses et conduit enfin dans cet endroit très particulier et très difficile d'accès, avec l'espérance de le relever d'une prostration vraiment effrayante en amusant sa curiosité.

. . . .

Les massifs de sombres chênes verts, cerclés de bordures d'énormes buis taillés uniformément, frémissaient

autour d'eux. Aucune rumeur autre que celle de ces feuillages, mélangée à la plainte monotone d'une fontaine toute proche, ne remplissait cet enclos que cernent les anciens murs de Rome d'un côté, et que surplombe de l'autre l'immobile coupole de Saint-Pierre. Les seuls hôtes du jardin pontifical paraissaient être, avec les deux promeneurs, les dieux de marbre épars dans ces bosquets, débris de l'art païen placés là comme sous l'ombre de la grande Basilique par la fantaisie des papes de la Renaissance, peut-être sur l'ordre de ce Léon X qui tint dans ces jardins sa cour de poètes délicats et de glorieux artistes. Sous l'implacable et déjà torride azur de l'après-midi de juin, ce peuple de blanches statues ajoutait à cette solitude la solennité qui se dégage d'un passé grandiose et ruiné. Ces images des dieux n'avaient-elles pas assisté autrefois à la chute de leur Olympe et de leur culte, pour assister aujourd'hui, muets témoins, à la dépossession du Vicaire de Celui qui les détrôna? Aux angles des allées, des urnes gigantesques, et de marbre aussi, dessinaient leur sveltesse élégante. Des herbes en débordaient, échevelées aux souffles de l'air, verdure plus vivante sur le fond comme mort de la verdure impérissable des buis et des yeuses. Ces jeunes plantes semblaient palpiter et comme souffrir d'être emprisonnées dans cet enclos qui est une prison en effet, — volontaire, mais d'autant plus stricte et plus définitive, — le dernier morceau de sol et de nature laissé à l'auguste vaincu du Vatican. Jamais Montfanon n'avait senti plus qu'en cet instant la poésie de ces jardins, uniques au monde, mais aussi l'enveloppante tristesse qui s'exhale de leurs fontaines mêmes et de leurs terrasses d'où l'on ne voit que la muraille de ronde et aussitôt d'innombrables cheminées d'usine, symbole brutal de la victorieuse activité moderne!...

Puis le marquis de Montfanon s'adresse ainsi à son compagnon :

APPARITION.

Quand je vous disais ma haine pour ces Cosmopolites qui vous ravissaient alors, je m'exprimais mal. Un vieux soldat n'est pas un philosophe. Ce que je haïssais, ce que je hais en eux, c'est que ces déracinés sont presque toujours des fins de races, les consommateurs d'une hérédité de forces acquises par d'autres, les dilapidateurs d'un bien dont ils abusent sans l'augmenter. Ceux dont ils descendent ont travaillé du vrai travail, celui qui additionne sur une même place l'effort des fils à l'effort des parents. C'est ce travail-là qui fait les familles, et les familles font les pays, puis les races... Vos Cosmopolites, eux, ne fondent rien, ne sèment rien, ne fécondent rien. Ils jouissent... Quand cette jouissance-là s'attaque à la sensation et au sentiment, ce n'est que moitié mal. Mais quand elle s'attaque à la pensée, comme chez vous, comme chez tous les dilettantes de votre école, c'est le grand péché intellectuel, un de ceux dont il est écrit qu'ils ne seront pas pardonnés... Je vous ai bien étudié, allez, à travers mes boutades, et, je peux vous le dire, moi qui prie, j'ai prié pour vous souvent, depuis que je vous ai vraiment connu. Vous vous indigniez tout à l'heure, et vous n'aviez pas tort, contre le mot cynique de cette mère inconsciente sur sa fille morte : « Ne lui cassez pas ses « beaux cils... » Et vous, que faites-vous donc avec l'âme humaine sinon d'en lever continuellement des moulages à reproduire, un peu par vanité d'auteur, pas trop, car vous tenez beaucoup moins à vos succès, il faut vous rendre cette justice, qu'à votre volupté d'intelligence?... Mais cette volupté, c'est pour vous le seul motif, le but unique de votre existence et de toute existence, le terme et l'aboutissement de l'univers entier. Des milliers de générations ont souffert, ont pleuré, ont lutté, se sont exterminées pour la joie de ce petit frisson que vous donne votre pensée. A ce petit

frisson, à ce spasme cérébral que vous procure la compréhension, vous avez sacrifié Alba comme vous sacrifieriez votre meilleur ami, votre mère, votre père, s'ils étaient de ce monde. Le bien et le mal, la douleur et la joie, tout est matière pour vous à ce jeu de votre esprit que je trouve aussi monstrueux que celui de Néron faisant brûler Rome; à cet abus du don sacré, duquel il vous sera demandé un compte terrible, à vous comme aux illustres corrupteurs, vos aînés. Car de tous les égoïsmes, celui-là est le pire qui dégrade la plus haute des puissances de l'âme à n'être qu'un outil du plus stérile et du plus inhumain plaisir... »

— « Il y a du vrai dans ce que vous dites, » répondit Dorsenne, « mais vous vous trompez si vous croyez que les intellectuels les plus intransigeants de notre âge n'en ont pas souffert aussi de cet abus de la pensée... Qu'y faire, hélas! C'est la maladie d'un siècle trop cultivé et elle n'a pas de guérison... »

— « Elle en a une, » interrompit Montfanon, « et que vous ne voulez pas voir... Vous ne nierez pas que Balzac fût le plus hardi de vos écrivains modernes, et faut-il que ce soit moi, un ignorant, qui vous cite, à vous, le mandarin du suprême bouton, la phrase qui domine son œuvre : — « *La pensée, principe des maux et des biens,* « *ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la reli-* « *gion...* »? — Tenez, » continua-t-il en prenant tout d'un coup le bras de son compagnon et le forçant de regarder dans une allée transversale à travers les taillis, « le voilà, le médecin qui tient en dépôt le remède à cette maladie de l'âme comme à toutes les autres... Ne vous montrez pas. On aura oublié notre présence... Mais regardez, regardez... Ah! Quelle rencontre!... »

Le personnage qui venait d'apparaître subitement dans le cadre de ce mélancolique jardin désert, et d'une manière comme surnaturelle, tant sa présence faisait un commentaire vivant au discours du passionné gentilhomme, n'était autre que le Saint-Père lui-même.

en train de gagner sa voiture pour sa promenade accoutumée... Dorsenne, qui ne connaissait Léon XIII que par ses portraits, aperçut un vieillard courbé, brisé, dont la soutane blanche brillait sous le manteau rouge, et qui s'appuyait d'un bras à un prélat de sa cour, de l'autre à un de ses officiers. Tout en s'effaçant, comme le lui avait recommandé Montfanon, afin de ne pas attirer de réprimande sur les gardiens, il put étudier à loisir le profil si fin du Souverain Pontife qui s'arrêta devant un carré de roses, à causer familièrement avec un jardinier agenouillé. Il vit le sourire infiniment indulgent de cette bouche spirituelle. Il vit l'éclair de ces yeux qui semblent justifier par leur rayonnement le *lumen in cœlo* appliqué au successeur de Pie IX par une célèbre prophétie. Il vit la main vénérable, cette pâle main diaphane qui se lève pour donner la bénédiction solennelle avec tant de majesté, se dresser vers une splendide rose jaune, et les doigts dégagés de la blanche mitaine pencher la fleur sans la cueillir, comme pour ne pas meurtrir une frêle créature de Dieu. Le vieux pape respira une seconde la jeune rose, et il reprit sa marche vers la voiture dont la silhouette se distinguait vaguement entre les fûts des chênes verts. Les chevaux noirs partirent d'un trot que l'on devina tout de suite extrêmement rapide, et Dorsenne, en se retournant vers Montfanon, aperçut de grosses larmes au bord des paupières de l'ancien zouave qui, oubliant le reste de leur conversation, dit avec un soupir :

— « Et voilà son unique plaisir, à celui qui est pourtant le successeur du premier apôtre : respirer ses fleurs, et faire des lieues en voiture aussi vite que ses chevaux peuvent aller!... On a ménagé quatre malheureux kilomètres d'une route carrossable qui revient en lacet sur elle-même, au pied de la terrasse où nous étions il y a une demi-heure... Et il va, il va, se donnant ainsi un peu de l'illusion du vaste espace qui lui est interdit... J'ai vu bien des spectacles tragiques dans ma vie. J'ai fait la guerre et j'ai passé une nuit entière

blessé sur un champ de bataille couvert de neige, parmi les morts, frôlé par les roues de l'artillerie des vainqueurs qui défilaient en chantant... Rien ne m'a ému comme cette promenade de ce vieillard qui n'a jamais proféré une plainte et qui n'a plus à lui que cet arpent de terre où se mouvoir librement... Mais il y a un mot magnifique que le saint homme a écrit de sa main un jour au bas de son portrait pour un missionnaire. Il est de Tertullien. Ce mot explique seul sa vie : *Debitricem martyrii fidem*, la foi est obligée au martyre. »

— « *Debitricem martyrii fidem*, » répéta Dorsenne ; « que c'est beau, en effet. » Et il ajouta d'une voix profonde : « Vous avez malmené bien rudement les dilettantes et les sceptiques tout à l'heure. Mais pensez-vous qu'il y en ait un seul qui refusât le martyre s'il devait en même temps avoir la foi ?... »

Jamais Montfanon n'avait entendu le jeune homme prononcer une phrase pareille et d'un tel accent. L'image lui revint, par contraste, du Dorsenne fringant et petit-maître, du dandy de lettres si gaiement sophiste et rieur, pour qui l'antique et vénérable Rome n'était qu'une ville de plaisir, une *Cosmopolis* plus paradoxale que Florence, que Nice, que Biarritz, que Saint-Moritz, que telle et telle autre ville d'hiver ou d'été internationale. Il sentit que, pour la première fois, cette âme était touchée dans sa profondeur. La mort tragique de la pauvre Alba allait devenir dans la conscience de l'écrivain le point de remords autour duquel se referait la vie morale de cet être supérieur et incomplet, exilé jusqu'ici de l'humanité simple par le plus invincible orgueil de l'esprit. Comme Montfanon était, en même temps qu'un chrétien très fervent, un ami très tendre, il comprit que toute nouvelle parole ferait du mal à ce cœur si blessé. Il eut peur de l'avoir sermonné déjà trop durement. Sans rien répliquer, il prit donc sous son bras le bras du jeune homme, et il le serra d'une pression silencieuse, en mettant dans cette virile

caresse toute la chaude et discrète pitié d'un frère aîné.

Une idylle tragique.

« *Toutes leurs idylles sont des idylles tragiques* », dit l'auteur, parlant de certains caractères d'hommes, et, dans ce roman, qui est une émouvante tragédie de l'amitié, c'est un de ces caractères qu'il peint avec une science raffinée sous le nom de Pierre Hautefeuille ; il le met en opposition avec le Provençal Corancez, comme on oppose la Tragédie à la Comédie.

Il jette en pleine vie cosmopolite exaspérée, au milieu du tourbillon des plaisirs les plus aigus, des frivolités les plus dangereuses, un homme jeune, tendre, de cœur droit, d'amitié parfaite, d'âme pure et sentimentale ; aussi, fatalement, l'idylle, qui naît dans le cœur de cet être particulièrement sensible et honnête, tournera à la tragédie, sous l'ombre inexorable du destin antique.

Laissant de côté l'amitié d'Olivier du Prat pour Pierre Hautefeuille et le sanglant sacrifice qui en résulte, nous nous arrêterons à l'un des plus pittoresques passages du volume ; c'est celui où tout un groupe de ces cosmopolites, arrivant de Cannes dans le bateau de l'Américain Marsh, le yacht la *Jenny*, débarquent à Gênes pour le mariage secret de la marquise vénitienne Andriana Bonaccorsi et du Provençal Marius Corancez. Il y a là, en dehors des fiancés, miss Florence Marsh, nièce de Marsh, Pierre Hautefeuille et la baronne Elisabeth ou Ely de Carlsberg ; ils se rendent à l'antique palais génois du prince Paolo Fregoso, dans la chapelle duquel le vieil abbé dom Fortunato Lagumina doit marier Andriana Bonaccorsi et Corancez en mariage secret (*il matrimonio segreto*).

« IL MATRIMONIO SEGRETO ».

Le landau venait de s'arrêter devant la haute porte d'un palais à péristyle de marbre, comme ses voisins, et peint comme eux de couleurs vives. Un énorme blason sculpté, sur les balustres du balcon, au premier étage, montrait les trois étoiles de Fregosi, très con-

nues autrefois dans toute la Méditerranée, quand les vaisseaux de la République tenaient la mer contre les Pisans, les Vénitiens, les Catalans, les Turcs et les Français. Un concierge vêtu d'une longue livrée à boutons armoriés, couverte de taches, et qui manœuvrait une canne colossale à pomme d'argent, introduisit les arrivants sous la voûte d'un vestibule d'où partait un escalier énorme. Au fond verdoyait un jardin intérieur, planté d'orangers. Les fruits mûrs brillaient dans le feuillage sombre qui laissait voir une grotte artificielle, peuplée de gigantesques divinités. Plusieurs sarcophages décoraient cette entrée où se respirait l'air de magnificence et de délabrement habituel aux vieilles demeures d'Italie. Sur les marches usées de l'escalier, combien de générations avaient passé, depuis que le caprice d'un décorateur génial avait dessiné les moulures blanches sur fond jaune dont s'ornaient les caissons! Combien de visiteurs avaient débarqué ici des colonies lointaines avec lesquelles commerçait la grande République! Mais aucun défilé depuis trois siècles n'avait été plus singulier que celui de cette grande dame vénitienne venue de Cannes sur le yacht d'un Américain, pour épouser un gentillâtre ruiné de Barbentane, assistée d'une jeune fille Américaine et d'une Autrichienne, archiduchesse morganatique, accompagnée elle-même d'un Français de la plus simple, de la plus provinciale tradition française!

— « Ce n'est pas une noce banale que ma noce, tu l'avoueras... » dit Corancez à Hautefeuille, en suivant du regard les trois femmes derrière lesquelles son ami et lui s'attardaient. « N'est-ce pas que ma fiancée est délicieusement jolie, ce matin ? » continuait-il. « Mais chut! Voici le vieux prince en personne, et avec lui dom Fortunato... »

En haut de l'escalier, à la porte d'une haute galerie vitrée, deux vieillards se tenaient en effet, que l'on aurait pu croire échappés l'un et l'autre de quelqu'une des toiles où Longhi a fixé d'un pinceau si léger, si

juste, le pittoresque jovial de la vieille Italie. L'un était l'abbé Lagumina, tout grêle, tout petit, avec de pauvres jambes d'une maigreur de squelette, prises dans des culottes et des bas qui flottaient autour. Son torse de demi-bossu se drapait dans une longue redingote ecclésiastique. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, indéfiniment, par timidité, en saluant de la tête, et sa physionomie était si fine, si pétrie d'intelligence, que l'on oubliait la laideur du nez démesuré et de la bouche édentée pour ne plus voir que cette expression. L'autre était le prince Paul Fregoso, le plus célèbre descendant de cette illustre lignée dont les hauts faits sont inscrits au livre d'or des guerres étrangères et au livre d'airain, hélas! des guerres civiles de Gênes. Le prince devait ce nom de Paul, héréditaire dans sa famille, au souvenir légendaire du célèbre cardinal Fregoso qui, chassé de la ville, tint longtemps la mer comme pirate. Le dernier petit-neveu de cet étrange héros était un géant aux larges traits, a x beaux yeux noirs brûlants, mais dont les pieds et les mains étaient déformés par la goutte. Presque plié en deux sur une canne à bout de caoutchouc, sordidement vêtu d'une jaquette délabrée, le prince Paul révélait par sa haute mine le descendant des doges. Il parlait de cette voix profonde, ample, caverneuse, où se reconnaît la vigueur dans un âge très avancé. Il avait soixante-quatorze ans.

— « Mesdames, » disait-il, « vous voudrez bien m'excuser de n'avoir pu descendre ce diabolique escalier pour aller à votre rencontre, comme c'était mon devoir, et vous ne croirez pas à l'épigramme que nos ennemis de Toscane ont répandue contre nous : « A « Gênes, air sans oiseaux, mer sans poissons, montagnes « sans bois, hommes sans respect... » Vous voyez nos oiseaux, » et il montra, par la fenêtre, des mouettes qui planaient au-dessus du port en quête de quelque proie. « J'espère, si vous me faites l'honneur de déjeuner avec moi, vous prouver que nos rougets valent ceux de Livourne... Et vous permettez ? Nous allons passer tout

de suite dans une autre galerie, où il y a une cheminée, et, dans cette cheminée, du bois qui vient de ma villa, derrière la porte Romaine. Par cette tramontane, il nous faut, à nous, du feu, beaucoup de feu, dans ces grandes salles où nos pères vivaient avec un *scaldino*... Le premier respect, c'est celui de la santé de ses hôtes! Madame la baronne, madame la marquise, miss Marsh... » Il saluait chacune des trois dames, avec un mélange inexprimable d'aisance et de cérémonie... « L'abbé va vous montrer le chemin... Moi je vous suivrai comme un malheureux *gancio di mare*... C'est cette difforme et pauvre bête que vous appelez en français un crabe, messieurs, » conclut-il en s'adressant à Corancez et à Hautefeuille, qu'il fit passer devant lui, pour se traîner, de son pauvre pas d'infirme, jusque dans un salon un peu moins grand que la galerie. Un misérable feu de fagots humides brûlait, avec force fumée, dans une cheminée mal construite. Mais une mosaïque de marbres précieux formait le pavé, et toute la voûte était décorée de stucs coloriés et de fresques qui représentaient l'arrivée de Ganymède au festin des dieux. C'était une peinture légère et heureuse, d'un éclat jeune encore, avec de beaux longs corps élégants, des caprices exquis de paysage et d'architecture, enfin toute la grâce païenne et délicate des élèves immédiats de Raphaël. Au-dessous étaient appendus quelques portraits. La touche aristocratique de Van Dyck s'y reconnaissait au premier regard. Devant les grandes toiles, sur le parquet, des statues antiques étaient rangées. Des tabourets, jadis dorés, en forme d'X et sans dossiers, achevaient de donner à ce salon une physionomie de musée, qui arracha aux trois femmes cette exclamation :

— « Mais comme c'est beau ! Que de merveilles !... »

— « Regarde le prince, comme il est dégoûté de leur enthousiasme, » dit tout bas Corancez à Pierre. « Tu es aux premières loges pour une comédie que je te recommande. Moi, je te quitte pour aller faire ma cour... Regarde et écoute... Ça vaut la peine... »

— « Vous trouvez cela beau, mesdames ? » disait le prince à la baronne Ely et à miss Marsh, debout à côté de lui, tandis que Mme Bonaccorsi et Corancez causaient dans un coin. « Oui, le plafond n'est pas mal... dans son genre. C'est Jean d'Udine qui l'a peint. Le Fregoso de ce temps-là, le cardinal Paolo, mon parrain d'il y a trois cents ans, lequel fit de la piraterie, s'il vous plaît, — avant le chapeau, s'entend, — fut jaloux des Pierino del Vaga du palais Doria. Il fit venir un autre élève de Raphaël, celui qui avait aidé le maître au Vatican... Tous ces dieux ont leur histoire. Ce Bacchus, c'est le cardinal lui-même, et cet Apollon sans autre vêtement que sa lyre, son coadjuteur... Ne vous scandalisez pas trop, dom Fortunato... Mais il est parti pour aller se préparer à sa messe : *meno male*... Ces Van Dyck non plus ne sont pas mal, dans leur genre... Ils ont leur histoire aussi. Regardez cette belle dame, avec son sourire si fin, si mystérieux. Elle tient un œillet rouge à la main sur une robe verte et, si vous pouviez lire les lettres entrelacées sur sa ceinture, vous y liriez cette devise : *Ora e sempre*, — maintenant et toujours... A présent, regardez ce jeune homme, avec le même sourire, la même étoffe verte de son pourpoint, le même œillet et le même chiffre à la ganse de sa toque posée sur la table. Ils se sont fait peindre ainsi, dans le même costume, parce qu'ils s'aimaient. Le jeune homme était un Fregoso, la dame une Alfani, donna Maria Alfani... Cela se passait pendant l'absence du mari, prisonnier chez les Algériens ; tous les deux croyaient bien qu'il ne reviendrait jamais... *Chi non muore, si revede*, disait volontiers le cardinal... Qui ne meurt pas se revoit toujours... Le mari est revenu et les a tués... On cachait leurs portraits dans la famille. Moi, je les ai mis là... »

Les deux grandes toiles, conservées fraîches par un long exil loin de la lumière, souriaient aux visiteurs, de ce sourire énigmatique dont avait parlé le vieux collectionneur.

— « Voilà deux portraits, » répondit miss Marsh « que

mon oncle paierait bien cher. Il aime tant à rapporter des bibelots de ce genre lorsqu'il revient du Vieux Monde. C'est ce qu'il appelle ses *scalps*... Mais vous y tenez sans doute beaucoup, mon prince? Ce sont de si admirables œuvres d'art!... »

— « J'y tiens, parce qu'elles me viennent de ma famille, » répondit Fregoso. « Mais ne profanez pas ce grand mot d'art, » ajouta-t-il solennellement. « Ici et là, » et il montra la voûte et les tableaux, « c'est tout ce que vous voudrez : de la brillante décoration, de l'histoire intéressante, de l'anecdote curieuse, de la peinture de mœurs exacte, de la psychologie instructive, comme on dit aujourd'hui. Ce n'est pas de l'art... Il n'y a jamais eu d'art ailleurs qu'en Grèce, souvenez-vous de cela, mademoiselle, et, parmi les modernes, une fois : chez Dante Alighieri... »

— « Alors vous préférez ces marbres à ces tableaux? » dit Mme de Carlsberg, que l'accent de cette sortie avait amusée.

— « Ces marbres-ci? » répliqua le collectionneur. Il regarda autour de lui les blanches statues rangées le long des murs, et les grandes lignes de son puissant visage se contractèrent en une mimique de mépris. « Ceux qui les ont achetés ne soupçonnaient même pas ce que c'est que l'art grec. Ils en étaient juste au même point que les ignorants qui ont ramassé les médiocrités de la Tribune ou du Vatican... »

— « Comment? » interrompit Mme de Carlsberg, « mais à la Tribune il y a la Vénus de Médicis, et au Vatican l'Apollon et l'Ariane... »

— « La Vénus de Médicis, » s'écria Fregoso avec colère. « Ne me parlez pas de la Vénus de Médicis!... Tenez, » et il montra de ses vieux doigts goutteux une des statues : « la reconnaissez-vous, votre Vénus? C'est le même corps frêle et maniéré, le même geste des bras, le même petit Amour à ses pieds qui chevauche un dauphin joueur, et c'est, comme l'autre, une basse copie, faite au goût de l'époque romaine, du chef-

d'œuvre de Praxitèle... Est-ce que vous voudriez, chez vous, d'une de ces reproductions de *la Nuit* qui peuplent les boutiques des marbriers Toscans?... Des copies, je vous le répète, des copies, encore des copies, — et faites par quels manœuvres! — voilà ce que vous admirez, à Florence, à Rome, à Naples... Tous ces empereurs et ces patriciens romains, qui peuplaient leurs villas avec des reproductions des chefs-d'œuvre grecs, étaient des barbares, et ils vous ont légué l'ombre d'une ombre, une parodie de ce que fut la Grèce, la vraie, celle que Pausanias a pu visiter... Cette Vénus, mais c'est une jolie baigneuse, qui se sauve pour mieux se faire désirer. Elle est coquette. Qu'a-t-elle de commun avec l'Anadyomène, avec cette Aphrodite qui incarnait en elle toutes les énergies aimantes du monde, et dont le temple était interdit aux hommes, avec la déesse qu'on appelait aussi l'*apostrophia*, la préservatrice?... Et votre Apollon? Regardez son sosie... N'est-ce pas qu'il rappelle, à les confondre, celui du Belvédère que Winckelmann admirait tant?... C'est encore la copie romaine d'un marbre de Scopas... Mais quel rapport y a-t-il entre ce bellâtre académique et le terrible dieu de l'Iliade, tel que nous le montre le fronton d'Olympie?... Là-bas, c'est l'incarnation de la lumière terrible, meurtrière, tragique. On y sent le voisinage de l'Orient et de l'Égypte, les puissances dévoratrices du Soleil, le souffle torride du désert. Et pas un coup de ciseau original sur ces marbres, rien qui révèle la main de l'artiste, derrière la main l'œil, derrière l'œil l'âme, et derrière l'âme la cité, la race, toutes les vertus qui font de l'art une chose auguste et sacrée, la fleur divine de la vie humaine!... »

Le vieillard avait parlé avec une exaltation singulière. La noble manie intellectuelle transfigurait en ce moment son visage flétri. Soudain le bonhomme un peu comique et familier qui était en lui prit sa revanche. Sa bouche aux lèvres trop longues fit une lippe bouffonne, et, menaçant de son doigt noueux une des

statues, une Diane reconnaissable à son carquois et dont le visage, blanc sur certaines parties, jaunâtre sur les autres, trahissait la restauration :

— « Et les gueuses ne sont pas même intactes !... Ce sont des copies et des copies réparées. Voyez-moi plutôt celle-ci ?... Ah ! coquine, si tu en valais la peine, tu ne garderais pas ce nez-là ! Bon ! » ajouta-t-il comme un domestique ouvrait la double porte qui terminait la galerie, « cheval de race n'a pas besoin d'éperon : dom Fortunato est déjà prêt. » Et, s'avançant vers Andriana Bonaccorsi : « Madame la marquise me fera-t-elle l'honneur d'accepter mon bras pour aller à l'autel ? Mon âge me donne le droit de jouer le rôle de père, et si je ne marche pas vite, il faut m'excuser : le poids des années est le plus lourd de ceux que l'homme peut avoir à porter. Je vais vous servir de bedeau, » ajouta-t-il en se tournant vers Corancez et esquissant le geste de frapper sur le sol avec sa canne. Puis, revenant à sa compagne dont il sentait tressaillir le bras : « Voyons, ne soyez pas si émue, » fit l'excellent homme à voix basse. « J'ai bien étudié votre Corancez depuis quelques jours : c'est un cœur d'or et si loyal !... »

. . . .

— « Vous ne pouvez pas comprendre cela, » disait miss Marsh à Hautefeuille, « vous qui êtes d'un vieux pays... Mais pour moi qui suis d'une ville à peine plus âgée que moi-même, c'est un ravissement que ces visites dans des palais comme celui-ci où tout parle d'un très ancien passé. »

— « Hélas ! mademoiselle, » répondait Hautefeuille, « il y a quelque chose de plus pénible que d'habiter un pays trop neuf, c'est d'en habiter un qui veut se faire neuf à tout prix, quand il était plein de ces reliques du passé, d'un glorieux passé, un pays où l'on s'acharne à tout détruire ! C'est la folie de la France depuis cent ans... »

— « Hé ! c'est aussi la folie de l'Italie depuis vingt-cinq, » reprit l'Américaine : « mais nous sommes-là, »

ajouta-t-elle gaiement, « pour tout acheter et tout sauver... Oh! l'adorable chapelle, regardez... Eh bien! je parie que ces fresques finiront à Marionville ou à Chicago. »

Et elle montrait à Pierre les peintures murales de l'oratoire où était entré le cortège. Cette petite pièce, où le cardinal-pirate avait sans doute officié, était décorée, de la base à la voûte, par une vaste composition symbolique, œuvre d'un de ces maîtres inconnus comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie. Partout ailleurs ils seraient célèbres. Mais là, comme le disaient les soldats de la fameuse charge, ils sont trop! Ce peintre, influencé par les merveilleuses fresques dont Lorenzo Lotto a paré la chapelle Suardi à Bergame, avait représenté au-dessus de l'autel un Christ debout, ouvrant ses mains. De l'extrémité de chacun des doigts du Sauveur partait un sarment de vigne qui s'étalait, qui s'allongeait jusqu'à la voûte, chargé de raisins. Ces sarments se recourbaient tous en lunettes pour encadrer, d'un côté, cinq figures de saints, et, de l'autre, cinq figures de saintes. Au-dessus de la tête du Christ, cette inscription: « *Ego sum vitis, vos palmites...* « *Je suis la vigne, vous êtes les rameaux,* » donnait à cette fantaisie décorative sa justification évangélique. Sur les murs et dans des compartiments dessinés par des colonnades se voyaient les épisodes principaux de la légende de saint Laurent, le patron de la cathédrale de Gênes: — Decius égorgeant l'empereur Philippe dans sa tente; — le jeune fils de l'empereur mort donnant à Sixte les trésors de son père, pour être distribués aux pauvres; — Sixte conduit au martyre et suivi par Laurent qui lui criait: « Où vas-tu, père, sans ton « fils? Où vas-tu, prêtre, sans ton diacre? » — Laurent lui-même recevant les trésors à son tour et les confiant à la pauvre veuve; — puis Laurent emprisonné et convertissant l'officier de garde; — Laurent dans les jardins de Salluste, y réunissant les pauvres, les aveugles et les boiteux, et disant à Decius: « Voici les

« trésors de l'Église » ; — Laurent parmi les flammes sur une couche de feu... Le pittoresque des costumes, le caprice des architectures, l'opulence du paysage, l'ampleur du dessin et la chaleur du coloris révélaient l'influence vénitienne, mais atténuée, adoucie par l'usure du temps qui avait effacé le trop vif éclat, estompé les ardeurs trop chaudes de cette peinture. Elle avait pris des tons légers de tapisserie qui achevaient de donner à ce mariage, célébré dans le vieil oratoire de ce vieux palais, chez un vieux prince génois, par un vieux prêtre un peu gallophobe, le caractère d'une fantaisie à la fois délicieuse et falote. L'ultramoderne Corancez, agenouillé à côté de l'héritière des doges, avec dom Fortunato pour les bénir, dans ce décor du XVIe siècle, c'était un de ces paradoxes comme la réalité seule ose en fournir, à ne pas y croire. Et à ne pas y croire non plus, la naïveté de l'abbé, cet admirateur passionné du comte Camille, débitant aux fiancés, avant de les unir, un petit discours en français, — il avait tenu, malgré ses rancunes politiques, à faire cette gracieuseté à l'étranger qu'il mariait à sa chère marquise :

— « Noble dame, noble seigneur, je ne vous dirai que peu de mots. Oiseau qui ne chante pas ne donne pas d'augure. Vous allez, noble dame, épouser devant Dieu ce noble seigneur. Noble seigneur, vous allez épouser devant Dieu cette noble dame. Il me semble qu'en consacrant l'union d'un grand nom vénitien et d'un grand nom français, j'appelle une fois de plus la faveur de Celui qui peut tout sur l'accord de ces deux pays qui devraient n'en faire qu'un par le cœur : notre chère Italie, noble dame, votre belle France, noble seigneur... L'Italie, elle est semblable à cette figure qu'un maître de génie a peinte sur le mur de cette chapelle. C'est d'elle que sont sortis, comme d'une vigne féconde, ces deux jeunes rameaux de la race latine, la fière Espagne et la brillante France. La même sève vigoureuse soutient ces trois nations.

Puissent-elles être unies un jour, comme une mère est unie avec ses deux filles, comme elles sont déjà unies par la parenté des langues, par la communauté de la religion, unies comme vous allez l'être, noble dame et noble seigneur, d'un lien d'amour que rien ne saura jamais briser. Ainsi soit-il. »

Toute la noce donc — pour employer la bourgeoise expression du Méridional qualifié de « grand nom de France » par l'abbé Lagumina — s'était engagée à la suite de Fregoso dans un escalier plus étroit, qui menait à l'appartement privé du collectionneur. Il marchait le premier maintenant, jaloux de montrer la route. Comme il arrive dans ces grandes demeures italiennes, les pièces d'habitation étaient aussi petites que les salles de réception étaient vastes et magnifiques. Le prince vivait ainsi, lorsqu'il était seul, dans quatre chambres étriquées et dont le mobilier sommaire attestait le stoïcisme physique du vieillard, grisé de chimères, indifférent au bien-être comme à la vanité. Mais sur les murs étaient placés les quelques fragments qui composaient son vrai musée, — vingt ou vingt-cinq, pas plus. — Au premier regard, cette collection Fregoso, célèbre dans les deux mondes, était constituée par des débris informes et d'une rudesse de facture qui devait produire sur tout ignorant l'impression qu'ils avaient produite sur Corancez. A force d'étudier l'art antique, Fregoso en était arrivé à n'aimer plus que les marbres d'avant Phidias, ces reliques du VIe siècle, où palpite, où se révèle toute la Grèce primitive et héroïque, celle qui arrêta l'invasion d'Asie par la seule vertu de l'élite, de la race supérieure, mise en présence des races inférieures et de leurs hordes innombrables. Devenu le plus passionné des archéologues, après avoir été le plus actif des conspirateurs, le grand seigneur génois habitait parmi les dieux et les héros de cette Hellade lointaine, comme s'il eût été un contemporain du célèbre soldat sculpté sur la stèle d'Aristion. A peine le dernier

de ses invités eut-il passé le seuil de la première pièce qui lui servait d'ordinaire de fumoir, il sembla que, par miracle, le podagre se fût soudain rajeuni. Sa taille s'était redressée, ses pieds ne traînaient plus sur le parquet un poids aussi lourd. Son démon, comme eussent dit ses chers Athéniens, s'était emparé de lui, et il commençait d'expliquer son musée avec une flamme dont il était impossible de sourire. Sous sa parole ardente, le marbre mutilé s'animait, vivait. Il le *voyait* dans toute sa fraîcheur d'il y a deux mille quatre cents ans, et, par un irrésistible hypnotisme, sa vision se communiquait aux plus sceptiques de ses auditeurs :

— « Voilà, » disait-il, « les plus vénérables des images... Ce sont trois statues d'Héra, trois Junons, sous leur forme primitive : l'idole de bois, copiée en pierre par un ciseau qui hésite encore. »

— « Le *xoanon*, » fit Florence Marsh.

— « Vous connaissez le *xoanon* ! » s'écria Fregoso, qui dès lors ne s'adressa plus qu'à la jeune Américaine. « Alors, mademoiselle, vous êtes digne de comprendre la beauté de ces trois exemplaires. Ils sont uniques. Ni celui de Délos, ni celui de Samos, ni celui de l'Acropole ne les valent... Regardez-les tous trois. C'est la vie que vous voyez naître... Ici, le corps est dans sa gaine encore, et quelle gaine ! Rude comme le feutre des grossiers lainages. Il respire pourtant : les seins sont là, les hanches, les jambes... Puis cette étoffe se fait souple, c'est un tissu délicat de laine fine, une longue chemisette fendue qui se prête aux mouvements. La statue s'anime. Elle marche... Admirez l'ampleur de ce torse sous le péplos, cette tunique collante étalée en plis verticaux sur ce côté, en éventail sur l'autre, cette pose de la déesse sur sa jambe droite, la gauche en avant... Elle marche, elle vit... O Beauté !... Et ces Apollons !... »

Il montrait, maintenant, sans pouvoir parler, tant la fièvre de son enthousiasme l'exaltait, trois torses d'une pierre devenue roussâtre à force d'avoir séjourné dans

quelque terrain ferrugineux, sans tête ni bras, montés sur des jambes dont il ne restait que des moignons.

— « Est-ce que ce n'est pas le type de ceux d'Orchomène, de Théra et de Ténéa ? » demanda miss Marsh.

— « Justement ! » reprit le prince avec une joie qui ne se contenait plus. « Ce sont des images funéraires, la statue d'un mort divinisé en Apollon... Et dire qu'il y a des barbares pour prétendre que les Grecs sont allés chercher leur art en Égypte et en Mésopotamie ! Est-ce que jamais un Égyptien, un Asiatique ont eu l'idée de cette cambrure, de ce tour du torse et des reins ? Ils n'ont jamais bien fait que l'homme assis, l'idole hiératique et collée au mur... Et ces cuisses ! Homère prétend qu'Achille sautait cinquante pieds. J'ai fait des recherches exactes : c'est le maximum du saut d'un tigre. Cela nous paraît incroyable. Eh bien ! voilà les outils pour des sauts pareils. Il y faut ces muscles. Tout l'art est là : de beaux membres capables de beaux mouvements. *I moti divini*, disait Leonardo. Mettez cette énergie au service de la cité, et cette cité elle-même, représentez-la par des dieux, par *ses* dieux : vous avez la Grèce... »

— « Et vous avez Venise, vous avez Florence, vous avez Sienne, vous avez Gênes, toute l'Italie ! » interrompit dom Fortunato...

— « L'Italie est l'humble élève de la Grèce, » dit solennellement Fregoso : « elle a quelques touches de la grande Beauté, mais elle n'est pas la grande Beauté... » Puis, mystérieusement : « Ah ! cette fois, il faut fermer les volets et abaisser les rideaux. Dom Fortunato, voulez-vous m'aider ?... »

Quand la nuit fut ainsi produite, le vieillard mit aux mains de l'abbé la bougie allumée, il lui fit signe de le suivre, et, s'avançant vers une tête de marbre, posée sur un piédouche, il dit d'une voix troublée par l'émotion :

— « La Niobé de Phidias !... »

Les trois femmes et les deux jeunes gens aperçurent

alors, à la lueur de la petite flamme, un morceau de marbre réllement informe. Le nez avait été brisé, écrasé. La place des yeux était à peine reconnaissable. Toute une partie de la chevelure manquait. Le hasard de cette épouvantable destruction avait pourtant épargné la lèvre inférieure et le menton. C'est sur cette bouche mutilée et sur ce menton que dom Fortunato, habitué à l'enfantine mise en scène de l'archéologue, fit tomber la lumière :

— « Est-elle admirable de vie et de douleur, cette bouche ! » s'écria Fregoso : « et ce menton, est-il puissant !... Exprime-t-il assez la volonté, l'orgueil, toutes les énergies de la reine qui défia Latone !... Et ces lèvres, entendez-vous le cri qui les traverse ? Suivez cette joue : à ce qu'il en reste, on la retrouve... Et le nez ! Quelle noble forme l'artiste avait su lui donner !... Regardez !... » Il saisit la tête, la mit sous un certain angle, tira son mouchoir, en prit un morceau entre ses deux mains, et il le tendit au bas du front de la statue, à la place où il n'y avait plus qu'une plaie béante dans la pierre. « La voici, cette ligne du nez !... je la vois... Je vois les larmes qui coulent, tenez, là... » Et il mit la tête sous un autre angle. « Je les vois... Allons ! » conclut-il, après un silence et un soupir, « il faut rentrer dans la vie. Relevons les rideaux et rouvrons les volets... » Et, lorsque la lumière du jour fut revenue jouer sur l'informe débris, Fregoso poussa un nouveau soupir ; puis, avisant une autre tête moins complètement ruinée, il la prit, et, s'inclinant devant miss Marsh, dont les connaissances techniques et l'attention avaient flatté délicieusement sa manie :

— « Mademoiselle, » dit-il, « vous méritez de posséder un fragment d'une statue qui ornait l'Acropole... Permettez-moi de vous offrir cette tête, découverte dans les dernières fouilles... Regardez le sourire. » Et la tête, élevée dans les mains du vieillard, souriait, en effet, d'un sourire des joues, inquiétant, à la fois sensuel et mystérieux.

— « C'est le sourire Éginétique, n'est-ce pas ? » dit l'Américaine.

— « Les archéologues le nomment ainsi, » répondit le prince, « à cause des marbres du célèbre fronton. Pour moi, c'est le sourire Élyséen, l'extase qui doit flotter à jamais sur la bouche de ceux qui goûtent l'éternel bonheur, et les dieux et les déesses le révèlent à l'avance à leurs dévots... Rappelez-vous le vers d'Eschyle sur Hélène, mademoiselle. Ce sourire y tient tout entier : *Ame sereine comme le calme des mers...* »

Lorsque les trois femmes et Hautefeuille se retrouvèrent, au sortir de ce fantastique mariage et de cette plus fantastique visite, dans le landau qui les ramenait du côté du port, vers les trois heures de l'après-midi, tous les quatre se regardèrent avec un étonnement d'être de nouveau là, au milieu d'une rue pleine de peuple, entre des maisons au rez-de-chaussée desquelles s'ouvraient des boutiques, devant des murs décorés d'affiches, en plein tapage de la vie contemporaine. C'est l'impression que l'on éprouve lorsqu'on vient d'assister à une représentation de jour, et qu'on se réveille sur le trottoir, à la clarté du soleil. Cette hallucination du théâtre, subie deux heures durant sous la flamme du gaz, vous rend presque douloureux le sursaut du retour à la vie réelle. Andriana fut la première à exprimer tout haut cette sensation déconcertante :

— « Si je n'avais pas là l'épithalame de cet excellent dom Fortunato, » dit-elle, et elle montra une petite brochure qu'elle tenait à la main, « je croirais que j'ai rêvé... Il vient de me la remettre avec grande cérémonie, en m'annonçant que ce poème est imprimé à quatre exemplaires chez l'imprimeur qui travaillait pour les proclamations de Manin, notre dernier doge. Il y en a un pour Corancez, un pour Fregoso, un pour l'abbé lui-même, et celui-ci... Oui, je croirais que j'ai rêvé... »

— « Et moi de même, » dit Florence Marsh, « si cette

tête de marbre n'était pas si lourde, » et elle soupesa de ses petites mains l'étrange cadeau dont l'avait honorée l'archéologue... « Mon Dieu, que je voudrais visiter ce musée sans le prince! J'ai l'idée qu'il nous a tous hypnotisés et que s'il n'était pas là nous ne verrions plus rien... Tenez, le sourire de cette tête, nous l'avons vu tout à l'heure, quand Fregoso nous le montrait?... Maintenant, je n'en trouve plus trace. Et vous ? »

— « Ni moi... Ni moi... Ni moi... » s'écrièrent ensemble Ely de Carlsberg, Andriana et Hautefeuille.

— « Il est certain, » dit celui-ci en riant, « que j'ai vu pleurer la Niobé, qui n'avait pas d'yeux et pas de joues. »

— « Et moi, » dit Mme de Carlsberg, « courir l'Apollon, qui n'avait pas de jambes. »

— « Et moi, » dit Andriana, « respirer la Junon, qui n'avait pas de poitrine. »

— « Corancez m'avait prévenu, » fit Hautefeuille. « Quand Fregoso n'est pas là, son musée devient un simple tas de pierres. Quand il vous le montre, c'est l'Olympe. »

La Duchesse Bleue.

« ... *L'artiste doit-il éprouver réellement ces émotions dont il est l'interprète?... Le* moi *du talent peut-il être absolument distinct du* moi *de la Vie?... Un grand artiste doit-il être l'homme de son œuvre?* » Ces quelques phrases de la dédicace de ce roman consacré surtout à la genèse sentimentale d'une comédienne donnent nettement l'exposé du problème curieusement et ardemment étudié par l'écrivain. Son étude a d'autant plus de saveur qu'il en place le récit dans la bouche d'un peintre, Vincent La Croix, qui représente l'artiste « *paralysant sa sensibilité imaginative par l'excès de sa sensibilité réelle* »; tandis que Jacques Molan, le romancier, l'auteur dramatique, est l'artiste « *incapable de sentir ce qu'il reste capable d'exprimer* », et que Camille Favier, la comédienne, est l'artiste chez laquelle « *le pouvoir d'expression et celui d'impression s'équilibrent* », jusqu'au moment où « *des influences dépravantes* » rompront

cet équilibre. Cette analyse de *Trois âmes d'artistes* est une des plus intéressantes et des plus serrées de l'œuvre de Paul Bourget, sous l'apparence d'une prédominance surtout sentimentale.

Faisant lui-même son portrait, le peintre Vincent La Croix commence par déterminer clairement sa nature.

LE PEINTRE VINCENT LA CROIX.

J'ai assisté, ces jours derniers, à l'inattendu dénouement d'une aventure qui s'est achevée d'une façon presque bouffonne, après avoir failli tourner au tragique. Bien que j'y fusse engagé pour une très faible part, et comme simple témoin, j'y avais mêlé trop de mon cœur pour que je n'éprouve pas aujourd'hui, devant une pareille issue, cette âcre sensation de l'ironie des choses, — cruelle ou bienfaisante, qui le dira? C'est le froid du fer qui vous charcute, mais vous guérit. L'idée m'est venue d'essayer un récit de toute cette histoire. Évidemment, il serait plus raisonnable de continuer un de mes tableaux commencés, par exemple cette *Psyché pardonnée*, que j'ai là, sur un chevalet, depuis des années, ou bien une de ces natures mortes : meubles usés, vieilles argenteries, livres souvent maniés, qui feront la série des *Humbles amis*. « Un peintre, » répétait toujours mon maître Miraut, « ne doit penser que le pinceau à la main... » Je crois même, d'après d'illustres exemples, et Miraut lui-même, qu'il doit ne pas penser du tout. Mais, et je le sais trop, je ne suis qu'un demi-peintre, un artiste d'intention plus que de tempérament, l'ébauche d'un Fromentin de deuxième ordre. La singulière tristesse encore que celle-là : sentir que l'on représente le double d'un autre, et inférieur, — une épreuve, dégradée et diminuée, d'une planche déjà tirée, — un échantillon d'humanité à la ressemblance d'un modèle qui a déjà vécu, et dans la destinée de ce modèle on peut lire à l'avance toute sa propre destinée ! Toute ? Non. Car je me rends

trop compte que je dois subir toutes les insuffisances de Fromentin, sans en posséder jamais toutes ses excellences. A lui non plus, à ce maître complexe et tourmenté, son pinceau ne suffisait pas. Il voulait, de cette nerveuse main qui venait de jeter des couleurs sur la toile, jeter de l'encre sur du papier, — et quel résultat ? Nous autres peintres, nous lui reprochons sa peinture trop littéraire, et les littérateurs, eux, sa littérature trop technique, trop picturale, trop peu intellectuelle... Moi-même, à chaque exposition, depuis des années, toutes les réserves de mes confrères, leurs louanges surtout, ne signifient-elles pas qu'il me manque une vraie nature d'artiste, originale et visionnaire ? Hé ! Qu'ai-je besoin de mes confrères pour me juger ? Que me dit ma conscience ? Si je m'exprimais réellement tout entier avec mon pinceau, aurais-je rapporté d'Espagne, du Maroc, d'Italie, d'Égypte, autant de pages de notes que de croquis ? Amateur, dilettante, critique, — me suis-je assez répété ces mots, les synonymes élégants de l'affreuse et brutale formule : *un raté* ? Tout au plus ai-je le droit de corriger ces mots en ajoutant : un raté supérieur, et je me démontre quelles raisons firent de moi un être trop cultivé pour sa puissance, trop affiné pour sa force créatrice. Oui. J'aurai flotté, quinze ans durant, entre des formes d'art et d'esprit innombrables et contradictoires. Mais quoi ? Il ne fallait pas commencer au lycée Bonaparte ces études, trop prolongées, trop complètes, trop poussées dans le sens des livres et de la réflexion. Il ne fallait pas ensuite, parce que j'avais, au rebours de cet autre, un joli brin de crayon à ma plume, entrer à l'École des Beaux-Arts, étudier sous Miraut, partir pour Rome et m'acharner à cette incomplète vocation. Mais quoi encore ? Il ne fallait pas non plus avoir quarante mille francs de rente à ma majorité, du loisir, des nerfs de femme, pas ou peu de tempérament, pas ou peu de santé, le goût de la flânerie amusée à l'idée et à l'objet, la passion de la volupté cérébrale, l'amour, presque la

manie de la sensation délicate et subtile. C'est le fond du fond, cela : quelques globules de plus dans mon sang, des muscles plus robustes sous ma peau, un estomac plus solide, et j'eusse été un viveur vulgaire et heureux ! Au lieu de cela, j'aurai vagabondé, de pays en pays à la recherche du soleil et de la santé, de musée en musée à la recherche de la révélation esthétique, et, plus tard, de cénacle en cénacle, à la recherche d'un *credo* d'art, — et de rêve en rêve, à la recherche d'un amour. J'aurai été l'homme de tous les commencements et de tous les avortements dans la vie du cœur, comme dans celle de l'esprit, pour la même cause, physique peut-être : cette irrémédiable incapacité à me fixer, à m'affirmer, où je reconnais aujourd'h i l'étrange originalité de mon caractère. Quand on aperçoit avec cette implacable netteté les infrangibles conditions où vous emprisonna la nature, le mieux n'est-il pas de s'accepter ? Songeant à cette grande loi des maturités raisonnables, j'ai pris mon parti, du moins, sur un point essentiel : celui de mon travail. C'est déjà quelque chose. Je me suis donné ma parole de ne plus me ronger d'ambitions vaines. Je serai un peintre médiocre ; voilà tout. S'il en est ainsi, pourquoi me refuserais-je le plaisir d'écrire, que je m'interdisais, autrefois, par discipline ? Puisqu'il m'est bien évident que le nom de M. Vincent La Croix ne brillera jamais au ciel de la gloire entre ceux de Gustave Moreau, de Puvis de Chavanne et de Burne Jones, pour quel motif M. Vincent La Croix se priverait-il de cette compensation : perdre son temps à sa guise, comme un amateur riche, qu'il est, comme un dilettante qu'il restera, comme un critique, — comme un « raté » ?... C'est la raison pourquoi, venant de revivre en pensée les épisodes d'un véritable petit roman auquel m'a initié le hasard, j'ai préparé du papier, une plume, de l'encre. Et, nouvelle preuve que la génialité spontanée et jaillissante me manquera toujours, je m'exténue à m'expliquer mes motifs de commencer ce récit, au lieu de le commencer bravement.

simplement. J'en vois si bien les moindres détails devant moi, et quel besoin ai-je d'excuser à mes propres yeux un travail qui me tente? J'en serai quitte pour le détruire, une fois terminé, si j'en suis trop honteux. J'ai tant gratté de toiles que je jugeais mauvaises! Cette fois-ci, deux bûches dans la cheminée et une allumette suffiront. C'est une des indiscutables supériorités de la littérature sur la peinture.

Puis nous assistons à la rencontre, au cercle, de Vincent La Croix et de Jacques Molan qui invite son ancien camarade de collège à dîner.

JACQUES MOLAN.

— « Tu viens dîner?... » me dit-il. « Alors je te prends avec moi, j'ai une table. »

Dans toute autre circonstance, et malgré nos souvenirs communs du collège et du Quartier Latin, j'eusse imaginé un *alibi* immédiat. Peu de personnalités me lassent autant et aussi vite que celle de Jacques. Je constate trop en lui, unie à des défauts que je déteste, la qualité qui me manque le plus : cette puissance de s'imposer, cette audace d'esprit, cet animalisme de verve, cette virilité productrice, cette confiance en soi sans laquelle il n'est pas de grand artiste. Ces belles vertus de génialité entraînent-elles donc nécessairement avec elles un abus du « moi », pareil à celui dont cet écrivain offre un exemplaire étonnant? Dieu sait, pourtant, si Julien Dorsenne et Claude Larcher, les deux autres hommes de lettres que j'ai le mieux connus, étaient infestés d'égotisme. C'étaient des violettes de modestie, de saintes et timides violettes, toutes petites, toutes chétives, dans l'humble gazon, à côté de Jacques. *Ses* livres, *ses* pièces, *ses* ennemis, *ses* projets, *ses* gains, *sa* santé, lui seul existe pour lui, et il ne parle que de lui. C'est ce qui faisait dire à mon pauvre Claude,

précisément : « Comment voulez-vous que Molan soit jamais triste? Chaque matin il se regarde dans la glace et il songe : Suis-je heureux d'habiller le premier écrivain de l'époque!... » Mais Claude était un peu envieux de Jacques, et voilà une des supériorités de ce dernier : à force de fatuité, il ne connaît pas l'envie. Il ne se préfère pas aux autres, il les ignore. Expliquez ce mystère maintenant : avec cette vanité presque maladive et qui n'a d'égale que son insensibilité, ce garçon n'a qu'à s'asseoir devant son papier, et, sous sa plume, vont et viennent, parlent et agissent, jouissent et souffrent des êtres de passion et d'éloquence, des créatures de chair et de sang, d'amour et de haine, de vrais hommes en un mot et de vraies femmes. Tout un monde s'évoque, si réel, si intense, si amusant tour à tour ou si attendrissant, que l'admiration m'empoigne moi-même chaque fois que je le lis. Je sais pourtant que ce n'est là qu'un prestige, qu'une magie, qu'un jeu de passe-passe, et que le père spirituel de ces héros et de ces héroïnes est un parfait monstre littéraire, avec une bouteille d'encre à la place du cœur. Je me trompe. Il y porte encore l'amour passionné du succès. Et quel tact merveilleux, quel doigté dans le maniement de cet orgue à mille surprises, le goût public! Jacques est le type accompli de ce que nous appelions, en argot d'atelier, un *profiteur*, l'artiste qui excelle à s'approprier l'effort d'un autre, mais en le mettant au point. Exemples. A l'époque de ses débuts, le naturalisme triomphait. C'était le temps où l'admirable *Assommoir* de Zola venait de paraître et presque aussitôt les étonnantes études de paysans et de filles, qui révélèrent au monde des lettrés le nom du malheureux et génial Maupassant. Jacques comprit qu'en dehors de cette formule, aucun grand succès n'était possible, et en même temps il devina qu'après ces deux maîtres il ne fallait plus toucher aux milieux triviaux et populaires. Le lecteur en était comme sursaturé. Molan eut alors cette idée de génie d'appliquer à la haute vie les procédés d'observation

dure et de réalisme brutal, chers à l'école. Ses quatre premiers volumes de romans et de nouvelles furent ainsi, comme on le disait méchamment lors de leur apparition, du Zola pommadé, du Maupassant parfumé. Les épigrammes sont des épigrammes et le succès est le succès. Celui de Molan fut très vif, on se le rappelle. Aussitôt des signes indiscutables lui firent comprendre que le goût du lecteur changeait de nouveau, qu'il virait du côté de l'analyse et de l'étude psychologique. C'est alors qu'il changea brusquement sa manière, lui aussi, et nous eûmes les trois livres qui ont le plus fait pour sa fortune : *Martyre intime*, *Cœur brisé*, et *Anciennes amours*. Là encore, il sut se préserver des défauts habituels aux initiateurs du genre : le tarabiscotage sentimental, les longues dissertations, l'appareil philosophique et surtout l'abus du décor mondain. Il avait fait du naturalisme de haute vie. Il fit de l'analyse humble, bourgeoise, de milieu moyen. Ensuite, la vertu ayant paru soudain à l'ordre du jour, nous eûmes de lui le seul roman de cette époque qui ait rivalisé en succès honnête avec *l'Abbé Constantin* : *Blanche comme un lis*. Sur quoi, les préoccupations sociales étant devenues le poncif de la haute et basse critique, Molan a encore changé son fusil d'épaule, et il a écrit ce roman sur une famille d'ouvriers, — *Une Épopée de ce temps*, — un ouvrage d'imagination en deux volumes, qui s'est vendu, c'est une date en librairie, à soixante-quinze mille exemplaires ! Et voyez la vanité des théories esthétiques. Tous ces livres sont conçus dans un principe d'art différent. On pourrait suivre à travers eux l'histoire des variations de la mode. Aucun n'est sincère, au sens profond du mot, et tous ont à un égal degré cette couleur de la vérité humaine, qui semble, chez cet écrivain si volontaire, un don inconscient. Ce même don, il l'a déployé quand, appréhendant de lasser ses lecteurs par un abus du roman, il s'est mis à faire du théâtre. Il a donné *Adèle*, aux Français, qui fut un triomphe, *la Vaincue*, à l'Odéon, qui en fut un autre et les journaux m'avaient appris sa nouvelle victoire au

Vaudeville, avec une comédie au titre énigmatique : *la Duchesse bleue.* Or nous étions en rhétorique ensemble, ce qui prouve que cette énorme production, quelque dix volumes de roman, deux de nouvelles, un recueil de vers, trois œuvres de théâtre, a été fournie en moins de seize années! Et Jacques a trouvé le moyen de vivre en même temps qu'il travaillait de la sorte. Il a fait les voyages indispensables qui lui permettent d'écrire sans mensonge dans ses préfaces de ces phrases à chateaubrianesques attitudes : « Quand je cueillais des anémones dans les gazons de la villa Pamphili?... » Ou bien : « Moi aussi j'ai prononcé ma prière sur l'Acropole... » Ou encore : « Comme ce taureau que j'ai vu plier les genoux pour mourir dans le cirque de Séville... » — Je cite de mémoire. — Et l'animal a nourri ses relations, arrangé sa fortune! Et il est resté gai, il a conservé son appétit, celui de la pension où nous avons grandi ensemble. J'en eus la preuve, ce soir-là encore, où j'acceptai de dîner à sa table, malgré ma secrète antipathie, machinalement, dominé par cette suggestion de vitalité qui émane de chacun de ses gestes. Nous ne fûmes pas plutôt assis qu'il me demanda :

— « Quel vin préfères-tu, du champagne ou du bourgogne?... Ils sont bons ici, l'un et l'autre... »

— « Je crois que l'eau de Vals me suffira, » répliquai-je.

— « Tu n'as donc pas bel estomac? » interrompit-il en riant; « moi, je ne sais pas où est le mien... Alors du champagne pour moi, de l'*extradry*, et de l'eau de Vals pour monsieur... » continua-t-il en s'adressant au maître d'hôtel. Son égoïsme a cela de commode qu'il ne discute jamais les caprices des autres, pas plus qu'il n'admet qu'on discute les siens. Puis, examinant le menu : « Tout me va, » dit-il, « et à toi? » Et, sans attendre ma réponse : « As-tu vu ma pièce du Vaudeville? Qu'en penses-tu? N'est-ce pas que je n'ai rien écrit de mieux?... »

— « Tu sais, » fis-je un peu embarrassé, « je ne vais guère au théâtre. »

— « Quelle chance ! » reprit-il avec son geste de bonne humeur ! « Je t'emmène ce soir. J'aurai ta première impression. Tu seras franc ?... Tu verras, ça n'a pas l'amertume d'*Adèle*, ni les deux ou trois couplets de haute éloquence de *la Vaincue*... Mais c'est un principe quand on veut réussir : toujours dérouter l'attente. Ne jamais, jamais se répéter... Ceux qui me reprochaient de n'avoir pas d'esprit et d'ignorer mon métier, hé ! hé ! il leur a fallu mettre les pouces... Tu me connais. Je dis tout haut ce que je pense. Quand j'ai publié *Tendres nuances*, l'année dernière, tu te rappelles, je t'ai rencontré ; je t'ai dit : « Ça ne vaut pas la peine de lire ce volume... » *La Duchesse bleue*, c'est autre chose... D'ailleurs, le public est de mon avis : cinq mille deux hier, et nous sommes à la soixante-septième... »

— « Mais où vas-tu chercher tes titres ? » demandai-je.

— « Comment ! » s'écria-t-il, « c'est toi, un peintre, qui me poses cette question ? Tu ne connais donc pas le *Blue Boy*, *l'Enfant Bleu*, de Gainsborough, qui est à Londres, dans la galerie de Westminster-House ? Ma pièce a tout simplement pour héroïne une femme qu'un de tes confrères, plus instruit que toi des choses anglaises, a peinte dans une harmonie de tons bleus, comme le jeune garçon de Gainsborough. Cette femme étant une duchesse, le surnom lui est resté dans son monde de petite Duchesse Bleue, — à cause du portrait. Voilà... N'est-ce pas que ça vous a un air Watteau, Pompadour et fête galante ? *La Duchesse Bleue* ... »

— « Il y a des gens qui se blanchissent à Londres. Tu vas y prendre tes mots, maintenant ? » l'interrompis-je.

— « Tu parles comme une chronique de confrère, » reprit-il en riant. Encore un trait de sa vanité, cette joie devant l'épigramme, lorsqu'il en est l'objet, et que l'épigramme n'est pas très cruelle... « Et ce que j'en ai eu des chroniques rosses !... On avait bien envie de me faire payer *Adèle* et *la Vaincue*. J'étais tranquille. Avec mon dialogue et la petite Favier !... »

— « Qui est la petite Favier ? » demandai-je.

— « Comment ? » s'écria-t-il, « tu ne connais pas la petite Favier ?... Et ça prétend vivre à Paris !... Ce n'est pas que je te blâme de ne pas fréquenter les théâtres. Pour ce que l'on y donne... Il était grand temps que nous nous y missions un peu, nous autres jeunes... »

— « Cela ne m'apprend pas qui est la petite Favier ? » insistai-je.

— « Hé bien ! la petite Favier, Camille Favier, c'est la Duchesse Bleue... Et elle joue avec un talent, une fantaisie, une grâce !... C'est moi qui l'ai découverte. Elle était encore au Conservatoire, il y a un an. Je l'avais vue à son concours et jugée. Quand j'ai porté ma pièce aux gens du Vaudeville, je leur ai dit : « Je veux cette petite. » Ils me l'ont engagée, et elle est célèbre... J'ai la chance contagieuse. Tiens, il faudra que tu me fasses son portrait, le portrait dont il est question dans la pièce, la symphonie en bleu majeur ! Ça te sera une jolie réclame, d'abord, au prochain Salon. Je porte la veine, je te répète. Et puis, c'est une tête pour toi : vingt-deux ans, un teint de rose-thé, une bouche triste au repos et tendre au sourire, des yeux bleus, pour finir la symphonie, d'un bleu pâle, pâle, pâle, avec un point noir au milieu, qui grandit quelquefois jusqu'à envahir toute la prunelle, des cheveux couleur de tabac d'Orient, et mince et souple, et jeune, jeune... Ça vit avec la maman à un troisième étage de la rue de la Barouillère, dans ton quartier. Hein ! Est-ce bon, comme document humain, ce détail ? On parle de la corruption du théâtre : neuf cents francs de loyer, une bonne à tout faire et la vue d'un jardin de couvent... Et ça croit à son art, et ça croit aux auteurs... Elle y croit trop !... »

Après le dîner, Molan a donc entraîné son compagnon au théâtre où l'on joue *la Duchesse Bleue*, qui est devenue le surnom de celle qui interprète ce rôle, l'actrice Camille Favier ; Vincent La Croix étudie tour à tour la comédienne Camille Favier et la femme du monde Mme Pierre de Bonnivet, les deux femmes entre lesquelles va se jouer un drame intime.

CAMILLE FAVIER ET MADAME DE BONNIVET.

Le peintre en moi fut trop vivement saisi par l'extraordinaire apparition de cette Camille Favier. La baignoire, située presque à même la scène, me permettait de suivre les moindres mouvements de sa physionomie, ses plus furtifs clignements d'yeux, ses plus rapides froncements de sourcils. Je distinguais jusqu'aux couches de crème et de fard inégalement posées sur ses joues, jusqu'aux traînées de kohl sous ses paupières, jusqu'au prolongement de ses sourcils par le crayon noir, et de ses lèvres par le crayon rouge. Et, maquillée ainsi, jouant la comédie à deux pas, avec des acteurs dont les faces grimées ricanaient auprès de la sienne, elle réalisait d'une manière saisissante le type idéal retrouvé par les plus raffinés des artistes anglais : Rossetti, Burne Jones, Morris, à travers les panneaux ronds des Florentins d'avant Raphaël. Ses traits fins étaient presque trop menus pour l'optique de la scène. Son front large, un peu bombé, semblait chargé de rêves. L'ovale allongé de son visage faisait flotter son sourire dans ses joues. Son nez droit, coupé un peu court, ennoblissait son profil. Ses lèvres renflées, abaissées aux coins, étaient tristes à la fois et sensuelles, voluptueuses et amères. Même ce maquillage donnait à cette beauté un charme particulier, et pour moi étrangement attendrissant, par le mélange du naturel et du factice. On devinait le rose de la joue sous le rose du fard, la frange des longs cils épais sous le crayon, la pourpre fraîche des lèvres sous le carmin, comme dans sa manière de jouer le personnage qu'elle représentait, une femme vraie, sincère et tendre transparaissait, — ou semblait transparaître. Enfin, mon impression fut si vive que Jacques s'en aperçut, et se mettant à rire :

— « C'est le coup de foudre, » dit-il, « tu viens de recevoir le coup de foudre ! Vous pouvez vous entendre, d'ailleurs, » continua-t-il, « elle a aussi peu de jugeotte

que toi... Vos sublimes s'amalgameront, comme disait Saint-Simon de je ne sais plus qui, de Fénelon, je crois, et de Mme Guyon. Et maintenant, retourne-toi, et regarde, — sans regarder, — avec ta lorgnette, dans la quatrième loge du premier rang, à gauche... Tu vois une femme tout en blanc qui s'évente avec un éventail garni de volants de mousseline de soie, blanche aussi, une invention à elle ?... C'est Mme Pierre de Bonnivet. Comment la trouves-tu ? C'est amusant, n'est-ce pas, de jouer au jeu de l'amour et du hasard avec ces deux jolies créatures pour partenaires ?... »

Je regardai du côté que m'indiquait Jacques avec les précautions requises, et j'eus bientôt dans le champ de ma jumelle cette rivale mondaine de la bohémienne Camille Favier. L'insolence de fatuité où se carrait mon camarade me parut alors justifiée, et au delà, par la beauté de cette élégante femme qui coquetait avec lui, comme il me l'avait raconté. Si Camille rappelait, même sous son rouge et ses mouches, les Psychés et les Galatées des plus suaves d'entre les P. R. B. — *Preraphaelite Brothers*, — Mme Pierre de Bonnivet, elle, avec son nez un peu busqué, son menton volontaire, la ligne mince de sa joue, la finesse de sa bouche hautaine, avait une beauté à justifier des prétentions plus aristocratiques encore que l'hérédité du célèbre connétable. Comment, issue d'une famille bourgeoise, — j'ai su depuis qu'elle était, de son chef, une Taraval, — évoquait-elle inévitablement le souvenir d'une des princesses chères à Van Dyck, ce maître incomplet, qu'aucun autre n'a pourtant égalé, dans l'art de noter la race, les atavismes d'indomptable orgueil et d'héroïque énergie cachés sous les fragilités de la grâce féminine ? L'habitude de la richesse pendant deux ou trois générations produit de ces mirages. Il est certain que le peintre de la divine marquise Paola Brignole du palais Rouge, à Gênes, n'a jamais trouvé de modèle plus conforme à son génie. Seul, son pinceau aurait

bien reproduit l'éclat particulier de ce teint dont la blancheur mate n'était pas de l'anémie, — les lèvres rouges le disaient assez, — avec la nuance des cheveux très blonds, qui pâlissaient aux lumières. Rien qu'à voir saillir les épais rouleaux de ces cheveux d'or cendré au-dessus de sa nuque, quand elle se tournait de profil, on reconnaissait la vitalité physiologique d'une de ces fausses maigres qui cachent sous des sveltesses de sirène des estomacs de capitaine de dragons. Les brides du chapeau mauve qui la coiffait n'empêchaient pas de deviner le cou mince, un peu long, mais bien musclé, de même que les gants révélaient une main nerveuse, aux doigts un peu longs aussi ; et le buste se dessinait à chaque mouvement, dans les blancheurs souples du corsage en crêpe de Chine, si jeune, si élégant, si plein. Mais ce que cette créature de luxe eut aussitôt pour moi de significatif jusqu'à l'obsession, ce furent ses yeux, des yeux bleus comme ceux de l'autre, avec cette différence que le bleu des prunelles chez Camille Favier rappelait invinciblement le bleu des pétales d'une fleur, de quelque délicate et vivante pervenche, au lieu que les prunelles de M[me] de Bonnivet avaient dans leur azur l'éclat du métal ou de la pierre précieuse. Ils donnaient dès leur premier regard l'idée de quelque chose d'implacable malgré le charme, de dur et de froidement dangereux dans le magnétisme. C'étaient des yeux comme on en imagine aux nixes et aux ondines, en lisant les légendes du Nord, des yeux à ne pas croire possible que de vraies, de douloureuses et chaudes larmes les eussent jamais mouillés. Et pour achever cette sensation singulière de cruauté dans la grâce, quand la jeune femme riait, ses lèvres se relevaient un peu trop dans les coins, découvrant des dents aiguës, serrées, très blanches, presque trop petites, comme celles d'une bête de chasse et de morsure.

Enfin, après le dénouement de l'aventure, l'aveu définitif du peintre.

CONCLUSION.

— Et c'est alors que j'ai vraiment compris pourquoi je ne serai jamais un grand artiste. Pour eux, pour les êtres comme je l'ai toujours connu, lui, comme elle est devenue, elle, après la première épreuve, la vie tout entière, leur cœur y compris, n'est qu'une occasion de produire cet acte spécial qu'ils ont à produire, cette précieuse sécrétion qu'ils élaborent comme l'abeille fait son miel, comme l'araignée fait sa toile, par un instinct, aveugle et féroce à la manière de tous les instincts. — Un amour, une haine, une joie, une douleur, c'est du terreau à faire pousser la fleur de leur talent, fleur de délicatesse et de passion, pour laquelle ils n'hésitent pas une minute à tuer en eux toute délicatesse vraie et toute passion vivante. Pour un mot à dire sur la scène, pour une phrase à écrire dans un livre, cette femme et cet homme vendraient leur père, leur mère, — Camille ne m'a même pas parlé de la sienne ! — ils vendraient leur ami, leur enfant, leur plus doux souvenir ! Et moi qui aurai passé ma vie à sentir ce qu'ils expriment si bien, lui avec du noir sur du blanc, elle avec des gestes et des accents émus, n'arriverai-je jamais qu'à me paralyser avec ce qui les exalte, ces natures d'expression, à m'épuiser par ce qui les nourrit, ces âmes de proie ? Et la destinée veut-elle que les artistes, petits ou grands, se distribuent nécessairement entre ces deux races : celle qui traduit merveilleusement, sans les sentir, les passions que l'autre race éprouve sans pouvoir les traduire ? Jacques avait-il raison en disant que ses cruautés envers Camille, en lui faisant des souvenirs, lui feraient aussi du talent ?... Un beau rôle ! Une belle pièce !... Décidément, ne nous plaignons pas de demeurer obscur et médiocre, si cette obscurité et cette médiocrité sont la condition pour sentir... — Et d'ailleurs, on n'a pas le choix.

NOUVELLES

Pastels.

Sous ce titre, Paul Bourget a réuni *dix portraits de femmes.*

Parmi ces nouvelles, nous en donnons une prise dans les *Trois petites filles* et intitulée :

LUCIE.

— « Vous ici, mon général ?... » lui dis-je ; « non, je ne vous savais pas idyllique à ce point-là !... »

Le fait est que le contraste pouvait paraître singulier jusqu'au paradoxe, entre le terrible homme que j'abordais par ce cri de surprise et l'endroit où nous nous rencontrions... Le général Garnier, qui a ses cinquante-quatre ans bien comptés aujourd'hui, malgré la taille de sous-lieutenant qu'il conserve à force d'exercice, est une espèce d'athlète à face de lion comme ce Kléber auquel il ressemble, et il me fait toujours songer à la superbe phrase que Michelet a trouvée justement pour peindre Kléber : « ... Il « avait, » dit-il, « une figure si militaire qu'on devenait brave en le regardant. » Un coup de sabre reçu en plein visage achève de donner à Garnier une physionomie plus que martiale, redoutable, à cause du contraste entre le bourrelet rouge de la cicatrice et un teint brouillé de bile. Il y a vingt années d'Afrique dans ce teint-là où brillent deux yeux bleus couleur d'acier, toujours en mouvement comme

ceux des oiseaux de proie. Un reflet d'acier semble luire aussi sur les cheveux aujourd'hui tout blancs et coupés ras, dont cette tête est comme casquée. La longue moustache encore blonde adoucit un peu ce masque de condottiere du xve siècle, planté sur un torse de géant et des épaules à porter un bœuf. Le général est célèbre dans l'armée pour sa force herculéenne qui lui permet de renouveler les exploits du maréchal de Saxe et de casser en deux un écu d'argent de cinq francs, autant que pour sa bravoure à la Ney ou que pour ses excentricités personnelles. L'ancien colonel de zouaves qui, pendant la guerre, s'est échappé deux fois des forteresses allemandes, affecte, rival en cela de son plus brillant collègue dans la cavalerie, de ne jamais porter de pardessus. Il est coutumier de ne faire qu'un repas par jour, dosé d'après le système d'entraînement des rameurs anglais, afin de ne pas engraisser. Il ne fume pas, pour garder plus intact son estomac, « la place d'armes du corps ». Homme d'épée capable de tenir tête à Camille Prévost, le maître des *Mirlitons*, ce grand artiste en escrime, il manie le bâton avec la même supériorité, et les jours où il vient pour prendre la raquette au cercle du jardin des Tuileries, c'est fête parmi les paumiers, comme c'est fête chez Gastine quand il s'amuse à y faire quelques cartons. Je l'appelle en riant *felis militaris*, plaisanterie qu'il ne me paraît pas avoir encore bien comprise, mais qu'il me pardonne parce qu'il a la bonté de m'aimer, m'ayant connu tout petit garçon par des relations de famille ; et c'est bien un animal militaire, outillé de par la nature et de par sa volonté pour aller à la guerre, comme le lion — *felis leo* — ou le tigre — *felis tiger* — sont outillés pour chasser au désert ou dans les jungles... Et je le retrouvais, ce dur personnage, accoté contre un montant d'une des portes du grand salon de l'hôtel Werekieff, en train de regarder, vers quatre heures du soir, une leçon de danse donnée par un maître en redingote à sept à huit fillettes ou jeunes filles de dix à

seize ans et à tout autant de garçonnets ou de jeunes gens du même âge. Mme Werekieff, qui adore ses deux filles Nadine et Louise, — Nadia et Loulia, — dont l'une a treize ans et l'autre quinze, leur a permis de prendre ainsi le grand salon pour théâtre de leurs polkas et de leurs valses, le dimanche et pendant les heures où elle reçoit. Elle se tient, elle, dans un autre salon plus petit, tout à côté, et beaucoup de visiteurs, attirés par la musique et par le désir de se caresser les yeux à ces frais visages d'enfants, passent par la salle de danse avant de quitter l'hôtel. J'avais fait ainsi ; mais que le général Garnier eût eu la même idée et qu'il se complût au spectacle de ces couples en train de tourner parmi les accords de piano, les battements de mains du maître marquant la mesure et les éclats de rire naïvement jetés, voilà qui dérangeait mes idées sur cette espèce de Montluc moderne qui vit en vieux garçon, entre le ministère où il se trouve attaché depuis un an, son pied-à-terre de la rue Galilée où il a deux chambres meublées pas trop loin du Bois, la salle d'armes et quelques visites, très peu. Je le savais lié avec le comte Werekieff comme avec un des gauchers les plus difficiles de Paris. Cela ne justifiait pas l'intérêt qu'il semblait prendre à ce bal improvisé, et je me hasardai, tout en lui serrant la main, à répéter ma question : « Vous ici ? » au risque de m'attirer un de ces coups de boutoir comme celui qu'il a donné en ma présence à un indiscret qui le questionnait sur son poste dans la prochaine guerre :
— « Je serai employé contre les Prussiens, voilà ! ça vous suffit-il ?... »

Il fut moins raide avec moi, sans doute parce que ce n'était pas « affaire de service, » et, d'un ton moitié bourru, moitié cordial, il me répondit :

— « Je fais de la psychologie, moi aussi... » Il eut un de ces rires intérieurs qui lui ont valu sa réputation de mauvais coucheur, puis reprenant : « C'est la seconde fille de la comtesse, cette blonde en robe rouge qui danse avec ce grand garçon mince ?... »

— « Oui, » fis-je, « Nadia... »

— « Ça marche sur ses treize ans?... » interrogea-t-il; et sans attendre ma réponse : « et c'est déjà roué comme potence... Vous voyez là-bas, dans un coin, ce petit rougeaud qui boude? Observez les grâces qu'elle fait à son danseur quand ils passent près de lui... Hein! Ce sourire? Cet air de ne pas savoir que le rougeaud est jaloux?... Oui, jaloux... Encore un tour... Tenez, encore un sourire... Savez-vous qu'il lui a fait une scène, là, tout à l'heure, à côté de moi qui n'avais pas l'air d'écouter. Il lui demandait de danser cette valse avec elle; et devinez ce qu'elle a répondu : « Non, j'ai pris Edgard « pour mon *flirt* aujourd'hui... » Si vous aviez entendu ça... Le rougeaud va pleurer. Regardez-moi sa mine... Et la petite gueuse, s'amuse-t-elle? s'amuse-t-elle?... »

Le manège de cette enfantine coquetterie était, en effet, si comique et si évident, que je me mis à suivre la valse de la petite Nadine avec une curiosité pareille à celle du général. Ses petits pieds chaussés de fins souliers vernis tournaient gracieusement, la natte de ses longs cheveux blonds remuait joliment sur sa taille, qu'une ceinture, mise à son dernier cran, rendait d'une minceur invraisemblable, même pour elle. C'était une petite fille encore, mais si grande déjà dans sa robe rouge, avec une expression si futée de son visage rosé par le mouvement et le plaisir, qu'on pressentait déjà en elle la mondaine qu'elle serait dans quelques années. Sa sœur Loulia et leurs amies paraissaient lourdes auprès d'elle, qui finit par rester la dernière. Le piano allait toujours et le maître frappait des mains, tournait tout seul sur lui-même, jusqu'à ce que Nadine allât se jeter, comme vaincue de fatigue, sur une chaise tout auprès de la place qu'occupait le petit garçon aux cheveux roux, à qui elle se mit à parler, tout en s'éventant, avec des sourires qui montraient qu'après l'avoir blessé par la jalousie, elle voulait le ramener et se prouver son pouvoir.

— « Est-ce complet?... » dit le général. « Là-dessus je

décampe... Je dîne encore en ville à sept heures et demie, et je dois m'habiller... Je dîne? Façon de parler. — Venez-vous?... »

Façon de parler, en effet, car c'est encore une de ses manies de partir de chez lui ayant pris son repas d'après ses principes, et de siéger à table sans toucher à un plat. Mais on l'admet ainsi, et moi, qui l'admets et l'admire de toutes manières, je le suis hors de la salle de danse. Nous arrivons dans l'antichambre. Il prend sa canne des mains d'un valet de chambre et me regarde avec mépris endosser une fourrure. Nous voici dans la rue, et il cambre son torse sous sa redingote serrée comme une tunique sans avoir l'air de se douter que par cette fin d'un jour froid de février, il gèle ferme. Il frappe le trottoir de son pied qu'il a mince et joli malgré sa haute taille. Il a planté son chapeau sur le coin de sa tête avec des allures de képi. Il porte beau. Mais il en a le droit. Il est si brave, et puis j'aime cette crânerie de tenue qui est bien française! Il se tait pendant un bout de chemin. Moi qui le connais, je vois, à son froncement de paupières et à sa manière de mordiller sa moustache gauche, qu'il a envie de me raconter une histoire. J'attends quelque vieille anecdote de la guerre ou de la Commune, ses sujets favoris. Je me trompais sur la nature de l'anecdote. Je ne me trompais pas sur son désir de me servir un de ces récits qu'il aime à me faire. Je l'écoute si bien; et, tout héros qu'il est, il a son petit coin de vanité. Ce n'est pas à un écrivain de railler cette vanité-là.

— « Satanée fillette!... » dit-il brusquement, « si son père s'entendait à élever ses enfants comme à ramasser un contre... Si c'était moi seulement, ce père... Vli! vlan! — Elle n'en mènerait pas large. » Il fit mine de cravacher un cheval, avec sa canne. Ce n'est pas un académicien que Garnier, et il ne ménage ni ses gestes ni ses mots. Pourtant il faut lui rendre la justice que l'énergie de son style ne va pas jusqu'à l'argot, et qu'il réserve le juron pour la caserne ou le champ de ba-

taille. Sa terrible figure avait exprimé, tandis qu'il corrigeait imaginairement la pauvre Nadia Werekieff, une si étrange colère que pour une fois je trouvai mon héros comique, et je lui dis :

— « Vous êtes par trop général, mon général, et pour un innocent enfantillage de coquetterie... »

— « Il n'y a pas d'enfantillage..., » interrompit-il brusquement... « Ah ! monsieur l'analyste, vous aussi, des phrases toutes faites !... Regardez-moi bien. Je suis un vieux dur-à-cuire, un soudard, une baderne... Je les connais, vos mots pour nous autres. Mais dur-à-cuire, soudard ou baderne, j'en sais plus long sur l'éducation que tous vos pédagogues. Je vous le répète. Il n'y a pas d'enfantillage. Ces impressions et ces défauts de la douzième, de la treizième, de la quatorzième année, on dit que ce n'est rien ; et tout l'homme en dépend. C'est comme dans les gares le petit mouvement par lequel on aiguille un train... Ce n'est rien non plus, ce mouvement ; c'est tout le voyage... »

— « Il y a du vrai, » répondis-je amusé par sa comparaison ; et le voyant excité, j'ajoutai pour le piquer un peu : — « Mais vous exagérez... »

— « J'exagère ! » reprit-il en haussant ses larges épaules, « et si je vous disais qu'en regardant tout à l'heure ce petit rougeaud se morfondre de jalousie, et cette Nadia coqueter avec son nigaud de valseur, je voyais là devant moi, reproduite à quarante ans de distance, la scène qui m'a fait devenir ce que je suis ? Voilà qui donne une solide tape à vos théories sur les enfantillages !... Enfantillages ! » et il rit de nouveau en dessous : — « Oui, » insista-t-il, « s'il y a dans l'armée un certain Garnier qui a fait son devoir en Italie, au Mexique et ailleurs, au lieu d'un Garnier ingénieur, notaire, avocat, médecin, que sais-je ? la cause en est à une histoire aussi naïve que celle que nous venons de surprendre. » Il regarda le cadran au kiosque d'une station de fiacres. — « J'ai trois quarts d'heure à marcher, » dit-il, « pour avoir mon compte d'exercice de la journée... Voulez-

vous les marcher avec moi... Ça vous refera les muscles et je vous dirai cette histoire... »

— « Accepté, mon général, » répliquai-je; et, mon pas réglé sur le sien, nous dévalons vers l'Arc de Triomphe. Le crépuscule d'hiver envahit le ciel. Les lanternes des voitures et la flamme des becs de gaz luttent contre le brouillard qui se lève, et j'écoute ce géant aux muscles d'acier me raconter avec une voix qui s'adoucit, s'adoucit toujours, un de ces chagrins d'enfance qui sont comme ces blessures que l'on se fait au front ou aux joues en tombant, tout petit, sur un escalier. C'est vrai cependant que l'on en porte la cicatrice jusqu'à la fin.

— « Savez-vous, » commença-t-il, « que j'ai grandi, moi qui vous parle, comme un de ces mauvais galopins que nous quittons, pour qui l'on dépense deux ou trois fois la paie d'un colonel, et qui ont là, pour les servir, des cinq ou six grands flandrins de valets?... Et puis, ça entre dans la vie avec des goûts de luxe à être malheureux partout. Ça mène des existences de remplaçants qui vous détruisent un homme en quelques années plus que dix campagnes!... Ah! quand j'étais colonel et qu'il m'en passait par les mains, de ces fils à papa... Vli! vlan! » Nouveau geste de la canne, comme pour la petite Nadia. C'est fort heureux pour les jeunes gens auxquels il pensait, que le règlement défende les corrections physiques! Et il continue : — « Qu'il vous suffise de savoir que jusqu'à l'année 1848, mon père avait deux cent mille francs de rente. Il était dans les affaires. Lesquelles? Ne me le demandez pas. J'ai appris l'arabe en un an, lorsque j'étais jeune officier. Je mourrai avant d'avoir compris un mot aux spéculations qui ruinèrent ce pauvre père dans cette fatale année de la révolution. Ce que je sais bien, par exemple, c'est qu'il paya tout ce qu'il devait, mais à quel prix?... Il en mourut de douleur. Cette catastrophe mit six mois à s'accomplir. En janvier, nous avions plus de quatre millions; en septembre, ma mère était veuve, avec dix mille

francs d'une rente viagère, produit d'une ancienne assurance; et en octobre, au lieu de continuer mon éducation, avec un précepteur, dans notre somptueux hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, j'entrais comme interne au lycée de Tours. Des amis de notre famille m'y avaient obtenu une bourse, en souvenir de mon grand-père maternel, celui qui est mort général à Waterloo. Avez-vous vu son portrait à Versailles, avec le hussard qui fume la pipe dans un coin? Je lui ressemble, en moins robuste, j'en suis sûr. Il pouvait porter quatre fusils à bras tendu en introduisant les doigts dans les canons, » il étendit la main et fit le geste de ce tour de force. — « Moi, je n'ai jamais pu en porter que trois. » — Ici, un soupir; puis de reprendre :

— « J'avais quatorze ans, lorsque je partis ainsi pour Tours avec ma mère qui allait m'installer dans ma première caserne. Et savez-vous ce qui me faisait le cœur bien gros, quand je passai le seuil du collège? Le souvenir de mon père? Non. L'idée de la mort n'offre rien d'assez précis à cet âge pour qu'on en souffre vraiment. Le regret de ma liberté perdue, de quitter ma mère et ma sœur, mon aînée d'un an, qui me gâtaient à qui mieux mieux?... Vous n'y êtes pas. Le lycée me représentait des camarades, et j'avais déjà des poings si vigoureux que je n'avais peur de personne. Ma mère et ma sœur m'avaient promis de m'écrire, et puis, je savais qu'en entrant comme boursier dans le collège, leur bien-être était augmenté d'autant. Mais voilà, j'étais amoureux. Vous entendez bien, malgré mes quatorze ans à peine sonnés, amoureux comme une bête, d'une petite amie de ma sœur, qui avait juste mon âge et qui s'appelait Lucie. C'était exactement le même type que cette Nadia : des cheveux blonds comme les blés, — il y a une romance là-dessus, — des yeux comme des bleuets, — autre romance, — et la souplesse la plus gracieuse de tous les mouvements. Un charme de jeune fille, avec des gamineries d'enfant... Souriez, ayez l'air de ne pas y croire. Oui, je l'aimais, si c'est aimer que de

penser toujours à la même personne, d'exécuter avec délices ses trente-six volontés, d'être malheureux quand elle fronce le sourcil, heureux quand elle vous sourit, d'aller quand elle vous dit : « Va », de rester quand elle vous dit : « Reste », enfin un de ces sentiments que nous jugeons frais comme une rose ou bête comme un chou, suivant qu'il s'agit de nous ou de notre prochain. »

— « Je n'ai pas de peine à vous croire, mon général, » répondis-je ; « le plus délicat de nos poètes a fait des vers sur un sentiment pareil :

> Vous aviez l'âge où flotte encore
> La double natte sur le dos..... »

— « Connais pas, » fit-il, en me coupant ma citation ; « toujours est-il que ce furent, quand je dus partir pour le collège, les adieux les plus déchirants, entre Lucie et moi, — du moins de ma part. — Pensez donc que nous nous voyions deux fois, trois fois la semaine ; que depuis des années nous jouions au petit mari et à la petite femme ; que nous avions encore passé une partie de l'été chez ses parents, à la campagne, tandis que son père s'occupait du règlement des affaires de mon père, à moi. Nous nous fîmes, dans la chambre de ma sœur, de grandes promesses de ne pas nous oublier : elle me donna une médaille pour me porter bonheur, que j'attachai à ma chaîne de montre en lui jurant de la porter toujours, et me voilà embarqué pour mon lycée de province ! Il fallut me lever à cinq heures et demie et au son du tambour, moi qui dormais à la maison jusqu'à sept heures en été, huit en hiver. J'appris à me laver à l'eau froide, dans un dortoir sans feu et devant un robinet de cuivre qui nous pleurait cette eau, moi qui avais autrefois un valet de chambre pour m'ouvrir mes rideaux, faire flamber le bois dans la cheminée, et me préparer un bain tiède. Je dus remplacer la fine cuisine d'un chef de financier par l'ordinaire du réfectoire, servi en deux temps et trois mouvements, sur des tables de marbre, sans serviette et dans une vaisselle épaisse

comme ma main. Mais j'avais dans les veines quelques gouttes du sang du grand-père, de ce bon sang qui a supporté l'Espagne et la Russie, et en trois jours j'étais acclimaté, si bien que ma mère, quand elle vint me voir aux vacances de la Toussaint, me trouva grandi et forci. Je me vois encore, assis auprès d'elle dans la chambre d'hôtel où elle était descendue. — « Mon pauvre en-« fant... » et elle m'embrassait. « Tu n'es pas trop mal-« heureux? » — « Non, maman. » — « Tout le monde a « été bon pour toi? » — « Oui, maman... » — Et elle me décrit alors la rue de Neuilly où elle s'est installée. Elle me raconte l'appartement par le menu, et leurs habitudes, et qu'elles n'ont plus qu'une bonne, et qu'il lui faut penser à mettre de l'argent de côté pour ma sœur, si elle-même venait à manquer... Toutes ces choses me touchaient, celles du moins que je pouvais comprendre; mais je dois avouer à ma honte que j'étais beaucoup plus préoccupé de lui poser une certaine question. — Vous devinez laquelle? J'avais écrit à Lucie : elle m'avait répondu, une fois; puis j'avais récrit, et pas de réponse. Et c'est justement de Lucie que je voulais demander des nouvelles à ma mère. Le croiriez-vous : avec ce coffre-là, » — et il fit : « hum, hum! » fortement, — « avec cette figure, » — et il tourna vers moi son espèce de mufle léonin, « j'ai toujours été timide pour ce qui me tenait au cœur, et ce fut le second jour seulement que j'osai dire à ma pauvre mère : — « Et Lucie?... » avec le pourpre de la honte sur mon visage. Ma mère, grâce au ciel, n'y prit pas garde. Elle avait d'autres soucis en tête : « Lucie? » fit-elle, « nous « ne l'avons guère vue ces derniers temps. Je pense « qu'elle va bien. Nous avons été si occupées de notre « installation... » Et ce fut tout. Ma mère partit. Je demeurai seul de nouveau dans le vieux lycée. J'écrivis une autre fois encore, puis une autre fois. Toujours pas de réponse. Je me cassais la tête à m'expliquer ce silence, à l'abri de mes dictionnaires, durant l'étude du soir, et plus prosaïquement je cassais d'innombrables

lames de canif à graver dans le bois de mon pupitre un L. H. digne d'elle, car je continuais de l'aimer aussi naïvement que j'ai vu depuis des conscrits aimer leur promise. Paysans et enfants, ça se ressemble, et ça ressemble aux bœufs, ça rumine, rumine, rumine, sans trop le savoir. Ce qui ajoutait encore à ma secrète exaltation, c'était la lecture assidue, le dimanche soir, et la semaine finie, des mauvais romans de Gustave Aymard. Je me voyais partant avec Lucie pour les pampas, la nourrissant de ma chasse, un tas de sornettes qui ne sont pas beaucoup plus absurdes que celles dont vous gratifiez les amoureux de vos livres, et les miennes avaient pour excuse d'être doublées d'un sentiment sincère. J'étais de bonne foi dans ma folie enfantine. Combien d'hommes peuvent en dire autant?

« Il était convenu que je viendrais à Paris pour le 1er janvier, et le 28 décembre 1848, — 1848, 1888, c'est une étape, et c'est hier pour moi, — je me trouvais en fiacre vers cinq heures du soir, par un temps comme celui-ci, assis sur la banquette en face de ma mère et de ma sœur, et si content de me retrouver entre ces deux tendresses! J'embrassais l'une. J'embrassais l'autre. Je riais. J'avais des larmes aux yeux. Je leur disais que je les aimais et que j'avais été premier en thème, que le pion était méchant et que nous serions bien heureux de dîner ensemble tous les trois. Enfin de ces incohérents discours où s'épanche la joie nerveuse des enfants. La mienne, hélas! tomba bien vite, rien qu'à passer le seuil du logement où vivait ma mère. Quand j'étais parti pour Tours, elle habitait encore notre hôtel, provisoirement. Ce fut là, dans ces étroites pièces, que j'eus pour la première fois, par le contraste, l'impression vraie que nous étions ruinés. Les quelques meubles que ma mère avait sauvés du naufrage contrastaient cruellement par leur élégance avec la pauvreté du logis. Son portrait en pied et celui de mon père, qui décoraient autrefois le panneau de notre grand salon, touchaient presque le tapis maintenant

avec la bordure de leur cadre, tant le plafond était abaissé. Plus de valets de pied pour nous recevoir, mais une bonne à tout faire, qui s'agenouilla devant la cheminée pour y allumer un feu économique de coke dans une grille. D'un coup d'œil je saisis ces détails et je compris!... Mon cœur se serra bien fort, et davantage lorsque, ayant questionné ma sœur au sujet de Lucie, elle me répondit avec une amertume que je ne lui connaissais pas : — « Je la vois à peine maintenant, « nous ne sommes plus d'assez beau monde pour elle. « C'est une sans-cœur. »

« Une sans-cœur?... Pas d'assez beau monde?... Voulez-vous la preuve que, malgré mes quatorze ans, j'étais un vrai amoureux, avec tous les niais espoirs qui luttent contre l'évidence? Ce que venait de me dire ma sœur s'accordait trop bien avec le silence de Lucie. J'aurais dû deviner, pressentir au moins que c'en était fini de ce petit roman d'enfance, mon premier et, ma foi, mon dernier. Depuis, je n'ai plus eu le temps ni le goût de faire l'Hercule aux pieds d'Omphale, comme vous dites, vous autres... Hé bien! non! Je ne pus pas admettre cette fin-là, et le lendemain de mon arrivée je m'acheminais vers la maison de Lucie, un hôtel, rue Chaptal, aussi beau qu'avait été le nôtre. J'arrive. Je sonne. La porte tourne dans le vestibule. Je vois des amas de pardessus. J'entends de la musique. Sans réfléchir, je passe dans le salon que m'ouvre le domestique, et je me trouve au milieu d'un petit bal costumé où polkaient, valsaient, quadrillaient, gais comme ceux de tout à l'heure, une cinquantaine d'enfants de mon âge. Les étoffes brillaient, les rires éclataient, les petits pieds tournaient, le piano chantait, et moi, ahuri comme un oiseau de nuit subitement jeté dans une volière d'oiseaux de jour, j'entendais la mère de Lucie me dire avec la réelle bonté qu'elle eut toujours, allez donc croire à vos sottises sur l'hérédité, après cela : — « Que tu arrives bien! Mais tu vas danser avec les « autres et rester à goûter... Lucie!... » — Et elle appela

sa fille qui, déguisée en bergère, avait pour danseur, je m'en souviens comme de ma première bataille, un petit torero, avec un taureau en baudruche sous son bras resté libre. Lucie s'approche, elle me voit. J'ai eu quelques sensations dures dans ma vie, j'en porte la trace, » — il met l'index sur la cicatrice qui balafre son visage, — « mais le salut de celle que j'avais l'habitude d'appeler en moi-même ma petite femme, mais le regard de ses yeux bleus, mais sa manière de me donner le bout des doigts et de se sauver tout de suite pour continuer sa danse, ce fut quelque chose de si imprévu, de si contraire à tous mes rêves, de si dédaigneux aussi, que je demeurai cloué sur place, tandis que la maîtresse de maison, croyant m'avoir confié à des mains amies, s'occupait à d'autres soins pour ses invités. Il y avait bien parmi ces visages des figures d'anciens camarades, dont quelques-uns me reconnurent et me dirent bonjour, avec cette indifférence des enfants entraînés par le plaisir. Que m'importait d'ailleurs? Assommé par l'accueil de Lucie, et affolé de timidité, je voulais pourtant essayer de lui parler. Comme elle dansait toujours du même côté, j'arrivai à me glisser jusque-là, non sans heurter nombre de chaises et sans marcher sur nombre de pieds. Enfin, me voici dans un angle de fenêtre, perdu entre deux hommes qui se tenaient debout, comme vous et moi, tout à l'heure, et à une longueur de bras de Lucie qui bavardait en s'éventant. Je l'écoute. Elle cause de ceci, de cela, avec le torero. Ah! que j'aurais aimé le tenir dans la cour de mon lycée, et au bout de mes poings! Et en une minute, voici exactement ce que j'entends : — « Quel « est donc ce vilain petit collégien avec qui votre mère « parlait tout à l'heure? » — Je vois un peu de feu sur les joues de Lucie. Elle rougit de moi et elle dit d'un air gauche : « Je crois que c'est un petit Garnier. » — « Quelle touche ! » fait le torero, et Lucie de rire et de répéter : — « Oui, quelle touche ! » — En ce moment les messieurs se déplacent, je me regarde dans une

glace qui est juste en face de moi, de l'autre côté de la chambre, et je me vois avec ma tête tondue, mes grandes oreilles écartées de cette tête, mon menton coupé par le col de satin noir que nous portions militairement, mon corps boudiné dans ma tunique, et cet air potache, où il y a un peu de tout, de l'enfant de troupe et du poulain trop haut sur ses pattes, du déluré et de l'hébété. Je me trouve si laid que ma rage contre mon ancienne amie se noie dans un sentiment de honte. Si je reste là, je sens que je vais pleurer et crier. Et je m'échappe en bousculant de nouveau chaises et gens, la figure rouge comme le liséré de ma tunique, et quand je suis dans la rue, je me mets à sangloter comme une bête. Je n'aurais su dire au juste si ce que je sentais était de l'indignation, de la jalousie, de la vanité blessée, ou tout simplement de l'amour trahi. Toujours est-il que, mes sanglots une fois rentrés, et tout en reprenant le chemin de l'humble logis où du moins j'avais de vrais cœurs à moi, je fus arrêté sur le bord d'un trottoir par un flot de peuple qui regardait passer un escadron de lanciers en train de revenir d'une corvée officielle. J'eus la bonne chance d'être poussé contre un banc sur lequel je me hissai et d'où je pus voir défiler ces superbes soldats. Vous vous les rappelez? Je voyais leur shapska avec son plumet rouge, leur lance avec son guidon, les têtes et les croupes de leurs montures : — « Comme ils sont beaux! » dit avec extase à côté de moi une petite fille du peuple. Est-ce étrange, cela ? C'est à cette même place, et en entendant ce cri d'admiration de cette gamine des rues, presque aussitôt après avoir entendu la phrase de dédain à mon égard, prononcée par la petite fille riche ; oui, c'est à cette place que j'eus pour la première fois l'idée de porter, moi aussi, un uniforme comme celui-là, et d'entendre dire : « Comme il est beau! » sur mon passage. Ai-je besoin de vous avouer que j'y mêlais la plus extravagante espérance de reconquérir le cœur de Lucie ? — Cette espérance disparut bien vite, mais le grain qui

était tombé dans mon cœur, par cette après-midi de décembre, a levé, et vous savez la moisson... Comprenez-vous pourquoi je regardais caqueter la petite Nadia avec tant d'intérêt tout à l'heure, et pourquoi je vous disais : — « Il n'y a pas d'enfantillages? »

Nous étions devant sa porte. Je le quittai, la tête remplie de la seule histoire sentimentale que je doive jamais l'entendre conter. Tout en remontant les Champs-Élysées et dans le soir tout à fait venu, je me souvenais de ce que Mérimée disait de lui-même, que le premier germe de la défiance et du scepticisme avait été jeté dans son cœur par une moquerie de sa mère, surprise derrière une porte; et, pensant à cette espèce de poussière de sensations qui voltige autour des âmes d'enfant, à ces mille grains invisibles qui peuvent lever, pour le bien ou le mal, — comme avait dit le général, — je pensais que c'est une chose bien grave que d'avoir des fils et des filles, et que beaucoup la prennent, cette chose bien grave, bien légèrement.

Nouveaux Pastels.

Ayant exposé *Dix portraits de femmes*, le romancier leur a donné pour pendants les *Dix portraits d'hommes* contenus dans ce recueil, afin de compléter sa gamme de *Pastels* par de *Nouveaux Pastels*. Le même attrait qui s'attachait aux premiers s'est communiqué à ces derniers, et si le sourire énigmatique, la lèvre frémissante, les prunelles mystérieuses des femmes ont pu un moment évoquer le souvenir de La Tour et de ses belles œuvres, ici nous rencontrons une attraction tout aussi vive si elle est autre.

De ces portraits, nous donnons la dernière partie de celui qui est intitulé *Un saint*.

UN SAINT.

A Pise, l'auteur ayant appris qu'un couvent des environs, le couvent du Monte Chiaro, possédait des fresques nouvellement découvertes de Benozzo Gozzoli, fresques

représentant des épisodes de la vie de saint Thomas, s'y fait conduire en voiture. Il a pour compagnon dans cette excursion un jeune Français rencontré par hasard à Pise ; ce dernier, Philippe Dubois, fils d'universitaire, après son agrégation a obtenu une mission archéologique en Italie ; c'est en outre un « féroce » de lettres, ayant les plus grandes ambitions littéraires et d'une sévérité outrée pour ses aînés. Au couvent, le père abbé dom Gabriele Griffi les accueille de son mieux, malgré les moqueries de Philippe Dubois, un peu décontenancé ensuite en voyant que le bénédictin comprend le français ; il leur montre les fameuses fresques découvertes par lui, et, dans la peinture représentant saint Thomas chez le roi noir Gondoforus, leur signale des boucles d'oreilles, toutes semblables à celles qu'un des pères du couvent a trouvées dans un tombeau étrusque et conservées au couvent avec d'autres objets anciens.

. . . .

— « Mais voulez-vous entrer dans ma cellule, je vous montrerai les boucles d'oreilles et la petite collection de dom Pio Schedone... »

Nous acceptâmes, poussés, Philippe Dubois peut-être par un fonds d'archéologue qui persistait en lui sous le futur écrivain, et moi par la curiosité de voir la figure des objets parmi lesquels vivait notre hôte. La première pièce où il nous introduisit trahissait par son désordre l'incurie du falot serviteur qui répondait au nom de Luigi. Des livres s'y empilaient, dont la grosseur et la reliure révélaient des Pères de l'Église. A côté, une paire de tenailles, des marteaux et une boîte remplie de vis, de clous et de ferraille, témoignaient que dom Griffi savait au besoin se passer d'ouvriers pour quelque raccommodage de meuble ou de serrure. Des citrons séchaient dans une assiette. Des fiaschi à la paille noircie et souillée devaient contenir les échantillons des dernières récoltes en huiles et en vins. Un de ces vases de terre brune que les femmes de Toscane appellent un *scaldino* et qu'elles remplissent de braise pour s'y chauffer les mains en le tenant par son anse,

représentait le confort unique de ce cabinet carrelé, où un chat très noir se prélassait paresseusement. Sans doute quelque voyageuse anglaise reconnaissante avait envoyé au pauvre moine le petit appareil d'argent à faire le thé, seule élégance de ce rustique capharnaüm. Mais Luigi s'étant bien gardé de nettoyer le métal de la cafetière, même ce petit ustensile noircissait sur son étagère. Un grand crucifix, posé sur son pied, dominait la table où des feuillets s'entassaient, couverts d'une large et ferme écriture.

— « Ce sont les sermons de mon maître que je me suis chargé de recopier, » dit dom Gabriele. « Le bon cardinal est aveugle, et il voudrait que son œuvre fût achevée d'imprimer avant sa mort... Il a quatre-vingt-sept ans... Ah ! son écriture est terriblement *perfide*, » ajouta-t-il avec un nouvel italianisme, « et puis, j'ai si peu de temps... Heureusement, je ne dors que quatre heures par nuit. Voyons, Nero, laisse cette chaise, laisse cette chaise, mon *micino*, mon *mutzi*... » Il parlait au chat comme Pasquale à sa jument, et, comme s'il eût compris, Nero s'élança de la chaise sur les papiers qui contenaient les titres du vieux cardinal à la gloire. « Bon, asseyez-vous-là, » me dit-il, « et vous, seigneur Filippo. » Il nous avait demandé nos prénoms dès le commencement du dîner pour ne plus nous nommer qu'ainsi, avec l'aimable familiarité de son pays. « Voyons, » continua-t-il, « où est cette diablesse de cassette ? Bon, sous ce volume des Pères où j'ai cherché l'autre jour cette citation dans le traité de saint Irénée contre les Gnostiques... Il s'agissait de Basilidiens qui prétendaient se dérober au martyre sous le prétexte que nous ne devons pas faire connaître nos idées au vulgaire. Ah ! l'orgueil ! l'orgueil ! Vous le trouverez à la base de toutes les hérésies et de tous les sophismes. Et c'est si bon de croire, c'est si simple surtout !... Mais, tenez, voilà la boîte. Elle est tout ouverte... Je ne ferme rien de ce qui est ici, parce que c'est à moi et non pas au couvent. Allons, où sont ces anneaux ?... »

Il avait, en effet, durant ce discours, dégagé un coffret de cuir, dont la fermeture avait dû être assez compliquée pour qu'une fois faussée elle eût défié les pauvres ouvriers de ce trou perdu. Le couvercle levé, nous pûmes voir que l'intérieur contenait un assez grand nombre de menus objets soigneusement recouverts d'enveloppes de papier toutes étiquetées. La forme ronde de la plupart de ces plis indiquait suffisamment que la collection de feu dom Pio Schedone se composait surtout de médailles. Je constatai avec étonnement que le travail des boucles d'oreilles étrusques était très fin. Je pris au hasard un des petits paquets ronds, et je lus sur son papier : *Julii Cœsaris aureus*. Je crus reconnaître, en examinant la pièce d'or, qu'elle était absolument authentique. Je la tendis à Philippe qui me fit remarquer la tête de Marc-Antoine sur le revers et qui me dit :

— « C'est une très belle monnaie, extrêmement rare... »

J'en pris une seconde, une troisième, et je tombai avec un étonnement encore plus grand sur un Brutus dont je me trouvais par hasard savoir la valeur. Voici comment. Ayant, l'année précédente, à faire mes cadeaux de 1er janvier, j'avais eu l'idée d'offrir, à quelques-unes des dames chez lesquelles j'avais dîné, de petites médailles pour les suspendre à leurs bracelets, et mon cher ami Gustave S***, un des plus distingués numismates de l'heure présente, avait bien voulu m'accompagner à cet effet chez un marchand spécial. Là j'avais beaucoup admiré cette pièce d'or qui porte d'un côté la tête de Brutus le Jeune et de l'autre celle de Brutus l'Ancien. Mon ami S*** n'avait pu s'empêcher de sourire de mon ignorance quand, ayant dit : « Je prendrais volontiers celle-là, » l'antiquaire me répondit : « Pour vous, monsieur, à cause de Monsieur, ce sera treize cents francs. » Et cette pièce, cotée de la sorte sur la place, elle était là, parmi soixante autres, dans le coffret de dom Pio. Je ne pus retenir une exclamation

et je montrai la monnaie à Philippe en lui racontant ce que je savais de son prix.

— « Je m'en serais douté, » me dit-il, « car j'ai un peu étudié aussi la numismatique ; et remarquez qu'elle est en parfait état et à fleur de coin... »

— « Mais vous avez-là un trésor, mon Père, » dis-je à dom Griffi, qui m'avait écouté sans avoir trop l'air de prendre au sérieux mes paroles, et j'insistai, lui expliquant les raisons pour lesquelles je croyais pouvoir lui affirmer la valeur d'une au moins de ses pièces, et la compétence de mon compagnon.

— « C'est ce que me répétait dom Pio, » fit-il en changeant peu à peu d'expression. « Il avait ramassé ces monnaies de côté et d'autre, dans ses fouilles... Quand le pauvre Pio est mort, c'était le temps le plus dur, nous venions d'être frappés, et j'ai eu tant à faire que j'ai négligé de faire examiner sa collection par le professeur Marchetti que vous aurez vu à Pise. Je l'avais tout à fait oublié, et, sans le roi Gondoforus, je n'aurais jamais songé à les regarder seulement... C'est l'autre jour, en dérangeant ces bouquins, que je me suis souvenu d'avoir vu entre les mains de dom Pio une paire de boucles d'oreilles assez étranges. Je cherche dans le coffret, je les trouve, je vous en parle. Ma foi, » ajouta-t-il en se frottant joyeusement les mains, « je voudrais beaucoup que vous eussiez raison. Il y a une terrasse qui menace ruine près du donjon et le gouvernement me refuse de l'argent; avec quatre mille francs on en viendrait à bout ; mais quatre mille francs !... » Et il hocha la tête avec incrédulité en montrant le coffret.

— « Mon Dieu, » lui répondis-je, « à votre place, je consulterais vraiment le professeur dont vous parlez, mon Père, car je trouve encore là un aureus de Domitien avec un temple à son revers, que je crois bien avoir vu aussi parmi les pièces rares... »

— « Rarissime, » dit Philippe, qui examina la monnaie de très près, « et ce Dide Julien, rarissime aussi,

et cette Didia Clara... Ce sont de magnifiques échantillons. Il est probable qu'un paysan aura tout simplement trouvé près de Volterra quelque trésor d'une légion perdu à la suite d'une déroute et vendu le tout à dom Pio... »

— « Si c'était vrai, » dit l'abbé en se frottant de nouveau les mains, « ça prouverait une fois de plus que le cher cardinal a bien raison de répéter : *Dio non manda mai bocca, che non mandi cibo* (1). J'ai tant prié pour cette terrasse ! C'est là que les frères malades allaient prendre le soleil à leur convalescence. J'écrirai donc à M. Marchetti de venir me rendre visite aussitôt qu'il pourra. Ah ! c'est un de mes amis, et qui se plaît tant à Monte Chiaro !... Demain matin, à ma messe, je remercierai le Seigneur et je prierai aussi pour vous... Bon, j'allais oublier de prévenir Luigi qu'il doit être prêt à me la servir à six heures, à sept j'ai des rendez-vous... »

— « Savez-vous, » disais-je un peu plus tard à Philippe en lui souhaitant le bonsoir à mon tour, « que l'on comprend avec quelle facilité certaines circonstances prennent une apparence providentielle, quand on voit des aventures comme celle-là... Ce pauvre moine a besoin d'argent pour son couvent. Il prie Dieu de toutes ses forces, et deux étrangers lui découvrent qu'il le possède, cet argent, là, sous sa main... »

— « C'est la bêtise du hasard, » dit Philippe en haussant les épaules ; « avez-vous jamais entendu raconter qu'un jeune homme de talent et auquel il ne manquerait qu'une petite somme pour être mis à même de montrer son talent, ait trouvé cette somme ? Qu'un grand écrivain ait gagné un centime à une loterie ? Tenez, j'ai connu des bourgeois riches et stupides, dans ma province, qui ont vu leurs obligations de la Ville de Paris sortir aux tirages et leur rapporter des deux cent mille francs. Un mien cousin m'en avait laissé

(1) « Dieu n'envoie jamais de bouche sans envoyer aussi de la nourriture. »

une, à moi, de ces obligations-là. Je l'ai vendue, fort heureusement. En dix ans, vous croyez qu'elle est seulement sortie une fois! Pas même pour me rapporter six mille francs, deux mille francs, mille. — Et voilà ce frocard imbécile qui va les avoir, lui, ces six mille francs, plus peut-être, et il les emploiera, — à quoi? A consolider une terrasse pour des moines qui ne reviendront jamais... Chamfort disait que le monde est l'œuvre du diable devenu fou. S'il avait dit: devenu gâteux! »

— « En attendant, » fis-je avec une humeur jouée et comme si j'eusse parlé à un petit garçon malade, pour ne pas avoir à me fâcher contre ce qui n'était, après tout, qu'une plainte trop justifiée, « allez dormir et laissez-moi en faire autant. »

Comme le vent s'était levé, — un mélancolique vent d'automne qui tournait, doux et plaintif, autour du monastère, j'éprouvai une certaine difficulté à réaliser moi-même ce programme et à m'endormir dans le lit un peu dur des anciens abbés généraux. J'entendais Philippe Dubois aller et venir dans sa chambre, et je me demandais si, malgré son ironie, trop outrée pour n'être pas factice, il ne se sentait pas troublé, lui aussi, par le beau spectacle d'une vie si résignée, si pieuse, que notre hôte nous avait donné, tout ce soir. Les phrases du prêtre sur le caractère providentiel de certaines rencontres me revenaient. Est-il possible de réfléchir profondément, sincèrement à sa propre destinée et à celle de ses proches sans subir cette obscure intuition qu'un esprit plane en effet sur nous tous, qui nous mène, par des chemins quelquefois très détournés, vers des fins que nous ne comprenons pas? Mais surtout dans le châtiment de nos fautes, ce mystérieux esprit révèle sa présence reconnue par les moralistes de tous les temps, depuis les poètes grecs qui adoraient la *Némésis*, l'obscure équité universelle, jusqu'à Shakespeare et Balzac, les maîtres de l'art moderne. Leur œuvre n'est-elle pas dominée par cette vision d'une

grande justice finale enveloppant l'existence humaine? Puis je me faisais des objections par cette triste habitude du pour et du contre que l'on ne dépouille pas avec tant de simplicité, quoi qu'en pensàt notre hôte. Je songeais à cette autre loi de décroissance qui veut que tout meure des plus belles parmi les choses humaines, depuis un être moral comme est un couvent, jusqu'aux chefs-d'œuvre des arts. Les fresques de Benozzo venaient d'être retrouvées, après quatre cents ans, pour disparaître à nouveau dans quelques autres centaines d'années, mais détruites par l'invincible travail du Temps. Oui, tout meurt, et tout recommence... Dom Gabriele Griffi a parlé tout à l'heure des Basilidiens, de leurs théories subtiles et de l'orgueil qui est à la base de toutes les hérésies. Je me souvins de l'étonnante analogie qui éclata pour moi, lorsque j'étudiai les doctrines d'Alexandrie, entre ces paradoxes et nos maladies morales d'aujourd'hui. Mon jeune compagnon n'en était-il pas la preuve, lui qui m'avait énoncé, à propos des relations des écrivains et du public, exactement ce sophisme du mensonge par mépris cher aux Gnostiques? Et je l'entendais marcher toujours, — en proie à quelle agitation? — jusqu'à ce qu'à travers ces raisonnements contradictoires je finis par fermer les yeux, et quand je me réveillai le matin, ce fut pour voir au chevet de mon lit l'innocent Luigi, les bras chargés d'un plateau sur lequel était préparé du café au lait, et presque aussitôt le moine entrait dans ma chambre :

— « Ah! bravo, » me dit-il, avec son bon rire, « vous avez pu bien reposer, et vous avez fait mentir le proverbe : *Chi dorme non piglia pesci* (1). Car un paysan vous a apporté des truites toutes fraîches pour votre déjeuner... Quant au seigneur Filippo, il est déjà à courir la montagne. Quand je suis revenu de la messe, à six heures et demie, je l'ai vu qui grimpait du côté du

(1) « Qui dort ne prend pas de poissons. »

village, leste comme un chat... Quand vous serez levé, nous irons revoir les Benozzo au grand jour... Le seigneur Filippo sera revenu, sans doute... Vous verrez aussi la bibliothèque du couvent... Ah ! si vous saviez comme elle était riche avant la première suppression, celle de Napoléon Ier... Mais patience, puisqu'il paraît que nous allons déjà ravoir notre terrasse. *Multa renascentur...* »

Une heure plus tard, j'étais levé, j'avais bu, sans trop faire la grimace, le café à base de chicorée passé par Luigi ; le Père et moi nous rendions de nouveau visite au roi indien Gondoforus et au sourire de la Vierge. Dom Griffi eut le temps de me montrer les réfectoires, le grand et le petit, les bibliothèques, les chapelles, le vivier, les citernes, l'étroit jardin où il élevait des cyprès minuscules, en attendant de les planter. Philippe était toujours absent. S'était-il égaré, ou bien éprouvait-il pour la conversation et la société du Père une de ces antipathies dont les nerveux comme lui subissent les irrésistibles atteintes ? Je me serais posé ces questions avec une certaine indifférence, je l'avoue, tant son continuel persiflage m'avait agacé, si, vers les onze heures, et à notre retour de la visite à travers le couvent, je n'avais été littéralement frappé d'épouvante par un petit fait très inattendu et que je provoquai sans en avoir le moindre pressentiment. Dom Griffi venait de s'excuser. Il était obligé de me laisser seul jusqu'au déjeuner. Je n'avais pas de livres avec moi. Ma correspondance était, par extraordinaire, au courant. « Si je revoyais ces médailles d'hier ? » pensai-je, et voici que je demande le coffret au Père, qui me l'apporte lui-même. Installé paisiblement dans ma chambre, je déploie les papiers les uns après les autres, admirant ici un profil d'empereur lauré, là une Victoire. Je ne sais pourquoi la fantaisie me prend de revoir l'*aureus* de César avec la tête d'Antoine. Je cherche cette pièce parmi les autres. J'ai de la peine à la trouver. Je prends les médailles une par une, et je ne vois plus le nom du

dictateur écrit sur aucune des enveloppes. « Nous les avons mal remises, » me dis-je, et j'ai la patience de les défaire toutes. Pas de médaille de César. Pas de médaille de Brutus non plus. Je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie une angoisse comparable à celle qui me serra le cœur quand je constatai cette absence de deux monnaies qui valaient certainement près de deux mille francs, et qui étaient là, encore hier au soir. Je les avais tenues dans ma main. J'en avais regardé le détail comme à la loupe. J'en avais moi-même indiqué le prix approximatif au Père, et elles avaient disparu. J'eus l'espérance qu'il les avait mises de côté, sur cette indication, pour les expédier à Pise aussitôt, et faire contrôler plus vite leur authenticité, et je courus à sa cellule, au risque de le déranger. Il m'eût été impossible de ne pas vérifier sur-le-champ cette hypothèse. Dom Griffi était occupé, avec un grand pendard de paysan roux, à recouvrer quelque créance, car le paysan tenait à la main un portefeuille de cuir des poches duquel sa main calleuse tirait, avec le plus comique regret, des coupures de cinq et de dix francs. L'abbé vit à ma figure que j'avais une nouvelle importante à lui annoncer :

— « Votre ami n'est pas malade ?... » me demanda-t-il vivement.

— « Non, » lui répondis-je. « Mais je voudrais me permettre de vous poser une question, mon Père. Avez-vous retiré du coffret de dom Pio quelques-unes des pièces d'or que nous avons maniées hier ? »

— « Aucune, » fit le bonhomme ingénument, « le coffret est demeuré là, tel que nous l'avions laissé. »

— « Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je avec terreur, « c'est qu'il en manque au moins deux, et des plus importantes, le César et le Brutus... »

Je n'eus pas plutôt prononcé cette phrase que j'en sentis la terrible portée. Personne, jusqu'à notre arrivée, n'avait soupçonné ce que représentait d'argent la collection de dom Pio. Ce César et ce Brutus étaient

justement, parmi les monnaies, celles que nous avions le plus remarquées. Elles avaient été dérobées. Ce n'était pas Luigi qui avait pu les choisir ainsi entre les autres, ni un des paysans pareils au rustre que je voyais en ce moment compter de nouveau avec son doigt calleux ses malpropres petits billets de banque. D'autre part, je ne pouvais pas être soupçonné. J'étais au lit au moment où le Père disait sa messe et où sa chambre était vide. Depuis, nous ne nous étions plus quittés. L'éclair d'une atroce évidence me fit dire tout haut :

— « Non, non, ce n'est pas possible... »

Je venais de voir Philippe tenté, aussitôt après notre conversation d'hier, par le voisinage si proche de ce petit trésor. Le bruit de ses pas, la veille, très tard dans la nuit, me résonna dans la mémoire et s'expliqua pour moi d'une manière affreuse. Il m'avait tant parlé, durant la route, de son besoin d'une petite somme qui lui servît à débuter à Paris. Il avait vu cette somme à sa portée. Il avait lutté, lutté..., — et puis, il avait cédé. Il avait accompli ce vol si facile et deux fois infâme puisque le pauvre vieux moine était notre hôte. Il lui avait suffi de se lever un peu avant l'heure de la messe. Il était sorti de sa chambre. Il s'était glissé jusqu'à celle du Père. Il avait pris les deux médailles qu'il savait les plus précieuses, sans doute d'autres encore. Puis il s'était en allé dans la campagne, afin de donner un prétexte d'une part à sa disparition matinale et aussi pour dompter le trouble dont il devait être bouleversé. Entre les paradoxes les plus hardis d'immoralité intellectuelle et une action honteuse comme celle-là, il y a un abîme. Je me sentis, devant cette accablante probabilité, saisi d'une telle émotion que les jambes me manquèrent et je dus m'asseoir tandis que dom Griffi disait à son paysan avec sa douceur habituelle :

— « Va m'attendre dans le corridor, Peppe. Je t'appellerai. »

Puis quand nous fûmes tous les deux seuls :

— « Voyons, mon enfant, » commença-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas encore, celle non plus de l'hôte amical, mais du prêtre, et en me prenant les mains. « Regardez-moi bien en face. Vous sentez que je sais que ce n'est pas vous, n'est-ce pas? Ne me dites rien, ne m'expliquez rien, et faites-moi une promesse... »

— « De forcer ce malheureux à vous rendre ces pièces... Ah! mon Père, quand je devrais les lui arracher de mes mains ou le livrer moi-même aux gendarmes... »

— « Vous ne m'avez pas deviné, » reprit-il en secouant la tête, « et je veux au contraire que vous me promettiez sur l'honneur de ne pas prononcer un mot qui laisse soupçonner que vous avez découvert la disparition de ces médailles... Pas un mot, entendez-vous, et pas un geste... C'est mon droit de vous le demander, n'est-il pas vrai?... »

— « Je ne comprends pas, » l'interrompis-je.

— « *Pazienza*, » dit-il en employant son mot favori, « promettez-moi seulement et laissez-moi finir avec ce terrible Peppe... Ah! ces gens-là me feront mourir avant que je n'aie pu revoir les frères ici... Ils disputent, cinq francs par cinq francs, le paiement de leurs fermages; mais, vous savez, fermer les yeux et se recommander à Dieu... J'ai votre promesse? »

— « Vous l'avez, » répondis-je, vaincu par une espèce d'autorité qui émanait de toute sa personne en ce moment.

— « Et voulez-vous me rapporter le coffret tout de suite? »

— « Je vais vous le chercher, mon Père... »

Malgré la parole donnée, j'eus une peine infinie à me contenir quand, une demi-heure après cet entretien, je me retrouvai avec Philippe Dubois, enfin revenu de sa promenade. Je dois reconnaître, à son honneur, que son visage traduisait, à cette minute, une anxiété intérieure qui eût achevé de me convaincre si j'avais gardé le

moindre doute sur sa culpabilité. Il devait cependant se croire assuré du secret, car c'était un bien étrange hasard que mon second examen du coffret, et, moi excepté, qui pouvait constater l'absence des médailles dérobées? Nous les avions mentionnées trop vite pour que dom Griffi eût eu le temps d'en retenir les noms. Aussi ce n'était pas la crainte d'une découverte de ce vol qui mettait sur ce front intelligent et dans ces yeux, si vifs encore la veille, cette sombre expression d'inquiétude. Je devinai que le remords et la honte le déchiraient, tout simplement. Il était si jeune, malgré son masque de cynisme, si voisin, malgré sa corruption intellectuelle, du chaud foyer de sa famille, si nourri encore de loyauté provinciale! Il remarqua bien la tristesse de mon regard, mais s'il l'attribua d'abord à la véritable cause, le silence que j'observai, d'après ma promesse, dut le rassurer.

— « J'ai fait une magnifique promenade, » me dit-il sans que je lui demandasse aucun détail sur l'emploi de sa matinée; « seulement, je me suis égaré, et j'arrive trop tard pour visiter le couvent... Je ne le regrette pas, car j'aurais peur de gâter ma sensation d'hier en revoyant ces fresques au grand jour. A quelle heure repartons-nous? »

— « Vers les deux heures et demie, » lui dis-je.

— « Alors, » fit-il, « si vous me permettez, je vais boucler ma valise. »

Il passa dans sa chambre sous ce prétexte. Je l'entendais qui allait et qui venait de nouveau comme cette nuit. Ma présence lui était, malgré tout, insupportable. Que serait-ce quand il reverrait l'abbé? J'appréhendais, avec une inquiétude qui allait jusqu'à la douleur, l'instant où, tous les trois assis derechef à la vieille table des novices, nous devrions causer, sachant, le prêtre et moi, ce que nous savions, et lui avec ce poids sur le cœur. Une curiosité se mélangeait à cette inquiétude. En me demandant le silence absolu auprès de Philippe, dom Griffi avait certainement son plan. Allait-

il essayer de confesser le jeune homme sans trop l'humilier, en tête-à-tête? Ou bien, dans la divine bonté que révélaient ses yeux de vrai croyant, s'était-il décidé à pardonner en silence, comptant que le reste du trésor de dom Pio suffirait à payer la réparation de la fameuse terrasse? Toujours est-il que l'heure du déjeuner arriva, — toutes les heures arrivent, — et dom Gabriele vint nous appeler, avec sa même voix gaie et cordiale :

— « Hé bien! seigneur Filippo, » dit-il, « vous avez pris faim, dans votre promenade?... »

— « Non, mon Père, » répondit Philippe à qui le Père avait saisi les deux mains affectueusement et que cette chaude étreinte paraissait gêner, « j'ai peur d'avoir eu un peu froid. »

— « Alors vous boirez un peu de mon *vino santo,* » reprit le moine ; « vous savez pourquoi nous l'appelons ainsi? Nous suspendons des raisins à sécher jusqu'au jour de Pâques, et alors nous les pressons. Il y a un proverbe toscan qui dit : *Nell' uva sono tre vinaccioli,* dans le raisin il y a trois pépins ; *uno di sanità, uno di letizia, e uno di ubriachezza,* un de santé, un de gaieté, un d'ivresse. Mais dans mon *vino santo,* il ne reste que les deux premiers. »

Et ce fut ainsi de sa part une suite de phrases doucement enjouées tout le long du repas, qui se composait cette fois des truites promises, de châtaignes grillées, d'œufs en omelette qualifiés de frits, et de grives, — de ces grives gorgées de raisins et de genièvre, qui font le régal d'automne dans ce coin béni d'Italie.

— « Je n'ai jamais pu toucher à un de ces petits oiseaux, » nous dit le Père, « je les vois voler de trop près ici. Mais nos paysans les chassent à la glu. Les avez-vous vus passer avec une chouette apprivoisée? Ils disposent le long de la vigne des bâtons enduits de cette glu. Puis ils posent la chouette à terre, attachée à un autre bâton. Elle volète çà et là. Les oiseaux s'approchent par curiosité. Ils touchent aux baguettes, et

les voilà pris. Je me suis toujours étonné qu'un poète n'ait pas fait une fable avec ce joli tableau... »

Mais d'allusion aux pièces disparues, pas un mot. Pas un mot non plus qui marquât une différence entre ses dispositions à mon égard et à l'égard de mon compagnon, — peut-être un peu plus de câlinerie cependant pour lui, que je voyais comme brisé par cette sympathie presque affectueuse de notre hôte si indignement trahi. Vingt fois je distinguai des larmes sur le bord des yeux de ce garçon, qui n'était évidemment pas né pour le mal. Vingt fois je fus sur le point de lui dire : « Allons, demande pardon à ce saint prêtre, et que ce soit fini... » Puis Philippe fronçait les sourcils, ses narines se crispaient. Le feu de l'orgueil séchait ses prunelles, et la conversation continuait, ou plutôt les monologues de dom Griffi, qui comparait maintenant son Monte Christo au Monte Oliveto, et il parlait avec tendresse de son ami qui est aussi le mien, le cher abbé de N***, préposé à une besogne de garde toute pareille. Puis il nous racontait toutes sortes d'anecdotes sur le couvent, les unes infiniment intéressantes, une visite, par exemple, du connétable de Bourbon en marche sur Rome, et commandant en secret au prieur une messe pour le lendemain de sa mort ; — d'autres, enfantines et relatives à des légendes naïves... Ce ne fut qu'après ce repas et une fois remontés dans notre salon, que je compris son intention et quelle idée lui avait suggérée une connaissance du cœur humain, qu'un confesseur peut seul avoir. Nous ayant quittés quelques minutes, il rentra, tenant à la main la cassette de dom Pio. Je regardais Philippe. Il était devenu livide. Mais le visage ridé de notre hôte n'annonçait cependant aucune sévère interrogation :

— « Vous m'avez enseigné le prix de ces médailles, » nous dit-il simplement en posant le coffret sur la table. « Il y en a bien trop pour ce que j'ai à faire reconstruire. Permettez-moi de vous demander d'en choisir pour vous, chacun deux ou trois, que vous garderez en

souvenir du vieux moine, qui a prié pour vous deux ce matin... »

Il m'avait regardé, en prononçant ces quelques mots, d'un regard où je pus lire le rappel de ma promesse. Il était sorti, que nous étions là, Philippe Dubois et moi-même, immobiles. Je tremblais qu'il ne devinât que je savais son secret. La sublime indulgence de dom Griffi, destinée à produire un repentir presque foudroyant par l'excès de la honte, ne pouvait avoir son plein effet sur cette âme en détresse que si l'amour-propre blessé n'y mêlait pas son fiel.

— « Que c'est bon, un bon prêtre!... » dis-je simplement pour rompre le silence. Philippe ne répondit rien. Il s'était vivement retourné contre la fenêtre et il regardait le vert paysage que nous avions admiré le soir en entrant, plongé dans une rêverie profonde. J'avais ouvert le coffret, et pris au hasard une des médailles pour obéir à notre hôte, puis je passai dans ma chambre. Mon cœur battit : je venais d'entendre le jeune homme qui sortait en courant, et ses pas qui se dirigeaient vite, vite, vers la cellule du vieux moine. L'orgueilleux était vaincu. Il allait rendre les pièces volées et avouer sa faute. En quels termes parla-t-il à celui qu'il avait d'abord comparé si insolemment à feu Hyacinthe, et que lui répondit ce dernier? Je ne le saurai jamais. Seulement, lorsque nous fûmes remontés tous deux en voiture et que Pasquale eut dit à sa jument : « Allons, Zara, cherche tes jambes... », je me retournai pour revoir le couvent que nous quittions et saluer l'abbé, venu jusqu'au seuil, et je reconnus dans le regard que mon compagnon jetait de son côté sur le simple moine, *l'aube d'une autre âme*. — Non, l'ère des miracles n'est pas close, mais il y faut des saints, — et ils sont trop rares.

Recommencements.

Ainsi que l'auteur prend lui-même le soin de nous l'annoncer, les histoires réunies sous ce mot *Recommence-*

ments ne sont que le commentaire de la parole du philosophe : *La vie est une grande recommenceuse.* On devine immédiatement le brillant parti que l'observateur attentif et pénétrant de la vie qu'est Paul Bourget a su tirer de cette vérité dans les dix récits qu'il a rassemblés dans ce volume.

Tour à tour touchants, pittoresques, ces fragments détachés d'après nature intéressent aux titres les plus divers ; nous nous arrêterons au dernier, *Pendant la bataille*, une page d'un pathétique d'autant plus saisissant qu'elle semble détachée d'un vivant carnet de notes prises sur le moment, et c'est pourquoi notre choix s'est arrêté sur ce morceau, de préférence aux précédents.

C'est le récit d'un épisode de la guerre des rues pendant la Commune, raconté par Julien Dorsenne, l'écrivain qui joue un rôle si important dans *Cosmopolis*. Le souffle d'autobiographie qui circule à travers cette histoire lui donne un si tragique accent de vérité que le frisson s'en communique au lecteur, impérieusement.

PENDANT LA BATAILLE.

Deux élèves de philosophie du Lycée Louis-le-Grand, internés dans une école préparatoire à l'angle de la rue des Sept-Voies et de l'impasse de Reims, près du Panthéon, sont au centre des barricades du mouvement insurrectionnel ; après une imprudente promenade par la rue Soufflot et le boulevard Saint-Michel et la rencontre de fédérés et d'une cantinière de la Commune, ils parviennent à rentrer dans leur École, grâce à cette femme.

Quel mystère que le souvenir, cette grande fresque intérieure dont certaines portions s'effritent si vite, tandis que d'autres restent si fraîches, si vives, si intactes ? Pourquoi les syllabes combinées par mon patient ami en un vers d'une latinité médiocre ne sont-elles jamais sorties de ma mémoire ?... « *Quis miser ?...* » Et voici qu'en transcrivant ces mots, je revis minute à minute les heures singulières durant lesquelles notre quartier fut pris d'assaut. — Ces heures furent si pa-

reilles les unes aux autres par la monotonie de l'horrible, que je ne peux plus, à cette distance, les distribuer en jours. Fut-ce le lundi, le mardi ou le mercredi que, la poudrière du Luxembourg ayant sauté, un vent d'ouragan souffla sur notre rue, qui fit voler en éclats les vitres de toutes les fenêtres ? A quel moment nous précipitâmes-nous, Renaud et moi, jusqu'au dernier étage de *Baldé*, pour voir les flammes se tordre sur le ciel parmi un nuage de fumée, et le Louvre brûler ? A quel autre moment sentîmes-nous se rétrécir l'immense cercle de fusillades qui nous enserrait de tous côtés ? Cela faisait une formidable et inexprimable rumeur, qui tenait du grondement de tonnerre et du claquet de moulin. Des sonneries de clairon éclataient, innombrables. Elles marquaient, dans la distance, la ligne mouvante de la bataille. Leur halètement furieux disait l'ardeur de l'action, et de temps à autre, distinct, strident, plus sinistre parmi ces sinistres bruits, le sifflement d'un obus déchirait l'espace... — A quel moment le premier de ces obus décrivit-il son orbe par-dessus notre collège ? A quel moment les fédérés installèrent-ils dans ce collège une ambulance, dont les aides, dirigés par un chirurgien galonné jusqu'aux épaules, étaient quatre carabins, trois infirmières et dix sourds-muets ? Était-ce enfin le mercredi ou le jeudi que, penchés à la fenêtre sans vitres de notre second étage, nous aperçûmes de nouveau la femme qui nous avait renvoyés de la pharmacie ; mais cette fois elle exécutait une besogne plus terrible que celle où nous l'avions vue s'occuper !

Le combat s'était donc rapproché davantage encore. Le directeur du collège nous avait fait donner l'ordre de ne plus quitter *Baldé*, sinon pour revenir par une galerie intérieure dans la cour de l'école préparatoire, où il se tenait, avec ce qui lui restait d'élèves et de maîtres, — une trentaine, en dehors des habitants de l'annexe. Nos deux camarades s'étaient retirés là. Nous

étions, M. Finouy, Renaud et moi, demeurés dans notre étude. Tous les deux ils essayaient toujours de travailler. Moi, j'avais renoncé à même ouvrir un livre et j'étais absorbé tout entier par le spectacle de la rue, vide à cette heure.

Notre maison, comme je l'ai déjà dit, faisait l'angle de la rue de Reims et de la rue des Sept-Voies, laquelle s'élargit là subitement pour suivre la bibliothèque Sainte-Geneviève jusqu'au Panthéon. Ce monument et sa place au fond, au premier plan cette rue bordée d'un trottoir, puis la rue de Reims brusquement détachée et finissant à l'autre extrémité en coude sur une étroite ruelle, telle était la topographie de ce coin de Paris. Elle rend seule intelligible la scène à laquelle il me semble encore assister. Il pouvait être une heure de l'après-midi. Si je ne me rappelle pas le jour, je me souviens bien que nous venions de remonter après le déjeuner. La rue des Sept-Voies était vide, toutes les maisons fermées, et cette solitude comme chargée d'une attente tragique. Subitement je poussai un cri qui fit se précipiter à mes côtés le maître d'étude et mon camarade. Un homme tournait le coin de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il s'engageait en courant sur le trottoir. C'était un prêtre en soutane, sans chapeau. A cette courte distance, nous distinguions la pâleur de sa face, réellement hagarde de terreur. Il n'avait pas fait vingt-cinq pas qu'une autre personne, évidemment acharnée à sa poursuite, doublait le même angle. Nous reconnûmes, Renaud et moi, avec un saisissement qui nous immobilisa contre cette fenêtre, la femme que nous avions vue charger les pistolets dans la boutique du pharmacien, celle qui nous avait si spontanément rendu la liberté. Elle tenait à la main un revolver encore, mais pour s'en servir elle-même. Elle n'eut pas plutôt aperçu la robe noire du fugitif qu'elle tira sur lui deux balles qui ne l'atteignirent pas. Elle pressa le chien une troisième fois sans que le coup partît. L'arme était vide. Le prêtre fuyait toujours. La femme jeta le

pistolet à terre et courut aussi. Le pied lui manqua contre le trottoir. Elle tomba. A peine relevée et désespérant d'atteindre le fuyard, elle se tourna du côté de la place en poussant appel sur appel, pour hâter sans doute l'arrivée de quelque autre poursuivant. Un garde national parut qui s'arrêta pour épauler son fusil. La balle érafla le mur du coin de la rue de Reims, juste comme le prêtre se garait derrière. Le malheureux était devant la porte de *Baldé*. Nous savions que cette porte avait été verrouillée, puis fermée avec sa barre sur l'ordre du directeur, dès le matin. Nous demeurâmes stupéfaits de la voir s'ouvrir et le fugitif s'y précipiter. Quelqu'un se tenait sur le trottoir en qui nous reconnûmes M. Finouy. Tandis que nous nous attardions, en véritables enfants, à regarder ce spectacle de terreur, comme un spectacle, en effet, ce simple maître d'étude avait, lui, couru droit au danger, dans l'instinctif élan d'un homme de cœur qui peut en sauver un autre. Sa conduite était un tel reproche à la nôtre qu'instinctivement aussi nous descendîmes les escaliers, quatre marches par quatre marches, pour voler à son secours. Nous nous trouvâmes en bas juste à temps pour assister au dialogue qui s'engageait entre le maître d'étude et le garde national dont le coup de fusil avait manqué la soutane noire de si près :

— « Mon curé est ici, » disait le fédéré. « Pas de bêtises. Il me le faut. »

— « Il n'est pas ici, » répondit Finouy, « c'est moi qui viens d'ouvrir la porte... »

— « Il n'est pas ici ?... » reprit l'autre. « Hé bien ! nous verrons... » D'un coup de crosse il écarte le pion, nous d'un revers de main, et il se rue dans l'étroite cour où s'était, hélas ! engagé le pauvre prêtre. Finouy nous crie :

— « La porte, fermez la porte ! »

Puis, tandis que nous mettons la barre et les verrous, il s'élance lui-même à la poursuite du soldat. Cette action avait été si rapide que le fugitif n'avait pas même

essayé de se cacher. Il n'en avait pas eu le temps. Il avait fait en courant le tour de l'étroit préau. Ayant trouvé une étude ouverte, il s'y était jeté. Là, il s'était mis à genoux et il priait. Le soldat de la Commune et le maître d'étude le surprirent dans cette attitude :

— « Hé! l'abbé ! » criait le premier quand nous arrivâmes à notre tour, « assez de gyries comme cela. Les camarades attendent. Tu vas retourner là-bas ou je te brûle... » et il esquissa le geste d'épauler son arme.

— « Ce n'est pas vrai, » disait Finouy avec autant de calme qu'il mettait souvent de colère à reprendre nos peccadilles d'écoliers. « Vous ne tuerez pas monsieur l'abbé !... » et il écarta de sa main le canon du fusil. « D'abord nous ne le laisserons pas tuer sans le défendre et sans le venger. » Il tira lui-même un revolver de sa poche, que je lui connaissais pour l'avoir vu souvent dans son pupitre : « Et puis, vous le tueriez, voulez-vous me dire à quoi cela vous avancerait ? »

L'homme tenta de dégager son arme, mais Finouy nous avait fait signe. Nous étions trois à tenir le canon, — et le maître d'étude continuait, avec une présence d'esprit qui nous émerveillait, même dans ces tragiques circonstances, à la constater :

— « La porte est fermée derrière vous. Il y a quarante hommes dans le collège. Ils accourront si nous crions... Mettons que je vous manque et que vous nous tuiez tous quatre. Il faudra sortir, et *vous ne sortirez pas*... Et, quand vous sortiriez, ne savez-vous pas que vous êtes perdu ? que les troupes de Versailles seront ici ce soir, demain matin ?... Pas un des vôtres n'échappera... Hé bien ! moi, je suis le directeur de ce collège, » — il avait pris pour usurper ce titre un air d'autorité froide qui acheva d'en imposer au misérable, — « et, je vous en donne ma parole d'honneur, si vous voulez me livrer votre prisonnier, et vous fier à moi, vous aurez la vie sauve... »

Le prêtre s'était levé pendant ce discours. Il se rapprocha de notre groupe. Je verrai toujours ce masque

terreux, presque gris, qui portait l'empreinte d'une agonie de plusieurs heures. Nous avons su depuis qu'arrêté par les fédérés rue Notre-Dame-des-Champs, à six heures du matin, on l'avait traîné de barricade en barricade, et contraint de s'exposer, à chaque retraite, au feu des assiégeants, pour ralentir l'attaque. Sur la place du Panthéon, la panique s'était emparée du martyr, une de ces paniques animales qui fuient devant elles, au hasard. Il s'était échappé, poursuivi par la femme que nous avions vue faire feu et glisser sur le trottoir, et par le garde national à qui notre maître d'étude essayait d'arracher cette proie. Maintenant, il avait prié. L'esprit avait vaincu la chair. Il nous voyait, Renaud et moi-même, deux adolescents, presque deux enfants, sur le point d'aider notre maître dans une lutte dangereuse et pas seulement pour nous. Il savait que les désespérés dont il avait été le prisonnier étaient très capables de tout dans ces heures suprêmes : à des barbares qui brûlaient le Louvre, que pouvait coûter l'incendie d'un collège ?

— « Monsieur, » fit-il en s'adressant à notre soi-disant directeur, « le bon Dieu m'a déjà protégé, il me protégera encore. Je ne veux pas que vous risquiez pour moi votre vie, celle de ces enfants, celle de vos autres élèves... Je suis prêt à retourner à la barricade... »

Le fédéré avait écouté M. Finouy d'abord, puis le prêtre, avec une physionomie encore égarée par la fièvre de la bataille. Cependant il s'y démêlait déjà une hésitation. Cet homme, de trente ans peut-être, blond, gras et rose, n'avait pas sur son visage l'irréductible haine dont nous avions lu l'expression dans les yeux de Hardy. On devinait en lui le petit employé ou le modeste ouvrier parisien, sans initiative ni résistance, enrôlé dans la garde nationale pendant le siège, ayant continué à servir sous la Commune naturellement, pour les trente sous par jour, et naturellement arrivé, dans cette guerre sinistre des rues, au coup de feu criminel sur un prisonnier fugitif. Il y eut une minute, sans aucun

doute, pendant la scène dont je traduis mal la rapidité à la fois et la simplicité, — une minute, non, une seconde, où un geste d'un de nous, une intonation de voix, un regard eussent suffi à le rejeter au même sauvage délire. Il y eut une autre seconde où le calme énergique du maître d'étude, notre jeunesse, l'héroïsme résigné du prêtre, l'isolement et aussi l'espérance soudain évoquée du salut réveillèrent en lui le bon garçon de la vie normale. Il ne répondit pas à l'abbé, mais s'adressant à M. Finouy :

— « Vous en parlez à votre aise, vous, monsieur le directeur, » dit-il, « et les camarades ? »

— « Les camarades ? » reprit le maître d'étude. « Et vous croyez qu'il y en a un seul qui hésiterait à sauver sa peau, s'il en avait le moyen ? »

— « Mais s'ils ne me voient pas revenir avec mon homme ?... »

— « Ils croiront que M. l'abbé s'est sauvé ou a été tué, vous, que vous avez été pris ou blessé... »

— « Et s'ils cherchent ici ? »

— « Ils ne chercheront pas. Vous voyez bien qu'ils n'ont pas frappé à la porte. Ils auront cru que M. l'abbé et vous aviez passé par l'autre rue, au bout de celle-ci... Voyons, » ajouta le tentateur, « vous n'êtes pas un méchant homme, cependant. Vous avez quelque part une maman à revoir, une femme, quelqu'un à qui vous tenez... Dites-moi que vous me donnez la vie de monsieur, et suivez-moi que je vous mette en sûreté. Est-ce oui ? Est-ce non ? Nous n'avons pas un moment à perdre... »

— « Hé bien ! c'est oui ! » répondit l'insurgé après un instant du plus terrible silence.

— « Alors, suivez-moi, » dit M. Finouy, « et vous aussi, monsieur l'abbé. Je vais vous cacher tous les deux.

Les deux hommes se regardèrent, et le soldat fit signe au prêtre de passer devant lui. Le sens du respect social l'avait déjà reconquis ! Le maître d'étude

les emmena dans une pièce en sous-sol qui servait de salle d'armes et il nous envoya prévenir le directeur, en nous donnant la clef de la porte du couloir par où *Baldé* communiquait avec l'école préparatoire. Quand nous reparûmes avec cet important personnage, Finouy était seul. Il avait appréhendé notre étourderie d'écoliers et employé le temps de notre absence à l'exécution de sa promesse. Le fait est que nous ne sûmes jamais dans quelle chambre ou dans quelle cave il avait prudemment enfermé — sous la même clef — le prêtre fugitif et son poursuivant. Nous comprîmes seulement, à quelques mots prononcés par le directeur, que la parole donnée serait maintenue, et tout de suite une succession quasi foudroyante d'incidents nouveaux nous empêcha de pousser nos investigations plus avant.

Ce fut d'abord l'ordre intimé par ce même directeur aux quelques personnes demeurées dans *Baldé* de se rendre dans la cour de l'école. On annonçait que les caveaux du Panthéon étaient remplis de poudre, et que l'on mettait le feu à cette poudre. Tout le quartier, construit sur des catacombes, devait s'écrouler. S'échapper du collège quand les fusillades et les claironnées de plus en plus proches attestaient le voisinage immédiat de la mêlée, il n'y fallait pas songer. Des matelas avaient été jetés au milieu de la cour principale. Nos maîtres nous y firent asseoir, et on attendit. J'ai encore dans l'oreille la voix de cet inspecteur farouche, M. Dupuy, — dit Poche, — qui, d'ordinaire, ne nous parlait que pour nous terroriser, me confiant ses inquiétudes avec la familiarité du péril commun :

— « Je voudrais beaucoup être plus vieux de deux heures, mon cher Dorsenne !... »

Ce fut ensuite, vers le milieu de l'après-midi, cette installation soudaine dont j'ai déjà parlé, dans cette même cour et dans les études qui ouvraient sur elle, d'une ambulance communaliste, présidée par un médecin-major, qui commandait à quatre carabins, tous

imberbes, à trois infirmières de mine effrontée et à une dizaine d'infirmiers sourds-muets. Ils apportaient l'appareil habituel des hôpitaux militaires, qu'ils disposèrent, avec une hâte et un étalage où se devinait le besoin, quand la troupe régulière serait là, de fournir une évidente preuve de leur philanthropique occupation. Et ce fut enfin l'arrivée de cette troupe elle-même, annoncée par des coups de feu si voisins que l'on entendait les balles claquer de l'autre côté du mur de la cour. Plusieurs de ces balles ricochèrent, aplaties. jusque parmi nous. Nous étions maintenant au centre de la bataille et tout le monde se taisait. Soudain, nous distinguons les gestes désespérés des deux sourds-muets que le chef de l'ambulance avait placés en plantons contre la porte. Ces malheureux relevaient le canon du fusil d'un chasseur qui nous avait aperçus et qui couchait en joue ce groupe compact au milieu de cette cour. Un autre chasseur apparaît, puis un officier, un capitaine, le pistolet au poing, la jugulaire au menton, les yeux brûlants de fureur et d'énergie dans un maigre visage, creusé par dix mois de guerre, de combats et de captivité :

— « Mais c'est un collège, ce sont des enfants ! » s'écrie le garçon de loge, qui, après s'être retiré peu courageusement devant le fusil braqué du premier chasseur, s'était jeté sur le capitaine comme sur un sauveur.

— « Où est le directeur ? » demanda ce dernier, et quand le savant distingué qui gouvernait l'école préparatoire avec tant de bonté et de justice se fut approché : « Combien comptez-vous d'élèves ? Combien de maîtres ? Combien de domestiques ? Il faut m'en faire une liste que vous remettrez à mon sergent... Bon, » ajouta-t-il, « quatre hommes ici, » et il indiqua la porte, « quatre ici, » et il indiqua le coin de l'ambulance, « et en avant, vous autres, » cria-t-il aux chasseurs entrés avec lui, qui repartirent vers la rue et vers la bataille.

Elle s'éloignait, cette bataille, et nous l'entendions s'éloigner. Ce fut la subite, l'étrange sensation d'un vaste silence immédiat, tandis qu'au loin le crépitement de la fusillade, le sifflement des obus, le grondement de la canonnade continuaient, ininterrompus... Il y avait dans cet apaisement soudain de la furieuse tempête autour de nous je ne sais quoi de déconcertant et de sinistre. De combien de morts notre actuelle sécurité était-elle faite? — Pour Renaud et pour moi, cette prise du Panthéon suggérait encore une image plus précise, celle de la jeune femme que nous avions vue, cette même après-midi, poursuivre le malheureux prêtre à trente pas de nous, et elle nous avait pourtant délivrés, peut-être sauvés, quelques jours auparavant! Avait-elle continué sa chasse à l'homme, et, voyant la porte de *Baldé* fermée, pensé que le prêtre et le garde national s'étaient engagés dans l'autre rue? Avait-elle essayé de s'y engager aussi ou bien était-elle retournée à la barricade? Dans l'un et dans l'autre cas, que de chances pour qu'on l'eût tuée! S'était-elle retirée avec les insurgés sur le Jardin des Plantes? Son sort ne valait guère mieux.

— « Si seulement elle était rentrée chez nous avec le prêtre? » me dit Renaud quand nous eûmes regagné notre petite étude.

— « Mais, si elle avait été là, le fédéré aurait-il consenti à se rendre? » répondis-je.

— « Nous essaierons toujours de visiter la barricade... » répondit Renaud. « Si elle n'était que blessée?... »

A dix-huit ans, de pareilles idées ne semblent pas déraisonnables. L'événement devait, pour une fois, dépasser encore notre plus romanesque attente. Dieu! quelle sinistre expédition nous entreprîmes vers la place du Panthéon, — à la nuit tombée, — lorsque le chef de l'ambulance fédérée prit sur lui d'aller avec quatre de ses infirmiers sourds-muets examiner l'endroit où l'on s'était battu au milieu du jour! Nous lui

demandâmes de l'accompagner. Il y consentit. Chacun de nous était muni d'une lanterne, tous les conduits à gaz étant coupés. D'ailleurs, à peine était-il besoin de falots pour cette nuit de mai claire et transparente. La douce lune et les douces étoiles rayonnaient sur le plus lamentable spectacle. Au long des trottoirs de la place, des cadavres étaient couchés, tous pieds nus et reconnaissables à leurs uniformes : ceux des gardes nationaux qui avaient défendu jusqu'au bout l'énorme barricade dont la masse bouchait toujours la large rue. Par une précaution féroce, que justifiait trop l'exaspération du combat, les vainqueurs avaient achevé les vaincus en leur brisant le crâne à coups de crosse. Des débris de cervelle engluaient le pavé, mêlés à des touffes de cheveux et à des filets de sang à peine figés. Ces vainqueurs cependant, épuisés par cette dure journée, s'étaient couchés sur des bottes de paille à même le sol. Ils dormaient en plein air, à côté des cadavres, d'un sommeil que notre marche ne dérangea même pas. Les sourds-muets penchaient leur lanterne sur chaque mort tour à tour, et tour à tour nous distinguions des barbes grises et des faces imberbes, — preuve nouvelle de ce fait qui nous avait tant frappés, lors de notre imprudente sortie du lundi : la haine sociale à ses deux âges, avant l'expérience et après l'expérience. Arrivés à l'endroit où nous avions été arrêtés l'autre jour, l'impression devint plus terrible encore : les cadavres, placés tout droits contre le rempart de pavés, semblaient le garder encore. Frémissants, nous hâtâmes le pas et nous arrivâmes seuls au bâtiment de la mairie. La cour en était vide et noire. Un escalier, éclairé par une lampe, montait sinistrement vers le premier étage. On entendait les officiers qui s'y tenaient causer et rire la porte ouverte. Nous nous mîmes à parcourir cette cour, au fond de laquelle se dressait un amoncellement énorme de tragiques débris. Des fusils, des pistolets, des sacs, des gibernes, des képis, des bidons avaient été jetés là pêle-mêle et formaient, dans un

angle, un tas plus haut qu'un homme. — Quelle curiosité enfantine nous poussa à regarder par derrière? — Renaud avait avancé sa lanterne qu'il laissa aussitôt retomber en poussant un: « Ah! mon Dieu! » dont l'épouvante me figea le sang dans les veines. Une main avait saisi son bras et une voix disait:

— « Ne me vendez pas! »

Cette voix, où l'avions-nous entendue? J'avançai ma lanterne à mon tour, et je reconnus, couchée sur le pavé, à l'abri de ce sinistre amas, qui? Cette femme même dont le souvenir avait été la cause de notre promenade nocturne à travers ce charnier humain. Oui, c'était bien ce même visage, joli et déjà fané, que nous avions vu une première fois souriant d'un sourire de pitié gouailleuse dans la boutique du pharmacien, puis une seconde fois, animé d'une telle fureur de sauvagerie tandis que le prêtre fuyait sous les coups de revolver. Maintenant, c'était sur ces traits lassés, dans ces yeux fiévreux, sur cette bouche hagarde, ce frisson de la bête traquée qui sait le chasseur à côté. Comment avait-elle échappé à l'investigation des vainqueurs, dans cette mairie dont chaque coin avait été fouillé à coups de baïonnette? Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas. Elle nous regardait, sans plus parler, Renaud et moi. Elle nous avait reconnus, et tremblait très fort, mais pas plus que nous! Certes, c'était une scélérate et que nous avions vue accomplir le plus lâche des attentats. Si elle avait tiré devant nous sur le pauvre prêtre, de cette même main qui tenait toujours le bras de Renaud, quels autres meurtres n'avait-elle pas commis dans la frénésie de la dernière bataille? Mais cette scélérate était une femme, et nous lui devions de la reconnaissance. Faisions-nous bien, faisions-nous mal en essayant de la sauver à notre tour? Nous ne nous le demandâmes pas, tant notre instinct fut irrésistible et irraisonné.

— « Dorsenne, il faut absolument qu'elle sorte d'ici, » dit Renaud, « ou elle est perdue. »

— « Rien de plus simple, » répondis-je après un moment de réflexion, « je vais lui donner mon manteau et ma casquette... Nous la mettrons entre nous deux, et on la prendra pour un de nos camarades. Mais où la conduire ? »

— « A *Baldé*, d'abord, » dit Renaud, « nous verrons après... »

— « Je vous remercie, messieurs, » dit la jeune femme. Elle nous avait écoutés sans parler, et elle ajouta : « Mais cette maison, est-ce loin ? »

— « Vous êtes blessée ? » lui demandâmes-nous.

— « Presque rien, » fit-elle, « une égratignure à la jambe. Seulement, je n'ai pas mangé depuis ce matin, et je n'aurais pas la force de marcher longtemps... »

— « Il n'y a que cinq minutes, » dit Renaud, « et vous vous appuierez sur nous. Mais vite, vite... Ah ! c'est trop tard !... »

Deux personnes apparaissaient en effet au haut de l'escalier. On ne voyait que leurs silhouettes qui révélaient des officiers, et les points rouges de leurs cigares. J'avais éprouvé, depuis le commencement de cette semaine, bien des émotions. Laquelle était comparable à l'angoisse qui m'étreignit quand ces deux hommes regardèrent de notre côté ? Ils pensèrent sans doute que nous étions des employés de la mairie, occupés à quelque besogne de nettoyage, car ils continuèrent de causer, appuyés au parapet de cet escalier, sans plus faire attention à nous. Ce fut là, au bruit de la voix de ces deux témoins, qui heureusement nous tournaient le dos, mais dont un seul soupçon eût coûté la vie à notre compagne, ce fut là que nous aidâmes cette dernière à passer un de nos pardessus d'uniforme. Nous coiffâmes ses cheveux, heureusement coupés courts, d'une de nos casquettes, et nous voici, recommençant, avec la malheureuse entre nous, le chemin que nous avions suivi une demi-heure auparavant, sur cette place où les sourds-muets se penchaient toujours sur les morts ! Qu'elle nous sembla longue, cette traversée, et lent le

pas de notre compagne, et léger le sommeil des chasseurs endormis sur la paille, qui parfois faisaient un mouvement!... Si l'un d'eux se réveillait?... Si la porte de *Baldé* était fermée?... Si nous rencontrions le directeur, et surtout l'inspecteur, ce terrible Poche, dont la haine pour les insurgés s'était accrue de tout l'amour qu'il portait à son fils en train de se battre contre eux?... Si nous nous trouvions face à face avec le prêtre que notre protégée avait tenté d'assassiner à cet endroit même?... Mais non. A de certaines heures on dirait qu'il n'y a vraiment place qu'à des hasards favorables au milieu des circonstances les plus follement périlleuses. Pas un des chasseurs ne se réveilla. Une patrouille militaire que nous croisâmes fut trompée par nos uniformes et ne prit pas garde à nous. La porte de *Baldé* était ouverte, la loge du concierge vide, vide l'escalier. Nous introduisîmes l'insurgée dans un dortoir, abandonné à cette époque de vacances forcées, — et, rentrés dans notre petit dortoir à nous, nous employâmes notre nuit à combiner un plan dont le détail assez compliqué devait réussir comme notre équipée de la veille, jusqu'à la minute où cette hypothèse d'une rencontre avec le prêtre se réalisa d'une manière si simple, — si effrayante aussi, que la seule idée m'en fait tressaillir, après tant d'années!

Ce plan consistait à prévenir le médecin en chef de l'ambulance communaliste installée dans l'école, et à obtenir de lui qu'il enrôlât notre protégée dans son équipe. Il suffisait qu'une des trois infirmières possédât un costume en double et consentît à le prêter. Nous consacrâmes la journée du lendemain à cette négociation et à ce déguisement, si bien qu'à la nuit tombante, l'ex-cantinière de la barricade, installée au chevet d'un des blessés, parfilait de la charpie avec ces mêmes mains qui, trente-six heures plus tôt, jouaient si hardiment du revolver Le bonnet dont elle était coiffée changeait sa physionomie autant que le long

tablier blanc à épaulettes. Quand nous la vîmes ainsi, au matin, nous jugeâmes qu'elle était méconnaissable. Elle-même en jugeait sans doute ainsi, car après avoir subi, durant la journée de la veille, une folie d'inquiétude qu'elle ne nous avait pas cachée, elle retrouvait, pour vaquer à ce travail d'effilochage, le seul dont elle fût capable, presque son sourire de notre première rencontre, et, au moment où nous la croisâmes, nous l'entendîmes qui fredonnait en nous regardant :

Au mont Ida, trois déesses...

Sa gaieté devait vite céder la place à une nouvelle et plus terrible appréhension. Nous étions venus, comme en flânant, jusqu'à la salle des pansements vers les neuf heures. A dix heures, un ordre courait le collège que tous les habitants de la maison, depuis les élèves jusqu'aux maîtres et depuis les domestiques jusqu'aux hôtes de hasard, eussent à se réunir dans la cour où un colonel devait les passer en revue !

Je le vois encore, cet inspecteur inattendu, avec son rude et sévère profil d'ouvrier de guerre, avec le regard dur de ses prunelles bleues. Je revois les uniformes flétris des officiers qui l'accompagnaient. Comment l'infirmière improvisée subirait-elle cette dernière et suprême épreuve ? Quand elle parut, au milieu du groupe suspect de l'ambulance, nous n'eûmes plus d'yeux que pour elle. Nous crûmes mourir d'épouvante en apercevant, à quelques pas, au milieu de nos maîtres, l'abbé Broussais, — c'était le nom du prêtre que M. Finouy avait préservé ! Il y avait aussi dans un troisième groupe, celui des domestiques, le fédéré à qui ce même M. Finouy avait promis la vie sauve. La pâleur de cet homme et son tremblement le désignaient trop aux perçantes prunelles bleues du colonel. Mais sous la livrée du collège, et présenté dans le tas par le directeur, il ne fut même pas remarqué. J'observai, au contraire, avec une mortelle inquiétude, qu'un des

jeunes officiers de l'escorte, un lieutenant de chasseurs, fixait d'un regard aigu la soi-disant infirmière. Cette fille, heureusement, avait reconquis assez d'énergie pour se faire un masque impassible. Pourtant, si l'officier, devant cette physionomie, se demandait où il avait déjà rencontré cette femme, il doutait encore, au lieu qu'elle avait été reconnue par l'abbé Broussais. Nous en eûmes la preuve au geste de saisissement involontaire qui échappa au prêtre. Il le réprima aussitôt pour suivre le reste de l'inspection avec un mutisme attentif qui nous rendit, à Renaud et à moi, un peu d'espoir. L'instant critique approchait : le colonel était arrivé devant le personnel de l'ambulance. Il questionnait le médecin-major. Au cours de cet interrogatoire, qui dura plus longtemps à lui seul que n'avaient duré jusqu'ici tous les autres, le prêtre remarqua-t-il le regard du jeune lieutenant? — Éprouva-t-il un de ces élans de charité passionnée comme en inspire à certaines âmes très pieuses la gratitude d'un mortel danger évité récemment? — Nous le vîmes insensiblement se rapprocher de la jeune femme. Il était maintenant son voisin. Elle le reconnut, elle aussi, sans que son visage s'altérât, mais avec une terreur dans les yeux qui se changea en une véritable stupéfaction, quand M. Broussais commença de lui parler. Que lui dit-il? Que répondit cette fille à l'homme qu'elle avait voulu tuer, deux jours auparavant? Sans doute il la questionnait afin d'avoir sur elle des détails qu'il pût donner au colonel si on lui demandait qui elle était. Il n'eut pas besoin de s'en servir d'ailleurs. Car à peine avait-il quitté la fausse infirmière que le lieutenant vint à lui et l'interrogea, — c'était tout auprès de nous, et nous entendîmes à la fois la question et la réponse :

— « Vous connaissez cette femme à qui vous parliez tout à l'heure, monsieur l'abbé? »

— « Si je la connais! » répondit le prêtre, « beaucoup. Mais pourquoi? »

— « A cause d'une ressemblance singulière, » fit

l'officier; puis, après un silence : « Ainsi, vous répondez d'elle ? »

— « Assurément, » répondit le prêtre qui ajouta : « Elle est infirmière dans le mauvais camp ; mais il faut bien vivre, et ce n'est pas une mauvaise fille. La preuve, c'est qu'elle me promettait tout à l'heure d'assister à la messe que je dirai demain pour remercier le bon Dieu de m'avoir sauvé. »

Et il racontait son supplice de l'avant-veille à son interlocuteur, qui insista :

— « Alors, vous avez été sur la barricade de la rue Soufflot ? »

— « Deux heures durant, » dit le prêtre.

L'officier le regarda, puis il regarda la femme. A ce moment même, elle défilait avec les autres infirmières devant le redoutable colonel. Celui-ci les dévisagea toutes et, ne diagnostiquant rien de suspect, il dit simplement :

— « C'est bien, allez... A qui le tour ? »

Distinctement, nous vîmes sur la bouche du jeune sous-lieutenant une parole qui ne se prononça pas. De nouveau il regarda la femme, il regarda le prêtre, puis il haussa les épaules, sans que nous pussions deviner si ce geste signifiait : — « Je suis un fou, je me suis trompé, » ou bien : « Si ce prêtre ne veut pas qu'elle soit reconnue, pourquoi la dénoncer ? »

Et l'insurgée fut sauvée.

Voyageuses.

Six nouvelles s'enveloppent sous cette appellation générale de *Voyageuses*, leur donnant comme une sorte de lien commun et en faisant les grains du chapelet pittoresque et varié composé par les souvenirs de voyages de l'écrivain.

Si le mérite et l'intérêt de chacune d'elles sont à peu près égaux, il est cependant impossible de ne pas mettre en première ligne celle dont nous donnons ici toute la dernière partie et qui forme un admirable pendant à *Un saint* ; c'est :

LA PIA.

Au cours d'un voyage à Sienne et à Volterra, l'auteur raconte comment il fut amené à visiter une ignorée petite église de Toscane, du nom de *San Spirito in Val d'Elsa*, une merveille inconnue, étonnamment entretenue par un vieux prêtre, dom Casalta, fanatique de son église, et par une jeune fille du pays appelée *la Pia*. Là, il découvre un véritable trésor, un petit panneau de bois peint par Francesco di Giorgio ou par Neroccio, deux grands peintres de la fin du xve siècle; ce panneau qui appartient personnellement au prêtre, celui-ci le fait placer dans l'église.

Des années ont passé, le romancier revient avec un de ses camarades, un viveur oiseux, Bernard de la Nauve, qui s'occupe aussi de brocanter des œuvres d'art. Le vieux dom Casalta est mort; un prêtre sans instruction, sans goût, le remplace, et Bernard de la Nauve, à l'insu de son compagnon, lui achète le fameux panneau, ce qui va provoquer le drame intime qui termine la nouvelle.

L'auteur et *la Pia*, assis sur un banc adossé au presbytère et causant du passé, surprennent les débats de ce marché qui leur parviennent par la fenêtre placée au-dessus de ce banc.

Deux personnes étaient entrées dans la chambre qui donnait sur cette fenêtre restée ouverte et qui était l'ancien cabinet de travail de dom Casalta. Ne se sachant pas écoutées, elles continuaient très haut un entretien évidemment commencé depuis quelques moments déjà et dont nous ne perdions pas une parole:

— « Réfléchissez, seigneur archiprêtre, » disait une des voix, insinuante, prenante, tentatrice, celle de Bernard de la Nauve, « six cents lires, versées comptant, c'est une somme... »

— « Ce sera huit cents ou rien, » répondait l'autre voix, celle de l'archiprêtre, maussade et résistante. « Si je vends ce Tobie, le seul beau tableau que j'aie dans mon église, il faut au moins que je fasse une vraie affaire. » Il avait employé l'augmentatif italien: *un*

affarone, et la désinence, prononcée avec brutalité, avait pris dans sa bouche un accent de gloutonnerie.

— « Coupons la différence en deux, » avait insisté La Nauve, « et mettons sept cents... »

— « Non, » avait répliqué dom Malvano : « huit cents lires ou rien. »

— « Et si je vous laisse le cadre, » dit La Nauve. « Et si je m'engage à vous envoyer de Sienne quelque image, juste de la grandeur, que vous pourrez mettre à la place ? »

— « Dans ce cas-là, » fit l'autre, après une minute d'hésitation, « ce sera sept cent cinquante, mais pas un paolo de moins... »

— « Va pour sept cent cinquante, » conclut La Nauve, « j'ai les billets là. Je vais vous les compter, pendant que vous me faites le reçu... »

Que ce mercantile débat entre mon compagnon et le mauvais prêtre eût pour objet la table de *biccherna*, nous n'en avions pas douté une seconde, la pauvre Pia et moi, même avant d'avoir entendu nommer le Tobie. Je vis le joli visage déjà si pâle de ma compagne devenir plus pâle encore, une expression d'épouvante passer dans ses prunelles, et à moi-même le marchandage de cette adorable peinture, objet jadis de si hautes émotions, me sembla une espèce de sacrilège. C'était pire que cela, puisque le tableau avait appartenu personnellement à dom Casalta, qui l'avait donné à l'église. Un irrésistible désir d'empêcher ce malhonnête trafic me fit me lever, et dire tout bas à la Pia : « Cet achat n'aura pas lieu, je vous le promets, » et j'entrai dans le presbytère sans sonner ni frapper, laissant la jeune fille, toujours immobile, sur le banc de pierre, l'oreille aux aguets, la physionomie comme hypnotisée par l'horreur. Ce fut seulement en passant le seuil de la pièce que je compris l'absurdité de ma démarche et mon impuissance à rompre un marché qui ne me regardait en aucune manière. L'archiprêtre était assis à la

table, libellant le reçu demandé, avec sa face grossière de paysan à peine dégrossi. Le fin visage de La Nauve, tirant de son portefeuille les billets roses, traduisait le contentement surveillé du collectionneur qui met la main sur une trouvaille inespérée, et, avant que je n'eusse même ouvert la bouche :

— « En ai-je eu, » dit-il en français, « une heureuse idée de demander à ce drôle-là si le Tobie était à vendre?... Puis, gaiement : « Si je pouvais emporter l'église tout entière, il me la bazarderait de même... Pour sept cent cinquante lires, entendez-vous — *sept cent cinquante*, — je vais avoir le tableau... Encore l'ai-je mal marchandé. Je lui ai trop laissé voir que j'en avais envie... »

— « Ne faites pas cela, mon cher La Nauve, » lui répondis-je, en français, moi aussi, et d'une voix suppliante, et j'insistai : « Ne faites pas cela!... »

— « Mais pourquoi? » me demanda-t-il, et il me regardait avec la stupeur d'une absolue inconscience.

— « Mais parce que ce drôle, comme vous l'appelez trop justement, n'a pas le droit de vous vendre cette peinture qui n'est pas à lui. Je le sais, moi, puisque j'en ai le premier révélé la valeur à son prédécesseur. C'était la propriété privée de dom Casalta. Il l'a léguée à l'église. Par conséquent, je vous le répète, cet homme vous vend ce qui n'est pas à lui... »

— « Vous avez peut-être raison... » répondit La Nauve. Puis, après un silence, et haussant les épaules : « Bah ! je n'en achèterai pas moins le tableau, et pour une simple raison : si ce gaillard s'est décidé en cinq minutes, dès la première offre, à me vendre ce Neroccio sept cent cinquante francs aujourd'hui, à moi, qu'il ne connaît pas, c'est qu'il a besoin d'argent. Il en aura besoin demain comme aujourd'hui. Supposons que je cède à votre scrupule. Demain un visiteur quelconque, un Anglais, un Américain, un Juif, un brocanteur de Sienne ou de Pise passe par ici, voit le panneau, le marchande et l'emporte... Puisqu'il est dans la destinée

de cette table de *biccherna* de quitter *San Spirito*, j'aime mieux qu'elle le quitte pour un certain entresol de la rue Marignan... »

— « A moins que ce ne soit pour l'hôtel d'un Marsh ou d'un Saki Mosé, avec un fort courtage... »

C'était la première fois que je me permettais une brutale allusion aux dessous utilitaires du dilettantisme de La Nauve qu'il dissimulait si adroitement. Cette insolente phrase ne m'eut pas plutôt échappé que je le vis pâlir. Il eut l'énergie de dompter aussitôt sa colère, pour me répondre du ton le plus flegmatique, mais aussi le plus cassant :

— « Et quand ce serait pour l'hôtel de Marsh ou de Saki Mosé, je ne sache pas que personne ait le droit de m'empêcher de faire d'un objet à moi l'usage qui me convient, et, à partir de cette minute, ce panneau est à moi... »

Il avait, en prononçant ces paroles, où je sentais une résolution désormais irrévocable, placé les billets de banque sur la table et pris le reçu que lui tendait le prêtre. Les sourcils froncés, la bouche dure, les yeux fixés sur les miens avec une étrange expression de défi et d'orgueil blessé, il plia le papier en quatre, le mit dans son portefeuille. Puis, boutonnant son veston, il dit à dom Malvano en italien :

— « Allons prendre le tableau, maintenant... »

Les deux hommes sortirent de la chambre et s'engagèrent dans un corridor qui reliait le presbytère à la basilique, le même que nous avions suivi, dom Casalta, la Pia et moi, à cette heure lointaine où nous étions allés solennellement installer le Tobie, alors sans cadre, dans la chapelle de la Madone. Les deux profanateurs allaient l'enlever de cette chapelle sacrée, où son premier possesseur avait cru le suspendre pour toujours! Comment empêcher à présent cette action abominable?... En cédant à l'indignation et en parlant comme j'avais fait à La Nauve, j'avais perdu mon seul moyen, celui de

l'influence personnelle. Comment aussi calmer le désespoir dont la Pia serait saisie, en apprenant mon insuccès? Qu'allais-je lui dire et à quelle extrémité se livrerait-elle, sans plus de chance que moi-même, de rompre un marché où nous n'étions intéressés ni l'un ni l'autre, sinon pour des motifs qu'aucune loi ne reconnaît? J'étais si confus de mon échec que j'hésitais à sortir. Quand je me retrouvai enfin sur le pas de la porte, je vis que la jeune fille n'était pas là, et j'avoue à ma honte que j'en ressentis un véritable soulagement. Il valait mieux qu'elle n'assistât point à ce que je continuais à considérer comme un véritable rapt. Et moi, après les mots échangés avec La Nauve, je n'avais qu'à me retirer et à manifester mon blâme en abandonnant mon camarade. Je regardai ma montre et je calculai que j'avais le temps de gagner Gambassi à pied, d'y prendre une voiture et de rentrer à Castel Fiorentino, puis à Sienne, par le dernier train. La Nauve devait prendre l'avant-dernier. Le désagrément de voyager avec lui et le tableau entre nous deux me serait épargné. Quelque chose pourtant m'immobilisait à cette place, comme si j'attendais qu'une intervention miraculeuse châtiât ce sacrilège. Il s'était passé presque un quart d'heure depuis que le prêtre et mon camarade étaient sortis de la bibliothèque. Peut-être au dernier moment l'un des deux s'était-il ravisé, puisqu'ils ne reparaissaient pas. J'allais apprendre la cause très naturelle, mais très déconcertante, de ce retard. Je vis enfin les deux hommes s'avancer hors de l'église, à pas lents, accompagnés de la hideuse servante qui criait et gesticulait :

— « J'étais dans la sacristie, je vous répète, dom Malvano, la porte était ouverte. J'aurais tout entendu. Un voleur n'a pas pu entrer et sortir dans les quelques secondes que j'ai passées là... Si ce n'est pas un esprit qui est venu prendre le tableau, ce n'est pas, à coup sûr, une créature vivante... »

— « C'est un voleur, » répondait avec dureté La Nauve, et, regardant la femme fixement : « ou une voleuse,..

Mais le tableau est à moi. Je l'ai payé et je le retrouverai, quand je devrais aller, avec mon reçu, chercher en personne les carabiniers... »

— « Tout cela va s'expliquer, monsieur, » répondait le prêtre. « Calmez-vous, et nous retrouverons le tableau. Voyons, Monsieur était là, » ajouta-t-il en m'apercevant. « Si quelqu'un est sorti de l'église, il l'a vu... » Son inquiétude prouvait sa double terreur : celle d'être contraint à restituer les sept cent cinquante lires indûment empochées, et celle de voir la police mêlée à cet équivoque contrat. Peut-être aussi le mot d'esprit employé par la servante avait-il remué dans son âme méridionale le même arrière-fond de superstition qui avait bien remué en moi ? Peut-être sa mauvaise conscience lui faisait-elle redouter quelque mystérieuse vengeance d'en haut ?... Toujours est-il que sur ma réponse négative, son anxiété grandit encore. Il recommença d'endoctriner La Nauve, qui répétait : « J'aurai mon tableau... » en regardant la servante. Enfin, avisant le cocher, qui nous avait amenés et qui se tenait debout à quelque vingt mètres, dans l'ombre d'un bouquet de chênes à la tête de son cheval :

— « Vous n'avez vu personne, vous non plus, sortir de l'église ?... » lui demanda-t-il.

— « Seulement la fille en noir qui causait tout à l'heure avec un de ces messieurs... » répondit l'homme sur un ton d'indifférence qui contrasta étrangement avec l'effet produit par cette simple réponse. Car la servante n'eut pas plutôt entendu ces mots, qu'elle se prit à vociférer, les yeux plus louches encore, le poing dressé :

— « La fille en noir ? Mais c'est la Pia !... Oui, c'est elle, dom Malvano, c'est elle !... Et moi qui n'y avais pas pensé !... Il n'y a qu'elle qui marche assez légèrement, pour que je n'aie entendu aucun bruit. Il n'y a qu'elle qui connaisse l'église. C'est elle qui a volé le tableau... »

— « C'est impossible, » interrompis-je à mon tour. En prononçant ces mots, je savais dès lors que cet enlève-

ment du panneau par la pauvre fille était non seulement possible, mais certain, mais évident... « Je suis demeuré avec elle pendant tout le temps que vous étiez au presbytère... » Je m'adressais à La Nauve, quoiqu'il eût affecté de ne pas me regarder et de ne pas me parler depuis le commencement de cette scène. Mais je venais de le voir, aussitôt le nom de la Pia prononcé, esquisser un geste où il y avait plus de surprise cette fois que d'irritation. Il ne me répondit pas, et le mauvais prêtre continuait son enquête :

— « Mais pendant le temps où vous étiez dans mon salon, monsieur, » me disait-il, « elle n'était pas avec vous... Quand cette fille en noir est sortie, » il parlait au cocher, « est-ce qu'elle ne portait rien?... »

— « Je n'ai pas bien pu voir, » répondit l'homme : « elle courait très vite... Il me semble pourtant qu'elle avait un paquet sous son châle, grand comme ceci, à peu près... » Et de ses grosses mains il esquissa en l'air une forme carrée, juste de la dimension du panneau cherché.

— « C'était le tableau !... » insista la servante. « C'était le tableau !... Il y avait longtemps qu'elle tournait autour. Je l'avais bien remarqué. D'ailleurs, elle emporterait toute l'église, si elle pouvait. Quand je vous disais qu'elle a fini par croire que tout est à elle... »

— « Où habite cette jeune fille ? » demanda La Nauve. Son accent n'avait plus sa dureté, et, décidément, son visage exprimait un commencement sinon de remords, au moins d'hésitation et de scrupule.

— « A la ferme, derrière ces cyprès, vers la chapelle... » répondit l'archiprêtre. « J'y vais, et j'en reviens dans dix minutes, avec le tableau... »

— « Je vous accompagne, » fit La Nauve. Il se tourna de mon côté. Je vis distinctement qu'il avait envie de me dire une phrase que son orgueil blessé l'empêcha de prononcer. Je compris pourtant qu'il désirait ma présence durant l'interrogatoire. Je m'acheminai donc, moi troisième, entre les champs de jeunes avoines, vers

le rideau de cyprès qui cachait la petite ferme et la chapelle toute voisine. Je me souviens. Le sentier était creusé entre deux talus, et sur les berges basses foisonnaient des violettes sauvages dont l'arome embaumait notre passage. Ce tendre parfum des fleurs que dom Casalta aimait, les couleurs du jour si pur et si clair, la paix profonde de la campagne, la silhouette de la basilique profilée à notre gauche, tout dans cette courte promenade faisait une antithèse saisissante à l'émotion que je ressentais et à la scène d'odieuse inquisition qui se préparait. Je ne pouvais pas l'empêcher absolument. Je me réservais, s'il le fallait, d'effrayer le prêtre par mon témoignage, en affirmant que le tableau appartenait, non pas à l'église, mais à la succession privée de dom Casalta. C'en serait assez pour empêcher La Nauve et dom Malvano d'avoir recours à la police, dans le cas où la courageuse Pia persévérerait dans son recel du précieux panneau. Et il me suffit de la regarder, à peine entrés dans la grande salle de la ferme, pour deviner qu'elle persévérerait. Elle était assise, encore haletante d'une course précipitée, devant son métier à dentelle. Ses doigts tremblants ne pouvaient même pas manier les fuseaux, et cette attitude, jointe à ce souffle court, suffisait à la dénoncer. Sa mère allait et venait dans la chambre, vaquant aux soins du ménage, une grasse et lourde paysanne italienne, aux yeux trop noirs dans des paupières comme charbonnées, comme mâchurées. Elle achevait d'essuyer les assiettes du déjeuner qui avait dû être pris sur la grande table de bois, encore chargée d'un fiasco et de sordides couverts. Des chapelets de saucisses enguirlandaient un des murs de cette pièce, qui servait à toute la famille de cuisine, de salle à manger et de salon. En voyant entrer ces trois personnes dans son pauvre logis, le prêtre en tête, la vieille femme fut si bouleversée de timidité qu'elle commença de balbutier :

— « Jésus Maria ! Il n'y a seulement pas assez de chaises ici pour vous accommoder... Pia, aide-moi à débarrasser ce fauteuil... »

— « Nous n'avons pas besoin de nous asseoir, signora Giulia... » dit dom Malvano. « Nous sommes venus pour reprendre le tableau... »

— « Quel tableau? » demanda la mère avec un étonnement qui prouvait du moins son innocence à elle.

— « Celui que la Pia vient de voler à *San Spirito*, » insista l'archiprêtre.

— « Que la Pia vient de voler! » répéta la mère. « Jésus Maria ! Mais elle arrive tout justement il y a deux minutes, et elle n'avait pas plus de tableau avec elle que moi maintenant... Pia, parle donc, dis à dom Malvano que tu n'as pas le tableau qu'il cherche... Nous sommes d'honnêtes gens, messieurs. Ma fille, avoir volé un tableau ! Ah! Si mon mari était là, dom Malvano, vous ne parleriez pas de la sorte ! On a bien raison de dire que les mouches s'attaquent toujours aux chevaux maigres, et les outrages aux pauvres gens... »

— « Trêve de discours! » interrompit brutalement l'interlocuteur : « ou la Pia va rendre le tableau qu'elle a pris et que vous cachez toutes les deux, ou les carabiniers seront ici dans une heure ! »

— « Ils peuvent venir, » répondit fièrement la jeune fille. Elle s'était levée et vint se mettre entre sa mère et l'archiprêtre, les yeux fixés sur ce dernier, bien en face. « Oui, ils peuvent venir, et tout fouiller. Ils ne trouveront rien. Je n'ai pas le tableau. »

— « Vous n'avez pas le tableau ? » répéta l'interrogateur dont le visage était hideux de haine... « Ah ! Prenez garde, nous ne sommes plus au temps de dom Casalta!... »

— « Je le sais bien, » répondit la jeune fille, blanche comme les fils de sa dentelle, avec une sérénité exaltée qui en faisait l'admirable image d'une martyre, et elle reprit : « Je n'ai pas le tableau, c'est tout ce que j'ai à dire... »

— « Et qui donc l'a ? » demanda le prêtre. Nous nous étions rapprochés, La Nauve et moi. Il voyait que nous

allions nous interposer, et cela redoublait sa fureur. « Oui, » répéta-t-il, « qui donc l'a ? »

— « Celui à qui il appartient, » répondit-elle.

Cette énigmatique parole me frappa singulièrement. La jeune fille l'avait prononcée avec une certitude si profonde. Dom Malvano, lui, ne parut pas l'avoir remarquée. Quant à La Nauve, il regardait la principale actrice de cette scène avec la prunelle aiguë d'un homme qui lutte contre sa propre émotion, qui se défie et qui voudrait bien n'être pas la dupe d'une habile comédie. J'estimai que le moment était venu d'intervenir et je commençai de parler à l'archiprêtre, d'abord avec ménagement, puis, comme je le trouvai insensible à toute délicatesse, avec la sévérité la plus caractérisée :

— « Non, » lui disais-je, « je ne vous laisserai pas torturer davantage cette jeune fille. Vous voyez bien qu'elle ne vous ment pas, et qu'elle n'a pas le tableau. Vous voyez aussi que sa mère ne savait rien. Allons-nous-en d'ici, et tout de suite. Vous pouvez envoyer prévenir la police. Mais je vous préviens, moi, que, s'il y a un procès, je déposerai. J'étais à *San Spirito in Val d'Elsa* par hasard, voici dix ans, lorsque dom Casalta a reconnu la valeur de ce panneau. Je sais qu'il lui avait été légué par un sien parent, un chanoine de San Gimignano. Il s'agira de voir le testament du défunt archiprêtre, et à qui appartient cette peinture. Mgr l'archevêque de Sienne sera sans doute très édifié d'apprendre ce que deviennent les objets d'art dans les églises de son diocèse... »

— « Le tableau appartient à *San Spirito*, » répondait dom Malvano, « et je suis seul juge de ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la basilique... »

Combien de temps cette discussion se fût-elle prolongée ? Eussé-je réussi à terroriser l'équivoque et brutal personnage et à sauver la Pia de toute poursuite ultérieure ?... Un événement très inopiné vint interrompre brusquement et cet entretien et mes efforts, d'une façon

si émouvante qu'encore aujourd'hui l'attendrissement me saisit au souvenir de ce qui me fut révélé à cette minute et lorsque je songe à l'asile où la jeune fille s'était avisée de cacher son pieux larcin... Ce fut d'abord un appel jeté par une voix de femme, un « dom Malvano, la peinture est retrouvée !... » qui nous arriva des cyprès et nous fit tous tressaillir, la Pia de terreur, l'archiprêtre de joie, moi de pitié, — et mon compagnon?... Savais-je seulement ce qui s'était passé durant cette scène dans l'âme de ce complexe La Nauve, de ce Parisien blasé et cependant demeuré si artiste, de ce corrompu, mais si délicat de nerfs et si sensitif?... Presque aussitôt nous vîmes apparaître, sur le seuil, l'abominable servante de dom Malvano, la face emperlée de sueur à force d'avoir couru, — une sueur qui roulait sur sa peau luisante en lourdes gouttes noires. — Elle s'essuyait le front d'une main avec un pan de sa jupe rouge, relevée sur quel jupon ! — De l'autre, elle tenait le tableau cherché et elle disait :

— « J'ai continué de questionner le cocher, moi... Il m'a bien fait voir par où cette Pia » — elle disait *Piaccia*, pour accentuer son mépris — « s'était sauvée. Un petit garçon l'avait vue qui courait vers la chapelle, où il y a le tombeau de dom Casalta... Elle avait fait la chose si vite, qu'elle n'avait seulement pas bien refermé la grille. J'ai pu entrer... Elle avait caché le tableau derrière le petit autel... Le voici... Ah! la voleuse!... »

— « Voulez-vous bien vous taire ! » interrompit La Nauve d'une voix impérieuse. C'était la première parole qu'il prononçait depuis ce mortel quart d'heure. Je sentis frémir dans son accent une irritation indignée, et, tirant de son porte-monnaie un billet de dix lires qu'il mit dans la main de la femme stupéfiée : « Voulez-vous bien vous taire, » reprit-il. « Tenez. Voilà pour vous puisque vous avez retrouvé mon tableau, donnez-le-moi et allez-vous-en, vous m'entendez, et tout de suite. » Il prit la peinture sans que la paysanne inter-

loquée pensât seulement à lui répondre. « Et vous, dom Malvano, » ajouta-t-il avec une politesse glacée en se tournant vers le prêtre, « il ne me reste plus qu'à vous remercier de toute la peine que vous vous êtes donnée... Adieu, » insista-t-il en coupant court à une phrase où l'autre ébauchait une vague invitation à nous rafraîchir. « Nous n'avons pas le temps... Adieu et merci... C'est moi qui me charge de parler à cette jeune fille... »

Dom Malvano et sa digne chambrière avaient quitté la ferme, emportant l'un ses sept cent cinquante, l'autre ses dix lires, et nous étions restés seuls en face de la mère qui gémissait : « Jésus Maria !... Jésus Maria ! Est-ce possible ?... » et de la fille qui regardait La Nauve sans honte, d'un beau regard fier, de défi et d'aversion. Celui-ci fit un visible effort. Puis, brusquement, il me dit :

— « Vous savez mieux l'italien que moi, voulez-vous me rendre le service d'écrire ce que je vais vous dicter, en le traduisant ?... Mais, y a-t-il une plume, de l'encre et du papier, ici ? » Puis, quand j'eus transmis sa demande à la mère qui, littéralement terrorisée, m'apporta, comme dans les comédies, « tout ce qu'il faut pour écrire », je m'assis à la table, en disant à mon camarade : « Dictez. Je traduirai à mesure. » Et il commença : « Moi, Bernard de La Nauve, demeurant à Paris, 20, rue de Marignan, je déclare avoir restitué à Mademoiselle Pia... — Comment est son nom de famille ? » — « Beltrami, » dit la mère interrogée de nouveau par mon interlocuteur. « Beltrami, » reprit La Nauve, « un panneau représentant le jeune Tobie et les Trois Anges, — tableau qui m'avait été cédé par dom Malvano, archiprêtre de *San Spirito*, pour une somme de sept cent cinquante lires, dont le reçu ci-joint... » Puis, me prenant la plume : « Donnez que je signe et que je date... Est-ce en règle ?... »

— « La Nauve, » fis-je vivement, voulez-vous prendre

ma main, et accepter toutes mes excuses pour la façon dont je vous ai parlé tout à l'heure ?... »

Il me regarda. J'avais dû toucher en lui un point bien sensible, car il hésita. Mais il était dans une de ces secondes où les cordes hautes de notre nature ont été remuées trop fortement pour que tout l'être ne rende pas une vibration de générosité, et il serra ma main, en me disant, avec un sourire d'ironie et d'émotion, où je retrouvai le boulevardier :

— « C'est oublié... Promettez-moi seulement de ne pas raconter au cercle ce qui nous est arrivé, — on me prendrait pour un jobard... Je le suis peut-être. Mais cette petite-là priera quelquefois pour moi. Cela ne fait jamais de mal ; et puis, voyez ses yeux comme elle est heureuse, » et d'une voix profonde : « Vous savez, c'est si bon quelquefois de se prouver à soi-même que l'on vaut mieux que sa vie... »

Complications sentimentales.

Trois longues nouvelles composent le volume des *Complications sentimentales*. Ce sont autant de petits romans, dans lesquels le psychologue a déployé toutes les ressources de son art pour arriver à démonter les rouages si embrouillés qui dirigent les êtres humains à travers la vie sentimentale. Nous cueillerons dans *l'Écran*, la première de ces nouvelles, où se trouve une double étude de femmes, la pittoresque esquisse de Londres tracée au début du chapitre IV.

L'ÉCRAN. — LONDRES.

Parmi les tableautins originaux que Londres présente sans cesse à la badauderie amusée du voyageur français, aucun n'est plus singulier peut-être que l'aspect des grandes gares entre cinq et six heures du soir, le samedi, pendant la saison. Toute la société anglaise défile sur les quais de bois de ces gares, pour se disperser à soixante, quatre-vingts, à cent milles à la ronde, *visiting*, — c'est leur mot, — dans quelqu'un des

innombrables châteaux, loges, maisons, abbayes, manoirs des comtés avoisinants. C'est le pendant des autres soirs où, de sept heures à huit, dans le haut Piccadilly, les hansomes sont blancs des plastrons glacés, des gilets piqués et des cravates de marbre arborés par la légion des gens qui dînent en ville. Dans ce pays d'affaires, où l'on ne se voit qu'à table, ce dîner en ville est une institution. C'en est une autre que cette manie de faire des deux heures d'express pour éviter l'intense ennui du dimanche londonien. Et puis, ces fugues du samedi soir, suivies de si près par le retour du lundi matin, satisfont ce goût d'être en l'air qui caractérise les Anglais. Il faut toujours qu'ils bougent, qu'ils aillent, qu'ils dépensent dans du mouvement leur fonds infatigable d'activité. C'est ce qu'expliquait, parmi le tumulte de la gare de Paddington, un des invités de la partie de lady Semley, le spirituel mais fatigant lord Helston, à Bertrand d'Aydie, lequel ne lui prêtait qu'une oreille très distraite. Depuis ces vingt-quatre heures, le roué innocent — beaucoup plus innocent dans cette circonstance que roué — n'avait plus osé reparaître devant Alyette de Lautrec. Il l'attendait avec une impatience presque fiévreuse, qui aurait donné beaucoup à réfléchir à Emmeline sur les dangers des amies-écrans. Cette demi-attention du jeune homme suffisait à lord Helston, profondément heureux de cornaquer un Parisien. C'était un de ces grands seigneurs britanniques qui ont dépensé leur immense revenu, depuis qu'ils existent, à voir tout ce qui peut se voir ici-bas, tous les pays d'abord, puis toutes les personnes. Les Anglais ont encore un mot, presque intraduisible, pour cette manière de voyager, qui, chez certains d'entre eux, devient une manière de vivre : *sight-seeing*. Celui-là avait causé avec Napoléon III, le pape Pie IX, Garibaldi, Gambetta, Bismarck, Wagner, le général Boulanger, l'empereur Ménélik, Longfellow, don Pedro... Qui n'avait-il approché parmi les hommes notables de son temps? Il avait séjourné aux Indes, en

Chine, au Japon, dans l'une et l'autre Amérique. Il avait suivi la première moitié de la guerre franco-allemande dans l'état-major du prince royal, et le siège de Paris dans celui du général Trochu, avec cette étrange curiosité d'outre-Manche qui se prête indifféremment à tous les spectacles, pourvu qu'ils soient *excitants*. C'est leur formule et qui explique bien la sorte de sensation sèchement nerveuse que leur flegme demande à la vie. Celui-ci était un homme de soixante ans maintenant, très mince, et qui, avec son visage maigre et rasé, en paraissait à peine cinquante. Il causait bien. Mais il le savait trop. Il disait :

— « Vous allez avoir une vraie carte d'échantillons de l'Angleterre, mon cher monsieur d'Aydie, rien que dans ce wagon, » et il montrait la voiture de première classe que lady Semley avait fait réserver pour ses invités. « Mais oui. Avec lady Helston, ma femme, vous avez un type de la vie politique de ce pays. Vous savez qu'elle est socialiste? Oh! d'un socialisme très eau de rose... Vous dites cela, n'est-ce pas? Nous disons, nous, *milk and water*, — eau et lait... Les Français sont plus artistes que nous, même dans leurs proverbes... » Il eut, pour prononcer cela, cet indéfinissable sourire de condescendance insolente qui est trop volontiers celui de ces orgueilleux insulaires lorsqu'ils complimentent un étranger. « Tout de même, » continuait-il, « aux dernières élections, elle a délogé le candidat conservateur... Avec sir John Rigg, vous aurez un bel exemplaire du vrai sportsman de notre pays. Vous ne l'avez pas rencontré? Non ;... il est capitaine aux *bleus* ; mais il passe six mois sur douze en Afrique, à chasser la grosse bête. Il tient le record du lion. Il en a tué, je crois, cinquante-deux. Il y aura aussi lord Kilpatrick, le vieux juge... Lui, c'est l'Angleterre religieuse. Il est un des trois ou quatre partisans de ce que nous appelons la Haute Église, qui voudraient s'entendre avec Rome. Il aime un peu trop le vin de Porto, à la vieille méthode. C'est son seul défaut... Vous aurez les Ronald Barrett,

des gens de yacht, et lady Ardrahan et sa fille, des femmes de cheval. Politique, religion, chasse, yachting, cheval, et, si vous me permettez de me compter, voyage, c'est toute l'Angleterre en six mots... Mais voici notre monde qui arrive à la fois. Allons aider ces dames, voulez-vous?... »

Les différentes personnes énumérées par le lord polyglotte et dilettante débouchaient en effet l'une après l'autre parmi les allées et venues des grandes brouettes à malles manœuvrées par les facteurs. Des petits garçons allaient, portant devant eux dans un panier, qui des journaux et des revues, qui des fruits, d'énormes raisins de serre et de grosses fraises. Une atmosphère de suie et de charbon enveloppait cette scène de départ. Chacun traversait le quai à sa guise, gagnant un des trains préparés sur une des cinq ou six voies. De cinq minutes en cinq minutes, un des employés en uniforme levait un drapeau; un garde sifflait; le train partait aussitôt à toute vitesse, pour être, à la minute, remplacé par un autre. Que de fois plus tard d'Aydie devait revoir en imagination ce décor d'une activité si mécanique, si réglée, et l'apparition, rendue plus gracieuse par ce brutal contraste, des deux femmes qui occupaient une telle place dans sa vie sentimentale!

Drames de famille.

Les très importantes études familiales que l'écrivain a réunies sous ce titre général peuvent compter parmi ses meilleures et ses plus émouvantes.

La suivante, comprise dans la série des *Cœurs d'enfants*, est particulièrement touchante et instructive, en plus de sa rare valeur littéraire.

LE TALISMAN.

Causant avec l'auteur, un artiste d'une cinquantaine d'années lui montre, placée sur son bureau bien en vue,

une statuette de bronze, un Hermès *Psychagogue* (*conducteur d'âmes*), qui est devenu pour lui un *Talisman* à la suite de l'aventure ci-après, que l'écrivain s'empresse de transcrire.

Agé de onze ans, l'artiste habitait une petite ville du centre de la France et demeurait chez un de ses oncles, chargé de son éducation. Ce dernier, Jacobin, avait pour amis les professeurs du Collège, où travaillait son neveu ; c'étaient — l'agrégé d'histoire, M. André, dit le Barbare, à cause de la thèse qu'il préparait sur Théodora ; — son homonyme, M. André, le physicien, dit André *Phi*, pour le distinguer de l'autre ; — M. Martin, l'helléniste irrévérencieusement surnommé le Badaud. — « Enfin le docteur Léon Pacotte », savant et collectionneur.

C'est dans le salon familier du docteur Pacotte, chez lequel se réunissent ses amis intimes, que, une après-midi de dimanche d'octobre, le jeune héros de cette histoire se trouve pour la première fois mis en présence d'un M. Montescot, accompagné de son pupille Octave.

Le docteur Pacotte envoie les deux enfants jouer au jardin. Là l'auteur du récit, par vantardise, veut imiter Octave, qui vient de sauter toutes les marches du perron, et va rouler sur le gravier de l'allée, où il s'abîme les genoux. De là naît en lui un premier sentiment de malveillance et d'envie envers cet enfant, qui doit devenir son camarade de collège.

Si j'ai insisté sur ce premier épisode de ma rencontre avec Octave, c'est qu'il enferme le type complet de son caractère et du mien, à cette date de notre existence. Le petit drame qui s'était joué entre nous, sur ces dix marches du perron, était comme l'image, toute puérile, — mais nous avions vingt-quatre ans à nous deux, — des rapports de rivalité qui s'établirent aussitôt entre nous. Se développe-t-il, chez les enfants qui se sentent dans une situation exceptionnelle et qui ont de l'orgueil, des énergies exceptionnelles aussi ? Je l'ai souvent pensé, à constater les efforts dont certains adolescents très pauvres sont capables. Chez aucun, cette tension de tout l'être vers la primauté ne m'est apparue plus forte, plus constante que chez celui-là. Octave était un

enfant d'une intelligence assez ordinaire et de vigueur moyenne. Mais il avait, dès cet âge si tendre, une puissance d'appliquer sa volonté à l'action présente et une espèce d'obstination froide, qui devaient l'emporter sur toute concurrence, dans l'ordre des études comme dans l'ordre des jeux. C'était, dès cette époque, une *créature faite*, au lieu que nos autres camarades et moi-même nous étions encore des ébauches d'individus. Je ne sais ce qu'il serait devenu, s'il avait vécu. Cette hypothèse d'ailleurs est-elle discutable ? Il ne pouvait pas vivre. Toute maturité est une fin, et Octave était, dès la onzième année, une âme mûrie. Nous nous en rendîmes compte dès son entrée dans notre classe, et aux premières réponses qu'il fit au maître. Certes, ses connaissances en grec et en latin ne dépassaient guère les nôtres, mais elles avaient dans son esprit et dans sa parole une netteté, une précision, et, pour tout dire, une certitude qui le mirent aussitôt à part. Il en fut de même dès la première composition. On nous avait donné à traduire, du latin en français, une page de Tite Live, assez difficile pour des écoliers de cinquième. J'avais obtenu l'année précédente le prix de version latine, et je considérais la première place dans cette partie comme une espèce de droit acquis. Je me souviens. Quand nous sortîmes du lycée, après avoir composé, un mardi matin, je demandai à Octave de me laisser lire son travail afin de le comparer au mien. Il me tendit un cahier de brouillons, dont le seul aspect révélait cette virilité précoce du petit garçon. L'écriture en était si ferme, si claire, si achevée ! L'absence de ratures attestait une capacité de travailler de tête, si différente de notre procédé à nous, qui travaillions à coups de retouches écrites ! Je sentis, à simplement voir cette page, qu'il devait avoir mieux réussi sa version que moi. Je lus ce qu'il avait écrit, et, s'il n'avait pas été là, j'aurais pleuré de dépit, à constater qu'en effet son devoir était de beaucoup supérieur au mien. Ce dépit me crispa le cœur toute la semaine, jusqu'au

samedi. C'était le jour où le proviseur venait dans les classes, proclamer le résultat des compositions. J'attendais à l'habitude l'entrée de ce redoutable magistrat avec une anxiété singulière. Cette anxiété allait, ce samedi-là, jusqu'à la douleur, et quand il déplia la liste et commença de la lire, j'aurais voulu me sauver de la vaste pièce où nous étions debout à écouter, Octave, son triomphe, car il était le premier, moi, ma défaite, car je n'avais obtenu que la troisième place ; et, signe évident que déjà c'était bien Octave qui excitait mon antipathie, *lui personnellement*, je n'éprouvais pas le moindre mouvement de rancune contre celui de mes condisciples qui, classé le second, m'avait battu aussi. Que devins-je, lorsque, le lendemain de ce funeste jour, le dimanche, je me retrouvai avec mon heureux rival dans le salon du docteur Pacotte ? J'entends encore la voix de mon oncle complimentant M. Montescot sur le brillant début de son pupille, et disant :

— « Mon neveu va avoir affaire à forte partie, paraît-il... »

— « C'est ce qu'il faut, » répondait M. André le Physicien, « les collèges de Paris ne sont ce qu'ils sont qu'à cause de cette concurrence des bons élèves... »

— « Ils seront Nisus et Euryale, » reprit M. André le Barbare, qui ne dédaignait pas la citation latine.

His amor unus erat, pariterque in bella ruebant...

Je savais assez de latin pour traduire ce vers sur l'amitié des deux jeunes héros virgiliens et sur leur fraternité dans la lutte. Mais les sentiments que m'inspirait l'Euryale scolaire dont le naïf professeur me faisait le Nisus étaient d'un ordre bien différent. A peine si je pouvais supporter le concert d'éloges dont il était l'objet, et voici que, de nouveau, je rencontrai, posé sur moi, le regard du docteur Pacotte. Il y avait dans les yeux du médecin la même acuité chirurgicale, qui me descendit jusqu'au fond de la conscience et me

fit honte une fois encore. Puis, comme s'il eût vraiment possédé le don de déchiffrer ma jeune sensibilité à livre ouvert, il me dit :

— « Tu vas aller montrer mes papillons à ton ami. Je suis sûr qu'il n'a jamais appris à les connaître à Paris... » Et, sur la réponse négative du petit Octave : « Explique-les-lui, » ajouta l'excellent homme en se tournant vers moi, « tu le peux, car tu es aussi fort que moi là-dessus... » Il avait compris qu'il me fallait, en ce moment, une preuve de ma supériorité, pour que je ne tombasse pas dans une véritable crise de rage envieuse, et il m'en offrait l'occasion.

Hélas ! La petite satisfaction donnée par l'intelligente bonté du vieux médecin à mon maladif amour-propre devait être toute passagère, et mon malheur voulait que mon oncle, en sa qualité de mathématicien, joignît, à d'admirables vertus de cœur, la plus complète méconnaissance des réalités humaines. Lorsque je me reporte en pensée à cet hiver de 1855 à 1856, où cette vilaine passion d'envie développa si étrangement en moi sa végétation funeste, je reconnais toujours que la maladresse de mon pauvre oncle en fut, à son insu, le plus puissant auxiliaire. L'habitude des sciences abstraites lui avait donné en éducation le même défaut qu'en politique : il raisonnait au lieu d'observer. Il ne s'est jamais douté qu'il commença aussitôt de m'être un bourreau, par un éloge quotidien des perfections d'Octave opposées à mes défauts. Il croyait ainsi me corriger, et il ne s'apercevait pas qu'en me proposant, pour modèle, précisément l'enfant dont la nature volontaire et méthodique était la plus opposée à la mienne, il m'enfonçait dans ces défauts. Je n'ai jamais été plus désordonné, plus inégal, moins soigneux, que dans cette période, par une instinctive réaction contre ces phrases, sans cesse répétées : « Regarde Octave... Pourquoi tes cahiers ne sont-ils pas tenus comme les siens ?... Pourquoi n'es-tu pas exact comme lui ?...

Vois comme il garde ses vêtements propres... » Mon oncle augmentait l'effet désastreux de cette constante comparaison, en témoignant à mon petit camarade une affection qui achevait d'exaspérer ma jalousie. Il s'était lié d'une grande amitié avec M. Montescot. Un philosophe et un géomètre sont tout naturellement faits pour penser faux de compagnie, et les deux chimériques en vinrent très vite à ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre. Tous deux travaillaient le matin et se promenaient après le déjeuner. C'était aussi le moment où mon oncle me prenait avec lui pour me faire faire un peu d'exercice. Ces promenades et sa compagnie m'avaient été un délice dans leur tête-à-tête. Elles se transformèrent en une véritable et douloureuse corvée quand il fallut toutes les partager avec M. Montescot et son pupille. Nous allions le plus souvent les chercher chez eux, parce qu'ils habitaient plus près que nous du Jardin Botanique, théâtre habituel de ces promenades d'avant la classe de l'après-midi. Le professeur démissionnaire avait choisi, pour s'y loger, un petit appartement, tristement meublé avec les débris d'une installation parisienne déjà très pauvre. Les chaises étaient peu nombreuses dans les quatre chambres, dont le carreau, passé jadis au rouge, encadrait un tapis de feutre, usé et rapiécé. Pourtant l'ordre et la propreté de ce réduit contrastaient avec la tenue volontiers négligée du métaphysicien. Ce fut mon oncle qui me fit remarquer cette propreté et qui m'en donna le secret. Il le tenait de notre domestique, liée elle-même avec la femme de charge des Montescot.

— « Ce petit Octave, » m'avait-il dit, « c'est vraiment une merveille de brave enfant... Tu as vu comme l'appartement de son tuteur est tenu ! Hé bien ! Tous les matins, quand vient leur servante, il l'aide lui-même à tout ranger, avant d'aller au collège. Il a trouvé le moyen d'achever ses devoirs et d'apprendre ses leçons auparavant... Cela ne te fait pas un peu de honte, toi qui as tant de mal à te lever et qui n'arrives pas à ranger ta table ?... »

Nous entrions donc dans ce petit appartement, que je détestais. Cet ordre seul des meubles faisait un reproche muet à mon désordre, et le geste complaisant par lequel mon oncle flattait les sombres boucles fines de « son petit ami », comme il disait encore, m'était d'autant plus intolérable qu'il contrastait avec la parfaite froideur que me montrait M. Montescot. Le philosophe avait concentré toute sa tendresse sur son prétendu pupille. C'était trop naturel que je n'existasse pas pour lui. Une conversation commençait entre les deux hommes, où le soi-disant tuteur ne manquait jamais de glisser un éloge d'Octave, auquel mon oncle faisait écho, et je voyais une naïve reconnaissance illuminer le joli visage de mon camarade, à qui j'en venais à envier cet éloge et cet appartement. Que tout y respirait la pauvreté, cependant! M. Montescot n'avait guère trouvé de leçons, malgré les démarches du docteur Pacotte. Il vivotait de petites rentes, six ou sept cents francs, je ne sais plus, et de travaux, mal payés, dans quelques-unes des vastes entreprises de librairie qui abondèrent durant ces années-là. Là-dessus, il fallait manger à deux, s'habiller, payer la pension du lycée. Le seul luxe de ce logis était une petite bibliothèque vitrée, sur les tablettes de laquelle se noyaient quelques livres rares, et cinq ou six objets que le maître du lieu avait rapportés d'une mission en Italie à l'époque de sa faveur universitaire. Il y avait là deux têtes de marbre, une Junon et un Bacchus, un très beau vase étrusque avec des figures noires sur fond rouge, représentant le Sphinx entre deux Thébains, et ce bronze, cet Hermès Psychagogue, auquel j'arrive vraiment par le chemin des écoliers. Mais tout le petit drame auquel il est associé vous eût été inintelligible sans ces multiples détails. Ces quelques bibelots antiques étaient la seule parure de cet intérieur et la grande joie de leur maître. M. Montescot en était très fier, et il lui arrivait, au cours des discussions interminables qu'il engageait avec mon oncle sur le principe

de l'esthétique, de dire : « Si vous avez regardé *mon* Sphinx... On peut constater cela dans *ma* Junon... Vous pouvez en avoir la preuve dans *mon* Bacchus... C'est ainsi dans *mon* Hermès... » Et il souriait d'un orgueil presque aussi ravi que le dimanche, lorsqu'il arrivait chez le docteur Pacotte et qu'on lui disait :

— « Hé bien ? Octave a encore été le premier?... »

— « Oui, » répondait-il.

— « Et combien cela fait-il de fois de suite?... »

Et le tuteur radieux répondait par un chiffre qui allait en grossissant chaque semaine, jusqu'à ce qu'arrivèrent les vacances de Pâques, et, avec elles, la proclamation des prix que l'on appelait les prix d'excellence. J'avais toujours eu le premier, depuis les quatre années que je suivais les cours du collège. Cette année-ci, je ne pouvais compter que sur le second, et à quelle distance, après les succès continus qu'Octave avait eus dans toutes les compositions! Il n'avait manqué qu'une fois à obtenir la première place. Quoique ce résultat, qui n'était qu'une addition de points, fût mathématique, et que, par conséquent, je l'attendisse, aussi certainement que mon oncle lui-même attendait une éclipse de lune annoncée par l'Observatoire, je ne pouvais m'y habituer, ni accepter cette constante défaite. Ce mauvais sentiment de révolte fut si fort en moi que je feignis une maladie, pour ne pas me rendre à la classe du Samedi Saint, où le proviseur devait lire la liste des lauréats. Je sentais que je n'aurais pas la force de me contenir. Je passai toute la matinée dans mon lit, me plaignant de douleurs à la tête, qui guérirent comme par enchantement lorsque mon oncle parla d'envoyer chercher le docteur Pacotte. Je redoutais la pénétration de ce vieillard qui, maintenant et à mesure que grandissait en moi l'odieuse passion, me montrait un visage presque toujours sévère... Cette scène m'est présente comme si elle datait d'hier, car elle allait donner lieu à la vilaine action dont je vous ai parlé, et qui, dans le naïf domaine des sensations enfantines, équivalait à

une véritable scélératesse. Je me vois donc, aussitôt que mon oncle eut prononcé le nom du docteur, disant que ce n'était pas la peine, et que déjà je me trouvais mieux. Le peu perspicace mathématicien n'eut même pas le temps de s'étonner de cette guérison subite, car, juste à la seconde où je me mettais sur mon séant pour me lever, un coup de sonnette se fit entendre, joyeux et précipité.

— « Qui cela peut-il être? » dit mon oncle. « Il est dix heures et demie. Je suis sûr qu'Octave vient savoir de tes nouvelles en sortant de sa classe. Il a tant de cœur et il t'aime tant... Oui, c'est lui, et il t'apporte ton prix... On n'a pas plus de gentillesse... »

Octave entrait en effet dans la chambre, avec un livre à la main, — le maigre volume qui représentait mon second prix d'excellence, et dont il s'était chargé! Il n'avait pris que le temps de passer chez lui, pour annoncer son succès à M. Montescot. Il portait sous le bras les deux gros bouquins dorés sur tranche qui représentaient son premier prix, à lui, et dont sa bien excusable vanité n'avait pas voulu se séparer. Mais ce ne fut pas cette antithèse qui surexcita mon envie jusqu'au paroxysme. Ce fut de le voir, qui détachait de son gilet une chaîne que je ne lui connaissais pas, et, de sa poche, un bijou que je ne lui connaissais pas davantage, et c'était, à l'extrémité d'une chaîne, en or comme elle, une montre à son chiffre, qu'il me mit dans la main, en me disant :

— « Regarde le cadeau que m'a donné mon parrain, pour mon prix. »

Je tenais le précieux objet. Pour bien vous faire comprendre les sentiments qui m'agitaient à cet instant, il faut vous dire que je ne possédais comme montre qu'un très ancien oignon d'argent. D'avoir une montre comme celle dont le fauve métal brillait, pour une minute, entre mes doigts, était un de mes passionnés désirs, vous savez, une de ces fantaisies secrètes dans lesquelles une imagination de onze ans enveloppe par avance

d'infinies félicités. Mon oncle, à qui j'avais quelquefois fait part de ce désir, m'avait toujours dit : « Tu auras une montre d'or le jour de ton baccalauréat... Je n'en ai une, moi, que depuis l'École Normale... C'est un grand luxe, et il faut le mériter... » Le modeste universitaire avait, dans ses mœurs, ce fonds de jansénisme, si fréquent alors chez nos bourgeois provinciaux. Quand il avait prononcé ce mot de *luxe*, sa décision était irrévocable, je le savais... Et ce joyau, promis à ma dix-huitième année, en récompense d'un examen que j'entrevoyais comme une épreuve presque terrible, mon heureux camarade le possédait aujourd'hui ! Il me fut impossible de lui dire merci pour le livre qu'il avait la complaisance de m'apporter, impossible même de le féliciter de son succès. Je lui rendis la montre, avec un visage si profondément altéré que cet aimable garçon en oublia sa propre joie. Il ne prit même pas le temps de remettre cette montre dans sa poche, mais, la posant sur la table de nuit, pour me serrer plus tôt la main, il me demanda : « Tu souffres ? Qu'as-tu ? » avec un accent qui aurait dû fondre ma misérable et honteuse rancune en affection. Hélas ! J'ai souvent constaté, depuis, chez les autres, que les nobles procédés d'un ennemi ont presque toujours pour résultat d'exaspérer la haine qu'il inspire. J'ai pu le constater chez moi, dans cette crise à la fois puérile et tragique. L'évidente affection d'Octave me fut insupportable, et, me rejetant dans mes oreillers, je dis :

— « Je me croyais bien. Mais non... Je me sens encore un peu fatigué... »

— « Veux-tu essayer de dormir ? » me demanda mon oncle, et, comme j'avais fait signe que oui, le cher homme et Octave me dirent adieu. Ils s'en allèrent en étouffant leurs pas, après avoir fermé les volets de la fenêtre et baissé les rideaux, pour que l'obscurité m'aidât à trouver le sommeil réparateur.

J'étais donc seul, couché dans cette nuit factice, que rayait seule une ligne de soleil apparue à l'interstice de

ces rideaux, et j'avais mal, ah! que j'avais mal! La morsure empoisonnée de l'envie m'écorchait l'âme, et tous les épisodes où mon rival m'avait humilié à son insu me revenaient à la fois. Je le voyais, dans un même regard de ma colère impuissante: assis en classe au pupitre d'honneur où les premiers avaient leur place et qu'il ne quittait plus jamais, courant dans le préau du lycée d'une course qui toujours dépassait la mienne, saluant mon oncle avec une grâce de manières qui contrastait avec ma gaucherie, lançant sa toupie avec une adresse que je n'arrivais jamais à égaler, et, enfin, tirant de sa poche cette montre d'or qui achevait d'exaspérer ma fureur de jalousie... Et voici que, dans le silence de la chambre close, un bruit, presque imperceptible d'abord, tant il se confondait avec un autre, me fit relever la tête. J'écoutai. Cela venait du marbre de ma table de nuit, où je plaçais d'habitude mon vieil oignon d'argent. Je reconnaissais son tic tac un peu gros, mais comme doublé d'un tic tac plus sonore, plus net, plus aigu aussi. On eût dit que deux insectes de métal couraient invisibles, à côté de mon oreille, chacun avec son pas... Je fis craquer une allumette, et je regardai: la montre d'or d'Octave était là avec sa chaîne. Dans son trouble de me voir souffrant, et quoiqu'il fût d'habitude si ordonné, le tendre enfant l'avait oubliée là.

Oui, la montre était là. D'un geste instinctif je la saisis dans ma main. Je la sentis qui palpitait entre mes doigts comme une bête vivante, et un accès de violence s'empara de moi, comme si elle eût été vivante en effet et que dans son existence fussent amassées toutes les supériorités de celui à qui elle appartenait. Brutalement, instinctivement, follement, avec le plus étrange assouvissement de haine, je lançai la montre de toute ma force contre le marbre de la table de nuit, et j'écoutai. Du parquet où elle était tombée, le même tic tac monta vers moi, ironique cette fois et comme un défi. Le choc

n'avait pas cassé le ressort. Je me levai. J'ouvris les rideaux pour y voir clair. Je ramassai le pauvre bijou dont le verre avait sauté en éclats. Je le posai sur la pierre de la cheminée, et, prenant la pelle à feu, je commençai à battre le fragile objet de coups frénétiques. Je vis, tour à tour, les aiguilles sauter, l'émail du cadran se fendre, la boîte se bosseler et se briser. Je m'acharnai à ce sauvage vandalisme, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, à l'extrémité de la chaîne, qu'un informe débris. Puis, hâtivement, fiévreusement, comme un malfaiteur que talonne l'épouvante d'être surpris, je roulai, dans un morceau de papier, et ces débris et cette chaîne... J'écoutai de nouveau... Je tremblais d'entendre le pas de mon oncle ou de la servante. Mais rien... Je passai à la hâte mon pantalon et ma veste. Ma fenêtre donnait sur une petite terrasse, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'ouverture d'un vaste tuyau de zinc, qui ramassait les eaux de pluie et les déversait dans une citerne construite, suivant la mode de ce pays sans rivière, sous les fondations mêmes de la maison. Je me glissai jusqu'à cet orifice, et j'y lançai le petit paquet qui aurait pu me dénoncer. Après tant de jours, j'entends encore le clapotement qui m'annonça la chute, dans la citerne, de la montre brisée et de la chaîne. Je revins en hâte dans ma chambre. J'eus encore la présence d'esprit de ramasser les fragments de verre qui avaient éclaté autour de la table de nuit. Je les jetai tout simplement sur la terrasse. Je refermai la fenêtre, les volets intérieurs, les rideaux, et je me glissai dans mon lit... J'étais sauvé.

Il y a certainement dans le mal une espèce de force qui soutient tout notre être intime et nous insuffle des énergies que nous ne nous soupçonnions pas. Chaque mauvaise action nous rend capable d'une pire. Presque tous les crimes s'expliquent, par cette sinistre loi de progression dans la faute, où les chrétiens voient l'œuvre du malin esprit, et que les psychologues méca-

nistes d'aujourd'hui compareraient volontiers à l'accélération de la chute des graves. Pour ma part, j'en ignore le principe, mais je l'ai toujours subi au cours des défaillances de ma moralité d'homme, et, pour la première fois, d'une manière saisissante, dans cette défaillance de ma moralité d'enfant. J'étais, par nature, un petit garçon véridique. Mes moindres mensonges se découvraient aussitôt, rien qu'à ma gaucherie en les énonçant. Hé bien! Je ne crois pas qu'aucun grand acteur ait mieux joué la comédie de l'innocence et de l'étonnement que je ne la jouai, vingt minutes peut-être après que l'envie m'eut fait commettre l'acte barbare que je vous ai raconté. La préoccupation de ma santé, qui avait empêché Octave de penser à remettre sa montre dans son gousset, l'empêcha de constater qu'il ne l'avait plus sur lui, tandis qu'il prenait congé de mon oncle, et qu'il descendait notre escalier. Le hasard voulut qu'à la porte il rencontrât M. André le Barbare, et qu'il l'accompagnât quelques pas. Quand l'historien et l'enfant se séparèrent, celui-ci s'avisa qu'il arriverait en retard chez son tuteur. Il voulut regarder l'heure. Alors seulement il s'aperçut que sa poche était vide. Cette découverte le terrorisa. Fiévreusement, et en examinant une par une toutes les pierres du trottoir, il reprit le chemin qu'il venait de faire avec M. André. Arrivé devant notre porte, il se rappela qu'il avait tiré sa montre pour me la donner à regarder. Il gravit notre escalier, quatre à quatre, avec l'espoir, avec la certitude presque de retrouver aussitôt le précieux objet. Le remords commença de naître en moi, à voir cette charmante physionomie se décomposer, lorsque, mon oncle et lui étant entrés dans ma chambre, je fis semblant de me réveiller, et qu'une fois la croisée ouverte, le marbre de la table de nuit apparut, chargé d'un seul oignon d'argent, le mien. Je vous parlais tout à l'heure de la force du mal. Croiriez-vous que j'eus l'hypocrisie de me lever, de regarder dans et sous mon lit, de secouer les couvertures, l'oreiller, et de dire après ces recherches :

— « Il me semble bien que tu as remis la montre dans la poche de ton gilet. Peut-être as-tu mal accroché la chaîne? En tous cas, elle n'est pas ici... »

— « Oui, c'est cela, » répondit Octave, « j'aurai mal accroché la chaîne »; puis, avec un accent qui faillit du coup m'arracher l'aveu de mon indigne action : « Et mon tuteur, que vais-je lui dire? Lui qui avait eu tant de plaisir à me faire cette surprise ce matin!... Non, jamais je n'oserai paraître devant lui... Il n'y avait pas deux heures que j'avais cette montre, et je l'ai perdue... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... »

Il se mit à pleurer de grosses larmes dont chacune retombait sur mon cœur à moi en me le brûlant. Je vous ai assez dit mes mauvais sentiments pour avoir le droit de vous affirmer que je ne connus pas, devant cette douleur, la hideuse satisfaction de l'envie triomphante qui regarde souffrir sa victime. En assouvissant ma colère, je l'avais épuisée, et maintenant je demeurais épouvanté de mon œuvre. Pourtant la mauvaise honte fut, encore une fois, plus forte que le repentir, et je n'avais rien avoué quand Octave partit, accompagné de mon oncle :

— « Il faut nous dépêcher d'aller à la police, » avait dit le brave homme, « faire la déclaration... Ensuite je te conduirai chez M. Montescot, et je te promets que tu ne seras pas grondé... Tu es le premier puni de ton étourderie... Mais c'est incroyable. La rue est dallée. Si la montre est tombée, elle a dû faire du bruit en tombant... Enfin tu sais où tu l'as perdue, puisque tu l'avais encore chez nous. C'est entre notre maison et celle de M. André... A moins qu'on ne te l'ait volée? Mais qui?... »

— « On la lui a volée, sans nul doute, » disait le lendemain le docteur Pacotte, comme on parlait chez lui de cette aventure, devenue un événement pour le petit groupe des amis de M. Montescot. C'était à la réunion du dimanche, mais le philosophe et son pupille y man-

quaient. Ils avaient dû s'absenter pour huit jours durant la semaine de Pâques, et aller dans la montagne chez des parents. Ils avaient exécuté leur projet, malgré la perte de la montre, en confiant à mon oncle le soin de les tenir au courant des recherches. Cet éloignement m'avait soulagé d'une douloureuse appréhension. Il m'eût été trop pénible de me retrouver en face de mon camarade devant le docteur. Je savais ce dernier si perspicace que j'étais toujours gêné par son regard, devant lequel je tremblais, même innocent. Que serait-ce, coupable? Tandis qu'il répétait ces mots : « On la lui a volée, » j'étais sûr que ces pénétrantes prunelles étaient posées sur moi, quoique, absorbé en apparence dans un livre de gravures, je détournasse la tête. Je l'écoutais qui continuait : « Voler ces pauvres gens, c'est deux fois abominable. Pour donner à Octave cette montre d'or, Montescot a tant dû se priver. Et vous savez s'il y a du superflu à retrancher dans son existence... Celui qui a volé la montre n'a qu'une excuse, c'est d'ignorer cela. S'il ne l'ignorait point, ce serait un monstre... »

Non. Il n'était pas possible que le vieux médecin pensât à moi en prononçant ces paroles. Pourquoi cependant allaient-elles chercher, au fond de ma conscience, précisément la place malade, pour redoubler le remords qui grandissait, grandissait dans mon âme? Pourquoi son visage exprimait-il, quand je le rencontrai des yeux, une sévérité plus mécontente encore que d'habitude? Avait-il suffi à cet observateur de me voir entrer dans son salon, ce dimanche, pour deviner que je portais le poids d'un secret sur mon cœur? M'avait-il examiné à la dérobée, tandis que mon oncle racontait la disparition de la montre, et s'était-il aperçu que mes doigts tournaient plus fiévreusement les pages de l'album, à mesure que ce récit avançait? Ce récit même de mon oncle, en mentionnant le fait qu'Octave avait tiré la montre de sa poche pour que je pusse l'examiner, avait-il aussitôt suggéré à cette judicieuse pensée la

véritable explication ? Toujours est-il qu'à l'accent seul de la voix du vieillard je compris qu'il avait déjà l'idée que c'était moi le coupable. Je l'entends encore insistant :

— « D'ailleurs, ce coquin n'est pas seulement un monstre. C'est un imbécile, comme tous les coquins. Il ignore sans doute qu'il y a un numéro dans le boîtier de toutes les montres, et par conséquent, le jour où il voudra la vendre, il sera pris... » Ainsi le meilleur ami de mon oncle me croyait un voleur ! Explique qui pourra les étranges détours de l'orgueil humain, toujours pareils, même chez un gamin de onze ans. Certes, j'étais bien criminel d'avoir, par envie, brisé, comme j'avais fait, la précieuse montre où le professeur démissionnaire avait dû engloutir ses pauvres économies d'une année. Je n'étais pas coupable de *cela*. Je n'avais pas volé cette montre pour la vendre, et que le docteur me crût capable de cette infamie me fit redresser la tête, avec indignation, et le regarder. Un cri de protestation fut sur mes lèvres, qui ne s'en échappa point. Il y avait dans le salon tous les habitués, et comment aurais-je pu supporter de parler devant eux? Mais non. J'avais dû me tromper, car M. Pacotte avait déjà changé de sujet de conversation, et, ni dans la suite de l'après-midi, ni dans le souper où j'étais assis auprès de lui, il ne fit une seule allusion à la disparition de la montre d'Octave. Il fut, au contraire, particulièrement affectueux pour moi, comme s'il m'avait réellement calomnié et qu'il me dût une espèce de réparation. Expliquez cela encore. Sa sévérité depuis des mois m'était très pénible ; l'injurieux soupçon, deviné dans ses paroles, m'avait révolté, et sa gâterie m'était presque insupportable ! Je sentais trop que je ne la méritais pas. En sortant, j'étouffais littéralement de honte...

Combien de temps aurait duré cet état, avec les alternatives de désir d'aveu et de silence ? Serais-je arrivé à prendre sur moi de révéler ma faute à mon oncle ? Ou

bien en aurais-je porté le poids — sur la pensée, indéfiniment — jusqu'à ma prochaine confession, qui serait arrivée, quand? Mon brave oncle étant libre penseur, je ne remplissais que le *minimum* de mes devoirs religieux. Qui sait? N'aurais-je même pas menti au cours de cette confession, à force de m'être endurci dans ce silence, et peut-être dans une recrudescence de ma passion d'envie?... Heureusement, j'avais, auprès de ma jeune sensibilité, dans la personne du vieux médecin, un de ces grands connaisseurs des misères du cœur qui cherchent à faire du bien à ceux qui les entourent, moins par charité que par goût intellectuel de la loi, par amour de la santé, en eux et autour d'eux. Ce fanatique d'hygiène avait un peu, pour ses malades, le sentiment que le poète antique prête à la déesse de la Sagesse : « J'aime les hommes comme le jardinier aime ses plantes... » Il allait me traiter comme un des arbustes de son jardin, et donner le coup de serpe juste à l'endroit qu'il fallait pour que la nature morale, un instant déviée en moi, reprît sa norme et guérît. Mais à quoi bon commenter cette belle et intelligente bienfaisance? J'aime mieux vous la montrer, simplement.

... C'était le mercredi après déjeuner. Il y avait par conséquent plus de quatre fois vingt-quatre heures que j'avais commis ma mauvaise action, et, comme à toutes les minutes depuis lors, j'y pensais, avec cette folie d'hypothèses qui obsède le criminel. Si, en balayant la terrasse, on venait à ramasser quelque morceau de verre qui m'eût échappé et que l'on reconnût pour avoir appartenu à la montre?... Si on était obligé de nettoyer la citerne et que l'on découvrît la montre elle-même?... Si?... Comment aurais-je imaginé parmi tant de possibilités celle qui allait se réaliser, et effacer la trace de ma détestable scélératesse. Il pleuvait un peu et nous gardions la maison, mon oncle et moi : lui, travaillant, debout, à un tableau noir, sur lequel il traçait des x et des y, moi, lisant ou essayant de lire. Un coup de son-

nette annonce un visiteur. La bonne étant sortie, mon oncle me dit d'aller ouvrir. Je vais ouvrir en effet, le cœur battant. C'était encore une de mes terreurs que le docteur se fût rendu à la police, pour communiquer ses soupçons à qui de droit... C'était lui, mais tout seul, avec un sourire de bonté où il y avait de la malice. Il ôta ses socques, son cache-nez, ses mitaines, soigneusement, méticuleusement, comme d'habitude. Il essuya ses lunettes que la pluie avait brouillées, en disant :

— « Voilà un mauvais temps pour les rhumatismes... André *Phi* m'a fait appeler ce matin. Il a la patte prise. « Vous n'avez pas de maladie, » lui ai-je répété, « vous « avez une cave... Plus de vin, plus d'alcool et plus de « douleurs... » Mais c'est comme ce pauvre Darian, le proviseur... Un colosse. Il m'aurait tué d'un coup de poing. Nous étions nés le même jour. Je l'ai enterré en 1845... Sans son bon vin, il n'aurait pas eu la goutte, et, sans la goutte, il vivrait encore... Hé! Hé!... » Puis, après un rire silencieux, et quand mon oncle l'eût invité à s'asseoir au coin du feu, il tira de la poche de son éternelle redingote marron, avec ses longs doigts, un objet enveloppé d'un papier, et il commença de le défaire, en disant : « Devinez ce que c'est que cela? C'est l'Hermès Psychagogue de notre ami Montescot. Et devinez où je l'ai trouvé... Cette montre d'or qui a été volée à son pupille, vous avez dû vous demander avec quel argent le pauvre homme l'avait achetée?... Moi aussi. Seulement, moi, j'ai cherché. Je suis allé chez deux ou trois horlogers... Tu as l'air souffrant? » me demanda-t-il, en s'interrompant ; et c'était vrai que ce début de discours avait comme physiquement arrêté mon cœur. Puis, sur ma réponse négative, il reprit : « Enfin j'ai mis la main sur le père Courault, l'horloger-orfèvre de la rue des Notaires... Celui-là n'a même pas attendu ma question... « Ah ! monsieur le docteur, » m'a-t-il dit dès qu'il m'a vu, « j'ai quelque chose pour « vous, un bronze antique, mais là! un chef-d'œuvre » — et il me sort d'un tiroir ceci... » Et le vieux collection-

neur nous tendit la statuette de bronze, à mon oncle et à moi, cet Hermès que je reconnus tout de suite. « J'ai confessé le père Courault, » continua-t-il, « et j'ai compris enfin comment Montescot avait pu donner ce bijou de prix à son pupille... Vous savez comme il tient à ces objets qu'il a dans sa vitrine, à sa Junon, à son Apollon, à son vase grec, à cet Hermès?... Vous savez aussi comme il aime Octave, et comme cet enfant a du mérite, quelle admirable existence il mène, depuis qu'ils sont ici? On dirait qu'il comprend qu'il doit rendre à son protecteur en contentement tout ce que ce martyr a sacrifié pour obéir à sa foi. Montescot a voulu récompenser tant de travail, de zèle, de perfection. Sans doute l'enfant, qui ne demande jamais rien, aura un jour, en passant devant la boutique de Courault, regardé l'étalage et simplement dit : « Que j'aimerais à avoir une de ces montres!... » Et ce brave Montescot, au lieu de venir chez moi, qui lui aurais payé son Hermès ce qu'il vaut, est allé le troquer contre ce bijou, pour donner à Octave un cadeau qui lui fît un vrai plaisir... Hé bien! c'est le plaisir de cet enfant si dénué, c'est le bonheur de ce pauvre homme si malheureux, que le voleur a volé avec la montre... Mais qu'as-tu?... »

— « Oui, » répéta mon oncle, en se tournant vers moi, « mais qu'as-tu donc? »

Des sanglots convulsifs me secouaient en effet, à travers lesquels je criais :

— « Non, docteur, je ne l'ai pas volée... Je ne l'ai pas volée... »

— « Tu ne l'as pas volée, » dit le médecin en faisant signe à mon oncle de ne pas m'interroger : « alors qu'as-tu fait? Voyons, dis-nous toute la vérité!... »

— « A son âge! Une pareille perversité! Est-ce possible? Est-ce possible?... » gémissait mon oncle, tandis que je confessais, à travers mes hoquets, toute ma folie, — tout ce que j'en savais du moins, — et comment j'avais été jaloux d'Octave, et pourquoi je n'avais pas pu supporter d'aller entendre la proclamation du

prix d'excellence, et ma crise quand j'avais vu le bijou d'or, et le reste...

— « Ne le grondez pas, » dit doucement le médecin, lorsque j'eus achevé ce récit de ma honte et de mes remords,... « il vient d'être assez puni. Et puis il a eu le courage d'avouer. C'est bien, c'est très bien, cela... D'ailleurs, tout est réparé... Oui, » ajouta-t-il en tirant un petit paquet de son autre poche, « je l'ai retrouvée, moi, cette montre, et demain elle sera réexpédiée à son légitime propriétaire, qui ne saura jamais, ni qui la lui aura prise, ni qui la lui aura rendue. » Il nous fit voir un bijou, de tout point pareil à l'autre, qu'il avait acheté chez l'horloger : « Le père Courault ne nous trahira pas... N'en parlons donc plus... Mais j'exige de toi une promesse, » dit-il en mettant sa grande main sur ma tête et avec une étrange solennité : « tu vas prendre ce petit bronze, et me jurer que tu ne t'en sépareras jamais... Cache-le dans un tiroir de ta table, qu'Octave ne le voie pas, et dans ton existence, chaque fois que tu seras tenté d'envier le bonheur ou le succès d'autrui, regarde-le. Je n'ai pas peur que tu retombes... » Et le docteur Pacotte me tendait cet Hermès qui ne m'a en effet jamais quitté. Dans ma dure destinée d'artiste, souvent bien discuté, il m'a été un talisman infaillible contre la plus hideuse des hideuses passions. Le vieillard m'avait guéri, comme je crois que l'on peut guérir les enfants, en me faisant sentir toute la vilenie de mon action, et en me la pardonnant.

VOYAGES

En dehors des romans et des nouvelles dans lesquels on a pu constater à quel point Paul Bourget était dévoré de cette passion de voir des pays nouveaux, des paysages neufs et de chercher le secret de l'âme humaine sous les climats les plus différents, l'écrivain a publié des relations tout à fait curieuses et bien personnelles de quelques-uns de ses voyages. Dans sa série d'*Études et Portraits*, le second volume avec ses *Études anglaises*, et ses *Fantaisies* nous révèle ses impressions à Londres, à Oxford, en Irlande et en Écosse, puis nous donne quelques croquis italiens, une esquisse de Corfou, de l'Engadine ; enfin voici un volume tout entier consacré à cette Italie qu'il admire si justement avec une double passion d'artiste connaisseur et de lettré ; cela s'appelle :

Sensations d'Italie.

(*Toscane. — Ombrie — Grande Grèce.*)

De nombreux chapitres nous attirent avec une même intensité d'intérêt, qu'il s'agisse de la ville étrusque de Volterra, de l'admirable Sienne, du Monte Oliveto, de Chiusi, de Pérouse, d'Assise, de Lecce ou de Tarente ; mais l'impression que donnent les dernières pages de ce voyage, à la fois à travers le passé et le présent, nous a frappé si vivement que nous nous arrêterons à celles-ci.

Métaponte.

Je reviens aujourd'hui de cette dernière ville, ou plutôt de la station qui s'appelle ainsi. Bien plus encore

que Tarente, ce n'est qu'un souvenir, et le classique : *etiam periere ruinæ*... dont nous fîmes un tel abus dans nos vers latins de collège, est implacablement vrai. Métaponte ! Ce nom évoque le souvenir de Pythagore, qui vint mourir là, et celui aussi de la plus riche culture, symbolisée par le bel épi des monnaies incuses frappées sous l'ancienne république, épi de moissons miraculeuses, si élégant, si large, si chargé de grains. — Voici, en regard de cette image lointaine, la réalité actuelle : à peine le train a-t-il quitté Tarente, qu'une plaine commence de s'étendre, indéfinie et déserte. Déserte est la dune sablée que longe la voie et où la mer roule ses lames grises avec sa monotone plainte. Des rivières traversent cette solitude pour aller vers cette mer. Des rivières ? Non. Des lits de cailloux desséchés par l'ardeur du dernier été. Une eau jaunâtre y stagne plutôt qu'elle n'y coule. C'est le royaume de la malaria, de ce fléau dévastateur, représenté, disent certains mythologues, par ces monstres des fables antiques, hydres, dragons, ou simples brigands, vaincus par les dieux. Ce monstre de la légende aurait été ici Abybas, fondateur légendaire de Métaponte, funeste héros qu'aurait rencontré Hercule, occupé à ramener à travers l'Italie les bœufs de Géryon. Abybas fut-il l'hôte, fut-il la victime du grand justicier ? Ici les commentateurs diffèrent, quoiqu'ils s'accordent, d'après Lenormant, à expliquer le nom de Métaponte par le nom du fils de cet Abybas, Métabos, — l'enfant né après le passage des bœufs. — Le document certain, c'est qu'aux temps de la guerre de Sicile, la riche Métaponte aida puissamment le général athénien Nicias en hommes, en argent, en provisions. Aujourd'hui elle n'a d'existence que par les neuf lettres peintes sur une enseigne de gare ! Cette gare est, d'ailleurs, assez importante, puisqu'elle marque le point de bifurcation pour les voyageurs venus de Naples et qui vont soit vers Reggio, soit vers Tarente et Brindisi. Autour des bâtisses d'exploitation, de pauvres maisons se dressent, six ou sept peut-être. Elles servent à loger

les familles des employés, et le personnel des locataires doit être souvent renouvelé, si l'on en juge par le visage de ceux qui vérifient les billets et enregistrent les bagages. Les yeux trop noirs brûlent dans des teints verdâtres. L'imperceptible germe du poison, contre lequel est impuissante la verdure des grands eucalyptus, court dans les veines épuisées. Les plus récemment arrivés se reconnaissent à la fraîcheur relative de leurs joues et de leurs prunelles. Ce sinistre coloris de mort n'y est pas empreint au même degré. Mais quoi? L'homme est marié. Il a des charges. Il faut de l'argent. La paye est plus forte. Tel autre a passé là qui n'a pas succombé. Ce sont des précautions à prendre, on les prendra. Le misérable ménage accepte donc la place offerte, et, après quelques années, le démon de la fièvre a fait sa besogne. Tous sont morts ou mourants. Il semble qu'Héraclès, le génie du travail, au lieu de passer par cette plaine pour la rendre comme autrefois habitable et prospère, n'y fasse plus qu'un office de bourreau, et qu'il se venge ainsi du nouveau dieu dont le culte a succédé au sien.

L'intérêt d'une promenade à travers cette campagne funeste réside dans une visite aux restes d'un temple dorique, de destination incertaine, et qui se trouvait, estime-t-on, à deux kilomètres au nord de la cité disparue. Ce débris porte le nom romantique de table des Paladins, — *Tavola dei Paladini*. « On l'appelle ainsi, » me dit le paysan qui me conduit vers cette ruine, « parce qu'on a entendu raconter aux vieux que des hommes six fois grands comme nous venaient y manger !... » Il cligne son œil, et, secouant sa face couleur d'olive, il prononce la parole nationale par excellence, celle qui se prête également aux plus aveugles superstitions et aux plus diplomatiques scepticismes : « *Chi lo sa ?...* » et il ajoute : « On a trouvé leurs tombes pourtant, et elles étaient faites pour des gens comme nous... » Ce raisonnement paraît troubler beaucoup son intelligence, aussi lente que la charrette de bois non

suspendue dans laquelle il me voiture. Deux mulets étiques la traînent, attelés l'un dans le brancard, l'autre par côté. Les deux grandes roues suivent la double ornière du chemin, où elles enfoncent parfois jusqu'au moyeu. Le paysage s'est fait plus vide encore, maintenant que me voici à cinq cents mètres des bâtisses rangées autour de la gare et qu'un pli de terrain les cache. La lande se déploie, sauvage et nue. Des moutons y paissent, conduits par un berger vêtu de peaux de bêtes qui ne sont ni taillées, ni cousues. Des ficelles nouent ces toisons d'un blanc jaunâtre et maculé de boue autour du torse, des bras et des jambes de ce pâtre, probablement très analogue à ceux qui servirent de modèle à l'enchanteur Théocrite, quoique l'on n'imagine pas un animal humain de cette brutalité récitant les délicieux vers du *Cyclope* :

> Nicias, il n'est pas de remède de l'amour.
> Il n'est, pour adoucir sa brûlure sauvage,
> Ni baume bienfaisant ni magique breuvage,
> Rien que le charme pur des Muses.........

Ce berger regarde là-bas, assis à terre, vers les montagnes de la Calabre qui bordent de leurs lignes vaguement bleues et des neiges de leur cime cet horizon désolé. Qu'elles sont loin, et loin la mer qui, à droite, tremble par instants ! Un ciel d'automne, où d'informes nuages se déchiquettent sous le vent, enveloppe cette solitude par-dessus laquelle volent des oiseaux de proie. Ils tournent, ailes éployées, fouillant la grande plaine de leur avide regard. Aussi les peureuses alouettes que font lever les chiens qui suivent la voiture : — Regina, Cacciatore et Polycanto, — ont-elles tôt fait de s'abattre à quelques pas plus loin. Les cahots succèdent aux cahots, tandis que les colonnes du temple ruiné grandissent à mesure, mais à mesure aussi le malheureux mur de cimetière dont une précaution inintelligente les a entourées. Il serait si facile de remplacer par une grille cette absurde maçonnerie qui gâterait, si c'était

possible, la beauté de cette ruine, si mélancolique et si grandiose dans ce vaste cadre de silence et de sauvagerie !

Mais non, la beauté de la ruine est la plus forte. Une fois la porte à claire-voie poussée, et devant ces reliques séculaires, l'impression s'impose, irrésistible, immédiate et profonde. Quinze colonnes seulement sont debout. Elles suffisent à vous émouvoir autant que les édifices presque intacts de Pæstum, quoique d'une émotion un peu autre. C'est surtout ici un saisissement moral. L'artiste doit aimer cette ruine de Métaponte moins que le poète, malgré qu'elle fournisse un exemplaire accompli de cet ordre dorique si sévère et si fort, avec son absence d'ornements, ses chapiteaux nus, sa base posée à même le pavé, la sensation qu'il donne d'un poids simplement et intelligemment supporté. Ces colonnes offrent ce caractère particulier que, pour une raison de solidité, le coussinet du chapiteau déborde un peu. L'architrave n'est pas tombée, ce qui explique le surnom de « table » appliqué à toute la ruine. Mais c'est vraiment par miracle qu'il en est ainsi. Car le vandalisme commun aux seigneurs et aux paysans du moyen âge a travaillé là comme ailleurs. Trouvant dans ces pierres des édifices antiques des matériaux préparés, ils dépeçaient ces nobles asiles des dieux dépossédés, comme Robinson faisait son vaisseau. Ici les pierres des escaliers ont été arrachées, arrachées celles qui marquaient la place du mur de la *Cella*. Les frontons ont été détruits, et, pour qui n'aurait pas l'idée de l'ordonnance constante des temples grecs, aucun indice ne révélerait le dessin primitif de la construction. En revanche, l'art le plus savant n'aurait pas combiné un plus fier symbole du destin réservé à toute chose humaine, un commentaire plus éloquent du *Debemus morti nos nostraque*... La forme de ces ruines en fait vraiment un autel dressé à cette invincible Mort, à la souveraine déesse d'ici-bas, dans ce désert qui prend lui-même,

par places, de vagues formes de nécropole. Les ondulations marquent la place occupée jadis par la ville dont la poussière est mêlée à ce sol. On raconte qu'à l'époque de la moisson et dans les parties cultivées de la plaine, de longues rangées d'épis plus courts et leur jaunissement prématuré aident à retrouver les lignes où durent être les rues. On dit aussi que, dans les champs nouvellement défrichés, sans cesse la charrue du laboureur retourne des fragments de statues, des armes, des monnaies. *Tristis arator*, disait déjà plaintivement le tendre Virgile, que l'on imagine tout jeune dans les champs de Mantoue, regardant sur le visage vieilli des pauvres paysans la trace de cette tristesse inconsciente que son précoce génie y devinait déjà. Cette épithète est trop vraie des cultivateurs qui vont ainsi, arrachant à cette terre empestée des morceaux épars où se discernent de vagues monuments d'une gloire à jamais détruite, et ces morceaux sont quelquefois des merveilles d'art comme deux mains de marbre, deux adorables mains, d'une statue de femme que l'on garde provisoirement dans une grange près de la gare, en attendant de les transporter au musée de Tarente. Elles sont, ces mains qui traînent parmi des débris informes, fines à rendre amoureux du corps qu'achevait leur délicatesse, pures à y mettre un baiser comme sur des mains de chair et si mélancoliquement mutilées et vivantes !

Il y a bien encore à Métaponte d'autres fragments d'un temple déblayé par le duc de Luynes, ce grand seigneur archéologue qui a tant fait chez nous pour l'étude de cette glorieuse et dévastée Grande-Grèce. Mais ils sont trop dispersés pour rien apprendre à un voyageur qui n'est pas un savant. Des tombeaux ont été aussi découverts, mais ils ressemblent à tous ceux du même genre. Aussi ne m'attendais-je pas, en regagnant le souple bouquet d'eucalyptus qui masque la place de la gare, à emporter de cet endroit maudit un autre souvenir que celui de cette *table des Paladins* dressée dans

ce désert... Par bonheur, le train est en retard, et de plusieurs heures, à cause d'un accident survenu à un des ponts de la voie. Les employés sont de loisir, et plusieurs entourent un paysan borgne qui joue de la guitare, et voici que l'un d'eux, qui est du Pizzo, prenant cette guitare, commence de chanter une chanson de Calabre d'une si pénétrante poésie qu'en ayant compris quelques paroles j'ai voulu les transcrire toutes sous sa dictée, avec le regret de ne pouvoir les envoyer à feu Claude Larcher pour servir d'exergue à sa *Physiologie de l'amour* si étrangement interprétée par mes meilleurs amis et cruellement calomniée : « Devant la porte de l'enfer, — je vis un vieillard pleurer encore son amante. — Et je lui dis : Pauvre, tiens-toi allègre, — car petit à petit s'en va le chagrin. — Va, les peines de l'enfer ne sont rien — qu'à peine un songe pour qui perdit son amante. — *Et celui qui la perd morte, ce n'est rien. — Car petit à petit s'en va son chagrin. — Mais qui la perd vivante souffre un feu brûlant, — et qui chaque jour le ronge plus avant...* » Et le chanteur ajoute, faisant, par un hasard d'instinct ou de langage, une distinction qui eût ravi le défunt physiologiste : « Ce n'est pas une chanson d'amour, mais de passion !... »

Cotrone.

Quoiqu'il s'attache au souvenir de l'antique Crotone, devenue Cotrone par une corruption très simple du langage, un grand intérêt philosophique et un grand intérêt d'archéologie, la petite ville n'est guère visitée que par des voyageurs de commerce ou par des négociants en citrons et en oranges. C'est ici pourtant que fut tentée, et de la manière la plus complète, une expérience unique dans l'histoire : celle de Pythagore, qui prétendit organiser toute une cité sous la direction d'une aristocratie de métaphysiciens. Ici encore, ou du tmoins à quelques heures et à la pointe du long promon oire qui protège le port, le *capo Colonna*, se dressait le-

vénérable temple de Junon Lacinienne dont parle Virgile :

Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti
Cernitur ; attolit se diva Lacinia contra...

dit Énée, racontant son périlleux voyage à la reine amoureuse qui l'écoutait, comme plus tard Desdémone Othello... « Et elle m'a aimé de mes dangers ! » Ce monument, le plus antique de ceux que les Grecs avaient construits sur les falaises de cette longue côte, n'a pas disparu tout entier. Mais ni la renommée du philosophe de Samos ni celle du temple virgilien ne prévalent contre les conditions de voyage qui sont un peu décourageantes, et, en fait, presque personne ne s'arrête à Cotrone. Il faut subir d'abord, pour arriver, et en prenant Tarente comme point de départ, une longue, une intolérable journée de ce chemin de fer méridional dont les wagons tanguent terriblement sur des rails posés à la diable, et dont les retards sont constants. Pour établir la voie d'une manière plus économique, les ingénieurs ont profité de l'espèce de langue de terre qui contourne les contreforts de cet extrême Apennin. Le malheur est que la montagne vomit sans cesse de ces rivières qui s'appellent en Calabre des *fiumare*. Aujourd'hui desséchées, demain elles roulent une vague boueuse et furieuse qui emporte quelque gros morceau de ligne. Puis, comme le réseau des rails n'est pas double, les trains qui descendent vers Reggio et ceux qui remontent vers Métaponte s'attendent interminablement les uns les autres dans des gares où le plus souvent vous trouvez à peine à acheter un verre d'une eau dangereuse. Le paysage ne varie guère : d'un côté s'étend la plage désolée de la mer ; de l'autre, une marge de plaine plus ou moins déployée, et tout de suite la haute et rocheuse montagne. Sur la mer brillent les voiles de quelques barques qui vont à la pêche par tous les temps. Sur la plaine s'allongent des files d'eucalyptus dont la verdure lisse finit par donner une

sensation sinistre. Ne dénonce-t-elle pas toujours la terrible malaria ? Sur les montagnes, des tours surplombent, mais ruinées, qui servirent jadis au guet. Des villages menacent, suspendus aux rocs les plus difficiles. Les paysans, qui débouchent maintenant sur le trottoir des gares, portent des chapeaux de feutre pointus autour desquels s'enroule un ruban. Des guêtres serrent le bas de leurs jambes, ou, à défaut de guêtres, des cordes. Ils drapent leur manteau sur leur épaule à la façon des bandits d'opérette. Mais l'âpre sordidité des costumes, la dureté des visages surtout éloignent aussitôt l'idée d'un déguisement comique. Ils offrent presque tous cette physionomie du Méridional silencieux, — la plus habituelle, en dépit du préjugé courant, aux races filles d'un dur soleil. L'énergie des passions farouches y est empreinte avec l'habitude d'une observation animale, intéressée et concentrée. Cependant les noms glorieux succèdent aux noms glorieux, étiquetant des hameaux misérables, des stations dans le désert quelquefois. C'est Héraclée tour à tour, Siris, Sybaris, Thuri, la Petilia de Philoctète, — et ce n'est rien. Les plus patientes recherches n'ont pu arracher à ce sol le secret, je ne dis pas de la splendeur, mais de la vie qui s'y posa. Cette Sybaris, par exemple, dont nous savons qu'elle n'eut pas à subir de décadence, à quelle place gît-elle enterrée? Nous savons encore que les Crotoniates, conduits par Milon, — qui était, entre parenthèses, à la fois athlète, chef d'armée et philosophe pythagoricien ! — la prirent en pleine prospérité, et qu'ils détournèrent sur elle, pour l'ensevelir, le cours du Cratis. Ses temples, ses palais, ses maisons n'ont donc pu se dégrader avant de disparaître. Des magnificences de sculpture et d'architecture dorment sous l'herbe malade que paissent les buffles qui ont donné son nom moderne à l'endroit : Buffaloria. Les fouilles ont amené de l'eau, encore de l'eau. Nulle part les ouvriers n'ont rencontré un fût de colonne, un débris de mur qui ait vraiment permis de dire : La ville était là.

Tandis que je regarde disparaître cette vallée déserte où fut la cité de toutes les mollesses et de toutes les voluptés, la nuit tombe, cette nuit du Sud, où même en hiver les étoiles sont larges comme celles de nos nuits d'été. La rumeur de la mer se fait plus forte à mesure que la nuance de son eau se fait plus sombre. C'est maintenant, avec l'approche de Cotrone, le dernier paysage qu'Hannibal ait regardé avant de s'embarquer pour ne plus revenir, et le fantôme du Carthaginois vaincu me revient, comme à Tarente, plus qu'à Tarente, irrésistiblement. Cette grève aride fut pour lui, comme Dresde pour l'empereur, le point de recul définitif, la place où il se renonça. Car reculer, pour ces génies d'audace, abandonner la proie où ils ont mis la griffe, c'est démissionner d'eux-mêmes. Ensuite ils livrent Zama, ils font la campagne de France, ils sont admirables d'attitude. C'est le gladiateur blessé, mais qui tombe bien, et ils le savent. Car ils cessent d'espérer quand la fortune les trahit, avec une puissance d'accepter l'inévitable égale à leur puissance d'entreprise aux jours de bonheur. « Il faut remplir sa destinée, » disait Napoléon à bord du *Northumberland*, « ç'a toujours été ma grande maxime. » Par une contradiction inexpliquée, tous ces grands hommes d'action sont fatalistes, eux qui ont tant abusé de la volonté, au lieu que les théoriciens du libre-arbitre sont d'habitude des hommes de pure pensée, un Kant, un Jouffroy, un Maine de Biran. Peut-être, comparant ce qu'ils ont projeté à ce qu'ils ont réalisé, un Hannibal, un Napoléon se rendent-ils compte qu'une force supérieure a dominé leur œuvre, et qu'ils ont été des instruments inconscients au service d'une Providence incompréhensible? Se posent-ils, d'ailleurs, ces problèmes? Quelle pensée s'agite dans ces cerveaux peuplés de visions concrètes, et sous quelle forme?... Pendant que moi-même je m'abandonne à ces rêveries, la nuit est venue tout à fait, et le nom de Cotrone a été crié par l'employé de service. Toute cette philosophie se dissipe

devant la vulgaire nécessité de lutter contre un bataillon de cochers à faces de bandits qui se ruent sur les rares voyageurs descendus du train. Je finis par rouler vers la ville dans un berlingot d'une indescriptible vétusté, desservi par quatre personnages qui ressemblent par trop aux forçats que j'ai eu la naïveté de plaindre à Brindisi. Deux sont montés sur le siège, un derrière la voiture. Le quatrième, qui n'a qu'un bras, court en hurlant à côté des chevaux, lesquels, par un caprice singulier, galopent éperdument à la montée et s'arrêtent aux descentes. A la clarté de la lune, j'aperçois d'immenses hangars, qui servent à l'emmagasinement des oranges et des citrons, puis des toits plats. L'infâme véhicule tressaute sur le pavé, il s'arrête, et c'est l'entrée de l'auberge, — une vraie porte de coupe-gorge, étroite, humide, basse, qui s'ouvre entre une épicerie et un *salone*, comme les perruquiers du pays osent appeler leurs taudis. Un escalier en pierre, raide et malpropre, monte au fond du corridor et conduit au premier étage où est installée la *locanda*. J'ai la surprise agréable de la trouver tenue, comme si souvent en Toscane, par une seule famille, ce qui assure au gîte une propreté et une bonhomie relatives. La propriétaire a trente-huit ans, sa fille en a vingt-trois, et déjà les petites filles de six ans et au-dessous vont et viennent, apportant des fleurs à l'étranger. A des riens l'éloignement se reconnaît. J'ai ici un ami, rencontré autrefois dans l'Engadine, et, comme je demande son adresse, la grand'mère commence un discours sur l'ancienneté de la famille à laquelle appartient don Niccola, — comme elle dit à l'espagnole : « *Eccelenza, lei sa che la piu antica città del mondo è Roma...* Votre Excellence sait que la plus antique cité du monde est Rome... » Puis, avisant mon chapeau posé sur le lit : « Ah ! » dit-elle, en l'enlevant avec un geste d'effroi, « cela annonce la mort. »

Ce petit trait *mériméen*, si je peux créer un mot pour caractériser un de ces détails de superstition exotique

qui plaisaient tant à l'auteur de *Carmen*, me fait passer par-dessus la simplicité de l'endroit, d'autant plus que dès le lendemain, et tout en gagnant vers le port la barque qui doit me conduire au *capo Colonna*, je peux constater l'approche de l'Afrique à toutes sortes de signes. La végétation d'abord d'agaves énormes et de cactus, ces plantes méchantes et derrière lesquelles on imagine si bien le rampement des dangereux félins, me rappelle Tanger et son aveuglante banlieue et ma promenade au cap Spartel, à cette dernière pointe du continent noir qui regarde l'Espagne, — la plus profonde impression que j'aie eue d'une nature sauvage et grandiose, avec les gouffres bleus de l'Océan qui remuaient au pied de la falaise, le torride soleil, et les cris des bêtes inconnues, derrière ces buissons tordus de pâles aloès. — Les petits garçons, qui passent assis sur les ânes et portant de l'eau dans des barriques, ont une manière de se poser sur l'extrême croupe de leur monture, pareille à celle des Arabes et aussi des paysans d'Andalousie. La ville elle-même, avec ses maisons toutes basses dans ses coins pauvres, ne garde presque plus de physionomie européenne, malgré les beaux palais de style espagnol qui la décorent, et malgré son château pris par Masséna vers le début du siècle. — Où ces généraux de l'empereur n'ont-ils pas promené leurs chevaux de guerre, et devaient-ils être fatigués quand est tombé l'Homme infatigable, lui qui disait au beau Dorsenne, durant l'expédition d'Espagne : « Vous êtes né au bivouac, vous avez grandi au bivouac, et, si je vis, vous y mourrez! » — Dans ces ruelles séjourne une population si visiblement composite qu'elle est comme une vivante illustration de l'histoire de ces contrées, du mélange inouï de sangs divers qui s'y est accompli. Les huit rameurs que j'arrive à racoler pour me conduire sur une barque de pêche au cap Colona pourraient être donnés comme un problème d'atavisme à résoudre par quelque disciple du regretté comte de Gobineau, — le plus perçant visionnaire de la race qui

ait paru depuis cinquante ans. De ces rameurs, l'un, celui qui commande, porte un nom grec. Mais ses yeux clairs, ses cheveux bouclés, ses idées aussi, correspondent d'une manière absolue au type du Normand, de l'homme actif et féodal par instinct qui a tant guerroyé sur ces côtes de la mer Ionienne. « La famille des *** (et il se nomme) a toujours été pour la famille des Luciferi, » me dit-il en me parlant des dernières élections. A côté de lui deux personnages aux grosses lèvres, aux pommettes larges, à la peau profondément brûlée, sont manifestement de sang noir, tandis qu'un autre, un maigre, au profil busqué, n'aurait qu'à vêtir un burnous pour se révéler Arabe. Les autres montrent dans leurs traits, dans leur teint, et aussi dans leur manière d'être et de bouger, cet à peu près indéfinissable où se reconnaît le sang trop coupé. Je me complais dans ce subtil roman physiologique, invérifiable d'ailleurs, que je me raconte à moi-même sur chacun d'eux, puis je l'oublie peu à peu pour me laisser prendre par le charme du paysage du matin, un des plus sauvages dans la douceur que j'aie vu depuis des années.

Cotrone repose là-bas, blanche et jaune, avec la ligne de son port où des vaisseaux de cabotage dorment à l'ancre. La barque l'a quittée depuis une heure et elle longe le cap, bordé de falaises grises, qui va s'abaissant, s'abaissant toujours jusqu'à son extrémité, sans une bâtisse, sans trace de végétation. La mer, sous la coque, est d'un bleu intense, et, au large, elle est presque grise sous le soleil encore brûlant qui rayonne dans un ciel comme cendré de chaleur. Une immense ondulation gonfle par instants cette mer, soupir pacifique d'une vaste poitrine endormie. Des mouettes chassent, tour à tour bercées au vent, puis précipitées d'un trait sur cette eau à peine mouvante qui balance d'autres barques. Les ailes blanches et les voiles blanches brillent d'un pareil éclat. Le cap s'abaisse encore. Et j'aperçois qu'il se termine en une espèce de plateau.

Une colonne solitaire s'y profile. C'est tout ce qui reste de ce temple d'Héra Lacinia, de la déesse protectrice des chastes mariages, où Pythagore amenait les femmes de Crotone suspendre des fleurs et leurs ceintures, ce mystérieux Pythagore qui a prononcé cette maxime parmi tant d'autres, singulièrement profonde pour un moderne, pour un de ces complaisants de souffrance intime comme nous le sommes tous : « Il ne faut pas manger son cœur !... » Dans ce temple, Zeuxis avait suspendu sa célèbre Hélène, cette peinture rêvée, dit la légende, d'après les plus belles jeunes filles du pays prises comme modèles. Dans ce même temple, Hannibal déposa, frémissant de rage, les tables de bronze où se trouvait gravé tout le détail de sa guerre contre Rome. Des tuiles de marbre couvraient l'édifice qui, de la haute mer, marquait aux marins une étape de leur route, et, pour les compatriotes de Milon, le doux retour. L'âme simple et grande des Hellènes est là tout entière, dans cette habitude d'associer l'idée de religion à celle de la patrie. De sa ville, ce que le voyageur voyait d'abord, c'était la maison des dieux, de ses dieux... Les lames secouaient la galère. L'homme avait subi le dur assaut des tempêtes, croisé des pirates, cherché un dangereux asile chez des peuples barbares, bravé enfin tous les dangers des voyages d'alors :

Nudus in ignota, Palinure, jacebis arenâ...

C'était la pire mort pour un ancien, mourir sur la grève inconnue, sans être pleuré... Mais le fronton du temple a surgi là-bas. De l'air court entre les colonnes peintes, l'air natal, et tant de misère est oubliée.

Ce fut avec une émotion étrange que moi-même, après trois heures de cette promenade en barque, je descendis sur la plage aride que domine la colonne, dernière survivante du célèbre temple. Encore au XVIe siècle, s'il faut en croire le témoignage d'un voyageur, quarante-trois autres se dressaient à côté de celle-ci.

Que sont-elles devenues ? Les a-t-on dépecées, puis emportées, morceau par morceau, pour construire quelque palais, quelque église, le môle de Cotrone? Sont-elles tombées dans un de ces grands frissons du sol qui courent comme les secousses d'une fièvre secrète de la vieille terre, sur toute cette Calabre trop voisine des deux monstres, du neigeux et colossal Etna, du perfide, du féminin et bleuâtre Vésuve ? La survivante ne raconte pas l'histoire de ses sœurs disparues. Elle projette silencieusement sur le gazon jauni l'ombre de son chapiteau dorique, et sa ligne comme éraflée, comme ébréchée par le temps. Cette ombre tourne, tourne avec le jour, à la même place où vinrent le philosophe de Samos et le condottiere de Carthage, d'un mouvement imperceptible, ininterrompu et qui mesure les siècles à cette sauvage solitude. Des chardons séchés et des crocus roses poussent à la base. De grands lézards verts, de ceux que leur tête de turquoise a fait surnommer les célestes, promènent sur la pierre roussie leur inquiet appétit de soleil, et au-dessous, à quelques pas à peine, la mer se déroule monotonement, d'un bleu d'ardoise sous le ciel d'un bleu presque blanc. On s'arrête, touché au cœur par trop de sensations. Il y a ici le témoignage de l'art suprême, celui des Grecs, révélé par le dessin seul de cette colonne dorique avec sa forme tassée, un peu renflée, comme trapue, qui, même entamée sur l'arête de ses cannelures, même mangée par le soleil, demeure belle, d'une beauté souveraine. Il y a les fantômes de la plus attirante histoire et de la plus lointaine. Il y a la présence, rendue comme visible, des grandes puissances du monde : — le temps qui n'en finit pas d'aller, de croître et de décroître éternellement, la mer qui ne s'interrompt pas de frémir et de gémir, l'Idéal humain qui n'en finit pas de protester contre l'inexplicable caducité dont ses meilleures œuvres sont touchées ! Et une jolie ironie du sort voulut que cet Idéal fût exprimé auprès de moi, à cette minute même, par une phrase toute simple d'un des bateliers,

mais à qui l'endroit et l'heure donnaient un sens d'une infinie mélancolie : « *E col tempo anche questa caderà,* » dit-il. « Et avec le temps celle-ci aussi tombera... »

En attendant cette inévitable chute, encore aujourd'hui, la dernière des colonnes du temple d'Héra continue de servir de signal au pêcheur qui va quêtant sa pauvre vie, sur cette côte dangereuse, comme à l'époque où le poète de l'*Anthologie* pleurait déjà le sort de ces errants de la mer : « On a gravé sur ce tombeau un filet et une rame, témoignage d'une dure vie... » Il semble que l'antique déesse ne consente pas à s'en aller tout à fait de son promontoire. Non seulement aucune végétation bienfaisante n'y pousse, mais la chapelle élevée à la Madone dans son voisinage est demeurée pauvre et chétive, gardée par un ermite à demi sauvage qui ne sait vraisemblablement pas s'il est païen ou chrétien. Les trois ou quatre villas que des nobles de Cotrone ont voulu construire dans le voisinage ne sont habitables en toute sécurité que depuis ces quelque soixante ans, et qu'elles sont tristes ! Des tours les protègent, qui furent construites « contre les Turcs », me dit le batelier. Les premiers fidèles et qui voyaient derrière les croyances du paganisme le travail du démon, n'auraient pas hésité à affirmer ce que je n'oserais pas nier, moi, absolument, que l'esprit de la vieille déesse est là, qui veut rester seul à sa place sacrée d'autrefois et dans la ruine de ses antiques honneurs. Toute cette ligne de terre qui va de Tarente à Reggio est pareille, comme frappée de malédictions par les divinités qui la possédèrent et qui n'en sont point parties. Du moins ici, sur ce *capo Colonna*, est-ce une malédiction vraiment digne de l'Olympe antique, tant il s'y mélange de Beauté !

Outre-Mer.

(*Notes sur l'Amérique.*)

Deux volumes sont consacrés aux notes, véritables instantanés que le romancier a su prendre avec une variété

étonnante et une saisissante fidélité durant le voyage qu'il fit en 1893 aux États-Unis ; chez lui, une vive préoccupation sociale s'unissait à la curiosité du touriste, mais sans lui faire oublier de saisir au passage quelques-uns des épisodes ou des tableaux les plus pittoresques du Nouveau-Monde. Obligé de faire un choix, et ne pouvant donner, à cause de leur importance, ceux qui ont trait à l'éducation, à l'élément mondain, aux ouvriers de l'Amérique, nous avons pris dans le premier volume, au chapitre des *Gens et paysages d'affaires*, la vision de Chicago et de ses abattoirs monstres.

GENS ET PAYSAGES D'AFFAIRES.

Chicago.

... Chicago, par un matin d'automne, et du haut de la tour de l'Auditorium. Elle a deux cent soixante-dix pieds, cette tour, et elle couronne, en la dominant, une chaotique, une cyclopéenne construction, qui adosse un colossal hôtel à un colossal théâtre. Il faut venir ici dès le lendemain de l'arrivée, pour recevoir dans toute sa force l'impression de la monstrueuse ville, toute noire au bord de son lac tout bleu. Quand le conducteur du train a crié hier soir le nom de la gare où je devais descendre, un de ces formidables orages, comme il n'en fait qu'en Amérique, écrasait de ses cataractes le ténébreux paysage, et, de la station à l'hôtel, je n'ai pu voir que des profils de gigantesques bâtisses, comme pendues dans le ciel sinistrement zébré d'éclairs. A côté, de toutes petites maisons de bois tremblaient sous la rafale, légères à croire que le vent furieux allait en disperser les planches aux quatre coins de cet horizon de tempête. Mais, ce matin, ce ciel est clair, d'une douce et tiède clarté, lavée de pluie, qui fait mieux ressortir encore la sombre couleur de la ville, et ce bleu tendre se reflète dans l'azur plus sombre du vaste Michigan, sillonné de bateaux à vapeur, comme une mer. Chicago s'étend, à perte de vue, avec ses toits plats d'où s'échap-

pent des fumées — une innombrable quantité de colonnes de vapeur d'un gris blanchâtre. — Elles montent toutes droites, puis elles s'arrêtent, elles se tassent en des chapiteaux fluides, et elles finissent par se rejoindre en dôme au-dessus des colossales avenues. Après quelques instants, les yeux s'habituent à la perspective de ce paysage étrange. Ils discernent les différences entre les hauteurs de ces plates-formes. Celles qui sont à six étages seulement du sol semblent appartenir à des chaumières. Celles qui sont à deux étages du trottoir se confondent avec lui, tandis que des *buildings*, à quatorze, à quinze, à vingt étages, se dressent comme les îlots des Cyclades vus de la montagne de Nègrepont. Et il monte de cette cité une rumeur immense, qui ne ressemble au bruit d'aucune autre. Des cloches de locomotives y tintent sans cesse, comme si elles sonnaient d'avance le glas de ceux qui vont être écrasés. On voit ces locomotives courir de toutes parts, traverser des rues, longer le lac, franchir le fleuve qui roule une eau plombée sous des ponts couleur de suie. Ces trains se croisent, se décroisent, se poursuivent en se dépassant. On distingue un chemin de fer élevé, à côté de ces chemins de fer à même la rue, d'autres trains dans les avenues, composés de trois, de quatre voitures. C'est le système des cars à câble. Des bateaux entremêlent leurs vergues et s'amassent dans le port. Oui, paysage étrange, quand on se rappelle que cette Babel d'industrie est née d'un petit fortin de frontière, le *Dearborn*. Les Indiens le surprenaient et ils en massacraient la garnison, vers 1812. Que de gens n'ai-je pas connus, quoique je ne sois pas très éloigné de ma jeunesse, qui vivaient déjà à cette date, et qu'elle est voisine ! En 1871, c'est-à-dire après la guerre franco-allemande, la flamme se tordait à la place où je suis. La force dévoratrice, irrésistible, d'un des plus implacables incendies que mentionne l'histoire, allait, transformant toute cette plaine en un brasier qui, bien des jours après, fumait toujours : « A la place de cette tour qui n'existait pas alors, » me dit mon guide chica-

goain, en me racontant l'épopée du fléau, « vous pouviez vous tenir, les pieds dans la cendre, et voir le lac à votre droite et le fleuve à votre gauche, sans une seule maison entre eux... » Je les regarde l'un et l'autre, ce fleuve et ce lac, après avoir entendu cette phrase. Il m'est plus que voisin, ce mois d'octobre 1871. Il me semble que j'y touche, que j'y suis encore. Je pourrais dire les livres que je lisais alors, les pages que j'écrivais, retrouver l'emploi de presque tous mes jours. Je sens avec une exactitude presque physique la durée des années depuis cette date, — vingt-deux années. Que cela fait peu d'heures, paraît-il, et par-dessus la balustrade de la tour je me penche de nouveau sur le monstre, avec la stupeur de ce que ces hommes ont fait!...

Ces hommes? Le mot est à peine juste, appliqué à cette déconcertante cité. Son aspect, quand on l'étudie plus en détail, révèle si peu la trace de volontés individuelles, il y a si peu de caprice et de fantaisie dans ses monuments et dans ses rues qu'elle semble l'œuvre de quelque puissance impersonnelle, irrésistible, inconsciente comme une force de la nature, et au service de qui l'homme n'a été qu'un docile outil. Cette puissance, c'est justement cette fièvre des affaires qui bat son plein ici, avec une violence si déchaînée qu'elle ressemble à celle d'un incontrôlable élément. Elle circule à travers ces rues comme autrefois le flamme dévoratrice de l'incendie; elle y palpite, elle s'y fait visible avec une intensité qui donne à cette ville quelque chose de tragique, et, à mon avis, une poésie. Quand vous avez vu cet immense volcan d'industrie et de commerce du haut de cette tour qui le surplombe, vous descendez pour regarder de près le détail de ce jaillissement, de ce ruissellement d'activité. Vous longez les trottoirs des rues qui disent l'improvisation, ici dallés, là bitumés, là recouverts simplement d'une ligne de planches qui fait chemin sur un marais de fange. Cette incohérence de la voirie se retrouve dans l'incohérence des constructions. A un moment, vous n'avez autour de vous que des *buil-*

dings. Ils escaladent le ciel de leurs dix-huit, de leurs vingt étages. L'architecte qui les a bâtis ou plutôt machinés, a renoncé aux colonnades, aux moulures, aux enjolivements classiques. Il a brutalement accepté la condition imposée par le spéculateur : multiplier autant de fois que possible la valeur du petit lopin de terre à la base, en multipliant les *offices* superposés. C'est un problème capable seulement d'intéresser un ingénieur, croirait-on. Il n'en est rien. La force simple du besoin est un tel principe de beauté et ces bâtiments manifestent ce besoin avec une telle évidence, que vous éprouvez une singulière émotion à les contempler. L'ébauche d'une espèce nouvelle d'art s'y dessine, d'un art de démocratie, fait par la foule et pour la foule, d'un art de science où la certitude des lois naturelles donne à l'audace en apparence la plus effrénée des tranquillités de figures de géométrie. Les porches des soubassements, cintrés le plus souvent, comme écrasés sous le poids de montagne qu'ils supportent, prennent des physionomies d'antres primitifs. Un flot de foule s'y engage qu'ils vomissent sans cesse. On lève les yeux, et on la devine, cette foule, derrière la haute montée verticale des innombrables fenêtres, allant, venant, encombrant les bureaux qui perforent ces falaises de fer et de brique, précipitée dans le vertige des grands ascenseurs. Vous sentez, vous entendez frémir derrière les vitres le souffle brûlant de la spéculation. C'est lui qui a fécondé ainsi des milliers de mètres carrés, pour y faire pousser cette effrayante végétation de palais d'affaires qui vous cache le soleil et presque le jour. Puis, à côté de l'édifice démesuré et babélique, un vague morceau de terrain s'étend, vague, hirsute, vert d'un maigre gazon que paît une vache. Puis, c'est une suite de petites maisons de bois, à peine suffisantes pour une famille. Puis, c'est une église gothique, transformée en magasin, avec une annonce en gros caractères de métal. Puis, c'est la ruine, rouge et grandiose, d'un club brûlé l'autre semaine. Terrains, cabanes, églises, ruines, la spéculation va

passer sur tout cela demain, ce soir, et d'autres *buildings* vont surgir. Mais il faut du temps, et ces gens n'en ont point. Voici deux ans qu'au lieu de finir leur ville inachevée, ils s'amusent, sous le prétexte de leur Exposition, à en construire une autre là-bas, toute blanche, — une ville de rêve celle-là, avec des dômes comme à Ravenne, des colonnades comme à Rome, des lagunes comme à Venise, une Foire du Monde comme à Paris. — Ils y ont réussi et c'est la plus composite, la plus cosmopolite des mixtures humaines qui remplit ces chemins de fer suburbains ou élevés, ces cars à câble, ces coaches, ces fiacres, qui ondoie sur ces chaussées non terminées, et au pied de ces maisons si follement disparates. Et comme, à Chicago, il semble que toute chose et que tout être doivent s'amplifier, s'exagérer, s'accuser en vigueur, de bloc en bloc, au milieu de ces rues se tiennent, pour maintenir l'ordre, des policiers à torse énorme, hauts comme des grenadiers poméraniens, espèces de gigantesques bornes humaines contre lesquelles se brise le remous bouillonnant de cette multitude. Allemands pour la plupart, leurs visages roux sont comme taillés à coups de hache, comme dégrossis hâtivement, et leur encolure de taureaux commente d'une façon saisissante les faits-divers quotidiens des journaux, qui mentionnent sans cesse quelque « *hands up!...* — les mains hautes! » — exécuté dans les tavernes, les maisons de jeu, ou tout simplement les voitures de tramway. C'est le cri classique du voleur de l'Ouest qui entre son revolver au poing et tient à se convaincre que vous n'avez pas le vôtre. Combien s'est-il prononcé déjà de fois dans les faubourgs de cette ville qui reste le confluent de tous les aventuriers des deux mondes! Combien de fois se prononcera-t-il? Mais l'esprit d'aventure est aussi l'esprit d'entreprise, et si le choix des policiers de cette ville étonnante atteste la fréquence des coups de main essayés par ces bandits, il complète une physionomie complexe et sans doute unique depuis que le monde est monde : cette mosaïque d'extrême civilisa-

tion et presque de barbarie, cette existence sauvage entrevue derrière cette soudaineté de création industrielle. Enfin c'est Chicago, un miracle à confondre tous les morts d'il y a soixante-dix ans, s'ils revenaient ici-bas, et s'ils se retrouvaient en face de cette cité qui, par sa population, est aujourd'hui la neuvième de l'univers, et de leur vivant elle n'avait pas une maison.

Les Abattoirs.

..... Un des énormes commerces de cette ville est celui de la viande. Les gens de Chicago en rougissent un peu. Autrefois ils vous parlaient de leurs abattoirs avec cette bonhomie dans l'orgueil qui est un des charmes du grand parvenu. C'est la naïveté naturelle d'une force très simple et qui aime à se déployer ingénument. Ils sont lassés de s'entendre appeler par leurs détracteurs les habitants de *Porcopolis*. Ils se plaignent que leur ville soit toujours « identifiée », comme on dit ici, avec cette brutale boucherie, quand elle a dans ses librairies le plus vaste entrepôt de livres du monde, quand ses journaux ne laissent passer sans l'étudier aucun incident de la littérature et de l'art, quand elle a donné sept millions de dollars pour fonder son Université, quand elle vient de convier tous les représentants de tous les cultes à cet audacieux Parlement des Religions, phénomène unique dans l'histoire de l'idéalisme humain. Elle aspire à ne plus être simplement la fournisseuse de nourriture qui, l'année dernière, par une seule de ces maisons, a dépecé et distribué un million sept cent cinquante mille porcs, un million quatre-vingt mille bœufs, six cent vingt-cinq mille moutons. Ses ennemis l'écrasent sous de pareils chiffres, en négligeant de se souvenir que ce Chicago des abattoirs est aussi le Chicago de la *White City*, le Chicago d'un musée déjà remarquable, le Chicago qui a valu Lincoln aux États-Unis. Pour l'étranger et qui veut se rendre compte de l'esprit dans lequel les Américains

montent leurs vastes entreprises, ces abattoirs sont, en revanche, un des documents les plus précieux. Une usine à tuerie, capable d'expédier en douze mois, aux quatre extrémités de cet immense continent, trois millions cinq cent mille bêtes dépecées et préparées, vaut la peine d'être regardée de près. Partout ailleurs le détail technique est très difficile à saisir. Il l'est moins ici. Les directeurs de ces colossales fabriques à roastbeef et à jambons ont compris que d'admettre le public à bien voir leurs procédés de manipulation constitue la meilleure réclame, et ils ont rendu la visite dans leurs établissements, sinon attrayante, la répulsion physique est trop forte, au moins commode et complète. A la condition de se tendre les nerfs une fois pour toutes, ce sont quelques-uns des endroits où l'on peut le mieux voir comment l'ingéniosité américaine résout des problèmes d'une organisation prodigieusement compliquée. J'ai donc fait comme les touristes sans préjugés, je suis allé visiter les *Stock Yards* et la plus célèbre d'entre les *Packing Houses*, ou maisons d'empaquetage, comme on les appelle, — de dépeçage plutôt, celle justement dont je viens de donner les chiffres d'opération. Cette promenade à travers cette maison de sang me restera comme un des souvenirs les plus étranges de mon voyage. Je crois pourtant lui avoir dû de mieux discerner quelques-uns des traits qui caractérisent une affaire américaine. S'il en était ainsi, je n'aurais pas lieu de regretter cette pénible épreuve.

..... La voiture, pour arriver aux *Union Stock Yards*, franchit un immense quartier de la ville, — plus incohérent encore que ceux dont s'entoure l'élégante Michigan Avenue. Elle s'arrête devant des rails pour laisser passer des trains lancés à toute vapeur. Elle traverse des ponts qui se lèvent aussitôt pour laisser eux-mêmes passer des bateaux. Elle tourne devant des hôtels meublés qui sont des palais et devant des maisons d'ouvriers qui sont des masures. Elle longe de gros mor-

ceaux de terre où des maraîchers cultivent des choux parmi des détritus, et d'autres qui ne portent que des annonces. — Comment résister au plaisir de transcrire celle-ci entre cent autres : « Louis Quatorze a été consacré roi de France à l'âge de cinq ans (1643), la Pepsine X... a été couronnée par le succès, comme un remède contre l'indigestion, avant qu'elle n'eût été connue du public un an?... » — Puis les champs d'annonces cèdent place à d'autres maisons, à d'autres chemins de fer, sous un ciel noir de nuages ou de fumées, on ne sait plus, et des deux côtés de la route commencent d'apparaître des enclos, fermés de palissades, où des bœufs sont parqués par centaines. Entre ces palissades, des ruelles sont ménagées où vont et viennent des gens à cheval. Ce sont des acheteurs de la *Packing House*, qui discutent les prix de la vente avec des *Cow Boys* venus de l'Ouest. Vous avez lu des histoires de *Ranches*. Cette existence aventureuse de la prairie vous a saisi l'imagination. En voici les héros, vêtus de mauvais pardessus de ville, coiffés de chapeaux en forme de melon, avec le faux col et les manchettes de tous les Américains. N'étaient leurs bottes, et leur manière aisée de manœuvrer leurs chevaux avec leurs genoux, vous les prendriez pour des *clerks*. C'est une preuve, après combien d'autres, du dédain que ce peuple réaliste professe instinctivement pour le pittoresque du costume. Cette impression que j'ai eue dans le parc de New-York, dès le premier jour, d'une immense maison de confection en train d'aller et de venir, n'a pas cessé de s'imposer à moi. Et pourtant rien de moins « commun », au mauvais sens du mot, que les Américains en général, et en particulier que ces *Cow Boys* de l'Ouest. Les corps sont trop nerveux, trop minces, sous les étoffes à bon marché. Les physionomies surtout sont trop tendues et trop travaillées, trop décidées et trop amères.

La voiture s'est arrêtée devant une construction qui d'apparence ressemble à toutes les manufactures. Nous

entrons, les amis que j'accompagne et moi-même, dans une cour, une espèce de boyau plutôt, encombrée de caisses, de charrettes et de gens. Un minuscule chemin de fer la traverse. Il porte des caisses vers un train qui attend sur sa voie, tout composé de wagons réfrigérateurs comme j'en ai tant croisé en venant à Chicago. Des ouvriers déchargent ces caisses. D'autres vont et viennent, chacun visiblement occupé à une besogne différente. Rien qui sente l'ordre administratif, tel que nous le concevons, dans cette administration pourtant si bien ordonnée. Mais déjà un des ingénieurs nous a fait monter un escalier, et nous entrons dans une salle immense où flotte une vapeur d'étuve, mêlée d'une âcre et fade senteur qui nous prend à la gorge. Nous sommes dans le département réservé au dépeçage des porcs. Des centaines d'hommes y besognent que nous n'avons même pas le temps de regarder. Notre guide nous crie de nous effacer et nous voyons passer devant nous des files de porcs qui glissent, les ventres ouverts, leurs pattes de derrière pendues à une tringle le long de laquelle ils roulent du côté d'une voûte où d'autres bêtes attendent par innombrables files. Les chairs roses, encore fraîches de la vie qui les animait tout à l'heure, luisent sous la lumière de l'électricité qui éclaire ces profondeurs. Nous avançons, évitant de notre mieux ces étranges rencontres, pour arriver, les pieds englués dans une boue sanguinolente, jusqu'à la plate-forme d'où nous verrons le point de départ de tout ce travail qui nous paraît encore si confus, qui va nous devenir si simple, si facilement intelligible.

Les bêtes sont là, dans une espèce de fosse, grouillant et criant, comme si elles avaient la vision de l'horrible machine qui s'approche, et elles ne peuvent pas plus lui échapper qu'un condamné, le cou dans la lunette, à la guillotine. C'est une espèce de croc mobile qu'un homme abaisse, et il saisit une des bêtes par une corde qui leur lie à toutes les deux pieds de derrière. L'animal hurle, la tête pendante, le groin révulsé, ses

courtes pattes de devant agitées d'un mouvement spasmodique, et déjà le croc lancé sur une tringle a glissé. Il emporte la misérable proie jusqu'à l'enclos d'à côté, où un autre homme armé d'un long couteau l'égorge au passage, d'un coup si sûr et si profond qu'il ne le répète pas. La bête hurle d'un hurlement plus terrible. Une fusée de sang jaillit, épaisse comme un bras et toute noire. Le groin palpite plus douloureusement, les courtes pattes frémissent plus frénétiquement, et ce spasme d'agonie ne fait qu'accélérer le mouvement du croc qui continue de glisser jusqu'à un troisième belluaire. Ce dernier, d'un geste rapide, détache l'animal. Le croc remonte, et le corps s'abîme dans une espèce de canal-lavoir, rempli d'eau bouillante. Un râteau mécanique s'y démène d'un fébrile mouvement vibratoire. En quelques secondes, il agrippe la bête, il la tourne, la retourne, l'agrippe encore, et il jette le cadavre échaudé à une autre machine, laquelle en quelques autres secondes l'a rasé de la hure à la queue. Une minute encore, un autre croc descend et une nouvelle tringle conduit ce qui fut, voici quelques secondes, un animal vivant et souffrant, du côté de cette voûte où j'ai aperçu dès l'entrée tant de dépouilles semblables. Et c'est déjà le tour d'un autre d'être égorgé, rasé, expédié. L'opération est si foudroyante de rapidité qu'on n'a pas le temps de sentir ce qu'elle a d'atroce. On n'a pas le temps de plaindre ces bêtes, pas le temps de s'étonner de la gaieté avec laquelle l'égorgeur, un géant roux, aux épaules larges à porter un bœuf, continue son épouvantable métier. Et cependant, même sous ses formes inférieures, la vie est une chose si mystérieuse, la souffrance et la mort, même d'une créature de l'ordre le plus humble, une chose si tragique quand, au lieu de se figurer cela indifféremment, on le voit ainsi bien en face, que tous les spectateurs, et ils sont nombreux, cessent de rire et de plaisanter. Pour ma part, et comme si, pendant quelques minutes, l'esprit de Thomas Graindorge, du marchand de porcs philo-

sophe, cher à mon maître Taine, eût passé en moi, je me sentis envahi, devant cette vulgaire scène d'abattoir, par une espèce de tristesse très courte, mais très intense. Il me sembla soudain que j'avais devant moi, incarnée dans un abject symbole, l'existence elle-même et l'œuvre entière de la nature. Ce que j'ai pensé si souvent de la mort avait sa concrétion sous mes yeux, dans la prise régulière et irrésistible de ce croc soulevant ces bêtes, comme l'inévitable puissance de destruction qui est dans le monde doit nous agripper tous, aussi bien les sages, les héros, les artistes, que ces malheureuses brutes inconscientes. Je les voyais se presser, se remuer, gémir, et leurs agonies se succéder, comme les nôtres se succèdent, un peu plus rapidement, — si peu, étant donné que le temps marche si vite et que tout ce qui doit finir est si court! Et le regard dont nous contemplions, mes compagnons et moi-même, ce tableau sinistre, n'était pas différent du regard dont on contemplera un jour notre entrée à nous dans les grandes ténèbres, comme un tableau en effet, comme une vision extérieure et dont la réalité n'importe, au fond, qu'à l'être qui la subit...

Nous passons dans le département réservé aux bœufs. Ici l'agonie est différente. Point de cris, presque point de sang. Point d'attente nerveuse de la bête. Et la scène est plus terrible encore. Les animaux sont parqués, deux par deux, dans des stalles pareilles, moins la mangeoire, à celles d'une étable. On les voit, avec leur intelligence et leur douceur, qui essayent de s'accommoder à cet étroit espace. Ils regardent de leurs larges yeux doux, qui? L'assommeur debout dans un couloir ménagé un peu au-dessus d'eux. Cet homme tient à la main une masse d'acier, très mince. Il attend que la bête soit bien posée. On le voit qui, de la pointe de cette masse et doucement, ramène l'animal en le flattant. Tout d'un coup la masse se lève. Elle retombe et frappe au front le bœuf, qui s'écroule. Dans une minute

un croc l'aura enlevé, la bouche et les naseaux dégouttants de sang, ses larges prunelles vitreuses noyées d'ombre, et, dans une autre minute, un autre homme aura détaché la peau de devant qui pendra comme un tablier, pour fendre le corps, le vider et l'expédier, toujours par ce procédé expéditif de la tringle, dans des chambres de glace, où des milliers attendent ainsi que l'heure arrive d'être portés et pendus de même dans des wagons qui attendent, qui vont partir. Je vois se fermer ainsi la dernière voiture d'un train qui s'ébranle. La locomotive siffle et souffle. La cloche tinte. Sur quelle table de New-York ou de Boston, de Philadelphie ou de Savannah va finir cette viande, engraissée à même les pâturages de la prairie, dans quel district de quel État de l'Ouest, et préparée ici de manière que le boucher n'ait plus qu'à en détailler les morceaux? Ils lui arriveront aussi frais, aussi intacts que s'il ne tenait pas des milliers et des milliers de kilomètres entre la naissance, la mort et le dépeçage de l'obscure et paisible bête.

S'il n'y avait à voir dans cette usine à nourriture que ces scènes de tuerie, il ne vaudrait guère la peine d'affronter tant de sensations dégoûtantes, pour venir vérifier là, dans une de ses applications inférieures, ce que le philosophe Huxley appelle quelque part magnifiquement : « *the gladiatorial theory of existence* », la dure loi des meurtres nécessaires à la vie. C'est une première sensation à subir, pour passer à une seconde, celle de la rapidité et de l'ingéniosité avec lesquelles s'accomplit le découpage d'abord, puis l'empaquetage de cette prodigieuse quantité de viande, qui ne peut pas attendre. Je ne sais qui a dit plaisamment qu'un porc entrait à l'abattoir de Chicago pour en ressortir un quart d'heure après, jambon, saucisson, saucisse, pommade à la graisse et reliure de Bible. C'est l'exagération humoristique, mais à peine chargée, du travail hâtif et minutieux que nous voyons s'accomplir sur les bêtes tuées tout à l'heure devant nous, et la distribution de ce travail, sa

précision, sa simplicité, sa suite ininterrompue nous font oublier la férocité, utile, mais intolérable, des scènes auxquelles nous avons assisté. Dans l'immense salle, des comptoirs se succèdent, placés sans trop d'ordre à la suite les uns des autres. Chaque membre de l'animal est détaché et utilisé, sans qu'un tendon ou un os soit perdu. Ici, d'un coup rapide, automatique et qui n'hésite jamais, un homme sépare les jambons d'abord, puis les pieds, — le temps de les jeter dans des chaudières qui vont les cuire et les fumer. Plus loin, une hache, mue mécaniquement, est en train de fabriquer de la chair à saucisse que des tuyaux de diverses grandeurs laissent sortir toute roulée, toute prête à être prise dans des peaux lavées et préparées à cet effet. Le mot « ail », que je vois tracé en allemand sur une caisse : « *Knoblauch* », et l'inscription qui l'accompagne me transportent au temps de la guerre franco-allemande, où des boîtes marquées de la même inscription encombraient les maisons de la banlieue de Paris après l'occupation. C'est bien au delà de New-York que ces produits de l'industrie chicagoaine vont être expédiés. Ailleurs, la tête et la hure sont nettoyées, parées et dressées, telles qu'elles devront figurer dans la devanture de quelque charcuterie d'Amérique ou d'Europe. Ailleurs, d'énormes récipients recueillent la graisse qui bout, qui ruisselle, et qui, mélangée savamment à quelques parties de crème, va se transformer en margarine, et s'épurer dans un battoir mécanique dont nous admirons la simplicité adroite. « C'est un ouvrier qui l'a inventée, » nous dit notre guide. « D'ailleurs, » ajoute-t-il, « presque toutes les machines qui fonctionnent ici ont été trouvées ou améliorées par les ouvriers... » Ce mot nous éclaire le vaste charnier que nous venons de parcourir. Nous comprenons ce que ces gens-là demandent à la machine qui, pour eux, prolonge, multiplie, achève le geste de l'homme. Nous sentons, une fois de plus, combien ils se laissent conduire par le besoin, comme ils excellent à mêler à leur

effort personnel les complications de la mécanique, et comme aussi le moindre d'entre eux a des pouvoirs d'initiative, de vision directe et d'ajustage.

Une fois remontés dans notre voiture et roulant de nouveau sur l'inégal pavage en bois, — il est fait avec des tranches rondes de troncs d'arbre enfoncés à même dans la boue, — nous raisonnons sur ce que nous venons de voir. Nous essayons d'en dégager la signification intellectuelle, si l'on peut se servir de ce mot à l'occasion d'une semblable entreprise. Et pourquoi pas? Nous tombons d'accord que cette entreprise a pour première caractéristique l'amplitude, l'énormité plutôt de la conception. Pour qu'en peu d'années un établissement comme celui-ci ait porté le budget de ses employés à cinq millions cinq cent mille dollars, c'est-à-dire à plus de vingt-sept millions de francs, il faut que ses fondateurs aient aperçu nettement les possibilités d'une formidable extension d'affaires, et qu'ils en aient non moins nettement déterminé, précisé, saisi les données pratiques. Une poussée colossale d'imagination d'une part, et de l'autre à son service une entente positive et calculée de la réalité ambiante, voilà les deux traits empreints partout dans l'usine sans analogue que nous venons de visiter. Un de nous souligne cet autre trait, que la principale de ces données pratiques est le chemin de fer, et il rappelle que la locomotive a toujours été, entre les mains des Américains, une espèce d'outil à tout usage. N'ont-ils pas révolutionné l'art militaire et créé de toutes pièces la guerre moderne, telle que les Allemands devaient la pratiquer à nos dépens ? Dans la grande lutte nationale de 1860, ils ont les premiers montré quel parti on pouvait tirer des moyens nouveaux de locomotion. La longueur de leurs trains durant cette période est demeurée légendaire. L'établissement de boucherie au sujet duquel nous discutons n'est qu'un cas particulier de cet universel emploi du chemin de fer,lequel lui-même n'est qu'un cas particulier de cette tournure d'esprit essentiellement américaine :

l'emploi constant du moyen nouveau. L'absence absolue de routine, l'habitude quotidienne de laisser le fait agir sur eux, de le suivre jusqu'au bout sans en avoir jamais peur, — tels sont les autres traits qui se rattachent à ceux-là, et ce sens aigu du fait explique aussi l'espèce d'incohérence extérieure que nous avons notée au premier abord dans la distribution du travail. L'extrême netteté d'ordre administratif dérive toujours d'une méthode conçue *à priori*. Toutes les sociétés et toutes les entreprises où le réalisme domine plus que le système, sont construites par juxtaposition, par série de faits acceptés au fur et à mesure de leur production. Mais comment les gens d'ici auraient-ils le loisir de vaquer aux jolies finesses de cet ordre administratif dont nos peuples latins sont si amoureux ? La concurrence est trop forte, trop féroce presque. Il y a de la bataille et de son audace haletante derrière toutes les entreprises de ce pays, même les mieux assises comme celle-ci. Notre guide qui nous écoute philosopher, sans paraître trop nous désapprouver, nous raconte que cette année même, et pour échapper à une coalition de spéculateurs en grains qu'il nous explique, le propriétaire de la maison d'où nous sortons dut construire, afin d'y déposer son propre blé, une bâtisse, de trois cents pieds carrés de surface sur cent de haut, en dix-neuf jours. « On a travaillé le jour et la nuit, » nous dit-il en riant, « mais nous autres Américains nous aimons le *hard work*... » C'est sur ce mot, presque intraduisible quand on ne l'a pas entendu prononcer ici, que s'achève notre visite. Il la résume et la complète avec un laconisme digne de ces gens de beaucoup d'action et de peu de phrases.

Dans le tome II, qui parle tour à tour des *Fermiers* et des *Cow Boys*, de l'*Éducation et des Plaisirs américains*, c'est dans ces derniers que nous prendrons notre premier extrait :

PLAISIRS AMÉRICAINS.

Le foot-ball.

Les plus violents de ces plaisirs et les plus profondément nationaux sont ceux du *sport*... Traduisez cette formule par son vrai sens, et vous n'y trouverez plus rien de ce que nous y mettons, nous autres Français, qui avons adouci ce terme en l'adoptant. Nous y faisons tenir surtout de l'élégance, de l'aristocratie et de l'adresse. Pour l'Américain, le *sport* ne va pas sans quelque danger, parce qu'il ne va pas sans la conception de la lutte et de l'audace. Ainsi le *yachting*, qui nous représente à nous des promenades de plaisance le long des côtes, lui représente à lui des voyages autour du monde, la tempête affrontée et les vastes solitudes de l'Atlantique, ou bien des rivalités de vitesse qui tiennent compte de tout, excepté de la vie humaine. Comme je visitais à Newport un des élégants bateaux privés, à l'ancre dans le port, je remarquai un arsenal de piques et de fusils rangés dans une des chambres de l'entrepont : — « C'est pour le cas où nous irions dans les mers de Chine et où nous rencontrerions des pirates... » me dit le propriétaire de ce pimpant joujou de voyage. Un autre, qui discutait devant moi les probabilités de vitesse entre le *Vigilant* et la *Valkyrie*, les deux *yachts* à voiles dont les noms remplirent les conversations l'automne dernier, pendant des semaines, disait avec flegme : « Nous avons dû faire le bastingage trop bas, nous aurons de la chance si nous ne perdons pas plusieurs hommes... » Il n'y avait pas plus d'émotion dans cette phrase que de rodomontade dans la première. C'était l'expression naturelle d'une sensibilité si mêlée d'énergie qu'elle se plaît à unir d'instinct l'idée du jeu à celle du péril, et qu'un peu de risque tragique est comme le condiment nécessaire de ses fêtes les plus innocentes.

Parmi ces divertissements du sport, aucun n'est plus à la mode depuis quelques années que le *foot-ball*. J'ai assisté l'automne dernier, dans la paisible et douce ville de Cambridge, à une partie que les champions du collège de Harvard — le *team*, comme on dit ici — soutenaient contre les champions de l'Université de Pensylvanie. Il me faut remonter en pensée à mon voyage en Espagne pour me rappeler une fièvre du peuple égale à celle qui palpitait le long de la route, entre Boston et l'arène réservée au combat. Les voitures des tramways électriques se suivaient à une minute d'intervalle, remplies de voyageurs, qui assis, qui debout, qui suspendus aux marchepieds, se pressaient, se tassaient, s'écrasaient. Le rendez-vous était, comme à Rome pour des combats de gladiateurs, et quoique les journées de novembre soient cruellement froides sous le ciel du Massachusetts, dans une espèce d'enclos en plein air. A deux pas du *memorial hall* et des autres bâtiments rouges de l'Université, des gradins de bois étaient dressés. Sur ces gradins, quinze mille spectateurs peut-être, et, dans l'immense quadrilatère cerné par ces gradins, deux bandes, composées de onze jeunes gens chacune, attendant le signal de commencer. Quel frémissement dans cette foule, recrutée non point parmi les gens de basses classes, mais parmi les personnes aisées, et quelle excitation grandissante avec l'heure ! Tout ce monde tenait à la main de petits drapeaux rouges et portait des touffes de fleurs rouges. — L'écarlate est la couleur des gars de Harvard. — Quoiqu'une rumeur de fièvre courût sur cette foule, cela ne suffisait pas aux passionnés du jeu. Des espèces d'entrepreneurs d'enthousiasme, des étudiants au visage glabre, gris et déjà creusé, passaient entre les banquettes, et ils allumaient l'ardeur du public en poussant le cri de guerre de l'Université, le *rah! rah! rah!*... trois fois répété, que termine l'appel frénétique de *Harvard!* Les partisans du *Pensy's* répondaient par un cri analogue, et là-bas, pardessus la palissade d'enceinte, dans les arbres défeuillés,

des faces claires de spectateurs pauvres et qui n'avaient pas de quoi payer l'entrée, se détachaient sur le ciel d'automne, avec des finesses de têtes claires dans les peintures des éventails japonais.

Le signal est donné et le jeu commence. Terrible jeu et qui suffirait seul à mesurer la différence qui sépare le monde anglo-saxon et le monde latin ; — jeu de jeunes dogues élevés à mordre, à se ruer dans la curée ; jeu d'une race faite pour les attaques sauvages, la défense violente, la conquête implacable et la lutte à outrance. Avec leurs vestes de cuir aux manches d'un drap, rouge pour les champions de Harvard, bleu et blanc pour ceux de Pensylvanie, — vestes et manches aussitôt déchirées, — avec leurs jambières sur le devant du tibia, leurs grosses savates et leurs longs cheveux flottants autour de leurs faces pâles et roses, ces athlètes scolaires sont à la fois admirables et effrayants, aussitôt que le démon de la lutte entre en eux. A chaque extrémité de la piste, deux poteaux se dressent représentant, ceux de droite, un des camps, ceux de gauche, un autre. Toute la question consiste à faire passer entre ceux-ci ou entre ceux-là un énorme ballon de peau que les champions de l'un et l'autre parti lancent tour à tour. C'est dans l'attente de ce lancement que se concentre l'excitation de ce divertissement presque féroce. Celui qui tient le ballon est là, penché en avant, ses compagnons et ses adversaires penchés eux aussi autour de lui, dans des attitudes de bêtes aux aguets et qui vont sauter. Tout d'un coup il court pour jeter la balle, ou bien d'un mouvement d'une rapidité folle il la passe aux mains d'un autre qui s'élance avec elle et qu'il s'agit d'arrêter. La brutalité des gestes par laquelle on saisit ce porteur de balle est impossible à imaginer quand on ne l'a pas vue. Il est empoigné par le milieu du corps, par la tête, par les jambes, par les pieds. Il roule et son agresseur avec lui, puis comme il se débat, et que les deux troupes reviennent à la rescousse, c'est

toute une ruée des vingt-deux corps les uns sur les autres, un nœud inextricable de serpents à têtes humaines. Cela se tord à terre et se déchire. On voit des faces, des chevelures, des torses, des jambes tressauter dans une monstrueuse et mouvante mêlée. Puis le nœud meurtrier se dénoue. La balle rebondit, lancée par le plus agile et poursuivie de nouveau avec la même fureur. Sans cesse, après un de ces frénétiques entrelacements, et quand les joueurs se séparent, un des combattants reste à terre, immobile, incapable de se lever, tant il a été frappé, serré, écrasé, pilé. Un docteur chargé du service des blessés arrive et le palpe. On voit les mains du savant secouer un pied, une jambe, masser des côtes, laver un visage, éponger le sang qui ruisselle du front, des yeux, du nez, de la bouche. Un camarade compatissant aide à cette besogne et prend sur ses genoux la tête du combattant évanoui. Quelquefois il faut emporter le malheureux. Le plus souvent, il reprend connaissance, il se tord un peu, il se réveille et il finit par se relever. Quelques pas, appuyé sur une épaule complaisante, et il n'est pas plus tôt capable d'aller ainsi que la partie recommence, à laquelle il se livre de nouveau, avec une rage décuplée par la douleur et par l'humiliation.

Si la rudesse de cet effroyable *sport* n'était pour les spectateurs que l'occasion d'un sursaut nerveux de quelques heures, les jeunes athlètes ne s'y adonneraient pas avec cet enthousiasme qui leur fait accepter le plus douloureux, quelquefois le plus dangereux des entraînements. Une mère me disait, parlant de son fils qui n'a pas quatorze ans : « Il adore le *foot-ball*. Il est déjà capitaine de ses onze. Je ne m'inquiéterais pas s'ils n'avaient jamais affaire qu'à des bandes d'autres petits gentlemen, mais ils ont la manie de se battre avec des gens du commun... » C'est dans des rixes pareilles que des accidents meurtriers sont toujours à craindre. « Que voulez-vous? » me répondait un des professeurs de Harvard ; « dans la folie du jeu, il se donne bien des mauvais

coups, c'est vrai, et c'est vrai surtout que les héros de parties comme celle d'aujourd'hui sont des victimes. L'entraînement est trop intense. Le système nerveux n'y résiste pas. Mais les exploits des champions maintiennent le jeu à la mode. Dans tous les coins d'Amérique tous les petits garçons se livrent à cet exercice, et cela trempe la race... » Il énonçait sous forme abstraite ce qui est l'instinct de la foule américaine, — instinct qui ne se raisonne pas et qui se manifeste par des signes bien étranges. J'entendais, durant le combat que j'ai essayé de décrire, une femme distinguée et fine, auprès de laquelle je me trouvais assis, s'écrier : « *Beauty!* » devant des coups qui envoyaient rouler sur la terre des cinq et six garçons. Aussitôt qu'une partie comme celle-là commence de se préparer, les portraits des divers lutteurs sont dans tous les journaux. Les péripéties de la lutte sont racontées par le menu avec des tableaux graphiques pour mieux suivre les allées et venues de la balle. Les vainqueurs et les vaincus sont également interviewés. Dans un périodique célèbre, j'ai découpé l'autre jour un article signé : « *a foot-ball scientist* », où l'auteur essayait de démontrer que la bonne tactique à suivre dans ce jeu est la même que celle de Napoléon. Qu'ajouter à cet éloge, quand on sait la place singulière que l'Empereur occupe dans l'imagination des Yankees?

Il ne faudrait pas croire que de tels fanatismes pour un sport si brutal ne soulèvent pas de vives révoltes. Le même esprit d'initiative qui pousse des foules entières d'Américains à s'exalter devant ces demi-gladiateurs et à idolâtrer ce déploiement violent d'énergie physique pousse d'autres Américains à faire campagne contre cette violence incontrôlée et incontrôlable. Des ligues se forment pour et contre. Il est bien possible que de trop nombreux accidents amènent quelques États à voter au terrible jeu des restrictions législatives. Quand on a suivi de près une partie vraiment ardente, « *with plenty of life and ginger* », comme disait un reporter, on

observe qu'à un certain degré d'excitation les combattants ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Je revois, en écrivant ces lignes, la silhouette d'un des champions de Pensylvanie après une course contestée et le geste de rage par lequel il jeta la balle qu'il lui fallait rendre. Entre cette colère et un mauvais coup il y avait trop peu de distance, trop peu de largeur psychologique, pour employer une pédante et très exacte formule de science. Mais quoi ! Ces restrictions ne guériront pas plus le public américain de la passion pour le *foot-ball* qu'elles ne l'ont guéri de la passion pour la boxe. Quand, l'hiver dernier, Corbett et Mitchell durent se rencontrer à Jacksonville, il fallut chauffer des trains spéciaux pour transporter les partisans de l'un et de l'autre boxeur dans l'heureuse cité de la Floride. Pas un journal où les conditions d'entraînement des deux rivaux ne fussent mentionnées, matin par matin, heure par heure. Les noms des parents et des amis qui les assistaient, le mobilier des chambres d'hôtel où ils logeaient, le menu de leurs repas, leurs lectures et leurs pensées, — quel détail ne trouvait-on pas dans les colonnes des journaux ? Quand j'ai passé à Jacksonville, quelques semaines plus tard, ce *fight* était encore l'objet de toutes les conversations dans les trains qui traversaient cette coquette petite ville, et on ne s'interrompait d'en parler que pour discuter le prochain *fight*, celui qui se projette entre le champion californien et Jackson, d'Australie. — Même l'élection du futur président ne secouera pas l'opinion davantage.

Puis dans *Dans le Sud, en Géorgie*, nous prendrons deux autres extraits; le premier est relatif aux serpents à sonnettes :

DANS LE SUD, EN GÉORGIE.

Serpents à sonnettes.

J'arrivai donc à Philippeville, — c'est le pseudonyme que le lecteur voudra bien admettre pour cette petite

cité de Géorgie, — vers le milieu du mois de mars. Ma première action fut de demander l'adresse de M. Scott. On me dit qu'il habitait à deux milles environ de la ville, mais que je devrais lui écrire pour ne pas le manquer.

— « Il est passionné pour la chasse, » ajouta M. Williams, l'hôtelier qui me donnait ces détails, « et il reste des trois et des quatre jours sans rentrer. Vous savez, monsieur, que nous avons les plus belles chasses d'Amérique : des daims, des canards et des dindons sauvages, des perdrix, des cailles et pas une bête dangereuse, pas un ours, pas un puma. Ah! Philippeville *bat* toutes les villes du Sud, — *Philippeville beats every town in the South*, » répéta-t-il.

— « Pas de bêtes dangereuses ? » fis-je ; « et les alligators et les serpents à sonnettes? »

— « Ils sont tous là-bas en Floride, » me répondit-il, « oui, mon cher monsieur, il y a vingt ans que je passe tout l'hiver ici et tout le printemps. Je n'ai jamais vu d'autres serpents que des couleuvres... »

Le digne M. Williams négligeait d'ajouter que durant ces vingt années de séjour il n'était pas sorti cent fois de son hôtel. Il avait d'ailleurs réalisé là un idéal d'installation confortable pour ses voyageurs, qu'il traitait comme des amis, aussi soucieux de leur bien-être et de leur distraction que s'il eût été réellement un châtelain de campagne hébergeant un groupe d'invités. Vous ne rencontrerez nulle part, sinon aux États-Unis, ce type du propriétaire d'hôtel, qui dîne en habit chaque jour, dans la salle commune, vis-à-vis de sa femme en grande toilette ; et tous deux passent la soirée ensuite dans le hall commun, parmi leurs hôtes, aux sons d'un orchestre loué pour la saison. Je dois croire cependant que chez le propriétaire de *Williames House, Philippeville Ga*, la charité envers mes inquiétudes de promeneur peu habitué aux bêtes féroces l'emportait sur la véracité. Car j'avais à peine séjourné quarante-huit heures dans l'endroit, et je faisais déjà connaissance

avec un de ces monstres, relégués si complaisamment en Floride. J'ajouterai que la limite qui sépare l'État de Géorgie de celui de Floride est à trois heures de voiture de Philippeville. Un alligator ou un serpent à sonnettes de la grande espèce peuvent franchir cette distance, sans se fatiguer, dans leur matinée ou leur après-midi, quand le dur soleil réchauffe leur sang trop froid, et que la faim ou l'amour les tourmentent. Admettons donc que l'animal dont je vais parler était venu de cette terrible Floride, et que M. Williams n'avait pas menti.

Aujourd'hui que je rassemble ces souvenirs loin de ce climat brûlant, j'ai peine à croire moi-même que je ne mens pas, et que j'ai bien réellement, au lendemain de mon arrivée à Philippeville, pris cette petite voiture légère, que bien réellement aussi cette voiture a suivi la longue rue bordée de cases en bois et peuplée de nègres, que bien réellement nous avons traversé, mon cocher noir et moi, un grand morceau d'une forêt de térébinthes, parsemée de chèvrefeuilles en fleur, hauts comme nous, pour arriver à une barrière tournante à claire-voie sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « *Scott's Place* ». Je me revois, comme dans un rêve, descendant de la calèche et m'engageant le long d'une allée sinueuse, entre de grands arbres de même essence, et je revois, à l'extrémité, la maison, large et basse, évidemment celle du maître. Elle était tout en bois, comme celles des nègres de Philippeville, mais d'un bois vernissé, laqué de jaune, avec un toit peint en rouge sombre. Un promenoir, de bois aussi, peint en blanc bleuâtre, courait autour. Je n'eus pas la peine de sonner et de demander le seigneur de cette gentilhommière du Sud, si paisible et si coquette avec son unique étage, sous le revêtement de ses roses grimpantes. Une troupe de quinze à vingt nègres, hommes, femmes et enfants, se serrait devant l'escalier. Ce cercle de têtes crépues environnait un homme de soixante ans peut-être, très grand, très

rouge, mais robuste encore et svelte dans son costume de chasseur, avec ses guêtres montantes de cuir et son veston de velours brun à grosses côtes. Le colonel, car c'était bien lui, ne s'aperçut pas plus de mon approche que ces noirs qui le regardaient, avec une attention haletante, vaquer à une bien étrange besogne. Il était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure. M. Scott tenait à la main droite un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme tampon de ouate, et il promenait ce tampon à travers les interstices de la boîte, en l'imbibant de temps à autre avec le contenu d'une grande bouteille, remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arome fade et sucré du chloroforme. Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi ? Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible encore. On l'entendait s'apaiser comme les gémissements d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : « *Il* dort maintenant... » Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte. Il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil. Puis, empoignant une tenaille, il arracha une des planches du couvercle et renversa le tout. Je vis sortir une tête d'abord, immobile, une monstrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec des glandes renflées. Elle pendait inerte, comme flottante, à l'extrémité d'un cou dont la peau de dessous tremblait, molle et blanche. Le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, et plus gros qu'un bras. Une petite queue le terminait, composée d'une douzaine d'anneaux comme taillés en rond dans de la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux, si vraiment digne de ce surnom d'atroce donné par le naturaliste à cette variété, — *crotalus atrox*, — qu'il y eut parmi les nègres comme le

remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute. Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instants lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il la maintenait ainsi, la mâchoire levée, rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide comme collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure la pince sur cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, — quatre longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir. La bête cependant continuait de dormir, avec une bave de sang sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses creuses qu'il pose soigneusement sur le tambour de bois du perron, destiné aux cavaliers, et, appelant un des nègres :

— « Ce gros garçon (*this big fellow*) sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en, et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un nouveau chaque semaine... »

Le second morceau raconte une exécution capitale :

Une exécution capitale.

Le gardien qui m'appela pour m'introduire fit précéder mon nom de ce titre de *docteur* dont m'avait affublé M. Williams :

— « Pauvre Henry ! » dit un jeune homme, « il a bien besoin d'un médecin !... »

Entre l'enclos et la prison — une construction banale en briques rouges — s'étendait un terrain vague, vide en ce moment. Trois vaches y paissaient et deux petits garçons y jouaient à la palette. Ce quotidien de l'existence, que l'on ne remarque même pas aux heures ordinaires, est toujours sinistre quand un drame s'y juxtapose. Mais était-ce vraiment un drame ? L'aspect de la pièce où j'entrai d'abord, dans le rez-de-chaussée de cette prison, permettait d'en douter. Cinq ou six hommes s'y tenaient, des blancs. Ils fumaient et devisaient aussi paisiblement que si la potence n'eût pas été là, dressée dans une petite cour intérieure et visible par la fenêtre. L'énorme corde jaunâtre, enduite de suif, descendait d'une poutre, immobile et menaçante. Ces personnages ne la regardaient même pas. Celui auquel je m'adressai pour savoir l'heure exacte de l'exécution eut pour me répondre : « Deux heures moins un quart, » le même accent de parfaite indifférence que s'il m'eût annoncé le départ d'un train.

— « Et pourquoi cette heure plutôt qu'une autre ? » demandai-je.

— « C'est le condamné qui l'a voulu, » répliqua l'homme. « On lui a laissé le choix depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi. Il a choisi deux heures moins un quart, afin d'avoir encore son lunch. »

— « Avoir son lunch ? » m'écriai-je ; « mais il n'aura pas le courage d'en avaler une bouchée ? »

— « Oh ! il a beaucoup de nerf, » dit un autre des fumeurs. « Vous n'avez qu'à monter, vous verrez s'il n'est pas en train de manger avec autant d'appétit que vous ou moi. Le shériff vient de lui apporter justement les plats lui-même, il n'y a pas cinq minutes... »

Mes deux interlocuteurs ne m'avaient pas trompé. Lorsque j'eus gravi les trente marches qui menaient à l'étage supérieur, et que je me trouvai devant la cellule de Seymour, je le vis, à travers les barreaux de fer, qui, couché dans l'angle, l'œil droit toujours bandé du

linge épinglé par le colonel, recevait des mains d'un vieil homme une assiette remplie de poissons frits, une autre assiette remplie de gâteaux et une bouteille. Ce vieil homme qui lui apportait ainsi à manger était le même qui le pendrait tout à l'heure, le premier magistrat de la ville, et, à ce titre, chargé des fonctions de bourreau. Sa face longue et rude était couverte d'une peau qui, au cou, se gaufrait en rides presque aussi dures que des écailles. Son teint très rouge, ses prunelles très bleues, ses cheveux encore roux dans leur blanchissement, contrastaient d'une manière saisissante avec la face basanée, les longs cheveux ondulés, la prunelle noire du mulâtre, comme sa dignité simple avec la souplesse goguenarde que Seymour conservait dans ces dernières minutes. Je n'avais d'yeux que pour ce bandit qui allait mourir, que j'avais vu défendre sa vie avec une bravoure acharnée, et qui, maintenant, dégustait le poisson frit de ce suprême repas avec une si évidente sensualité. D'un de ses bras, blessé et bandé comme son front, il maintenait l'assiette sur ses genoux. De l'autre, il déchiquetait les morceaux. Je voyais ses doigts agiles de nègre dépiauter adroitement les débris de ce poisson. Les arêtes craquaient sous ses blanches dents. L'énorme platée qu'on lui avait servie diminuait sans qu'il se hâtât. Quand il eut avalé jusqu'au dernier grumeau de friture, il se tourna vers moi, et, comme il avait sans doute remarqué mon attention, il me dit en riant :

— « J'emporterai là-haut ma panse pleine de poisson.
— *I will carry with me a belly full of fish, where I go!..* »

Il avisa ensuite le flacon, qui contenait du café noir. Il en but plusieurs gorgées posément. Il prit l'assiette de douceurs et la vida de son contenu avec la même lente gourmandise. D'ailleurs, personne ne se pressait dans la prison. Le shériff sifflait maintenant un air où je reconnus la Marche des cadets de Westpoint. Penché sur un paquet, je le vis en extraire une chemise neuve et des pelotes de ficelle. Des hommes allaient et ve-

naient dans le couloir. Ils disaient un mot ou deux à Seymour qu'ils appelaient « Henry », sans pitié ni dédain. Je sentais partout empreinte cette étrange bonhomie américaine où il y a tant d'acceptation. Aucune névrose n'avait sa place dans cette scène qui ne comportait ni cabotinage ni aucun efféminement. Les deux se tiennent. Elle allait prendre de la grandeur par l'arrivée d'un nouvel assistant, qui n'était autre que le colonel Scott. Le moment où il apparut dans le couloir fut celui même où le shériff passait au condamné cette chemise neuve, la livrée du supplice. Le torse brun du misérable se montra, pareil, dans sa maigreur musclée, à quelque fragment d'une statue de bronze. Quoique son bras blessé — d'une blessure pourtant légère — ne lui permît que des mouvements gênés, la souplesse d'un félin sauvage se devinait au simple jeu de ses muscles, et le bras resté intact, les épaules, la poitrine, étaient d'un admirable modelé. Cette chair, si robuste, si saine, si jeune, à qui les secondes étaient comptées, frémit d'un léger frisson au contact de la toile fraîche. Ce signe de délicatesse nerveuse donnait plus de valeur encore au courage que ce garçon de vingt-six ans déployait durant ces préparatifs. M. Scott les suivit comme moi, sans dire un mot. Il m'avait serré la main à son arrivée, et n'avait pas paru plus étonné de me voir là que moi de l'y rencontrer. Lorsque Seymour eut lavé ses mains et son visage, donné un coup de peigne à ses cheveux et mis lui-même ses bras derrière son dos pour que le shériff les attachât, le colonel interpella ce dernier :

— « Voulez-vous me laisser seul avec Henry quelques minutes ? »

— « Oui, mon colonel, » dit le vieil homme qui consulta sa montre, « nous avons fixé la chose à deux heures moins un quart, et il n'est pas une heure et demie... »

— « Je vous remercie, » reprit M. Scott, « nous n'en avons pas pour longtemps. »

Lorsque l'ancien maître entra ainsi dans la cellule de l'ancien domestique, une romanesque idée s'empara de moi. Je me rappelai notre conversation de l'avant-veille, et je m'imaginai soudain qu'il apportait au condamné de quoi éviter la potence et les dernières douleurs, une arme chargée, un poison foudroyant. Je calomniais le fidèle du Président Lincoln, le descendant demeuré mystique d'une race de chrétiens passionnés. A peine la grille refermée derrière lui, et sans souci des gens qui pouvaient le regarder, le colonel s'était mis à genoux sur le pavé. Il avait aidé Seymour à en faire autant, et il commençait : — « Notre père... » — « Notre père... » répétait le mulâtre, — « ... Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » — « ... Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » et la suite. Le colonel prononçait les phrases de l'oraison d'une voix forte. L'autre les répétait d'une voix un peu sourde, une voix zézayante d'enfant, et jusqu'à leur attitude révélait la différence des deux êtres : M. Scott droit et comme debout sur ses genoux, Seymour comme accroupi et abandonné sur les siens. Quelquefois il se trompait sur les mots. Le colonel reprenait alors, plus lentement et plus distinctement, avec la patience d'un maître indulgent qui guide un écolier. Et certaines de ces formules devenaient bien étranges dans cette circonstance et à cette heure... « Et ne nous induisez pas en tentation !... » Je ne sais pourquoi, en entendant cette phrase prononcée par ce pauvre diable dont tout l'horizon tenait maintenant dans l'étroite cour d'en bas, avec ses hauts murs et sa potence, je me rappelais la médiocre plaisanterie du vaudevilliste mourant. On lui demandait : « Que vous a dit le prêtre ? » — « Hé ! » fit l'agonisant, « il m'a donné de bons conseils. D'ailleurs, il m'en aurait donné de mauvais, que j'aurais été bien incapable de les suivre... » Cela ne prouvait pas que M. Scott eût tort de faire balbutier au bandit la plus sacrée des prières. Pour moi, qui entendais ces mots ainsi, ils avaient un sens précis. Pour Seymour, ils n'en avaient guère,

mais en les disant, par déférence pour son premier protecteur, il témoignait d'un dernier sentiment. Le courage, tout physique et quasi bestial, qu'il avait montré en mangeant avec ce joyeux appétit, s'ennoblissait soudain d'un peu d'idéal. Il ne voulait pas seulement s'en aller repu de nourriture, comme il avait dit. Il tenait à partir réconcilié avec le seul être qui eût été bon pour lui dans son enfance et qui lui eût inspiré un peu de respect.

— « Voilà ce qui sauve du ridicule des apostolats aussi chimériques en apparence que celui de M. Scott et de sa fille, » songeais-je en m'écartant vers le fond du couloir, car je supposais que les deux hommes avaient à échanger des paroles plus intimes. Au cours de sa brève et criminelle existence, Seymour avait été marié. Sa femme vivait et ses deux enfants. Je l'avais su par l'hôtelier. Quoiqu'elle se fût bien gardée d'apparaître, il pouvait vouloir lui envoyer un adieu : « Oui, » me répétais-je, « ces chimériques sont dans la vérité des races supérieures et du devoir qui leur incombe : inspirer aux gens d'une race inférieure ce respect-là, tout personnel. A travers la personne il remonte aux idées. Voilà l'origine du sacerdoce... » Puis je songeais à l'étonnante indifférence avec laquelle ce mulâtre quittait la vie, une vie à laquelle il tenait pourtant, puisqu'il était sensuel, débauché et énergique. Je me disais encore : « Quelle ironie, tout de même, qu'un homme de cette espèce, un orang-outang capable de manier un fusil et de parler, arrive du coup à ce que la philosophie considère comme le fruit suprême de son enseignement, — la résignation à l'inévitable ! » Je me souvenais d'un de mes maîtres, le plus grand penseur de l'époque, avec qui, deux ans avant sa mort, je me promenais dans un bois, en automne : — « J'essaye d'apprendre à mourir en regardant ces arbres qui se dépouillent et qui l'acceptent, » me disait-il. « Mais que c'est dur !... » Je me demandais si le courage de cet impassible Seymour n'était pas de la forfanterie, et s'il

tiendrait jusqu'au bout. J'avais aussi la curiosité de savoir ce que pensait et sentait le colonel, s'il était déjà venu le matin ou s'il lui avait suffi d'apparaître et de donner un ordre pour que le condamné se mît en prière. Le puritain croyait-il apaiser le remords dont il m'avait parlé? Toujours est-il qu'en revenant vers moi, au sortir de la cellule, il avait une sérénité singulière sur son martial visage.

— « Il mourra bien, » me dit-il simplement, « et vous verrez comme tous ces gens le sentiront. »

Il avait désigné, en me parlant, une fenêtre ouverte sur la cour de l'exécution, et par où montait un brouhaha grandissant. Les quarante personnes à qui le shériff avait donné la permission, comme à nous, d'assister à la pendaison, s'étaient amassées, pendant ce dernier quart d'heure, autour de l'échafaud. Ces hommes riaient, causaient, sifflaient. Nous nous avançâmes jusqu'à cette fenêtre, et nous pûmes voir que les pires habitués des « saloons » de Philippeville, sans doute aussi les meneurs des élections, s'étaient donné rendez-vous là. Les nègres dominaient, montrant des faces patibulaires, avilies par l'ivrognerie. Ils regardaient vers la fenêtre ouverte, et nous saluèrent de cris d'impatience. Un groupe de géants blancs, aux cheveux clairs, aux masques pétris d'amertume et de gouaillerie, qui chiquaient ou fumaient la pipe, commença de nous huer. Ils se turent en reconnaissant M. Scott. C'était un public de brigands, mais sur lequel la force d'âme du supplicié allait exercer ce magnétisme d'admiration pronostiqué par son ancien maître. Comme nous étions à cette fenêtre, nous entendîmes distinctement le shériff prononcer ces mots qui nous firent nous retourner :

— « Êtes-vous prêt, Henry ? »

— « Oui, capitaine, » répondit le jeune homme. « Donnez-moi seulement ce cigare et allumez-le-moi. » Le vieil homme lui mit aux lèvres une moitié de cigare soigneusement déposée sur une saillie de bois, dans la cellule. La première moitié de ce havane, donné par un visiteur

charitable, avait paru délicieuse à Seymour, et il avait gardé la seconde pour se procurer, avant de mourir, cette petite sensation agréable. C'était un adieu à la vie, — à sa vie, — que ces dernières bouffées qu'il huma en descendant l'escalier. Lorsque la porte de la cour s'ouvrit et qu'il vit l'échafaud, le cigare lui tomba de la bouche. Ce saisissement fut le seul signe donné par cet homme qu'il eût, lui aussi, une impression à dominer. Il la domina aussitôt, d'ailleurs, car il gravit les marches de bois sans que ses pieds nus tremblassent. Son attitude était si ferme, si simple, si parfaitement digne, même dans l'infamie du supplice, que le silence se fit parmi ces rudes spectateurs. Au-dessous de la sinistre corde, toujours immobile, une planche était ménagée, posant sur le vide, et attachée d'un côté par des lanières de cuir à cet échafaud lui-même. De l'autre, elle tenait par une charnière à une des deux poutres de la potence. Seymour marcha jusqu'à cette planche. Le shériff lui lia les jambes et les pieds, lui passa au cou le nœud coulant qui terminait la corde, et après lui avoir enveloppé le visage d'un voile noir, il se retira sur la plate-forme de l'échafaud pour lui demander :

— « Qu'avez-vous à dire, Henry ? »

— « Rien, capitaine, » répondit le condamné sans que le voile noir bougeât, tant l'homme était tendu à se montrer calme.

— « Dites : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans « Votre Royaume, » cria une voix forte à côté de moi, celle du colonel.

— « Seigneur, souvenez-vous de moi dans Votre Royaume, » répéta la voix toujours zézayante du mulâtre. Puis, après un silence : « *I am all right, now* (1), » et avec beaucoup de fermeté : « *Good bye, captain,* » ajouta-t-il en s'adressant au shériff : « *Good bye, everybody,* » et avec un accent plus doux : « *Good bye, colonel.* »

(1) « Je suis prêt, maintenant. — Bonsoir, capitaine. — Bonsoir, tout le monde. — Bonsoir, colonel. »

Tous instinctivement nous répondîmes : « *Good bye. Henry,* » et le colonel plus haut que les autres : « *Good bye, my boy* . » Il répéta : « *Good bye, my boy*; » et, à cette seconde même, le shériff, d'un coup de hache, trancha les lanières de cuir qui assuraient la planche. Elle tomba sous les pieds du patient qui fut précipité de la hauteur de son corps. J'avoue que je détournai la tête pour ne pas voir l'horrible chose. Quand je regardai de nouveau, le cadavre pendait, inerte, à l'extrémité de la corde tendue. Le cou avait été brisé net. Il y avait sur les faces des spectateurs une expression singulière et indémêlable. Tous se taisaient, tandis qu'au dehors se faisaient entendre les mêmes cris, les mêmes sifflets, les mêmes rires que nous avions écoutés avec dégoût, M. Scott et moi, de l'intérieur de la prison. C'était la foule de la rue à qui on avait ouvert les portes de l'enclos pour qu'elle pût voir le cadavre et constater la mort.

— « Tenez-vous tranquilles, gentlemen, » cria le shériff d'une voix qui domina cette rumeur. « Le médecin écoute si le cœur a cessé de battre. »

Un personnage à mine joviale était en effet sur l'échafaud. Il avait attiré le pendu à lui, et il écoutait, son oreille posée sur la poitrine. Après quelques instants de cette auscultation dernière, il prononça : « C'est fini, » et il laissa retomber le supplicié, que le shériff arrêta au passage en disant, avec le même flegme que s'il eût été un portefaix, parlant d'une malle :

— « Il faut que j'enlève ce corps, maintenant. »

Le vieil homme reprit alors sa hache. D'un coup sec il trancha la corde juste au-dessus de la tête, toujours voilée. Quatre assistants de bonne volonté reçurent le fardeau entre leurs bras et l'emportèrent du côté du cercueil, tandis que les autres témoins de ce dernier acte du drame, rendus à leur vraie nature par la disparition de la dépouille de Seymour, se disputaient les morceaux de la corde et les courroies de cuir. Le colonel et moi nous eûmes tôt fait de fuir cette sinistre bagarre, et il me disait :

— « Je ne vous offre pas de vous ramener à votre hôtel dans ma voiture. Ma fille m'a fait promettre de rentrer aussitôt, afin de savoir si ce pauvre garçon avait fait sa prière avant de mourir. Voici quarante-huit heures qu'elle en est malade. C'est une grande consolation pour nous qu'il se soit repenti et qu'il soit sauvé... »

CRITIQUE

L'œuvre critique de Paul Bourget est non seulement considérable, mais d'une variété qui soulignait dès le début de sa carrière littéraire la souplesse, la richesse et la maturité précoce de son esprit. Nourrie aux sources fortifiantes de l'antiquité, complétée par l'étude des philosophes et dirigée par la science, son intelligence se manifesta brillamment dès ses premières analyses.

Il intitula le volume où il rassembla ces études littéraires qu'il avait publiées particulièrement dans la *Nouvelle Revue*, dirigée par Mme Edmond Adam, auquel le livre fut dédié en reconnaissant hommage :

Essais de psychologie contemporaine.

Elles concernaient cinq écrivains, *Baudelaire*, *Renan*, *Flaubert*, *Taine* et *Stendhal*, ceux qui avaient particulièrement attiré et inquiété le littérateur, avide de s'imprégner de la pensée, de la magie des maîtres contemporains.

Toutes sont également captivantes, et il est difficile de formuler une préférence pour l'une au détriment des autres ; cependant, il nous a paru qu'il fallait surtout distinguer ceux qui, parmi ces grands esprits, avaient pu influencer d'une manière plus forte le cerveau de l'analyste. C'est pourquoi nous nous sommes, avant tout autre, arrêté à Hippolyte Taine, qui devint visiblement le maître spirituel du romancier.

L'étude sur

M. TAINE

comprend quatre chapitres et deux annexes, ainsi réparties :

I. La sensibilité philosophique.

II. Le milieu.
III. L'âme humaine et la science.
IV. Théories politiques.
Appendice F. — Théories politiques : M. Taine historien.
Appendice G. — Théories politiques : Un élève de M. Taine.
Le chapitre que nous donnons est le suivant :

L'AME HUMAINE ET LA SCIENCE.

« C'est à l'âme que la science va se prendre... » Ce mot contient en germe toute l'œuvre tentée par M. Taine. Si l'on considère la quantité des matières traitées, cette œuvre est multiple et variée comme la vie même. Si l'on considère la permanence immuable de l'idée directrice, elle apparaît simple et serrée comme un traité de géométrie. Elle se résume dans une application de la théorie des petits faits à la psychologie, et dans l'hypothèse que tous les phénomènes de la vie intellectuelle ou volontaire ont une raison suffisante de leur existence dans un ou plusieurs phénomènes antécédents. En admettant que les petits faits qui constituent le *moi* peuvent être étudiés par les procédés de la méthode expérimentale, et par conséquent que la psychologie est une science, M. Taine se sépare de l'école matérialiste, laquelle réduit la portion exacte de l'étude de l'âme à un chapitre de physiologie. M. Taine a vu profondément qu'un phénomène de conscience, une idée par exemple, est la cause d'une série d'autres phénomènes de conscience, quelle que soit d'ailleurs la modification physiologique correspondante. Par suite, quand bien même nous ferions de l'âme une simple fonction du cerveau, nous n'en devrions pas moins étudier la pensée en tant que pensée. Mais il se sépare aussi de la psychologie classique, telle que les Écossais et que Jouffroy l'avaient définie, en abandonnant la méthode de la réflexion personnelle et solitaire, pour lui substituer l'enquête universelle et l'expérience multipliée. Au regard de M. Taine, tout, dans l'existence de l'homme, intéresse le psycho-

logue et lui fournit un document. Depuis la façon de meubler une chambre et de servir une table, jusqu'à la manière de prier Dieu et d'honorer les morts, il n'est rien qui ne mérite d'être examiné, commenté, interprété, car il n'est rien où l'homme n'ait engagé quelque chose de son être intime. Carlyle a écrit le *Sartor resartus*, ouvrage énigmatique où il développe une philosophie du costume, puis disserte sur la politique et l'histoire, à propos de tabliers et de culottes. Il n'a fait qu'exagérer jusqu'à la bouffonnerie une vérité féconde, posée par Balzac dans la préface générale de la *Comédie humaine*, à savoir : « que l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie, dans tout ce qu'il approprie à ses besoins... » C'est dire du même coup qu'aucune manifestation, si menue soit-elle, n'est absolument insignifiante et négligeable. Mémoires et correspondances, monographies historiques et romans d'analyse, œuvres des artistes et travaux des artisans, — l'investigation du savant doit s'étendre à tout. Il doit dépouiller tous les dossiers des passions grandes et petites. Apercevez-vous l'ampleur énorme que prend soudain l'étriquée et grêle science des Thomas Reid et des Dugald Stewart ? Comprenez-vous aussi de quelle importance devient dans cette psychologie l'hypothèse du déterminisme universel que j'indiquais comme essentielle au système de M. Taine ? Supposons qu'un seul phénomène de la vie morale ne soit pas déterminé par un ou plusieurs phénomènes antécédents ; en d'autres termes, admettons qu'il y ait spontanéité et liberté dans l'âme, au sens usuel de ces mots, l'édifice croule tout entier. C'est là le point attaquable de la doctrine. Cette psychologie est bien constituée comme une science, mais elle repose sur un postulat de métaphysique.

Dans cet immense empire de la science de l'âme, ainsi étendu à tous les faits de la nature humaine et de la société, M. Taine a d'abord choisi comme sujet particulier de ses études le domaine de la production litté-

raire et artistique. C'est un fait encore que cette production, et capital, que le philosophe doit examiner dans le plus grand nombre de ses cas et les plus variés. La Grèce et Rome, l'Italie de la Renaissance, la France des trois derniers siècles et l'Angleterre de tous les âges, dans combien de milieux et de moments divers l'auteur de *l'Intelligence* n'a-t-il pas considéré ce phénomène de la formation de l'œuvre d'art? Cette histoire littéraire et artistique lui est apparue comme une vaste expérience instituée par le hasard pour le bénéfice du psychologue, et, grâce à elle, il a renouvelé ou, si l'on veut, déplacé la doctrine de l'ancienne critique, puis, par contre-coup, les points de vue des artistes nourris de ses théories. Un premier caractère de ce renouvellement a été la suppression complète de l'idée de moralité dans les œuvres d'art. Pour se demander, en effet, comme aurait pu le faire un La Harpe, un Gustave Planche, un Sainte-Beuve même, au moins dans ses premiers essais, si un livre ou un tableau a une portée morale qui mérite l'éloge ou qui commande le blâme, il faut admettre que l'écrivain et le peintre ont exécuté leur ouvrage par un acte de volonté responsable. Or cette hypothèse contredit manifestement le principe déterministe, appliqué partout par M. Taine. Qu'il le sache ou non, celui qui juge un produit de l'esprit fonde son arrêt sur une théorie particulière de l'esprit. Un livre ou un tableau était pour l'adepte de l'antique psychologie l'effet d'une cause individuelle. Un analyste de l'école de M. Taine aperçoit dans cet effet, comme dans tout autre, l'aboutissement d'une série de causes partielles qui, elles-mêmes, sont des effets par rapport à d'autres causes dominatrices, et ainsi de suite indéfiniment. C'est la phrase du poète stoïcien : « Elle descend depuis la première origine du monde, — la série des causes, et toutes les destinées sont en souffrance, — si tu essaies de changer quoi que ce soit... »

... A primâ descendit origine mundi
Causarum series, atque omnia fata laborant,
Si quidquam mutâsse velis...

Pour M. Taine, comme pour Spinoza, comme pour les panthéistes de tous les temps, la somme entière des forces conspire à mettre au jour le moindre petit fait, et derrière chacun de ces petits faits l'imagination du songeur aperçoit des files indéfinies d'événements. De ce royaume de la nécessité absolue, toute appréciation du Bien et du Mal est bannie, — ajoutons toute appréciation du Beau et du Laid ; ou du moins la laideur et la beauté y apparaissent sous un angle très singulier. Le groupe de faits qui produit sur mon esprit une impression que j'étiquette du terme de beauté, n'est pas isolé du groupe de faits qui produit sur ce même esprit l'impression de laideur, puisque tout se tient d'une façon étroite dans la vaste trame des événements qui composent le monde. Mon impression seule établit la différence ; mais, si je veux sortir de cette impression et raisonner, je dois convenir que je suis en présence des mêmes forces, lesquelles ont, dans un cas, produit la réussite, dans l'autre l'avortement, par une même nécessité de nature. Arrivé à ce degré d'analyse, je suis très voisin de m'intéresser à l'avortement aussi bien qu'à la réussite ; surtout lorsque je découvre que, chez un même auteur, par exemple, l'avortement de certaines parties du talent était la condition de la réussite du reste. Cette même imagination de la sensibilité, qui a servi d'instrument divinatoire à Michelet dans son étude sur Jeanne d'Arc, devait, à de certains moments et en présence de certains hommes, le conduire à d'étranges excès d'injustice, et, comprenant la Vierge d'Orléans comme il a fait, il ne pouvait comprendre et n'a compris ni Montaigne ni Bonaparte. Les qualités de son style dérivent aussi de cette imagination et lui imposent ses défauts. A me pénétrer de cette vérité, je suis bien près de ne plus admirer dans l'historien que cette imagination toute-puissante, et comme cette puissance se manifeste dans les défauts au moins autant que dans les qualités, d'aimer passionnément ces défauts nécessaires, partant, précieux. L'œuvre d'art ne m'intéresse

plus en elle-même, elle est un signe des causes profondes qui l'ont amenée à la lumière. Ce sont ces causes que j'étudie en elle. Leur énergie m'émeut, m'étonne, me ravit. Par suite, les vertus d'arrangement, l'harmonie régulière, la parfaite délicatesse, la mesure souveraine auront pour moi un attrait moindre que l'outrance et les heurts violents. Les œuvres très équilibrées sont des signes aussi, mais moins apparents, et de puissances moins déchaînées.

Examinons en effet quels auteurs M. Taine comprend le plus vivement, et quels styles il goûte avec la plus visible sympathie. C'est parmi les modernes, Michelet justement et c'est Balzac. Au XVIIIe siècle, c'est Saint-Simon. Chez les Anglais, il admire entre tous Shakespeare, le douloureux Swift et Carlyle, — tous écrivains qui ont pour qualité maîtresse d'être *significatifs* au plus haut point. Chez eux du moins l'attache qui unit l'artiste à son œuvre est bien visible, et leurs livres sont réellement de la « psychologie vivante ». Il y a plaisir certes, et comme une ivresse, à voir une faculté grandir dans un cerveau jusqu'à y devenir démesurée. Elle se dérègle, elle déborde, brisant les canons de l'esthétique, s'exaspérant en inventions de toutes sortes, recréant à nouveau la langue, effrénée, dangereuse, incomparable ! La chétive individualité du poète s'efface et laisse apparaître quelque loi grandiose de l'intelligence dont la splendeur rayonne et nous ravit. Il est probable qu'un physiologiste de grand esprit éprouve devant des morceaux de peinture une impression analogue à celle qui saisit M. Taine devant une page de prose ou de poésie. Sous les magnifiques carnations des corps de femme qui encombrent telle vaste composition de Rubens, vraisemblablement ce savant aperçoit la mise en jeu des fonctions de la vie physique et l'intelligence supérieure des lois profondes qui la gouvernent. C'est la profondeur de ces lois et l'intensité de ces fonctions qui l'intéressent. Il est légitime de sentir

ainsi, comme il est légitime de s'en tenir au point de vue contraire et de considérer les œuvres d'art non plus comme *significatives*, mais comme *suggestives*. Ainsi font les poètes et les amoureux... Une femme délicate et malheureuse se trouve seule dans son salon intime, par une après-midi voilée d'hiver. Au dehors, un ciel de brouillard et de suie pèse sur la ville où se déchaîne la foule brutale. Elle devine ce ciel, sans en rien voir, à la mélancolie qui la gagne, quoique le store d'un bleu pâle soit baissé déjà, et tamise la lumière triste avec une tendresse voluptueuse. Cette lumière, d'une demi-teinte presque surnaturelle, semble caresser les objets qui entourent la jeune femme, chers objets, muets pour les autres, mais qui lui racontent doucement, à elle, l'histoire des bonheurs qu'elle n'aura pas ou qu'elle n'aura plus.

Dans leurs cadres ciselés et sur la petite table, sur la cheminée, sur le guéridon, les portraits de ceux qu'elle aime sont épars, et jurent que les êtres dont ils gardent la ressemblance sont ailleurs, séparés de celle qui songe à eux, par la distance, par la vie, par la mort. Les meubles sur lesquels la songeuse promène ses yeux, que noie une ombre intérieure, donnent à la chambre comme un visage par leur rangement familier et leur forme connue. Nostalgique et frémissante, elle prend un recueil de poésie dans le casier où reposent ses livres préférés. Le feu brûle paisiblement. Abandonnée sur sa chaise longue, elle lit au hasard, et comme elle n'a pas de signet sous sa main, il lui arrive, quand elle s'interrompt de sa lecture, de tirer une épingle de ses beaux cheveux et de la glisser entre les feuillets. Le livre lui parle, à elle aussi, comme au philosophe, mais il lui parle par évocation. Au lieu d'apercevoir derrière les phrases la main qui les écrivait, le corps auquel tenait cette main, la poussée du sang dans ce corps, et aussi la poussée des images, toutes les sourdes et profondes origines animales du talent, elle aperçoit le songe du poète, l'au delà inexprimable et mystérieux dont il a su

faire comme un halo à ses vers. Elle lit dans Lamartine ce fragment divin :

Des pêcheurs un matin virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé.
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme...

Elle lit, dans le *Livre de Lazare* de Henri Heine, les navrantes *Réminiscences* : « Ce sont surtout les larmes de la petite Juliette qui me brûlent le cœur... », dans Sully-Prudhomme, les idéales strophes des *Vaines tendresses* :

Il leur faut une amie à s'attendrir facile...

Derrière les pages vaguement teintées du petit livre, devine-t-elle, comme M. Taine, « un homme ayant fait ses classes et voyagé, avec un habit noir et des gants, bien vu des dames et faisant le soir cinquante saluts et une vingtaine de bons mots dans le monde, lisant les journaux le matin, ordinairement logé à un second étage, point trop gai, parce qu'il a des nerfs, surtout parce que, dans cette épaisse démocratie où nous nous étouffons, le discrédit des dignités officielles a exagéré ses prétentions en rehaussant son importance, et que la finesse de ses sensations habituelles lui donne quelque envie de se croire Dieu... » ? Il est possible que ce soit là comme l'impur et fécond terreau de la belle fleur, et que cette poésie, même raffinée jusqu'à en être poignante, soit l'effet visible de ces causes cachées. Mais, précisément, ces stances délicieuses, pour la jeune femme qui s'en grise le cœur par cette solitaire après-midi du jour voilé d'hiver, ne sont pas un effet. Elles sont une cause. Les conditions où elles furent produites lui importent peu. Elle ne se soucie pas de la cornue où s'est distillé le philtre magique, pourvu que cette magie opère et que la lecture se résolve en une exaltation émue et troublante. L'intérêt pour elle ne réside plus dans le fonctionnement des lois immuables de la psychologie ; il est tout entier dans le charme des

visions que le livre suggère, ou douces ou tristes, toujours personnelles... Qui ne comprend que deux théories d'art très différentes sont enveloppées dans ces deux sensibilités contradictoires? Celle dont M. Taine s'est fait le champion a eu cette supériorité, d'abord d'être soutenue par lui avec un luxe prodigieux d'exemples, une logique invincible, une chaleureuse éloquence, puis de correspondre à un besoin profond de l'époque. Une seule de ces raisons suffisait pour qu'elle fît école.

Il est remarquable que les idées de M. Taine se retrouvent au fond d'un grand nombre d'œuvres de nos artistes contemporains, parfois codifiées et nettement affirmées, d'autres fois voilées et comme fondues. Et il faut bien que ces idées s'accordent avec quelque intime besoin de ce temps, puisque les œuvres qu'elles animent et soutiennent s'imposent à la vogue d'une façon quasi miraculeuse. L'esthétique des écrivains dits naturalistes est-elle autre chose que la mise en œuvre de la maxime professée par M. Taine, à savoir que la valeur d'un ouvrage littéraire se mesure à ce qu'il porte en lui de documents significatifs,— documents humains, disent les chefs du groupe. Les adeptes de cette école se sont plus particulièrement appliqués au genre romanesque, la souplesse de ce genre se prêtant mieux à tous les essais. Pour eux, le talent d'écrire se réduit à donner le plus grand nombre de notes exactes sur l'homme et sur la société. Si donc, au lieu de présenter ces notes bout à bout et toutes brutes, ils combinent des intrigues, posent des personnages, spécialisent des milieux, c'est encore en vue de l'exactitude. Ainsi reliées les unes aux autres, les notes s'éclairent. La complexité du roman s'ingénie à égaler la complexité de la vie. Elle y réussit, et l'historien des mœurs du XIXe siècle trouvera le travail tout préparé, s'il cherche à connaître comment les personnes du peuple et de la bourgeoisie se nourrissent et s'habillent, se logent, se marient, conçoivent le plaisir, supportent la peine.

Jamais catalogue ne fut mieux dressé des espèces sociales et de leurs habitudes, au moins des extérieures. Mais le roman n'est qu'un des domaines où les théories de M. Taine ont fait école. Il n'est aucune forme d'art où n'apparaisse ce scrupule d'exactitude, — ce souci de doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science. La critique a presque irréparablement abandonné la discussion des œuvres considérées en elles-mêmes, pour s'attacher aux conditions seules des œuvres ; et c'est ainsi que les articles d'études et de portraits foisonnent d'anecdotes, que tout homme de lettres écrit plus ou moins ses mémoires, bref, que le reportage a conquis son droit de cité dans l'histoire de la littérature. La poésie se fait psychologique et, comme les jeunes gens le proclament, Parisienne et moderne. Visitez une exposition de peintres indépendants, vous constaterez qu'avec leurs toiles et leurs couleurs les révolutionnaires du pinceau s'efforcent aussi de donner sur la génération des renseignements précis et circonstanciés. Celui-ci analyse avec une minutie d'anatomiste la petite déformation musculaire que l'habitude du métier imprime à la cheville d'une danseuse ou à l'épaule d'une repasseuse. Celui-là montre, avec une recherche de moyens très neuve, le ravage du tempérament et de l'âme que le plaisir parisien inflige à ses forçats. Le portrait d'une danseuse par M. Degas, l'étude d'un couloir des Folies-Bergère par M. Forain, révèlent sous une forme très inattendue à quelle profondeur de pénétration les méthodes scientifiques s'infiltrent dans notre pensée. Une immense enquête est instituée sur l'âme humaine, enquête infatigable qui va furetant, s'ingéniant, s'exagérant ici, ailleurs s'affinant, et préoccupée, somme toute, d'exécuter le programme formulé d'un bout à l'autre de ses livres par M. Taine : un dénombrement de plus en plus ample et circonstancié des petits faits dont le *moi* humain est composé.

Il serait vain de déplorer ce triomphe des procédés de l'art significatif sur les procédés de l'art évocateur.

Ce triomphe, nécessairement passager, est une conséquence inévitable de la modification essentielle que la science produit à cette heure dans tout l'entendement humain, par suite dans la sensibilité. Il est permis, en revanche, de mesurer dès aujourd'hui la portée de cette application des méthodes scientifiques aux choses de l'âme. Nous avons deux moyens pour faire cette mesure : d'abord, les faits accomplis, qui déjà sont assez définitifs pour permettre une conclusion; puis l'analyse du principe même et de la théorie qui considère toute notre vie personnelle comme un résultat de causes étrangères. Nous constatons ainsi que le pessimisme le plus découragé est le dernier mot de cette littérature d'enquête. De plus en plus, au cours des romans qui relèvent de cette doctrine, la nature humaine est montrée misérable, dans ses dépressions sous le poids des circonstances trop accablantes, dans ses impuissances contre les forces trop écrasantes. Et le pessimisme n'est-il pas le dernier mot aussi de l'œuvre entière de M. Taine? Est-il besoin de rappeler les trop nombreux passages où se trahit, chez le psychologue victime de sa propre méthode, le découragement suprême et l'inguérissable maladie du cœur? Faut-il citer ce morceau funèbre du *Voyage en Italie*, où devant les chefs-d'œuvre des siècles anciens, il s'écrie douloureusement : « Que de ruines et quel cimetière que l'histoire!... » et où il compare l'humanité à la Niobé de Florence, dont les fils agonisent sous les coups du Sagittaire : « Froide et fixe, elle se redresse, sans espérance, et, les yeux fixés au ciel, elle contemple avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et mortuaire, les bras tendus, les flèches inévitables et l'implacable sérénité des dieux...»? Doit-on mentionner le passage connu où il affirme que « la raison et la santé sont des accidents heureux », et cet autre où il déclare que « le meilleur fruit de la science est la résignation froide, qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps... »? Aussi bien la définition même de la doctrine

n'enveloppait-elle pas le germe du nihilisme le plus sombre et le plus irrémissible? Si tout dans notre personne n'est qu'aboutissement et que résultat, si notre façon tendre ou amère de goûter la vie n'est que le produit de la série indéfinie des causes, comment ne pas sentir le néant de ce que nous sommes, par rapport aux gigantesques, aux démesurées puissances qui nous supportent et nous écrasent avec le même épouvantable mutisme? Où donc trouver pour leur résister, à ces terribles puissances, une autre arme que le renoncement absolu et que le *nirvâna* des sages de l'Inde? Quand Pascal constatait, avec un tremblement passionné de son être intime, qu'une goutte d'eau suffit à nous tuer et que nous sommes à la merci de ce stupide univers qui nous emprisonne, il se relevait aussitôt, et toute notre espèce avec lui, en opposant l'ordre de l'esprit et l'ordre du cœur à cet univers aveugle et impassible qui peut nous broyer, mais qui ne peut que cela. Hélas! où donc prendre cet ordre du cœur, où cet ordre de l'esprit, si même nos sentiments et nos pensées sont des produits de l'univers, si notre *moi* nous échappe presque à nous-même, sans cesse envahi par les ténèbres de l'inconscience, sans cesse à la veille de sombrer d'un naufrage irréparable dans les flux et les reflux de la morne et silencieuse marée des phénomènes dont il est le flot?... Ah! pas même un flot, mais un des imperceptibles atomes de la poussière d'écume que le vent disperse à travers le vide infini! Parlant des révoltes du cœur, et après avoir montré que l'imperfection humaine est dans l'ordre, comme l'irrégularité foncière des facettes dans un cristal, M. Taine demande : « Qui s'indignera contre cette géométrie? » — Qui s'indignera? Mais lui-même tout le premier. Seulement son indignation se dompte avec orgueil. Un sourd et obscur gémissement la trahit à peine, et ce gémissement fait comme une basse profonde à l'hymne extatique entonné en l'honneur de la science. Que c'est bien là un homme de notre temps, chez lequel la sen-

sibilité héréditaire réclame une solution humaine de la vie humaine, une transcription mystique et surnaturelle de nos actes passagers, un monde éternel et immuable derrière ce chaos d'apparences fugitives, un Dieu paternel au cœur de la nature, tandis que l'implacable analyse lui décompose même ces douleurs, même ces révoltes, pour lui en étaler les éléments constitutifs et nécessaires! État intolérable, au bout duquel se trouve ou la renonciation aux plus nobles, aux plus sublimes exigences de l'âme, ou bien l'aveu que la science ne peut pas atteindre l'arrière-fonds immortellement nostalgique du cœur. Mais cet aveu-là, c'est la porte ouverte sur le mysticisme, c'est la déclaration qu'il est des vérités intuitives que l'analyse ne saurait donner, — et l'orgueil intellectuel ne veut pas consentir cette abdication.

Puis nous avons pensé que Stendhal avait également sa place marquée ici, dans l'œuvre de celui qui a toujours montré une si grande admiration pour lui et qui a, en quelque sorte, fait briller d'une nouvelle et plus éclatante lumière sa gloire un moment voilée.

STENDHAL (HENRY BEYLE).

Se divise ainsi :
I. La Personne.
II. L'Esprit d'analyse dans l'action.
III. Le Cosmopolitisme de Beyle.
IV. Le Rouge et le Noir.
Appendice H. — La Personne de Stendhal : l'Enfant.
Appendice I. — La Personne de Stendhal : l'Homme.
Nous nous arrèterons à ce chapitre si caractéristique :

L'ESPRIT D'ANALYSE DANS L'ACTION.

Tout romancier a un procédé habituel de mise en œuvre, si l'on peut dire, qui tient de très près à sa façon de concevoir les caractères de ses personnages. Ce pro-

cédé servirait aisément d'étiage pour qui voudrait mesurer la portée psychologique des divers écrivains. Tel conteur aboutit toujours et presque tout de suite au dialogue, comme tel autre à la description. C'est que le premier voit surtout dans l'homme sa prise directe sur les autres hommes, tandis que le second voit surtout le peuple d'atomes qui, des choses extérieures, pénètre peu à peu dans l'âme. Un troisième morcelle son récit en menus chapitres très courts, et compose ses héros d'une mosaïque d'idées et de sensations. C'est qu'il voit surtout les menus émois du système nerveux, et qu'en effet les créatures très nerveuses n'ont que des passages et que des moments. Le procédé de Stendhal est le soliloque. Certes, les personnages de ses récits sont des hommes d'action. Dans *Armance*, Octave de Malivert se bat en duel, et s'empoisonne. Dans *le Rouge et le Noir*, Julien Sorel, après force aventures dangereuses, monte sur l'échafaud. On le sait, le Fabrice de *la Chartreuse* commence par charger à Waterloo. Nous n'avons pas affaire à un écrivain sans invention et qui campe sur pied un immobile musée de figures de cire. Octave, Julien, Fabrice, — j'ai choisi exprès les trois héros des grands romans de Beyle, — vont et viennent, risquent leur vie, osent beaucoup, varient à l'infini les circonstances de leur destinée, et tout le long du livre cependant, l'auteur les montre qui tâtent le pouls à leur sensibilité. Il en fait des psychologues, voire des ergoteurs, qui se demandent sans cesse comment ils sont émus, qui scrutent leur existence morale dans son plus intime arcane, et réfléchissent sur eux-mêmes avec la lucidité d'un Maine de Biran ou d'un Jouffroy. Et les soliloques succèdent aux soliloques. Octave est atteint d'une difformité secrète qui ne lui permet pas de se marier sans se déshonorer à ses propres yeux; il se surprend à aimer sa cousine Armance de Zohiloff... « Ah! une belle âme! s'y attacher pour jamais, vivre avec elle et uniquement pour elle et pour son bonheur! Je l'aimerais

avec passion, *je l'aimerais*, moi malheureux... », et un interminable monologue commence, non point prononcé comme ceux des pièces de théâtre, mais pensé, comme il convient dans un roman d'analyse, et comprenant l'infini détail d'une vaste association d'idées. Pareillement, dans *le Rouge et le Noir*, une page sur deux est remplie par la discussion que les personnages soutiennent à chaque instant avec eux-mêmes. Julien Sorel est le secrétaire du marquis de la Môle, il a reçu un billet d'amour de Mathilde, la fille de son protecteur. Trois chapitres suivent, consacrés au combat intérieur qui se livre dans Julien entre ces hypothèses contradictoires : « Mathilde est-elle sincère?... Est-elle la complice d'une machination contre le secrétaire du marquis?... En dix phrases, il y a dix volte-face de ces questions angoissantes. Un traité de confession ne décompose pas plus finement les données d'un problème d'âme. Tout en galopant à la suite du maréchal Ney, parmi les éclats de terre soulevés par les boulets, Fabrice del Dongo poursuit de même un long monologue. *Fabrice se dit..., Fabrice se demanda..., Fabrice comprit...*, — ces formules reviennent avec une monotonie qui touche à l'obsession. Et lorsque le drame arrive, lorsque l'homme agit, quand Octave boit un mélange d'opium et de digitaline, quand Julien, à minuit, applique une échelle contre les fenêtres de Mlle de la Môle, quand Fabrice pique en avant sur un groupe de soldats suspects, c'est à la suite d'un examen de conscience si minutieux que, pour beaucoup de lecteurs, l'illusion de la réalité devient impossible. Sainte-Beuve était du nombre et les articles qu'il a consacrés aux romans de Stendhal témoignent qu'il ne put jamais s'intéresser à ce qu'il considérait comme des problèmes arbitraires de mécanique morale. Il est vraisemblable que Flaubert détestait « Monsieur Beyle », ainsi qu'il l'appelait ; pour la même raison, Henri Beyle ne se fût pas plus froissé des articles de Sainte-Beuve que des épigrammes de Flaubert. J'imagine qu'il eût répété, avec son sourire

des jours d'ironie, cette phrase de son *Rouge et Noir* : « Ma présomption s'est si souvent applaudie de ce que j'étais différent des autres... Eh bien, j'ai assez vécu pour voir que *différence engendre haine.* »

Sainte-Beuve, en effet, trompé sur ce point, comme il le fut au sujet de Balzac, par des préjugés d'éducation, et Flaubert égaré, comme il le fut à l'endroit de Musset, par des préjugés d'esthétique, n'aperçoivent pas que la manière de conter de Stendhal constitue une méthode non seulement d'exposition, mais de découverte. Je la comparerais volontiers à une sorte d'hypothèse expérimentale. Pareil en cela aux romanciers de tous les temps, Stendhal n'a jamais fait que la psychologie de ses facultés. Son procédé consiste à varier à l'infini les circonstances où il place ces facultés, puis il charge le personnage de noter lui-même les modifications que ces circonstances ont dû produire. Et ce n'est point là un artifice d'écrivain. Le personnage, tel que Stendhal le conçoit à sa ressemblance, a comme maîtresse pièce de sa machine intérieure l'esprit d'analyse. Le romancier n'a pas besoin de décomposer par le dehors les mobiles d'action d'une telle âme, car il est dans l'essence de cette âme d'agir à la fois et de se regarder agir, de sentir et de se regarder sentir. Si le récit abonde en raisonnements compliqués et spécieux, c'est que les héros qu'il met en scène font en réalité ces raisonnements. Il y a beaucoup de groupes différents dans cette apparente unité de la vaste espèce humaine. Celui que Stendhal étudie a pour trait distinct la puissance, et, si l'on veut, la manie de la dissection intime. Ne pas aimer cette façon d'être, vous le pouvez ; prétendre qu'elle est factice, vous ne le pouvez pas ; l'auteur n'aurait qu'à se citer comme un exemplaire accompli du groupe, et nous autres, qui venons après lui et souffrons comme lui de cette excessive acuité de l'esprit d'analyse, nous arrivons pour soutenir que les curiosités, ou plutôt les *cas* psychologiques, par lui décrits, sont bien les nôtres.

Considérons d'abord le travail accompli dans Stendhal lui-même par l'esprit d'analyse et rappelons-nous la diversité des influences qu'il a subies. C'est un philosophe et c'est un idéologue. Son goût le plus vif est de découvrir les motifs des actions des hommes, et, comme il a lu Helvétius, ces motifs se réduisent pour lui au seul plaisir. Ce qui l'intéresse dans un homme, c'est sa façon d'aller à la chasse du bonheur. Il répondait gravement à un provincial qui l'interrogeait sur sa profession : « ... observateur du cœur humain... » Nécessairement, c'est par son propre cœur qu'il commence cette étude. Mais, en même temps qu'il est philosophe, il est viveur et il est soldat. Cette union est singulière, et de celles qui doivent produire des combinaisons singulières de sentiments. D'habitude, en effet, les curieux de psychologie mènent une existence de cabinet, tandis que les hommes de passion et qui agissent méprisent la psychologie ou bien l'ignorent. Celui-ci, grâce aux hasards de sa destinée, réfléchit comme les premiers, et, comme les seconds, traverse des hasards de toute nature. C'est un savant qui a des femmes et qui fait la guerre. A ce double jeu de ses facultés, il trouve des frissons de plaisir et de tristesse, dont la description n'est pas dans les livres. Il s'invente des émotions encore inédites... S'il court un danger, comme de risquer sa vie à Bautzen, il se rend compte avec une lucidité parfaite des frémissements de ses nerfs, et il s'explique les raisons de cette angoisse enivrante, — bien enivrante, puisque ceux qui l'ont connue la regrettent toujours dans la sécurité des années de paix! « Le plaisir, écrit Beyle, consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible... » S'il se trouve en détresse, comme à l'époque de la retraite de Moscou, parmi la panique et la sauvagerie d'une armée vaincue, il s'administre des réactifs d'un ordre très spécial : « Je lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie*, qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un

peu de vie morale... » Et encore, à un ami : « J'ai besoin d'imagination ; achète-moi, je t'en prie, les *Martyrs* de M. de Chateaubriand... » S'il se raidit contre une peine accablante et contracte les muscles de sa volonté, il le fait, comme un médecin soigne ses propres maladies, avec une merveilleuse entente de son anatomie intérieure : « Lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de sa force, et la regarde, au lieu de regarder le malheur et d'en sentir amèrement tous les détails... » L'auteur de l'*Éthique* n'aurait pas dit mieux (1), mais l'auteur de l'*Éthique* voyait les passions, comme un géomètre voit les corps, dans leur figure idéale et du fond de sa chambre solitaire, au lieu que Beyle calcule et médite au milieu de ces passions mêmes, et comme un peintre qui copie un modèle d'après nature. Il mène une vie d'officier en demi-solde, rencontrant des aventures et en profitant, toujours en présence d'émotions réelles, et il redouble leur réalité par une conscience acharnée de leur détail. Quand il spécule sur l'amour, ce n'est pas un amour abstrait qu'il a sous le microscope de sa curiosité. Il voit un certain sourire de femme et une certaine couleur des yeux :

Il existe un bleu dont je meurs
Parce qu'il est dans les prunelles...

Il est vivant aussi et dans des prunelles dont il a contemplé tous les regards, ce bleu qui torture ou qui ravit Beyle. S'il spécule sur le danger, il entend une canonnade réelle et qui tue des personnes qu'il connaît, qui peut le tuer, lui qui respire, lui qui pense à ce coup

(1) *Ethique*, partie III, proposition 53. « *Cùm Mens se ipsam suamque agendi potentiam contemplatur laetatur et eò magis quò se suamque agendi potentiam distinctius imaginatur.* » M. Taine, dans une étude sur *le Rouge et le Noir*, qui a disparu de ses œuvres, avait noté une curieuse analogie entre une autre phrase de Stendhal et un autre théorème de Spinoza.

de canon et qui met la main sur sa poitrine pour compter les battements de son cœur. L'analyse ici donne un coup de fouet à la sensation, et si ce coup de fouet cingle les nerfs de tous les personnages que Beyle nous décrit, c'est que lui-même en avait éprouvé les cuisantes délices. Et si nous aimons, nous, ces personnages, c'est qu'ils sont nos frères par ce mélange, presque impossible avant notre XIXe siècle, de naturel et de raffinement, de réflexion et de sincérité, d'enthousiasme et d'ironie.

Nous avons beau nous rebeller là contre et réveiller en nous, fût-ce avec fureur, ce que le langage vulgaire appelle l'être naturel, ce que le langage exact appelle l'être instinctif, nous ne pouvons pas débarrasser notre cerveau de cette pression formidable : les tendances héréditaires et les connaissances acquises. Nous ne pouvons pas plus vivre dans l'inconscience, que nous ne pouvons nous façonner une physionomie immobile et sereine de statue grecque. Les enfants qui naissent parmi nous ont déjà, dans les rides de leur petit visage, dans les plis de leurs inertes mains, l'empreinte définie d'un caractère. Ils bégayent, et la langue que leur nourrice leur apprend est déjà un instrument d'analyse, affiné par plusieurs siècles de civilisation. Ils grandissent, et les livres d'étrennes qu'ils feuillettent les dressent déjà aux reploiements de la conscience sur elle-même. Aucun contrepoids ne vient corriger ce que cette hérédité, jointe à cette éducation, imprime de profondément retors à la pensée. Les événements, autour de l'adolescence, se font de plus en plus rares. La spontanéité rencontre de moins en moins l'occasion de s'exercer. A vingt ans donc, et lorsqu'au sortir de la lettre écrite ces enfants devenus des hommes abordent la vie, leur âme est subtile et complexe, leur sensibilité n'est pas simple. Les moralistes peuvent déclamer contre les précocités de l'esprit de recherche. Les artistes, amoureux d'émotions plus larges, plus franches, plus directes, peuvent réagir contre ces mièvreries du

cœur que cette recherche produit, et par réaction se ruer jusqu'à la brutalité grossière. Les scrupuleux, enfin, et les délicats peuvent considérer l'analyse comme un élément meurtrier de toute naïveté ou de toute sincérité. Enfin, et nous l'avons vu à l'occasion de Baudelaire et de Benjamin Constant, les âmes morbides peuvent s'en intoxiquer comme d'un vice. Il est des natures riches, bien au contraire, pour lesquelles cette analyse est simplement une occasion de porter une végétation de sentiments inconnus. Dans ces âmes d'élite, l'extrême développement des idées n'est pas mortel à l'intense développement des passions. Au lieu de résister à l'esprit d'analyse, elles s'y abandonnent, mais sans s'y corrompre. Au lieu de se gâter par la réflexion, elles s'y développent. Elles se complaisent à donner au sentiment l'amplitude d'une pensée. La fièvre cérébrale se surajoute pour elles à la poussée de la vie instinctive, sans la ralentir. Elles aiment d'autant mieux qu'elles savent qu'elles aiment, elles jouissent d'autant plus qu'elles savent qu'elles jouissent. C'est parmi ces âmes que se recrute la légion des grands artistes modernes, et si nous sommes les rivaux des siècles plus jeunes, c'est par quelques œuvres où ces âmes ont fixé un peu de l'Idéal singulier qui flotte devant elles, mirage incertain, dont les anges et les prophètes du plus profond visionnaire de la Renaissance, Léonard de Vinci, paraissent déjà éprouver la nostalgie. Il y a du Vinci dans Beyle, comme dans Gœthe, comme dans Renan, comme dans Henri Heine, comme dans tous les épicuriens compliqués de cet âge étrange, où les métaux les plus précieux de la civilisation et de la nature se fondent, dans la tête des tout jeunes hommes, ainsi qu'en un creuset incandescent et intelligent. Parfois ces métaux s'y vaporisent, parfois ils s'y amalgament en un de ces alliages comme l'antique airain de Corinthe, d'une rareté que les alchimistes ont à peine osé rêver.

Parce que les âmes d'élite sont seules capables de se

prêter à ces redoutables expériences, et parce que seules elles concilient en elles des activités contradictoires, Beyle a été conduit à ne peindre guère dans ses romans que des créatures supérieures. Cela explique pourquoi ces romans ont choqué d'abord. J'entendais un jour le plus fameux des conteurs russes, Tourguéniev, développer cette doctrine qu'un récit romanesque doit, afin de reproduire les couches diverses de la société, se distribuer, pour ainsi dire, en trois plans superposés. Au premier de ces trois plans appartiennent, — et c'est aussi leur place dans la vie, — les créatures très distinguées, exemplaires complètement réussis, et, par conséquent, typiques, de toute une espèce sociale. Au second plan, se trouvent les créatures moyennes, telles que la nature et la société en fournissent à foison ; au troisième plan, les grotesques et les avortés, inévitable déchet de la cruelle expérience. Cette ingénieuse théorie, que nous reprendrons plus en détail à l'occasion de Tourguéniev lui-même et au cours de ces *Essais*, peut être généralisée et servir au classement de ces faiseurs d'âmes qui sont les romanciers, les dramaturges et les historiens. Selon qu'ils se montrent capables de peindre ou un seul, ou deux, d'entre ces trois groupes de personnages, ou bien tous les trois, ils présentent un tableau ou incomplet ou total de la vie humaine, et ils occupent un rang différent dans l'échelle des esprits. Nous reconnaîtrons ainsi une première classe d'observateurs, capables uniquement de voir et de montrer les grotesques et les avortés. C'est le propre des écoles dites improprement réalistes, car la réalité touffue et opulente, pas plus dans la vie morale que dans la vie physique, n'a pour règle unique l'avortement. Les observateurs de cette classe sont les satiriques et les caricaturistes. L'amertume ou le comique sont leurs qualités. Ils abondent au déclin des civilisations, lorsque les races, à la fois cultivées et fatiguées, fournissent une quantité plus considérable d'ambitieux vaincus ou de rêveurs mutilés. Au-dessus de ces aquafortistes de la

laideur et de la trivialité, apparaît la classe des moralistes qui voient nettement et peignent de même les personnages moyens. On aura, dans *l'Éducation sentimentale* de Flaubert, un modèle achevé de cette psychologie à hauteur d'appui, à laquelle Molière et La Bruyère, pour citer deux noms fameux, ont été fidèles. Ces écrivains qui sont particulièrement dans notre tradition française, concluraient volontiers, comme Candide, que la sagesse suprême se réduit à « cultiver notre jardin ». Ils viennent, me semble-t-il, exactement au-dessous des tout grands connaisseurs en passions qui, comme Shakspeare, comme Gœthe, comme Balzac, ne se contentent pas d'esquisser avec une énergie incomparable les déformations sociales, ni de mettre sur pied avec une justesse accomplie des êtres moyens, mais sont encore assez puissants pour créer des hommes supérieurs. Chez ces derniers, l'art est vraiment le rival de la nature. Dans leurs livres comme dans la vie, il y a place pour un plat coquin et pour un magnifique scélérat, pour un bourgeois paisible et pour un inventeur de génie. Grâce à une anomalie qui s'explique par les spécialités de son caractère, et les intentions de son esthétique, Stendhal s'est à peu près condamné à ne peindre, lui, que des créatures supérieures. Son Octave de Malivert, son Julien Sorel, son Fabrice del Dongo, son Mosca, sa Mathilde de la Môle, sa duchesse de San Severino Taxis, ont, comme lui, des facultés qui les mettent hors de pair. Ils n'en sont pas moins réels pour cela, mais d'une réalité qui n'est pas plus commune que la sensibilité de leur père spirituel ne le fut elle-même. Il avait raison de dire en parlant d'eux : « *tout mon monde* ».

Oui, son monde, mais aussi, à mesure que nous avançons, notre monde. Les sentiments compliqués que Beyle a donnés à ce monde conçu d'après sa propre image ne deviennent-ils pas de jour en jour moins exceptionnels ? Si l'on veut bien réfléchir à la signification de ce terme : un être supérieur, on trouvera qu'il

résume une ou plusieurs découvertes dans la façon de penser et de sentir. Une fois traduites dans des œuvres d'art, ces découvertes deviennent un objet d'imitation pour d'autres êtres. C'est ainsi, — pour nous en tenir à deux des écrivains étudiés dans ce livre, — c'est ainsi que Charles Baudelaire et M. Renan ont, l'un et l'autre, en creusant leur cœur, inventé deux manières, jusqu'à eux inconnues, de pratiquer, le premier le libertinage et le second le dilettantisme. Ils ont raconté leur rêve nouveau des voluptés de la chair et de l'esprit dans des pages singulièrement hardies, qui ont éveillé, chez des âmes analogues et moins personnelles, des curiosités tentatrices.

Ces âmes à la suite, — si l'on peut dire, — sont en train de s'approprier quelque chose de ce qui fut, à une heure aujourd'hui passée, l'originalité suprême de l'auteur des *Fleurs du Mal* et de la *Vie de Jésus*. Pareillement, les nuances de sensibilité que Stendha la copiées d'après sa vie intime lorsqu'il a dessiné les physionomies de ses héros, se font moins rares à mesure que ses romans gagnent des adeptes. Tout en demeurant typiques, et par conséquent très élevés, ses héros se dépouillent de cette sorte d'étrangeté, si exceptionnelle qu'elle en fut effrayante, dont ils apparurent revêtus aux regards des premiers lecteurs. C'est le privilège des auteurs qui se mettent en entier dans leurs livres, avec ce que leur cœur possède de sentiments très inattendus, qu'ils fournissent ainsi matière à des contre-épreuves de la médaille sans module connu qu'ils ont les premiers frappée. Nous verrons que, dans une au moins de ses études sur sa propre sensibilité, Stendhal a si fortement éclairé une des faces de la vie française de notre temps que cette étude, lancée d'abord dans le silence de la critique sous le titre énigmatique de *Rouge et Noir*, a pris place, petit à petit, dans le groupe des livres que ce même Sainte-Beuve, si parfaitement injuste pour le maître-romancier, appelait les Bibles du XIXe siècle.

Dans les

Nouveaux essais de psychologie contemporaine

que la nouvelle édition des *Œuvres complètes de Paul Bourget* publiée par la librairie Plon réunit en un même volume avec les Essais, les cinq littérateurs contemporains analysés sont *Alexandre Dumas fils*, *Leconte de Lisle*, *Edmond et Jules de Goncourt*, *Ivan Tourguénier*, et *Henri Frédéric Amiel*.

Nous distinguerons dans ce recueil l'étude consacrée au grand auteur dramatique et romancier, ainsi divisée :

I. Le Moraliste.
II. L'Analyse de l'amour.
III. L'Impuissance d'aimer.
IV. Sources de mysticisme.
Appendice J. — Le Moraliste : A propos de Francillon.
Appendice K. — Souvenirs personnels sur Alexandre Dumas.

Ce sont ces dernières pages que nous donnerons, comme nous faisant pénétrer dans l'âme intime de l'illustre écrivain.

M. Alexandre Dumas fils.

SOUVENIRS PERSONNELS SUR ALEXANDRE DUMAS.

J'ai connu Alexandre Dumas fils en 1879. C'était alors un homme de cinquante-cinq ans, d'une maturité admirable, mince et souple, avec des épaules d'athlète, et dont l'aspect révélait une force demeurée intacte à travers une vie si chargée d'œuvres. Ce qui frappait d'abord dans cette physionomie d'une énergie singulière, c'étaient les yeux, un peu à fleur de tête, et très bleus. Pris dans des paupières longues et qui les emboîtaient comme d'un étui, leur regard vous enveloppait, vous pénétrait, vous auscultait, — un regard chirurgical de médecin ou de confesseur. On devinait chez cet écrivain si moderne, si Parisien dans tous les sens de ce mot, un don de divination, plus encore que d'observation, J'ai su des femmes qui ne pouvaient pas supporter sa présence, tant elles éprouvaient de gène devant ces

claires et dures prunelles de sorcier qui semblaient devoir percer jusqu'au fond du fond de toutes les âmes. Dumas se rendait compte de ce pouvoir divinateur, et il en jouait volontiers, mais avec une ironie toujours bénigne. Une de ses fantaisies habituelles, à l'époque dont je parle, était de lire les caractères dans les mains. Je le revois, dans un angle du salon, un lorgnon sur la pointe de son nez busqué, déchiffrant, dans de blanches paumes qui en frémissaient d'effroi, toutes sortes de secrets qu'il savait par cœur, et, quand il avait bien donné la petite mort à ses jolies pénitentes, il riait de ce beau rire sonore que j'entendrai toujours. On s'apercevait, à ce rire, que ce moraliste amer avait gardé, à travers la vie, mieux que la force, la bonté. Il causait, et l'on retrouvait cette même bonté dans ce redoutable diseur de mots. Ce visionnaire, qui connaissait tous les dessous vrais de la comédie mondaine, restait cordial dans sa misanthropie, sensible à la moindre marque de sympathie, reconnaissant de la moindre déférence, prêt à pardonner aux pires ingrats, et c'était cela, ce mélange unique de désenchantement et d'indulgence, d'ironie et de belle humeur qui donnait à cette conversation une saveur incomparable. Je n'en ai rencontré qu'une seule qui la valût, celle de Barbey d'Aurevilly, dans les jours où il voulait, comme il le disait de l'Anglais Gordon partant pour Karthoum : « se plaire à lui-même ».

Il y eut pourtant entre ces deux grands causeurs une différence. D'Aurevilly n'a pas su transcrire tout son « esprit » dans son œuvre. Il n'a mis dans ses livres que son pittoresque sans sa gaieté. L'esprit de Dumas, — au contraire, — cet esprit si vigoureux, si aigu et si jovial, vous le retrouverez entier dans les deux personnages qu'il a le plus exactement modelés à sa ressemblance, l'Olivier de Jalin du *Demi-Monde*, et le de Ryons de *l'Ami des femmes*. Cette dernière œuvre, malgré son dialogue prestigieux, n'avait pas réussi sous sa forme première. Dumas n'en voulait pas au public. Il ne lui en voulut jamais. Que de fois je l'ai entendu me développer

cette idée qu'un écrivain a toujours tort par un point, quand le public n'est pas avec lui! Mais s'il considérait cette comédie comme mal venue, il avait un faible pour elle. Ce fut, je crois, la raison qui lui rendit particulièrement agréable le chapitre des *Essais de psychologie* où je mettais cette pièce au premier rang de son théâtre. Il avait gardé de mon enthousiasme de jeune homme pour la comédie dédaignée un souvenir si précis qu'il m'écrivait, lors de la brillante reprise de cette œuvre : « Je vous ai bien regretté à la représentation d'hier. Vous auriez été heureux de *votre* succès. » Il avait de ces grâces de mémoire qui révélaient combien cet homme si fort était demeuré tendre. Qui a pu lui être agréable une fois et ne pas éprouver qu'il ne l'oubliait jamais ? Durant cette période de début à laquelle ces souvenirs me reportent, je n'ai pas eu d'ami qui ait accompagné mes travaux d'une sollicitude plus active. Un de mes romans commençait-il de paraître dans un journal ou une revue, il m'écrivait de partie en partie, de feuilleton en feuilleton quelquefois, m'encourageant, m'avertissant, me montrant l'écueil. Il avait une qualité bien rare chez un maître : — il vous aimait sans engouement, avec une virilité de critique qui ne reculait pas devant l'épigramme. Il me disait, se moquant de la manie d'analyse dont j'étais alors atteint :

— « Vous me faites l'effet d'un homme à qui je demande l'heure, qui tire sa montre et qui la casse devant moi pour me montrer comment marchait le ressort... »

Que répondre sinon qu'il avait trop raison ? Il excellait à ces formules qui ramassent en un mot ce que les critiques de profession développent en vingt-cinq pages. Je l'entends encore, comme nous déjeunions avec Maupassant, — c'était le premier jour où ils se rencontraient, — disant de Flaubert et de son immense effort ce mot que j'ai cité déjà :

— « C'était un géant qui abattait une forêt pour fabriquer une boîte... » Il ajoutait : « La boîte est parfaite, mais elle a vraiment coûté trop cher. »

Il était très sincère dans son admiration pour Flaubert, — aucun écrivain de génie n'a connu plus que lui le plaisir de louer ses rivaux, — il l'était aussi dans le réel chagrin que lui causait l'idée de ce colossal effort du romancier autour du style. Cette recherche de la perfection lui paraissait un peu inutile et, pour tout dire, puérile. L'artiste était très grand chez Dumas, mais l'homme d'action était au moins égal, sinon supérieur, à l'artiste. Il n'était pas besoin de causer avec lui souvent pour comprendre qu'il n'admirait la littérature qu'efficace et volontaire. Personne ne resta plus étranger que lui aux jeux du dilettantisme et de la virtuosité. Me parlant de ce même Maupassant et de ses rapports avec Flaubert, il me disait : — « Ah ! si j'avais eu entre les mains ce jeune homme, une pareille *valeur* !... » — et il ne cachait pas son regret que l'auteur de *Madame Bovary* eût enseigné à l'auteur d'*Une vie* une doctrine uniquement artistique. Parmi les hérédités qui avaient façonné cette nature complexe, celle du grand-père, de l'héroïque général, était très reconnaissable, dans un je ne sais quoi de militaire répandu sur toute sa personne, dans son infatigable combativité, dans ce goût de l'action par la plume, qui se retrouve d'un bout à l'autre de ses pièces, de ses romans, de ses préfaces, de ses brochures. Rien d'abstrait en lui, rien qui sentît le livre, l'analyse spéculative, le cabinet d'étude. Ce théoricien était par-dessus tout et avant tout un réaliste, au sens philosophique du mot. Le plus naturel des hommes, le plus spontané, il était en même temps le plus exact à s'appliquer à lui-même les principes qu'il avait une fois reconnus vrais. Cette exactitude allait du grand au petit. Dans ces années-là, il se prêtait encore au monde. Mais avant onze heures vous pouviez le voir qui s'en allait de la maison où il avait dîné, quelle qu'elle fût. Il voulait rentrer assez tôt pour être debout à six heures du matin. Il déjeunait et dînait volontiers dehors, mais il ne touchait jamais qu'aux plats simples. Il s'abstenait totalement d'alcool. Il avait été grand fumeur, puis il avait

supprimé le tabac complètement, à la suite de vertiges. Il ne cessait de combattre les petites inconséquences de régime physique chez ceux auxquels il s'intéressait.

— « Ma santé ? » me disait-il un jour que je le complimentais sur sa mine. « Si vous saviez ce qu'il y a de façade dans cette affaire-là !... Je n'ai pas plus de santé qu'un autre, j'ai un peu plus de sens commun et de régime. Ce sont de si grandes sottises que ces petites bêtises !... » et il me montrait un passant en train de fumer. La préface générale qu'il a mise à son théâtre et qui se termine par des conseils à la manière arabe fournit un document bien significatif de cette discipline. Elle commence par des avis de la plus modeste hygiène : « Marche deux heures tous les jours. Dors sept heures toutes les nuits. Couche-toi, toujours seul, dès que tu as envie de dormir... » ; et, dix lignes plus loin : « Attends pour nier Dieu que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas. » Après avoir lu cette série de maximes qui vous enseignent, sur le même ton et avec la même sérénité impérative, des devoirs de santé et des devoirs de piété, prenez la Bible, et parcourez les versets de l'*Exode*, du *Lévitique* et du *Deutéronome*. Vous reconnaîtrez cette même disposition d'esprit qui met sur un plan unique les minuties des soins corporels et les plus hautes exigences de notre nature spirituelle. Puis relisez quelques fragments des préfaces, et de nouveau quelques fragments de ces livres de Moïse, vous demeurerez frappé d'une ressemblance plus profonde encore. Vous apercevrez, dans le dramaturge contemporain, dans cet homme de lettres, moderne entre les modernes, un tour d'intelligence analogue, que dis-je? identique, par delà les différences prodigieuses d'époque, de milieu et d'éducation, au tour d'intelligence du prophète hébreu. Si là-dessus, vous voulez reprendre les notes de Rœderer sur les séances du Conseil d'État et les propos de Bonaparte lors de la rédaction du Code civil, vous serez confondu de retrouver la même forme de pensées, qui, égalisant la plus humble réglementation à la plus haute, révèle *le législateur*.

C'est là le trait qui distingue Alexandre Dumas parmi les moralistes. Il est essentiellement un découvreur et un promulgateur de lois. Il a, comme un Moïse, comme un Napoléon, le coup d'œil social à la fois et individuel. L'Empereur disait : « Quand on me parle d'un projet au Conseil d'État, je vois le paysan, le bourgeois, le noble auquel le décret va s'appliquer. » Et il voyait en effet *un* paysan, *un* bourgeois, *un* noble, avec leur caractère d'individu, vivant et respirant, voulant et sentant. De là cette vitalité du code issu de cette vision concrète. Ce code peut s'être trompé sur le degré de bienfaisance de telle ou telle prescription. Il a du moins édicté des prescriptions viables, susceptibles d'être appliquées à des créatures réelles. Examinez de même les œuvres de Dumas. Il n'en est point qui ne pose quelque problème d'ordre universel et qui ne le pose dans des conditions précises de vie quotidienne et individuelle. Il n'en est point non plus qui ne vous donne de ce problème une solution — erronée ou juste — mais viable, mais susceptible d'être appliquée, dès aujourd'hui, par vous, par vos amis, par les Français du XIXe siècle qui appartiennent à une certaine classe et possèdent une certaine culture. Visiblement, les solutions de cet ordre intéressaient seules cet esprit. Certes, il aimait d'un amour passionné cet art du théâtre où il excellait. Pourtant, j'imagine qu'il a dû connaître à maintes reprises le regret de ne pas travailler à même la nature humaine, comme ont fait ces grands pétrisseurs de peuples qui sont les vrais hommes d'État.

Ainsi s'explique la singulière mélancolie intellectuelle dont il était atteint dans ses dernières années. S'il avait été uniquement un artiste, le triomphe définitif de son esthétique et de ses œuvres l'eût empli de toutes les joies de l'orgueil satisfait. Ses comédies, reprises les unes après les autres, s'étaient retrouvées aussi vivantes qu'au premier jour. Il pouvait, à chaque pièce nouvelle d'un auteur nouveau, dire de lui-même ce que Chateaubriand disait de Rabelais : « Rabelais, d'où découlent les

Lettres françaises... » C'était de lui, à travers *le Demi-monde, l'Ami des femmes, la Question d'argent* et surtout *la Visite de noces*, que découlaient toutes ces œuvres. De même qu'il y a eu une poésie avant Hugo et une poésie après Hugo, un roman avant et après Balzac, il y aura eu un théâtre avant et après Dumas. Certes, il était sensible à cette mainmise sur la pensée contemporaine. Mais son ambition avait été plus haute. Il avait rêvé — la préface de *la Femme de Claude* en fait foi — d'une résurrection des mœurs nationales après la grande épreuve de 1870. Il avait souhaité d'être un des ouvriers de cette résurrection. Il y avait travaillé de tout son cœur, de toute sa volonté, de tout son génie, et il apercevait distinctement son impuissance, comme la nôtre à tous, devant la mystérieuse maladie qui consume ce pays-ci, en attendant qu'elle gagne l'Europe entière. Trois mois avant sa mort, il m'écrivait en réponse à une question sur son travail : « Je me suis remis à *la Route de Thèbes*, mais je n'en vois pas la fin et je crains bien de ne la voir jamais. L'enthousiasme et l'emballement n'y sont plus. *Je sais bien ce que je veux dire, mais je me répète sans cesse : à quoi bon dire quelque chose ?* La vérité est que j'en sais trop long sur la nature humaine. Quand vous aurez pioché votre cœur humain encore une vingtaine d'années, vous verrez quelle lassitude. Quand je fais le compte des années que j'ai vécu, — et vécues, — j'arrive au chiffre de cent quarante à cent cinquante mille... » Et encore : « Depuis l'âge de sept ans je me bats avec la vie, et quand je fais allusion à mon départ prochain, ce n'est pas de la mélancolie qu'il faut voir dans le ton que je prends, c'est de la fatigue. Il y a des moments où j'en ai assez, vraiment assez, où je me coucherais volontiers le nez contre le mur pour ne plus entendre parler de rien, et surtout pour ne plus entendre parler de moi... » Rappelez-vous maintenant, par contraste, l'allègre et vigoureuse apostrophe au Français de 1873 : « Sois attentif, sois recueilli, sois résolu, sois implacable. Quelle que soit la tentation qui t'ap-

pelle hors de ta route, repousse-la. Quel que soit l'obstacle qui se dresse devant toi, brise-le, sinon tu disparaîtras du nombre des vivants... » Ce que le Dumas de cet éloquent appel pensait sur le pays, le Dumas de 1895 le pensait toujours. Ce que le premier avait espéré, le second ne l'espérait plus. Voilà pourquoi l'un des meilleurs d'entre nos aînés, sinon le plus grand par le talent, le plus génial à coup sûr et le plus glorieux, s'en est allé dans ce qu'il appelait lui-même « l'*à quoi bon* des derniers jours!... »

Puis nous nous arrêterons à l'important travail consacré aux frères de Goncourt :

I. L'Objet d'art et les lettres.
II. Les Romans des frères de Goncourt.
III. Questions de style.
Appendice M. — Note sur la Faustin.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

L'objet d'art et les lettres.

En présence d'un écrivain qui apporte une note très originale, une question se pose tout d'abord : est-il allé aux lettres directement, ou bien a-t-il subi en premier lieu les séductions d'un autre goût que celui d'écrire, les exigences d'un autre métier? Si cet autre goût a été passionné, si cet autre métier a violemment brutalisé l'homme, cet homme en demeure frappé pour la vie, et comme la nature dans ses créations utilise les éléments les plus contraires, cette marque spéciale pénètre jusqu'au talent, qui s'en trouve modifié parfois dans le sens le plus heureux et le plus nouveau. C'était la théorie de Gœthe, et qui circule d'un bout à l'autre de *Wilhelm Meister* : les plus diverses expériences profitent en dernier ressort à notre génie personnel. Les exemples abondent qui témoignent en faveur de cette hypothèse vraiment large et féconde. Balzac avait débuté, comme on sait, dans une étude d'avoué. Impri-

meur ensuite, et imprimeur ruiné, il connut les pires angoisses du négociant malheureux. Que découvrez-vous dans ses romans sous le philosophe perspicace, sous le magicien évocateur, sous le poète ivre de fantaisie? Précisément cet homme d'affaires endetté qu'il fut à vingt-cinq ans. C'est l'homme d'affaires qui dicte au poète, à l'évocateur, au philosophe, *César Birotteau* et *Eugénie Grandet*, *la Maison Nucingen* et *Gobseck*, récits où la lutte moderne pour l'argent se hausse jusqu'à l'épopée. Stendhal avait, très jeune, porté l'épaulette et fréquenté la cour de l'Empereur. Il y a du soldat et du diplomate dans chacun de ses livres. La *Madame Bovary* de Gustave Flaubert dégage comme une odeur d'hôpital, et la brutalité directe de l'analyse, le débridement impassible des plaies morales, la netteté de la phrase, brillante et coupante comme un instrument de chirurgie, révèlent aussitôt le fils du médecin, grandi parmi les salles d'amphithéâtre. Théophile Gautier avait manié, autour du collège, la palette et le pinceau, et son œuvre, prose ou poésie, serait inexplicable sans cette éducation initiale de son œil pour l'atelier. « Critiques et louanges, » disait-il, « me louent et m'abîment sans comprendre un mot de ce que je suis. Toute ma valeur, ils n'ont jamais parlé de cela, c'est que je suis *un homme pour qui le monde visible existe.* » Dans l'intelligence de ces différents écrivains, le critique découvre un filon caché, parfaitement étranger à la littérature, et d'où ils ont tiré pourtant une portion du métal dont est faite leur gloire littéraire. La vertu spéciale de leur esthétique dérive ainsi de facultés primitivement acquises et développées dans une fin très opposée à cette esthétique, — tant il est vrai que nous sommes étrangement obscurs à nous-mêmes, et que notre vraie personne s'agite, s'ingénie, s'accroît, dépérit en nous à notre insu.

Les frères de Goncourt, eux non plus, ne furent pas des hommes de lettres de la première heure. L'ambition de leur début les dirigeait vers un autre pôle.

En 1849, ils partaient le sac au dos, pour faire à pied un tour de France. Ils voulaient en rapporter une suite de dessins et d'aquarelles. Les notes de leur carnet de voyage, qui devaient relater seulement les menus des repas et le nombre des kilomètres, se changèrent bientôt en impressions écrites. « Au fond, » dit quelque part M. Edmond de Goncourt, « c'est ce carnet de voyage qui nous a enlevés à la peinture et a fait de nous des hommes de lettres. » Ailleurs, dans la préface de leur *Théâtre*, il décrit ainsi leur intérieur commun : « Sur une grande table à modèle, aux deux bouts de laquelle, du matin à la tombée du jour, mon frère et moi faisions de l'aquarelle dans un obscur entresol de la rue Saint-Georges, un soir de l'automne de 1850, en ces heures où la lumière de la lampe met fin aux lavis de couleur, poussés par je ne sais quelle inspiration, nous nous mettions à écrire ensemble un vaudeville, avec un pinceau trempé dans de l'encre de Chine... » C'est donc par des études de peinture que les deux romanciers ont débuté ; mais, en cela très différents des auteurs dont je citais les noms, ils n'ont jamais entièrement abandonné leurs premières études. S'ils n'ont pas été des artistes proprement dits, l'œuvre d'art n'en a pas moins continué d'occuper et de préoccuper leur imagination. La preuve en est dans leur critique, toute consacrée à cette œuvre d'art et qu'ils ont exécutée, les seuls peut-être parmi les écrivains de ce genre, à un point de vue non pas de littérateurs, mais de peintres. Leurs pages sur le XVIIIe siècle, sur Watteau et sur Boucher, sur La Tour et sur Fragonard, ne renferment ni des aperçus de philosophie, à la manière de M. Taine, ni des variations de prose lyrique, à la manière de Paul de Saint-Victor. Ce sont des analyses techniques et consciencieuses qui supposent un regard d'ouvrier. S'ils parlent de Chardin, c'est ainsi que le pourrait faire un apprenti peintre extasié devant des procédés : « Comme il réjouit le regard avec la gaieté de ses tons, la douceur de ses réveillons, sa belle touche

beurrée, les tournants de son pinceau gras en pleine pâte, l'agrément de ses harmonies blondes, la chaleur de ses fonds, l'éclat de ses blancs glacés de soleil, qui semblent dans ses tableaux les reposoirs de la lumière!... » Et sur le divin Watteau, quelles phrases dont on dirait qu'elles émanent d'un rival éperdu d'admiration : « Il a une sanguine qui semble lui appartenir en propre, une sanguine de ton de pourpre, qui se distingue de la sanguine brunâtre des autres et qui prend sa couleur charmante et son incarnat de vie à l'habileté des oppositions du gris et du noir... » Ils savent, du reste, d'où elle vient, cette incomparable sanguine : « Je la croirais cette sanguine d'Angleterre dont les manuels technologiques vantent la supériorité, et dont une boîte se vendait comme une rareté à la vente du peintre Venenault... » Voilà des remarques qui attestent une entente pénétrante et quotidienne du métier, une fréquentation non pas superficielle mais profonde et de toutes les heures avec l'objet d'art ; et, de fait, à défaut d'un travail de création, les frères de Goncourt se sont établis collectionneurs. Le mot n'est que juste. Dans les deux volumes intitulés *la Maison d'un artiste*, nous pouvons constater avec quel amour ils ont ramassé les dessins et les eaux-fortes, les bronzes et les porcelaines, les meubles et les tapisseries, jusqu'aux foukousas et aux kakémonos du Japon. Ils ont vécu dans un musée sans cesse agrandi, et ils en ont vécu. De cette familiarité ininterrompue avec ces choses rares et suggestives, ils ont tiré une façon spéciale de voir, qu s'est insinuée de proche en proche jusqu'au plus intime de leur talent ; et pour comprendre ce talent, c'est cette subtile influence qu'il est nécessaire de démêler d'abord et d'expliquer.

Il y a pour l'œuvre d'art deux manières très diverses d'agir sur l'homme et comme deux conditions d'existence. Imaginez qu'un tableau d'un peintre pieux, une Ascension du Pérugin, soit appendu au mur d'une chapelle et qu'un fidèle s'en approche dans une heure de

recueillement. Pour peu que ce fidèle joigne à sa dévotion un pouvoir de sentir la beauté, nul doute qu'il ne soit touché du caractère esthétique de la noble et fervente peinture. Il goûtera, lui aussi, avec délices, le charme qui se dégage de ces têtes penchées, de ces mains jointes, de ce paysage lumineux et paisible comme les profondeurs d'une conscience pure. Il comprendra la science de composition du maître qui, pour augmenter la puissance de mysticité de son tableau, a réuni là des personnages de mondes si divers qu'ils ne peuvent agir les uns sur les autres, si bien que cette vision inefficace d'archanges immobiles et de saints en prière, d'enfants souriants et de vieillards songeurs, se résume en une extase peinte d'une languissante et morne douceur. Tout alentour de cette peinture de rêve, les objets s'harmonisent presque surnaturellement. L'ombre fraîche de l'église et son silence, le mystère de repentir épars dans les rideaux du confessionnal où passèrent les soupirs de la faiblesse humaine, l'auguste nudité de l'autel où tant de fois descendit le Sauveur, — cette inexprimable poésie du décor catholique est la même que celle dont l'âme s'enivre à travers les formes évoquées par le peintre. Ainsi transportée par sa foi intime et de si puissants symboles, cette âme trouve en elle de quoi récréer l'état du cœur où vécut l'artiste. Elle arrive à sentir son œuvre par le dedans comme elle a été produite. Elle se l'assimile comme de l'air qu'on respire. Elle en fait, pour un instant, une portion nécessaire d'elle-même et de son être habituel. Elle en jouit, elle en souffre comme de ses passions propres. Les Magnifiques de Venise ont dû goûter de la même manière la splendeur aisée des grandes toiles du Titien ou de Bonifazio, qui prolongeaient sur les murailles de leurs palais la fête héroïque de leurs voluptés quotidiennes. Les jeunes hommes de la Grèce ont dû aimer d'un amour semblable les statues de leurs dieux, agiles et fortes comme eux-mêmes et d'une sérénité où ils retrouvaient l'image exacte de

beurrée, les tournants de son pinceau gras en pleine pâte, l'agrément de ses harmonies blondes, la chaleur de ses fonds, l'éclat de ses blancs glacés de soleil, qui semblent dans ses tableaux les reposoirs de la lumière!... » Et sur le divin Watteau, quelles phrases dont on dirait qu'elles émanent d'un rival éperdu d'admiration : « Il a une sanguine qui semble lui appartenir en propre, une sanguine de ton de pourpre, qui se distingue de la sanguine brunâtre des autres et qui prend sa couleur charmante et son incarnat de vie à l'habileté des oppositions du gris et du noir... » Ils savent, du reste, d'où elle vient, cette incomparable sanguine : « Je la croirais cette sanguine d'Angleterre dont les manuels technologiques vantent la supériorité, et dont une boîte se vendait comme une rareté à la vente du peintre Venenault... » Voilà des remarques qui attestent une entente pénétrante et quotidienne du métier, une fréquentation non pas superficielle mais profonde et de toutes les heures avec l'objet d'art; et, de fait, à défaut d'un travail de création, les frères de Goncourt se sont établis collectionneurs. Le mot n'est que juste. Dans les deux volumes intitulés *la Maison d'un artiste*, nous pouvons constater avec quel amour ils ont ramassé les dessins et les eaux-fortes, les bronzes et les porcelaines, les meubles et les tapisseries, jusqu'aux foukousas et aux kakémonos du Japon. Ils ont vécu dans un musée sans cesse agrandi, et ils en ont vécu. De cette familiarité ininterrompue avec ces choses rares et suggestives, ils ont tiré une façon spéciale de voir, qui s'est insinuée de proche en proche jusqu'au plus intime de leur talent; et pour comprendre ce talent, c'est cette subtile influence qu'il est nécessaire de démêler d'abord et d'expliquer.

Il y a pour l'œuvre d'art deux manières très diverses d'agir sur l'homme et comme deux conditions d'existence. Imaginez qu'un tableau d'un peintre pieux, une Ascension du Pérugin, soit appendu au mur d'une chapelle et qu'un fidèle s'en approche dans une heure de

recueillement. Pour peu que ce fidèle joigne à sa dévotion un pouvoir de sentir la beauté, nul doute qu'il ne soit touché du caractère esthétique de la noble et fervente peinture. Il goûtera, lui aussi, avec délices, le charme qui se dégage de ces têtes penchées, de ces mains jointes, de ce paysage lumineux et paisible comme les profondeurs d'une conscience pure. Il comprendra la science de composition du maître qui, pour augmenter la puissance de mysticité de son tableau, a réuni là des personnages de mondes si divers qu'ils ne peuvent agir les uns sur les autres, si bien que cette vision inefficace d'archanges immobiles et de saints en prière, d'enfants souriants et de vieillards songeurs, se résume en une extase peinte d'une languissante et morne douceur. Tout alentour de cette peinture de rêve, les objets s'harmonisent presque surnaturellement. L'ombre fraîche de l'église et son silence, le mystère de repentir épars dans les rideaux du confessionnal où passèrent les soupirs de la faiblesse humaine, l'auguste nudité de l'autel où tant de fois descendit le Sauveur, — cette inexprimable poésie du décor catholique est la même que celle dont l'âme s'enivre à travers les formes évoquées par le peintre. Ainsi transportée par sa foi intime et de si puissants symboles, cette âme trouve en elle de quoi récréer l'état du cœur où vécut l'artiste. Elle arrive à sentir son œuvre par le dedans comme elle a été produite. Elle se l'assimile comme de l'air qu'on respire. Elle en fait, pour un instant, une portion nécessaire d'elle-même et de son être habituel. Elle en jouit, elle en souffre comme de ses passions propres. Les Magnifiques de Venise ont dû goûter de la même manière la splendeur aisée des grandes toiles du Titien ou de Bonifazio, qui prolongeaient sur les murailles de leurs palais la fête héroïque de leurs voluptés quotidiennes. Les jeunes hommes de la Grèce ont dû aimer d'un amour semblable les statues de leurs dieux, agiles et fortes comme eux-mêmes et d'une sérénité où ils retrouvaient l'image exacte de

le paysage taillé du parc de Versailles. La noble poésie de Racine est en rapport étroit avec l'horizon qui se voit de la terrasse du vieux palais, et une grande portion de notre littérature actuelle demeure inintelligible sans l'aspect de magasin de bric-à-brac, habituel à nos installations.

Jusqu'à quel point cette présence continue de l'œuvre d'art modifie-t-elle un esprit d'ordre inférieur, il est malaisé de le savoir. Les Goncourt nous offrent un exemple accompli de ce que devient, grâce à cette présence, la sensibilité intellectuelle de créatures très distinguées, qui se livrent au goût de la collection non point par élégance, ou par mode, ou par intérêt, mais par un invincible et profond besoin de leur être. C'est d'abord une aperception de plus en plus nette de la vie des choses. Considérez comme l'œil physique, le plus spirituel d'entre nos sens, s'affine et s'avive par cette habitude. Dans *la Maison d'un artiste*, il est parlé « du charme qu'ont, dans la chambre où l'on couche, des murs de tapisseries... du joli éveil de l'aube sur le velouté de ces couleurs, qu'on dirait des couleurs de fleurs légèrement malades, et du doux et imperceptible allumement, dans la blancheur gorge de pigeon de la trame, des tendres nuances, des tons coquets... Et comme, dans le premier rayon de soleil, ce qui n'était tout à l'heure que taches diffuses et riantes se profile en des corps élancés de chasseurs à l'habit rouge et culottés de jaune, en des silhouettes de bergères poudrées, au corsage bleu de ciel, assises sur des tertres dans de la verdure blonde !... » C'est ici l'impression suprême, presque morbide, à laquelle se rattachent des jouissances et des douleurs connues des seuls initiés. Cette éducation du regard aboutit bientôt à une sorte d'analyse particulière. Même pour les personnes douées d'un sens artistique médiocre, la face d'une chambre, la forme d'un objet, sa couleur, sont des prétextes à sympathie ou bien à antipathie. Les hommes qui savent regarder comprennent les causes profondes de cette sympathie

ou de cette antipathie. Les objets leur apparaissent comme des signes d'une infinité de petits faits. Derrière un mobilier, ils aperçoivent la main de celui qui l'a disposé, son tempérament, sa physionomie. Les plis d'un vêtement leur révèlent les secrètes particularités et la physiologie d'un corps. Ils ont des associations d'idées interminables à propos de chaque objet rencontré, manié, contemplé. « Un temps dont on n'a pas un échantillon de robe, » ont dit les Goncourt..., « l'histoire ne le voit pas vivre. » Et ailleurs : « La misère a des gestes, le corps même à la longue prend des habitudes de pauvre... » C'est une analyse externe, très différente de l'analyse interne, propre aux esprits repliés et retournés sur eux-mêmes. Ces derniers arrivent, à force de réflexion personnelle, à une entente savante de leur propre caractère, et, par suite, quand ils se sont comparés, des autres caractères. Les analystes qui procèdent par le dehors saisissent merveilleusement les mœurs, l'allée et la venue, le pas et le port de l'animal humain. Les premiers peuvent être incapables de discerner le métier d'un individu qu'ils observent. Les seconds, qui reconnaissent du premier coup d'œil la singularité de ce métier, n'auront pas en revanche des notions nouvelles sur le détail des mouvements de l'âme de cet individu. Pour préciser cette différence, les curieux de contrastes n'ont qu'à mettre en regard un recueil de pensées composé par un écrivain d'imagination psychologique, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Joubert, — et le recueil de notes intitulé par les Goncourt *Idées et Sensations*. Dans ce dernier livre, vous ne trouverez pas dix de ces remarques, comme les moralistes proprement dits les prodiguent, qui éclairent soudain une longue série de rouages intérieurs, de ces phrases qui se rencontrent par centaines dans *l'Amour* de Stendhal : « La cristallisation ne peut pas être excitée par des hommes-copies, et *les rivaux les plus dangereux sont les plus différents...* » Ou encore : « Le vrai malheur de Mme de Rênal était l'absence de Julien. *Elle l'appe-*

tait, elle, le remords... » En revanche, ce qui abonde dans *Idées et Sensations*, comme dans le Journal de Charles Demailly, ce sont les fines impressions nerveuses. On y devine une prodigieuse mobilité du regard, et, derrière la nouveauté incomparable du pittoresque, par delà les frémissements du mot, une vibration presque inquiétante de tout l'être : « On voyait dans cette pièce, à la fin, un ballet charmant, un ballet d'ombres couleur de chauve-souris, avec un loup noir sur la figure, agitant de la gaze autour d'elles comme des ailes de nuit. *C'était d'une volupté étrange, mystérieuse, silencieuse, ce doux menuet de mortes et d'âmes masquées se nouant et se dénouant dans un rayon de lune...* » Pour imposer à la langue française des effets de cette qualité-là, il faut un affinement des sens avoisinant la maladie. Mais les Goncourt l'ont dit eux-mêmes : « Pour les délicatesses, les mélancolies exquises d'une œuvre, les fantaisies rares et délicieuses sur la corde vibrante de l'âme et du cœur, ne faut-il pas un coin maladif dans l'artiste ? »

Et la maladie saisit les deux romanciers, — une étrange maladie que celle-là, faite d'une hyperacuité des sensations : « Je m'aperçois, » est-il dit dans *Idées et Sensations*, « que la littérature, l'observation, au lieu d'émousser en moi la sensibilité, l'a étendue, raffinée, développée, mise à nu... On devient, à force de s'étudier, au lieu de s'endurcir, une sorte d'écorché moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant... » C'est que l'homme, en multipliant à l'infini ses émotions d'art, exagère à l'extrême la délicatesse de son système nerveux. Il finit par transporter cette excitabilité de sa nature esthétique dans les rencontres quotidiennes de l'existence. Il a ramassé et comme condensé toute sa vie dans des émotions d'art ; elles ne lui permettent plus la libre et facile jouissance, et plus simplement encore l'indifférence recommandée par le sage qui disait : « Il faut glisser la vie et non l'appuyer... » Ajoutez à cette cause perma-

nente de destruction l'hygiène défectueuse de l'écrivain moderne, chez lequel le grand exercice physique ne combat plus la prédominance de l'élément cérébral. Depuis Balzac, qui donna au monde des artistes l'exemple presque monstrueux de sa *Comédie humaine*, mise sur pied en vingt années, c'est à qui parmi nos hommes de lettres fera des débauches de volonté dans le travail. « Quand nous composions, » avoue une lettre de M. Edmond de Goncourt citée par M. Henri Céard au cours d'une pénétrante étude, « nous nous enfermions des trois et quatre jours sans sortir, sans voir un vivant... » Ce que les deux frères recherchaient ainsi, c'était « la forte fièvre hallucinatoire ». Remarquez le mot : il indique bien la conception spéciale qui a cours aujourd'hui sur les procédés du talent. Nous semblons ne plus l'admettre que douloureux, que mortellement trempé de nos larmes. A ce régime, la machine animale se détraque bientôt. La santé réside dans le pouvoir d'équilibre qui nous permet d'arrêter nos impressions avant qu'elles ne s'amplifient, qu'elles ne s'exagèrent jusqu'à dépasser notre force. Cet équilibre, les frères de Goncourt l'ont toujours haï. De ce point de vue-là, ils peuvent être considérés comme le type des artistes opposés à Gœthe. Leur maladie volontaire, dernier effort du raffinement esthétique, leur a permis de créer un roman très nouveau et de renouveler aussi d'une façon saisissante cette prose française dont ils ont joué comme les tziganes jouent de leur violon — douloureusement et passionnément — *not wisely, but too well*, disait Shakspeare.

Enfin, il nous a semblé qu'ayant déjà donné deux Français, notre choix devait se porter cette fois sur un étranger, sur Tourguéniev, ce Russe de physionomie si originale, qui fut l'ami de Gustave Flaubert, d'Alphonse Daudet, de Guy de Maupassant, d'Émile Zola, et dont l'œuvre a une couleur si spéciale.

Ivan Tourguéniev

est analysé en quatre chapitres et un appendice.

I. Du Cosmopolitisme.

II. L'Esthétique de l'observation.
III. Pessimisme et tendresse.
IV. Les Femmes de Tourguénief.
Appendice X. — L'Esthétique de l'observation : Sous l'œil des Barbares.

Ici s'imposait à nous le chapitre qui traitait cette question, dont Paul Bourget se montre si constamment préoccupé, et qu'on retrouve étudiée dans plusieurs de ses livres, le *Cosmopolitisme* ; c'est pourquoi nous avons détaché ce morceau :

DU COSMOPOLITISME.

Il suffisait de rencontrer Tourguéniev et de l'écouter causer, ne fût-ce qu'une soirée, pour constater combien le Russe était demeuré intact dans ce grand vieillard à la longue barbe blanche, au nez trop fort, au regard simple, et aussi pour apercevoir qu'un autre personnage s'était comme greffé sur le premier homme : le cosmopolite. Ses souvenirs se promenaient d'une extrémité à l'autre de l'Europe, rappelant ici un paysage de l'île de Wight, là une rue d'une ville d'Université allemande, puis un horizon d'Italie, le tout exprimé dans un langage d'une excellente tradition française, qui, à lui seul, trahissait un très long et très intime séjour dans notre pays. Ces vagabondages de sa mémoire ont d'ailleurs laissé leur trace évidente dans les vagabondages des héros de ses romans. On compterait ceux de ses récits qui n'évoquent pas autour des personnages quelque décor d'un pays étranger. C'est le Lauretsky de la *Nichée de gentilshommes*, qui passe en France les premières années de son malheureux mariage. C'est le Paul Petrovitch Kirsanof de *Pères et Enfants*, qui achève de mourir en parfait gentleman sur la terrasse de Brühl, à Dresde. Les *Eaux printanières* ont pour théâtre les places de Francfort ; *Annouchka*, un village des bords du Rhin. Le magnifique roman qui porte comme titre ce mot mystérieux et mélancolique : *Fumée!* s'ouvre sur une minutieuse description de la vie à Bade. C'est à Paris, au

pied d'une barricade, que tombe, pour ne plus se relever, l'éloquent et impuissant Dimitri Roudine, de la nouvelle de ce nom. Et ne voyez pas là les simples hasards d'une fantaisie romanesque. Toutes les fois que Tourguéniev mentionne ainsi quelque pays étranger, il donne sur ce pays des détails exacts, qui témoignent d'une observation directe. Il connaissait avec une égale supériorité de renseignement les paysages et les mœurs, les philosophies et les littératures. La preuve en est à chaque page de ses livres et dans ses précieux morceaux de critique. Je citerai en première ligne le profond essai sur Hamlet et Don Quichotte (1). Le cosmopolitisme n'est chez Tourguéniev ni une rencontre ni une attitude. C'est un trait marquant de sa figure intellectuelle; c'est un procédé constant de son esprit, et qu'il importe de caractériser tout d'abord.

Le cosmopolitisme semble, par cela seul qu'il est toujours un raffinement individuel, comporter une très grande variété de nuances. Elles se ramènent cependant, et par définition même, à deux principales. Il peut arriver que l'homme soumis ainsi à l'influence des pays étrangers appartienne à une race d'une civilisation très avancée. Dans ce premier cas, il demandera aux mœurs nouvelles qu'il étudiera d'être plus simples que ses mœurs nationales. C'est un rajeunissement de ses sensations qui lui est nécessaire, un retour vers une autre nature moins compliquée. Cet homme éprouvera pour l'exotisme cet attrait spécial que les femmes de la fin du XVIIe siècle ressentaient pour les rudesses de la rusticité. J'ai eu l'occasion de décrire dans le cinquième de ces *Essais* cette nuance de cosmopolitisme et d'après un exemplaire très significatif : Stendhal. Le goût passionné de cet Épicurien philosophe pour l'énergie de la vie italienne n'eut pas d'autre cause que le besoin de

(1) On trouvera dans la livraison de juillet 1879 de la *Bibliothèque universelle* de Lausanne une traduction de cet essai, par M. Louis Léger.

s'associer, lui, le disciple des idéologues desséchés Helvétius et Tracy, à une existence instinctive, sincère, à demi animale. C'est le désir d'un voluptueux, fatigué de ses plaisirs habituels et qui s'invente un sursaut nouveau des nerfs. Mais changeons seulement les données du problème. Imaginons que le cosmopolite appartienne à une nation moins fatiguée par un long héritage de pensées que la société aux mœurs de laquelle il s'initie. Pour un tel homme, le cosmopolitisme ne sera plus uniquement un plaisir, ce sera une éducation. Il demandera aux milieux nouveaux, non plus des sensations, mais des idées. Dans une âme neuve et qui aperçoit soudain des formes de la vie plus complexes, il s'éveille un étonnement, irrité parfois, parfois enthousiaste, qui ne ressemble guère au badinage frivole du dilettantisme. Un adolescent qui s'approche d'un vieillard célèbre, et qui ouvre ses yeux tout grands sur lui comme pour surprendre une révélation suprême sur l'art de vivre, telle est l'image fidèle de ce cosmopolitisme des voyageurs venus d'un monde encore primitif. Il semble qu'il y ait là quelque chose de respectable comme une foi religieuse, de profondément sérieux, de pathétique presque, et c'est l'honneur de la Russie d'avoir donné de nombreux exemplaires de cette disposition de l'esprit, si noble dans son ingénuité.

Comme il se comprend d'ailleurs que ces âmes slaves aient abordé l'étude de notre Occident avec une angoisse infinie et une attente passionnée ! Il y a en elles, au moins cela nous semble à distance, un je ne sais quoi de toujours incertain, de toujours obscur, de toujours mobile. On dirait que le vent qui traverse indéfiniment leurs steppes sans montagnes a laissé dans ces âmes un peu de son éternel va-et-vient. Cette incertitude les fait souffrir jusqu'à l'agonie. Que racontent ceux de leurs romans qui sont venus jusqu'à nous ? Les tourments de la volonté inachevée, l'angoisse de la créature sans certitude précise, à laquelle il manque le pouvoir de diriger le flot jaillissant de sa magnifique énergie. Ils re-

commencent, sans jamais s'en lasser, l'épopée de l'inquiétude, l'odyssée douloureuse de l'être enthousiaste et désorbité. Que révèle l'histoire générale de leur patrie? La tentative encore pour imprimer une forme nette à toute une nation puissante et chaotique ; et quoi d'étonnant si le premier espoir de cette race, comme amorphe et toute en virtualités inconscientes, s'est tourné vers l'Europe séculaire? Depuis l'empereur Pierre qui a importé de force l'administration occidentale dans son pays encore vierge de gouvernement, jusqu'aux jeunes gens qui s'établissent comme étudiants à Heidelberg ou à Paris, que de ferventes ardeurs sont venues de là-bas demander à l'Ouest une révélation ! Et, comme toutes les grandes espérances ont un lendemain triste, que de généreux esprits ont souffert ensuite du contraste entre le développement qu'ils s'étaient donné durant leurs voyages et l'obscurité sociale qu'ils retrouvaient à leur retour sur la terre natale ! Voyant que les formules importées du dehors ne guérissaient pas les maladies de leur patrie, quelques-uns ont renié cette foi décevante dans la civilisation de l'Occident. D'autres ont continué de croire que l'alliance du génie russe et de cette civilisation serait un jour féconde en résultats bienfaisants, et ils ont essayé de réaliser cette alliance dans la mesure de leur puissance personnelle. Tel fut le cas de Tourguéniev.

Ce n'est pas dans le sens des idées sociales que le romancier me paraît avoir rêvé l'alliance dont je parle. Il était un trop profond connaisseur de la nature humaine pour avoir jamais cru à la souveraine influence des théories sur le perfectionnement des peuples. Non, il a borné son effort au domaine de l'esthétique, et son ambition a été surtout de mettre au service de l'art de sa patrie les plus délicats procédés de notre art. La matière même de son œuvre n'a pas varié depuis les années où il composait ses *Récits d'un chasseur* ; c'est toujours la vie morale de la Russie qu'il s'est proposé de peindre, et de la Russie seulement ; mais cette peinture

est devenue toujours plus industrieuse et plus réfléchie. Si l'on compare la facture de ses divers romans, en allant de ses premiers contes à *Terres vierges*, on constate qu'une complexité de plus en plus calculée préside à la composition de ces tableaux. Or, et c'est le point qu'il ne faut jamais oublier quand on examine le développement d'un esprit d'artiste, les faits d'esthétique sont toujours des faits de sensibilité. Une manière d'écrire est une manière de sentir, et, à chaque évolution dans la forme, correspond une évolution dans le cœur. C'est parce que l'homme intérieur se modifie que l'expression se modifie de son côté. Il en résulte qu'il y a une philosophie de la vie derrière toute philosophie de la composition littéraire. C'est pour cela aussi que tant vaut la personne, tant vaut la doctrine d'esthétique. De même que chaque fidèle d'une religion en fait, malgré lui, une sorte de poème solitaire où se retrouve son individualité intime, la palpitation unique de son cœur, de même les dévots d'une foi littéraire la pratiquent avec le plus original de leur nature propre, et l'identité des principes fait mieux ressortir encore la diversité des tempéraments.

Nous connaissons quelles furent les tendances de l'art de Tourguéniev par le choix de ses amitiés intellectuelles dans la dernière portion de sa vie. Son compagnon préféré, au sens où les ouvriers prennent ce terme, fut Gustave Flaubert. Il ne cachait pas son admiration profonde, quoique lucide et corrigée par des réserves, pour les principaux disciples de ce maître, pour Zola surtout et pour Maupassant. Il est indiscutable qu'en effet les uns et les autres étaient partis du même point. Leur but dernier était exactement le même. La préoccupation constante de Tourguéniev fut d'introduire de plus en plus l'observation exacte dans le roman. De ce point de vue il mérite d'être classé à côté des écrivains tour à tour appelés réalistes et naturalistes. D'autre part, il se rencontrait avec Flaubert et toute l'école dans un pessimisme appuyé sur le pressentiment de l'inuti-

lité finale de l'effort moderne. *Terres vierges* peut être considéré comme le pendant moscovite de *l'Éducation sentimentale* ; et, pour l'amertume de l'analyse, *Fumée* est l'égal de *Madame Bovary*. Enfin, comme les autres romanciers de ce groupe, Tourguéniev a eu l'ambition de peindre le grand drame de toute vie humaine, l'amour, d'une façon précise et réfléchie, en étudiant la nature féminine dans sa vérité. Par cela seul il se distinguerait d'une manière tranchée des romantiques et des lyriques. Nous apercevons donc chez lui, qu'elles soient nées spontanément ou par influence, trois au moins des principales tendances de notre pensée contemporaine. Il reste à montrer comment le romancier russe a interprété et pratiqué d'une façon très spéciale les procédés inhérents à la littérature d'observation, par quelles nuances son pessimisme diffère de celui des écrivains français ses amis, de quelle originalité singulière sont revêtues ses figures de femmes, — en un mot ce que sont devenues les idées de notre monde en traversant cette âme de Slave, si intacte encore et divinement vierge.

C'est également sous cette rubrique générale de CRITIQUE qu'il convient de classer les deux volumes d'*Études et Portraits*, bien que le second traite plus spécialement de voyages.

Ils se divisent de la manière suivante :

Études et Portraits.

Tome I. — 1° *Portraits d'écrivains.*
2° *Notes d'esthétique.*
Tome II. — 3° *Études anglaises.*
4° *Fantaisies.*

Le fragment que nous avons choisi, pris dans le tome II parmi les *Études anglaises*, participe en même temps de l'Étude et du Portrait, car, peignant l'étrange Dante Gabriel Rossetti, il le montre dans son milieu et dans son atmosphère, en toute son originalité.

SENSATIONS D'OXFORD.

A un ami.

Dante Gabriel Rossetti.

Sur un des murs de la salle de la bibliothèque, dans ce cercle aimable de l'Union, j'ai regardé souvent les lignes d'une fresque pâlie et d'ailleurs masquée en partie par les livres, qui représente « la vision du Saint-Graal par Lancelot ». Ce que je vénérais dans cette fresque décolorée, c'était surtout le souvenir du peintre dont elle est l'œuvre et qui s'appelle Dante Gabriel Rossetti. Peu d'artistes de nos jours ont eu plus que celui-ci le respect de leur art et le culte pieux de la sublime, de l'adorable Beauté. C'est en 1856 et à l'âge de vingt-huit ans qu'il composait cette vision du Saint-Graal, et il convertissait à sa foi esthétique deux étudiants de l'Oxford de cette époque, dont l'un s'appelait Burne Jones, et l'autre Charles Algernon Swinburne. Le premier est devenu le peintre le plus fameux de l'Angleterre contemporaine. Le second a écrit les *Poèmes et Ballades, Atalante à Calydon, Chastelard, Erechtheus*, autant de chefs-d'œuvre qui ont fait de lui le maître incontesté de la jeune école poétique. Quelles causeries ont dû entendre les murs de cette salle entre ces trois fervents de l'Idéal, qui étaient aussi trois possédés du génie ! Mais qui donc avait deviné leur génie en ces temps-là, et qui donc y croyait ? As-tu songé quelquefois que le meilleur de la vie des artistes se passe ainsi dans l'ombre et sans témoins? Cet âge de l'adolescence et de la virilité commençante, où leur invention déborde, où les fleurs de la fantaisie et de l'enthousiasme éclosent naturellement, comme des lis d'eau claire, dans ce courant qui coule si généreusement, cet âge de candeur et de découverte ravie du talent est aussi l'âge de la solitude, du silence dédaigneux, et souvent de l'hostilité. Le grand artiste prodigue alors, dans une de ses

causeries d'atelier ou de chambre d'étude, plus de pensée neuve, d'esprit charmant, d'imagination exquise qu'il ne fera plus tard en des mois entiers, comme il porte sur son jeune visage plus de flammes heureuses qu'il n'y laissera voir un jour de tristes rides et de flétrissures ineffaçables. Et ce sont là des trésors perdus; mais cela n'ajoute-t-il pas à leur poésie qu'ils soient perdus?

Énigmatique déjà et singulier par le caractère de son Idéal qui unit d'une façon étroite le goût du symbolisme et l'étude minutieuse de la réalité, Rossetti l'est davantage encore par la dualité de son génie. Il fut, en effet, peintre et poète à un égal degré, traitant le plus souvent les mêmes sujets avec le pinceau et avec la plume. La rencontre est rare entre l'imagination du mot que suppose la poésie et l'imagination de la couleur que suppose la peinture, et cependant les peintres s'accordent à reconnaître dans les tableaux de Rossetti des qualités qui sont seulement celles d'un peintre, tandis que les lecteurs de ses sonnets, de son poème de *Lilith*, de sa *Demoiselle bénie*, de sa *Dernière Confession*, ne sauraient lui refuser le don de la beauté poétique pure. Il faut dire que son éducation avait été assez étrange pour que le résultat exceptionnel de cette exceptionnelle culture apparaisse comme nécessaire. Rossetti était le fils aîné d'un Italien qui, chassé du royaume de Naples après les événements de 1820, se réfugia en Angleterre et y devint le commentateur attitré de la *Divine Comédie*. C'est en témoignage de son admiration pour ce poème que le proscrit donna le prénom de Dante à son enfant. On imagine aisément dans quelle atmosphère de mysticité cet enfant grandit, et aussi combien cette mysticité était rendue plus singulière par le contraste de la vie anglaise, précise, saine, et si puissamment positiviste. De bonne heure aussi Dante Rossetti commença d'éprouver cette difficulté de s'accommoder aux exigences contemporaines qui est la cruelle rançon de la délicatesse trop affinée. Amoureux de son art et d'une certaine sorte de

beauté complexe dont il poursuivit toujours la chimère, souffrant d'un excès de nervosité qui faisait de la moindre critique un coup de poignard, avec cela impatient de la contradiction et volontiers convaincu que ses ennemis inventaient contre lui des machinations ténébreuses, il vécut dans un cénacle de fidèles et de compagnons intimes. Il exposa au public très peu de ses œuvres peintes, et c'est seulement dans les dix dernières années de sa vie qu'il publia deux recueils de ses vers : les *Poèmes* et les *Ballades et Sonnets*. Même il voulut un jour que ces vers disparussent et pour toujours. Il venait de perdre, après deux années de mariage, une jeune femme qui avait d'abord été son élève en peinture et dont le visage réalisait d'une façon saisissante le type de beauté féminine qui se retrouve dans toutes ses toiles. Cette jeune femme ayant eu à souffrir de fortes névralgies, se prit à boire du laudanum, et une dose excessive la tua. Dans le délire de sa douleur, le poète exigea qu'on ensevelît avec elle le recueil de ses poèmes qui étaient encore manuscrits et qu'il avait copiés pour elle sur un livre précieusement relié. « Je n'ai composé ces vers que pour toi et ils ne peuvent pas demeurer là où tu n'es pas... », disait-il en pleurant. Il plaça donc le volume entre la joue et la chevelure de la morte déjà couchée dans son cercueil. On cloua la dernière planche et la pauvre femme fut enterrée au cimetière de Highgate. Rossetti semblait avoir lui-même renoncé à la vie. Il aurait pu dire comme le poète Armand Silvestre en des stances si touchantes :

Sur tes lèvres en fleur j'ai bu l'oubli des roses,
Et dans tes yeux profonds le mépris des soleils...

Tu vas sourire, mon ami, et une fois de plus nous allons dire ensemble que le cœur d'un homme de lettres a pour maîtresse première et dernière la littérature. Nous n'aurons pourtant qu'à moitié raison!... Rossetti en arriva peu à peu, non pas à se consoler, mais à re-

gretter sa résolution romanesque. Cet ensevelissement de tous ses poèmes, dont il n'avait pas d'autre copie et qu'il se sentait incapable d'écrire à nouveau, lui apparut comme l'ensevelissement du meilleur de sa gloire. Il avait été sincère en sacrifiant cette gloire à son amour. Il fut sincère encore en se contredisant. Sept années et demie après les funérailles, le cimetière de Highgate vit, par une nuit noire, des ouvriers procéder à une funèbre besogne. On déterrait le cercueil de la femme de Rossetti qu'on put revoir, couchée dans sa bière, conservée par l'embaumement dans la grâce de sa beauté mortelle, et le petit livre était demeuré entre la joue amincie et les beaux cheveux. L'ami qui s'était chargé de cette triste mission prit le volume. Quelques mois plus tard, les poèmes paraissaient en librairie et obtenaient un succès éclatant. Mais Rossetti ne se consola jamais d'avoir commis ce qu'il appelait lui-même son sacrilège... — Ne sourions pas trop de cette histoire, car il y a de quoi pleurer. N'en pleurons pas, car il y a de quoi sourire. Il se rencontrera toujours dans l'artiste un enfant vaniteux qui fait des bulles de savon avec ses larmes pour montrer aux passants assemblés autour de lui toutes les couleurs du prisme, — et cependant ce sont là de vraies larmes, versées par de vrais yeux sur une vraie souffrance.

Il en est du charme d'une poésie comme du parfum d'une fleur, comme du son d'une voix, comme de l'expression d'un regard. Cela ne se décrit ni ne se raconte. Il faut contempler soi-même les yeux, écouter la voix, respirer la fleur et lire les vers. Ceux de Rossetti, écrits avec un souci continu de la beauté la plus rare et la plus subtile, dans une langue d'une recherche savante et d'un infini raffinement de détail, décèlent une âme singulièrement vibrante et passionnée, en même temps que le dessin net et précis des images trahit la vision du peintre. Volontiers Rossetti introduit dans ses poèmes une sorte de refrain, un ou deux vers qui réapparaissent à chaque strophe, et qui, formant à eux seuls un tableau distinct,

servent comme de fond de rêverie au reste du morceau. C'est ainsi que, dans une pièce où Hélène est décrite offrant à Vénus une coupe moulée sur le contour de son sein et demandant à la déesse d'aimer et d'être aimée, de stance en stance, et comme un tocsin d'alarme les vers reviennent : « O ville de Troie!... — O Troie à terre!... — Troie la grande est en feu!... » Et par delà les tresses blondes de la fille de Léda, par delà l'autel d'Aphrodite et la coupe tendue, des champs de carnage s'évoquent, tragiquement. Volontiers encore Rossetti choisit des sujets légendaires qu'il interprète avec une hyperacuité toute moderne. C'est ainsi qu'il fait parler Lilith, la première femme du premier homme avant la création d'Ève, cette Lilith qui, avant de revêtir une forme, était un serpent : « *I was the fairest Snake in Eden...* » Volontiers aussi tout son effort tend à emprisonner dans les quatorze vers d'un sonnet une pensée d'une suggestion puissante, et il y réussit. Quelle poésie grandiose et mélancolique dans ce début d'un de ces sonnets : « Regarde-moi en face, on me nomme *Ce qui pouvait être*. — Je m'appelle aussi *Plus jamais*, *Trop tard*, *Adieu !...* » Mais où Rossetti est, à mon avis, incomparable, c'est dans les morceaux lyriques d'une mesure courte et cependant d'un infini prolongement de songe, comme celui qui s'intitule *Hélas, si longtemps!...* et dont la première strophe est si doucement musicale : « Ah ! chère, nous avons été jeunes si longtemps!... — Il semblait que la jeunesse ne s'en irait jamais, — car les cieux et les arbres étaient toujours en chanson, — et l'eau coulait en flots chantants, — durant ces jours comme jamais nous n'en connaîtrons. — Hélas ! si longtemps ! — Ah! n'était-ce alors que jours de printemps? — Non, mais nous étions jeunes et l'un avec l'autre... » Et la seconde strophe reprend : « Ah ! chère, j'ai été vieux pendant si longtemps... » Et la troisième : « Ah! chère, vous avez été morte si longtemps!... » N'est-ce pas elle, l'ensevelie de Highgate, qui sort de son tombeau, avec ses yeux fermés, sa che-

velure défaite, son visage pâle? Et elle vient redemander le gage de tendresse immortelle, le livre compagnon de son sommeil solitaire. Quelle main criminelle a osé violer le silence où reposait la morte?... O gracieux fantôme, aujourd'hui que l'amant coupable de ce sacrilège est allé te rejoindre là-bas, réponds, lui as-tu pardonné d'avoir préféré le soin de sa gloire au respect de ton cercueil? Ou bien êtes-vous entrés tous les deux dans un royaume où il n'y a plus de place ni pour le pardon, ni pour la haine, ni même pour le sacrilège, mais seulement pour les froides et immuables ténèbres et pour l'anéantissement que ne traverse plus un souvenir, — plus un souvenir! Ah! chère, vous « avez été morte si longtemps!... »

POÉSIES

Après les études littéraires et les travaux de critique qui furent les véritables débuts de Paul Bourget dans la littérature, ses premières tentatives personnelles dans l'ordre sentimental et romanesque furent des poésies ; il satisfaisait ainsi à la fois sa passion de Lettres et son besoin d'exprimer ce qu'il ressentait lui-même.

Son premier recueil s'inspira des émotions éprouvées en face de l'Immensité et s'intitula :

Au bord de la mer.

Nous en détachons deux petites pièces :

AURORE SUR LA MER.

Dans la lumière et dans le bruit
S'éveille le petit village :
Enfants et femmes, sur la plage,
Attendent les pêcheurs de nuit.

La mer semble un ruban de moire,
Les voiles des bateaux tremblants
Font comme de légers points blancs
Sur la profondeur bleue et noire.

De grands oiseaux passent dans l'air,
Ailes ouvertes, et les voiles
Parmi les dernières étoiles
Brillent dans l'azur du ciel clair.

SUR LA FALAISE.

Les papillons bleus, les papillons blancs
Sur les prés mouillés et les blés tremblants
Vont battant des ailes.
C'est sous le soleil un frémissement
Qui fait s'incliner les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles.

Contre les rochers, avec des sanglots,
En bas, l'Océan vient briser ses flots
Brodés d'étincelles.
Là-haut, sans souci des flots onduleux,
Les papillons blancs, les papillons bleus
Vont battant des ailes.

Mais sa sensibilité s'accroît, comme suffirait à l'indiquer le titre du second recueil :

La Vie inquiète.

Les morceaux que nous en avons extraits donneront deux notes très différentes et également intéressantes ; ce sont :

DOULEUR PRÉCOCE.

Il faut plaindre tous ceux qui n'ont pas eu de mère,
Car leur espoir est triste et leur joie est amère.
Même quand une main d'ami s'ouvre pour eux,
Ils tremblent : on dirait qu'ils ont peur d'être heureux ;
Et leur âme, avant l'âge à l'effort asservie,
N'est pas apprivoisée aux douceurs de la vie.

Tel un oiseau, surpris vivant par l'oiseleur,
Palpite, le cœur gros de crainte et de douleur,
Dans la main d'un enfant qui doucement le presse,
Et le pauvret se meurt d'effroi sous la caresse.

Puis ce dernier chapitre d'un petit poème consacré à la gloire du grand poète Leconte de Lisle :

A LECONTE DE LISLE.

Près de Bombay, dans l'Inde, une tour isolée
Se dresse, calme, haute et de palmiers voilée.
C'est la tour des Pârsis, adorateurs du feu ;
Et dans le vaste ciel éblouissant et bleu,
Par-dessus cette tour et ces palmiers tournoie,
Vol sinistre, un millier de grands oiseaux de proie.
Le voyageur s'arrête et devine des morts.
Là des Pârsis défunts sont exposés les corps,
Sur la tour, protégés par de rudes grillages,
Et de telle façon que les oiseaux sauvages,
En dépeçant les chairs laissent les ossements ;
Et plus bas, l'Océan berce ses flots dormants,
Tout brûle, et l'on peut voir sur les vagues croulantes
Des bandes de poissons voler, étincelantes.
Votre œuvre grandiose est comme cette tour,
O maître ! — Vous sentez un rêve chaque jour
Agoniser au fond de votre âme muette.
Mais vous êtes trop fier, ô sublime poète,
Pour étaler ces morts adorés sous les yeux
De la foule aux regards ardents et curieux.
Vous les portez là-haut vers le beau ciel immense,
Et rien ne marque plus leur funèbre présence
Qu'un monument qu'enserre une âpre frondaison
Et qu'un vol de puissants oiseaux sur l'horizon.

Le troisième volume de vers de Paul Bourget est plutôt un petit roman en vers ; c'est

Edel.

Journal d'un artiste.

Le chapitre que nous en donnons montrera l'état d'âme de l'écrivain et l'angoisse de son esprit :

FANTÔMES.

Secouant sur mon front leurs larges ailes sombres
Où les étoiles d'or brillent d'un feu glacé,
Les heures de la nuit ont évoqué les ombres
Des amours endormis dans le lointain passé.

Ils ont dressé la tête, et leurs paupières mortes
M'ont découvert leurs yeux, qui remplissaient jadis
Mon cœur d'illusions si douces et si fortes
Que ce cœur de jeune homme était un paradis.

Je reconnus mes plus enfantines amantes,
Celles que j'adorais lorsque j'avais douze ans,
Et que le souvenir de ces têtes charmantes
Enchantait mon sommeil de rêves innocents.

. . . .

Toutes m'apparaissaient, et même les meilleures
Fixaient sur moi des yeux implacablement froids ;
Elles me rappelaient nos anciennes heures,
Et répétaient les mots que j'ai dits autrefois.

Elles disaient : « Pourquoi cette extase nouvelle ? »
Elles disaient : « Et nous aussi, tu nous aimais,
Et tu rêvais de nous comme tu rêves d'elle,
Et te voici de nous séparé pour jamais !

« Puisque tu l'oublieras comme tu nous oublies,
Puisque toute âme est faible et s'évertue en vain
A trouver l'infini dans ses mélancolies,
Pourquoi t'aventurer sur un nouveau chemin ?

« Va ! si l'enivrement du songe est ineffable,
Pense à l'amer réveil, lorsque tu sentiras
Ta passion manquer sous toi, comme le sable
Qu'un marcheur du désert sent crouler sous ses pas. »

O fantômes des temps d'autrefois, fleurs fanées
Dont chaque blanc pétale était un frais désir,
Douloureuse moisson des premières années,
Roses mortes sitôt que j'ai cru les saisir,

Lis de la frémissante aurore de ma vie,
Déjà tombés dans les ténèbres de la mort,
Vos parfums ont laissé mon âme inassouvie
Et j'ai soif du parfum nouveau du lis du Nord !

Je ne veux pas savoir que j'ai vécu pour d'autres,
Ni que le vent d'oubli doit chasser quelque jour
Ses pétales fanés, comme il chasse les vôtres,
Sous les bosquets déserts du jardin de l'Amour.

J'aime, et je n'ai jamais aimé. J'aime et j'espère.
C'est l'aube en moi d'un jour indiciblement pur :
Et le beau lis du Nord tremble dans la lumière
Du chaste, du divin, du radieux azur.

Enfin, nous terminerons par le dernier recueil du poète, qui, à partir de ce moment, laissera les vers pour la prose.

Les Aveux.

Dont nous citerons :

SOIRS D'ÉTÉ.

Encore un soir qui tombe, un soir qui ne m'apporte
Qu'un regret plus navrant de ma jeunesse morte.
Que ne suis-je pareil à ces noirs paysans
Dont je vois les maisons éparses dans les champs,
Et qui, durs travailleurs, ne comptent leurs journées
Que par l'entassement des gerbes moissonnées ?
Mais, moi, le grand silence et la clarté du ciel,
La ligne des coteaux boisés, le lent appel
Que l'Angelus du soir jette dans la vallée,
Tout me fait souvenir de ma vie en allée...

C'est par des soirs pareils... — ah! comme ils furent courts!
Mais dans la fuite vague et morne de mes jours
Quelle place ces soirs de joie unique ont prise! —
Elle se promenait avec sa robe grise,
Et d'invisibles fleurs avaient tout parfumé
L'air du bois où j'aimais et me croyais aimé.

AUTOUR D'UNE ÉGLISE.

L'église s'éveille au soleil levant,
Et de bois en bois, de roches en roches
Le bruit argentin des premières cloches
Se disperse et flotte au souffle du vent.

Au pied de l'église est un cimetière.
Sur la terre épaisse où dorment les morts,
De rouges rosiers poussent, drus et forts,
Et ce frais jardin rit dans la lumière.

Mais les grandes fleurs et les calmes cieux
M'étalent en vain leur beauté sans âme.
Malgré moi je songe à la douce flamme
Que les pauvres morts avaient dans les yeux...

LA MORT.

Mourir? O chair vivante, est-ce un si rude effort
Qu'il faille, pour calmer ta révolte dernière,
Avec le bruit payé d'une vaine prière,
Comme on berce un enfant, te dorloter ta mort?

Mourir? O cœur vivant, il te plaît donc bien fort,
L'étroit et dur cachot qui te sert de tanière,
Que tu ne trouves pas en toi la force altière
D'affronter cette nuit d'où nul appel ne sort?

Quoi que ce soit: enfer peuplé de cris sauvages,
Anéantissement éternel, ou voyages
A travers l'infini du monde sidéral,

Tu ne trouveras pas, pauvre chair harassée,
Ni toi, cœur lamentable, un plus terrible mal,
Plus lancinant et plus cuisant que la Pensée.

MORTUÆ.

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas,
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

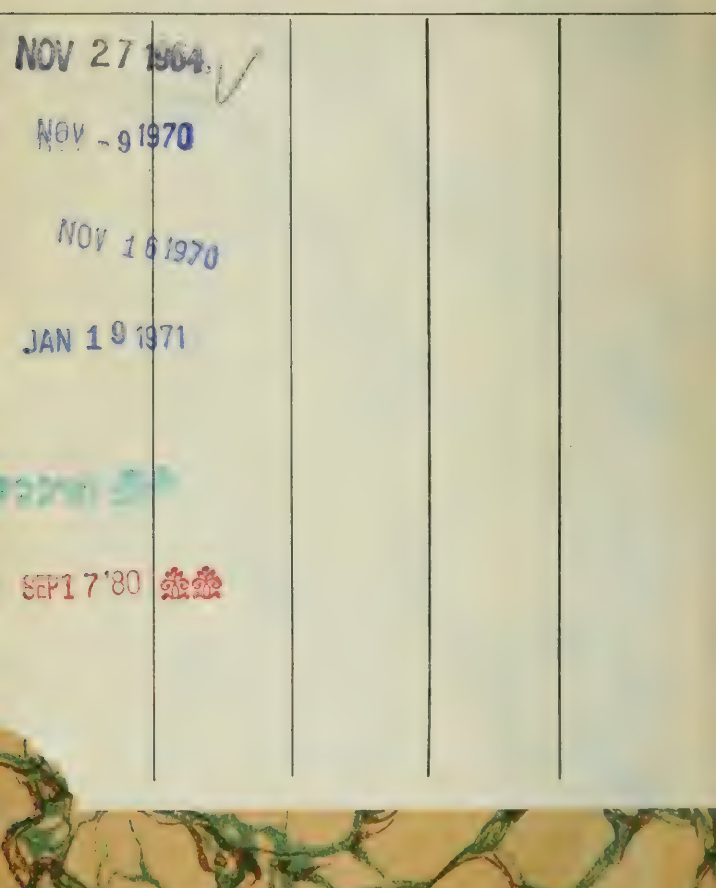
NOUVELLES

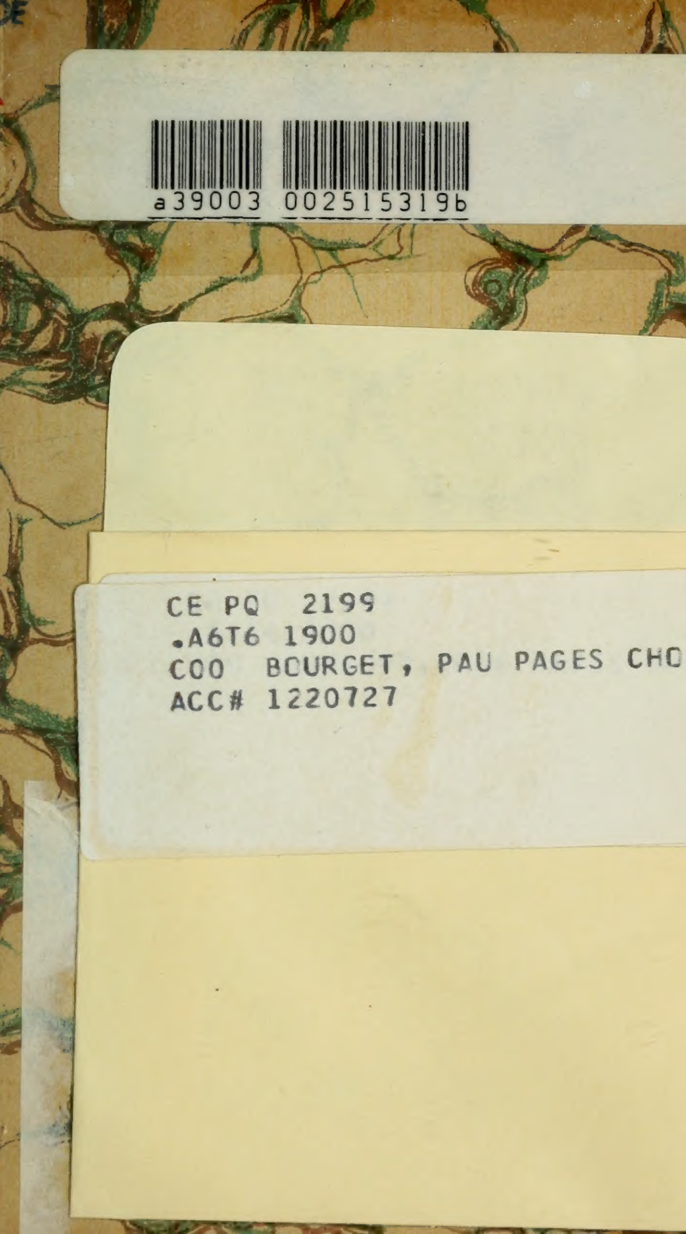
VOYAGES

CRITIQUE

POÉSIES

9897-00. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.


NOV 27 1964
NOV - 9 1970
NOV 16 1970
JAN 19 1971
SEP 17 '80


a39003 002515319b
CE PQ 2199
.A6T6 1900
COO BOURGET, PAU PAGES CHO
ACC# 1220727





